

COLLECTION  
A B R É G É E  
DES VOYAGES

FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE,  
DEPUIS LE PREMIER JUSQU'À CE JOUR.

RÉDIGÉE PAR M. BERENGER.

*Avec Figures.*

---

TOME NEUVIÈME.

---

A P A P I S,

Chez LEJAY fils, Imprimeur-Libraire, rue  
de l'Echelle Saint-Honoré.

---

1790.

4429

COLLECTION  
ARRÊTÉ  
DES VOYAGES  
FAITS AUTOUR DU MONDE  
PAR LES DIFFÉRENTS NATIONS DE L'ASIE  
DEPUIS L'ANNÉE 1700 JUSQU'À CE JOUR  
RÉDIGÉS PAR M. BERNGER  
Avec Figures

---

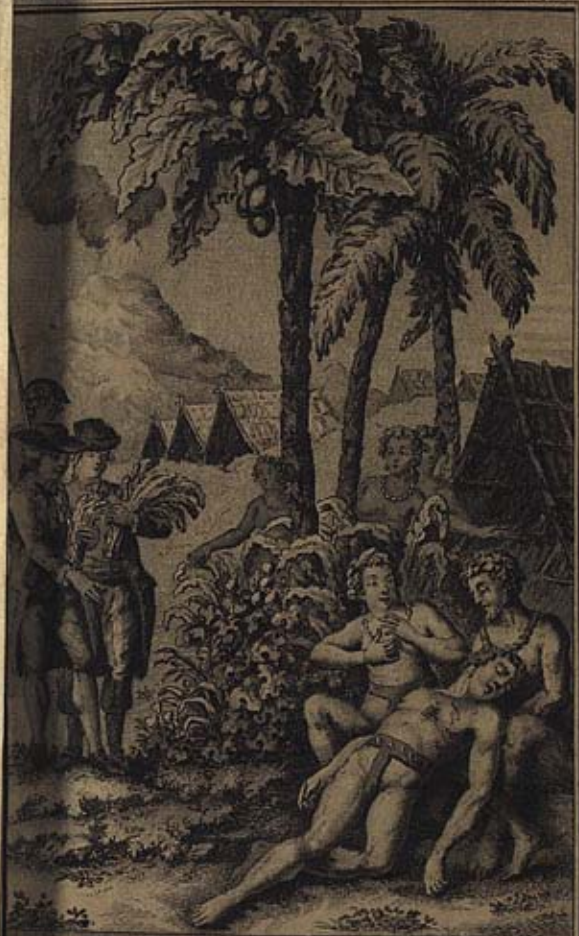
TOME NEUVIÈME

---

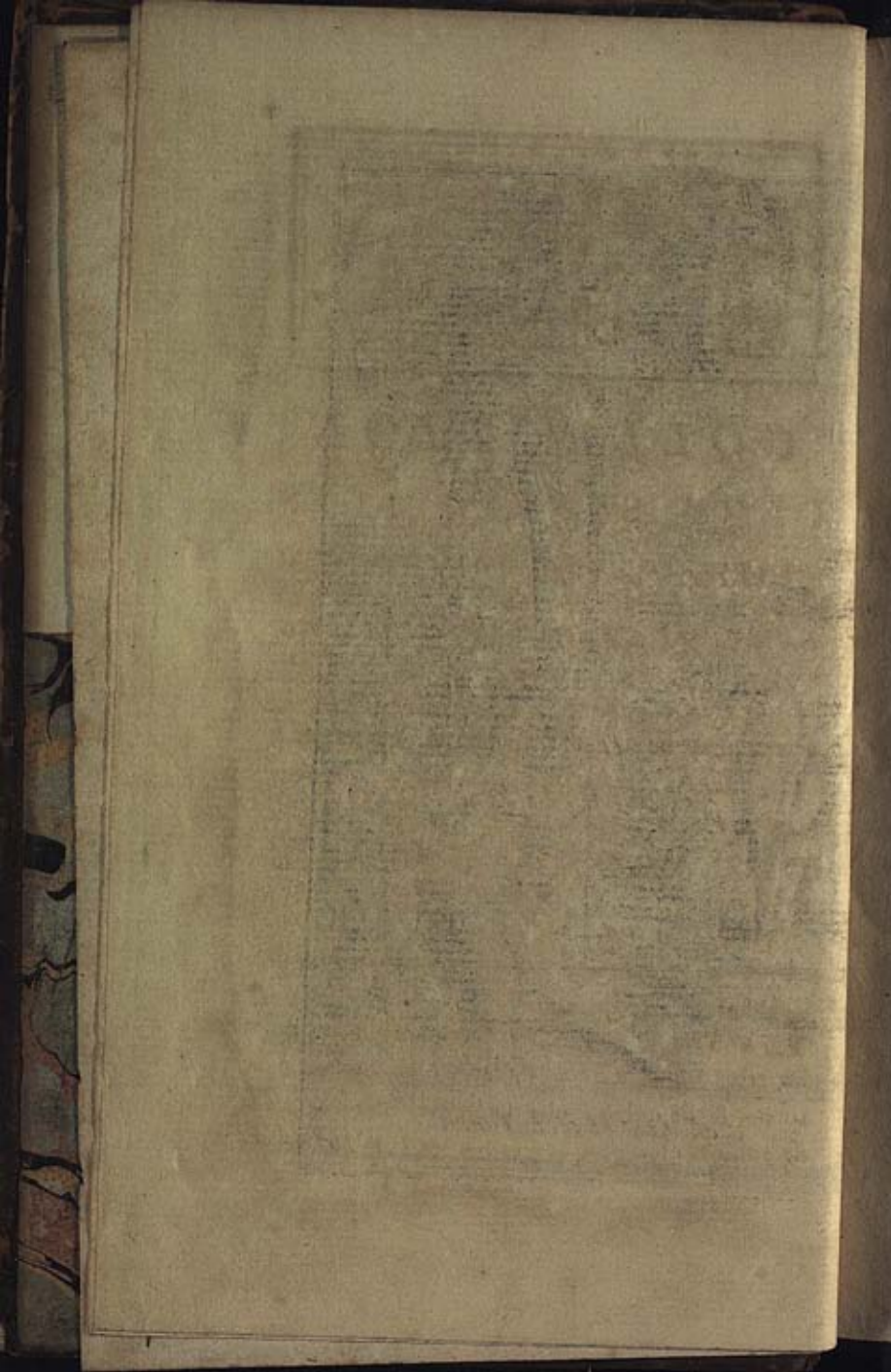
A PARIS

Chez Les Citoyens de la République  
de la rue de la Harpe

5  
a  
v. 9



*Cook dans l'Isle de Tanna.*





*COLLECTION*  
DE TOUS LES VOYAGES  
FAITS AUTOUR DU MONDE  
PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS  
DE L'EUROPE.



*S U I T E*  
DU SECOND VOYAGE  
DE JAQUES COOK.

---

**L**A Terre des Etats a dix lieues de long, sur trois à quatre lieues de large; la côte est de roche & dentelée: elle présente une surface de collines escarpées & très-hautes, sur-tout vers

le couchant : excepté à leur fommet par-tout la terre y est couverte d'arbres, d'arbrisseaux & d'herbages ; il n'y avait alors que peu ou point de neige ; les courans sont rapides dans le détroit. Les isles du Nouvel-An, sont très-différentes de la Terre des Etats ; on n'y voit point d'arbres, des touffes de glayeurs, des gramens, une espece de bruyère, du celeri, du cochléaria, telles sont les plantes qu'on y remarque ; nous avons parlé des animaux qu'on y trouve ; on peut y ajouter des mouettes, des hirondelles, des poules du port Egmont, des pies de mer, des briseurs d'os, des aigles, ou des faucons, des vautours à tête chauve, des grives & quelques petits oiseaux. Tous ces animaux y vivent en paix : les lions de mer occupent la plus grande partie de la côte, les ours habitent l'intérieur, les nigauds s'établissent sur les rocs les plus élevés, les pingoins dans les lieux où ils peuvent communiquer avec la mer, les autres dans les lieux les plus retirés. Tous se mêlent & marchent ensemble sans jamais se faire de mal : l'aigle & le vautour s'affaient sur les mêmes mondrains que les nigauds sans leur nuire, sans les inquiéter ; les cadavres suffisent à leurs besoins.

Nous voyions encore la terre quand des raf-

fales tombèrent sur nous avec tant d'impétuosité que notre mât de perroquet & les voiles en furent emportées. Je désirais m'affurer de l'existence d'une côte étendue où l'on place le golfe de St. Sébastien; mais parvenus au parage qu'on lui assigne, nous ne découvrîmes rien : le capitaine Furneaux avait traversé aussi les mêmes latitudes, & ne vit point la terre. Je cherchai celle qui fut découverte par La Roche en 1675, & par Mr. Guyot en 1756. Le 14 Janvier, à 9 heures du matin, nous crûmes voir une isle de glace; à midi elle nous sembla une terre; enfin, il fut démontré qu'elle en était une; mais couverte de neige: il semble que ce soit la même isle dont M. Guyot avait vu la partie du nord, & qu'il nomma *Isle St. Pierre*. Une tempête ne nous permit pas d'y aborder encore, & nous la fit perdre de vue; mais nous l'eûmes bientôt retrouvée: l'isle que nous vîmes d'abord n'était pas la grande Isle qu'elle bordait à l'orient, c'était un rocher élevé, peu étendu, près duquel sont des islots de roche: nous la nommâmes *Willis*, du nom de celui qui la vit le premier: entr'elle & la terre est une autre isle que je nommai *Isle Bird*, ou isle de l'Oiseau, parce qu'elle était couverte d'oiseaux; elle est moins élevée que celle de

Willis, mais elle est plus étendue. Je passai entr'elles pour visiter la côte nord de la grande isle : la grosse houle qui venait du midi annonçait qu'il n'y avait point de terre dans cette direction. La côte que j'y apperçus formait plusieurs baies ou goulets, & nous y vîmes d'énormes masses de neige ou de glace dans le fond. Nous suivîmes le rivage septentrional jusqu'à ce qu'y voyant l'apparence d'un goulet, je voulus l'aller visiter dans la chaloupe. Il s'étend au sud-ouest l'espace de cinq lieues, il en a moins d'une de large ; je vis qu'on y était à l'abri des vents, & je jugeai qu'il peut y avoir un bon mouillage devant des grèves sablonneuses qui la bordent, & encore, près d'une isle basse & plate qui est vers le fond qui se terminait, ainsi que deux autres endroits sur les côtés, en rochers de glaces perpendiculaires d'une hauteur considérable ; il s'en détachait continuellement des morceaux ; pendant que nous étions dans la baie, une masse énorme tomba & fit un bruit pareil à celui du canon : l'intérieur du pays, n'était ni moins sauvage, ni moins affreux ; les rochers cachaient leur cime dans les nues, & les vallées étaient couvertes d'une neige éternelle ; on n'y voit pas un arbre, pas un



arbrisseau ; un gramen grossier ou glayoul, la pimprenelle des bois & une plante semblable à la mouffe qui sortait des rochers, en étaient les seuls végétaux. Les rochers sont d'une ardoise d'un gris bleuâtre, disposés en couches horizontales ; les veaux, les ours marins y sont en assez grand nombre, & la côte fourmillait de leurs petits ; tous étaient plus farouches que ceux des isles du Nouvel-An. Nous y vîmes des animaux semblables à ceux que décrit le voyage du Lord Anson & auxquels il donne le nom de lions marins, quoi qu'ils n'aient point de criniere, & qu'ils soient de couleur grise, avec une crête sur la tête : celui que nous examinâmes avait 13 pieds de long : diverses troupes de pingoins voltigeaient sur la terre, & il en était dont la longueur était de trois pieds trois pouces ; ils étaient très-gras, très-stupides & se trouvent dans les isles Falkland ; on y voit aussi des mouettes, des albatrosses, des poules du Port-Egmont, des hirondelles, des nigauds, des plongeurs, ainsi que le nouvel oiseau blanc & le petit oiseau qu'on nomme oiseau jaune au cap de Bonne-Espérance ; on y vit quelques petites alouettes, mais aucun quadrupède ; on crut y voir de la fiente de renard, ou de quelque animal

semblable. Je distribuai ma chasse à l'équipage à mon retour ; car quoique nous ne manquassions pas de provisions , les salées nous avaient inspiré le plus grand dégoût. Je nommai ce lieu , *Baie de Possession* ; plus au couchant est la *Baie des Isles*. Du côté opposé on en voit une autre qu'on nomma *Baie Cumberland*, puis celle de *Sandwich* : l'aspect de la terre est le même par-tout ; les montagnes sont très-élevées au midi & se partagent en une quantité innombrable de pointes ou flèches pareilles aux flammes d'un grand feu. Nous tournâmes cette grande isle ; nous donnâmes des noms aux parties les plus remarquables ; une isle sur la côte méridionale reçut le nom de *Pickersgill* ; plus à l'orient font un islot & des rochers : le premier fut nommé *Isle des Tonneliers* ; les seconds *Rochers de Clerke*. La grande isle reçut le nom de *Nouvelle-Géorgie* : elle a 70 lieues de tour , 31 de long , 10 de large ; ses flancs , ses sommets , ses vallées sont chargés d'énormes masses de glace & de neige : elle est remplie de baies & de havres ; nous n'y vîmes pas un courant d'eau douce ; au sud la glace paraît ne fondre jamais. Nous nous en éloignâmes le 20 Janvier : une tempête , des brumes épaisses , le calme , se succéderent

tour à tour ; & quand ils eurent fait place à un tems clair, à un vent léger, nous cinglâmes au nord, puis à l'ouest, & la brume revint : dans un intervalle de tems clair, nous vîmes trois ou quatre islots de roche ; bientôt nous fûmes assurés que c'étaient des isles où nichaient des multitudes d'oiseaux : la brume vint nous couvrir encore : les nigauds seuls nous annonçaient le voisinage de la terre & nous avertissaient de jeter la sonde ; nous étions environnés de rochers que nous ne voyions qu'à la dérobée ; nous vinmes à bout d'en sortir : c'étaient ceux que nous avons nommés plus haut, Rochers de Clerke.

La Nouvelle-Géorgie paraît inhabitable ; elle est sans bois ; les étés y sont très-froids & les hivers doivent y être insupportables : elle ne peut offrir d'objet d'utilité que dans ses veaux marins, & les divers oiseaux aquatiques qui l'habitent.

Nous cinglâmes vers l'orient, & un peu vers le midi ; le tems était presque toujours couvert ; nous étions par le 60<sup>e</sup> degré de latitude méridionale, & nous comptions trouver bientôt la glace : cependant, nous ne la voyions point encore ; une houle creuse qui venait du couchant, nous persuadait qu'il n'y

avait point de terre de ce côté; je ne croyais pas qu'il y eut plus de probabilité de trouver la terre plus au sud qu'à l'orient ni près du cap de Circoncision; & mes recherches suffisoient pour prouver que la côte qu'on remarque entre l'Amérique & l'Afrique dans la carte de l'Océan, de Mr. Dalrimple, n'existe pas.

Nous vîmes bientôt des isles de glace, des pingoins & des peterels de neige, d'autres oiseaux, des baleines, mais sans trouver de fond: en cinglant à l'est, ces glaces devinrent plus nombreuses & plus étendues; elles me firent prendre une route contraire: leur surface était plate & unie, leur hauteur était la même, leur étendue différente: quelques-unes avaient une lieue de tour. Il fallait veiller sans cesse pour ne pas se briser contr'elles, & l'équipage était épuisé; les rhumatismes & les rhumes attaquaient les matelots, ils avaient des défaillances. En retournant vers le nord, l'espérance rendit les maux plus supportables; on crut n'avoir plus d'obstacles à craindre; ce nous y rencontrâmes encore des glaces; ce qui allongea notre route par les détours qu'il fallait faire pour les éviter: le tems était toujours brumeux, mais il ne nous empêcha pas de voir la plus grande isle que nous eussions

vue encore dans notre voyage : le tems s'éclaircit le 31 Janvier, & nous vîmes terre à une lieue de nous ; c'était trois islots de roche, très-hauts, noirs, caverneux, escarpés, habités par des troupes de nigauds & battus par des houles terribles : le plus extérieur se terminait en un pic élevé haut de deux milles : on lui donna le nom de *Freeze-Land*, du nom de celui qui le découvrit. Derrière se montrait une côte élevée dont les sommets couverts de neige s'élevaient au-dessus des nuages ; je la nommai *Cap Bristol* : plus au midi était une autre terre très-haute que je nommai *Thulé Australe*, parce qu'elle est la terre la plus méridionale qu'on ait encore découverte ; sa latitude était de 59 degrés 13 minutes 30 secondes : sa surface était couverte de neige : entr'elle & le cap Bristol on crut voir une terre qui peut-être, liait l'une des terres à l'autre, & je la nommai *Baie Forster* : Le sommet des hautes montagnes était enveloppé de brouillards, leurs flancs l'étaient d'une neige qui se prolongeait jusqu'au bord de l'eau, & sans les cavernes noires que nous appercevions, on aurait pu croire que nous ne voyions qu'une isle de glace. Nous cinglâmes au nord autant que nous le permirent des instans de

calme qui nous laissaient exposés à une houle très-grosse, près de la côte la plus affreuse du monde. Nous découvrîmes bientôt après une autre terre; c'était un promontoire que je nommai *Cap Montaigu*: la terre se montrait d'espace en espace entre celle que nous avions quittée & celle que nous découvriions; ce qui nous fit penser qu'elles ne formaient qu'une même côte; mais je ne pus m'en assurer mieux; des ports remplis de glace, des rocs qui se faisaient à peine appercevoir, & près desquels on ne trouvait point de mouillage, des isles de glaces flottantes autour de nous, ne me permettaient pas d'en approcher. Plus au nord, nous revîmes encore la terre derrière laquelle on en voyait une plus élevée. Tout nous y offrait des rochers empilés les uns sur les autres & couverts d'une croute de neige: une solitude affreuse y régnait; quelques cantons paraissaient revêtus d'un gazon vert; je supposai que cette terre était une isle, quoique je n'aie pu m'en assurer; je la nommai *Isle Saunders*. Deux autres isles que nous vîmes plus au nord, requrent le nom d'*Isles de la Chandeleur*, parce qu'elles furent découvertes ce jour là: peu étendues, très-élevées, elles sont couvertes de neige: des isles de glace se

montrèrent au-delà encore. Un banc de poisson nous allarma beaucoup : on crut que c'était un radeau de glace ou un bas-fond : l'examen nous rassura : les pingoins, les baleines nous environnaient, & quand les premiers nous abandonnerent, nous en conclûmes que nous avions laissé derrière nous l'extrémité septentrionale de la terre que nous avions découverte. Un vent du couchant me permit de revenir sur le parallèle de celles que nous avions apperçue ; & je m'assurai que celle que j'ai nommée *Terre de Sandwich*, était un groupe d'isles, ou une pointe du continent où se formait la multitude des glaces répandues dans cette partie de l'Océan ; quoiqu'on n'ait pas prouvé que ces glaces ne puissent exister sans continent où elles se forment. Si ce continent existe, il doit être en-dedans du cercle polaire où la mer est si remplie de glaces qu'il en est inabordable, & ne sera jamais visité de plus près que je n'ai osé le faire ; il est condamné à ne jamais sentir la douce chaleur du soleil & à rester enseveli sous les glaces.

Je quittai alors ces latitudes voisines du pôle, & je revins chercher le cap de la Circonfion que Bouvet avait découvert ; la neige tomba si abondamment que le bâtiment n'en

aurait pas pu soutenir le poids si je ne l'eusse débarrassé en jettant le vaisseau dans le milieu du vent : ce tems brumeux , neigeux , désagréable , ne nous laissa que des intervalles courts : nous dépassâmes plusieurs isles de glace , & courûmes ensuite vers le levant , sans cesser d'en avoir en vue. Nous commençons à désirer la fin de notre voyage & nous en avions plus d'une raison. Parmi elles était la consommation entiere de nos soixante grands tonneaux de *sauer-kraut* ; tout le monde en sentait la privation : nous éprouvions quelquefois des froids très - vifs , & cependant nous étions dans le milieu de l'été de ces climats. Nous cinglâmes au nord-est , & il nous paraisait que notre route était la plus sûre pour découvrir le cap de la Circonfion ; cependant nous n'eûmes que des apparences de terre qui se dissipaiient avec la brume ; tout a semblé nous convaincre que cette terre n'avait été qu'une isle de glace qui avait trompé l'œil du navigateur.

Nous rentrions dans la route que nous avions tenue en partant du cap de Bonne-Espérance , & il était inutile de la suivre encore ; mais nous-mêmes avons cru voir une terre un peu au midi de ces parages ; je portai donc au sud-est



pour la découvrir si elle existait ; nous ne vîmes rien & nous en conclûmes qu'une isle de glace nous avait trompés comme Mr. Bouvet. Cette recherche fut la dernière que nous ayons tentée dans ces latitudes avancées. Il était tems de penser à notre retour ; nos voiles & nos agrêts étaient usés, nos provisions pourries, nos fatigues avaient rempli la mesure, il eut été cruel de la combler ; déjà le scorbut nous menaçait. Je gouvernai donc sur le cap de Bonne-Espérance ; mais en chemin je voulus m'assurer de l'existence des isles *Denia* & *Marseveen*. Le tems fut incertain, souvent le vent soufflait par raffales : tout l'équipage avait les yeux sur les nuages pour y chercher des pronostics de bon vent ; souvent on y voyait des sujets d'inquiétude & d'affliction. Il y avait 27 mois que nous n'avions touché à un port européen, & notre voyage depuis le départ de la Nouvelle Zélande, avait été long & défagréable. Nous étions prêts à l'oublier en approchant du port ; mais on craignait cependant d'y apprendre le malheur ou la mort de personnes chéries.

Nos voiles se déchirèrent, quelques-uns de nos agrêts se rompirent par un orage : ce fut une occupation pour tous que de les réparer : la houle nous balotait avec force ; les albatrosses,

les peterels, d'autres oiseaux de mer volaient autour de nous, & nous en primes quelques-uns, mais rien n'annonçait encore la terre : les îles que nous désirions voir ne paraissaient point & nous les abandonnâmes aux recherches des navigateurs futurs : le 16 Mars, nous découvrîmes deux vaisseaux dont un portait pavillon Hollandais, & le lendemain nous vîmes la terre. Impatients d'apprendre des nouvelles d'Europe, j'envoyai ma chaloupe au vaisseau Hollandais : il était de l'Inde & son capitaine Cornelius Bosch nous offrit du sucre, de l'arrak, tout ce qu'il avait épargné : des matelots Anglais nous apprirent que l'Aventure était arrivée au cap de Bonne-Espérance un an auparavant. Bientôt nous approchâmes d'un vaisseau Anglais qui nous donna de vieilles gazettes que nous lûmes avec avidité ; & le capitaine Broadly nous fournit des provisions fraîches ; puis nous nous séparâmes : un ouragan nous balota quelques heures avec violence : mais enfin le 21 Mars, nous découvrîmes la montagne de la Table, & le lendemain nous jetâmes l'ancre dans la baie où nous trouvâmes plusieurs vaisseaux Hollandais, Français & un seul Anglais venant de la Chine & allant en Angleterre. Tandis qu'on assurait l'ancre, je fis annoncer mon arrivée au gouverneur & j'en obtins

obtins des rafraichiffemens. J'y reçus une lettre du capitaine Furneaux qui m'apprenait ses aventures. Plaçons-en ici le récit.

Il découvrit le cap Turnagain 14 jours après avoir quitté l'isle Amsterdam : le vent qui souffla par raffales pesantes, déchira plusieurs de ses voiles, l'écarta de la côte pendant trois jours, & le sépara de la Résolution pendant tout le reste du voyage.

Il regagna la côte près du cap Palifer où les naturels lui apportèrent des écrevisses qu'il échangea contre des clous & des étoffes d'Otaïti : le vent revint, le rejetta au loin encore, inonda le vaisseau, y fit des voies d'eau & rendit malade tout l'équipage : il désespéra d'atteindre le canal de la Reine Charlotte, & il chercha une baie où il put faire de l'eau dont il manquait : il parvint dans la baie de Tolaga où l'encrage est bon & sûr, où il est aisé de faire du bois & de l'eau, où les habitans sont nombreux & ont des plantations régulières de patates douces & d'autres racines, des écrevisses, & du poisson : on y vit une tête de femme, sèche, mais bien conservée, ornée de plumes & exposée en parade sur une de leurs pirogues. A près y avoir rempli dix pieces d'eau, il voulut se rendre dans le canal de la Reine Charlotte ; le vent ne le lui permit pas : forcé à des

meurer, il raccommoda ses agrès, fit du bois,  
& parvint enfin le 30 Novembre 1773 à entrer  
dans le port où il ne nous trouva plus. Il se hâta  
de se réparer pour rejoindre le capitaine Cook  
qui ne devait pas être bien loin; il fit le com-  
merce avec les Zélandais, & le 17 Décembre il  
chargea M. Rowe, l'un de ses officiers, d'aller  
avec le grand canot cueillir des plantes comesti-  
bles: il devait revenir le soir & ne parut point;  
inquiet sur son sort, tantôt il supposait que la cu-  
riosité avait entraîné M. Rowe plus loin, tantôt  
que son canot avait été emporté à la dérive, ou  
qu'il s'était brisé. Le lendemain, il envoya la cha-  
loupe commandée par son lieutenant, M. Burney,  
pour les chercher: il revint à onze heures du  
soir, & voici son récit. „ J'examinai soigneuse-  
„ ment chaque anse qui se trouvait sur ma route  
„ avec une lunette & ne vis rien. Après-midi  
„ nous nous arrêtâmes sur la grève qui se pro-  
„ longeait vers le haut de la baie orientale pour  
„ faire cuire notre dîné: là nous vîmes un In-  
„ dien qui courait le long du rivage au fond  
„ de la baie; nous y allâmes & y vîmes une  
„ bourgade Zélandaise: des insulaires descen-  
„ dirent sur les rochers pour nous faire signe  
„ de nous en retourner; mais nous n'y fîmes  
„ point attention: arrivés sur la grève, nous

» y trouvâmes six grandes pirogues & beaucoup  
» d'habitans; je descendis à terre avec six soldats  
» de marine : j'examinai les habitations & n'y  
» trouvai rien qui put me donner du soupçon :  
» des sentiers bien battus conduisaient à d'au-  
» tres maisons dans les bois ; mais reçus comme  
» ami , rien ne m'excitait à faire de nouvelles  
» recherches. Revenu sur la grève , j'y trouvai  
» un Indien avec un paquet de piques , & quel-  
» ques autres qui paraissoient effrayés. J'exami-  
» nai les environs , je ne vis ni chaloupe , ni pi-  
» rogues, rien enfin qui pût m'instruire : j'y tirai  
» des coups de fusil , on n'y répondit pas : je  
» rangeai la côte , & arrivai à une autre bour-  
» gade où je ne pus rien apprendre de ce que  
» je desirais savoir. Plus loin, près de l'anse de  
» l'herbe , je vis une grande double pirogue  
» échouée, d'où deux hommes s'enfuirent : nous  
» allâmes à terre , & là , nous trouvâmes des  
» débris du canot , des fouliers & un morceau  
» de viande fraîche que je crus être du chien :  
» nous ouvrîmes une vingtaine de paniers  
» placés sur la grève , fermés avec des cordes :  
» les uns étoient remplis de chair rôtie , d'au-  
» tres de racines de fougères : plus loin , nous  
» trouvâmes un plus grand nombre de fouliers ,  
» puis une main que nous reconnûmes être celle

» de Thomas Hill, parce qu'elle avait les lettres  
» initiales de son nom tatouées à la maniere  
» d'Otaïti. Nous étions occupés à fouiller avec  
» un coutelas un espace rond nouvellement  
» couvert de terre, lorsque j'apperçus beaucoup  
» de fumée s'élevant par-dessus la colline voi-  
» sine : je fis rentrer mon monde à bord & me  
» hâtai de continuer mes recherches avant la  
» nuit. »

» A l'ouverture d'une anse voisine de celle  
» de l'Anse, je vis des pirogues & un grand  
» nombre d'Indiens qui à notre approche, se re-  
» tirèrent sur une petite colline voisine de la  
» mer : la haute terre avait un grand feu au  
» sommet, derriere les bois, & de là, jusqu'à la  
» colline, tout était rempli d'Indiens : je tirai  
» un coup sur les pirogues où je craignais qu'il  
» n'y eut des hommes cachés, parce qu'elles  
» étaient à flot ; il n'en fortit point : les sau-  
» ges nous invitaient à débarquer : nous les  
» mimés en fuite par deux décharges : deux s'é-  
» loignaient avec lenteur, & l'un d'eux fut blessé.  
» Je descendis & trouvai d'abord deux paquets  
» de céleri qu'avait cueilli M. Rowe : les pirogues  
» étaient attachées autour d'une rame brisée  
» fichée en terre ; en continuant nos recherches,  
» bientôt des têtes, des cœurs, des poumons

de plusieurs de nos gens frapperent nos yeux :  
ils étaient répandus sur le sable ; des chiens en  
rongeaient les entrailles. Tandis que nos re-  
gards s'attachaient avec effroi sur ces déplora-  
bles restes, on m'avertit que les sauvages s'as-  
semblaient dans les bois : nous retournâmes  
dans notre chaloupe , détruisîmes trois piro-  
gues , puis nous redescendîmes à terre pour  
chercher le canot , mais nous ne trouvâmes  
rien : il eut été d'une témérité folle d'aller atta-  
quer les Indiens avec 5 ou 6 soldats , & en-  
tendant les voix des Indiens qui retentissaient  
dans les bois, je crus devoir me remettre en  
route pour le vaisseau. Nous débouquâmes le  
canal où nous étions entrés , & de là , nous  
vîmes un grand feu qui s'étendait du sommet de  
la colline jusqu'à la mer , & formait un vaste  
ovale. Je fus tenté de les attaquer ; mais enfin  
voyant que nous ne pouvions espérer que la  
triste satisfaction de tuer quelques hommes , j'y  
renonçai : d'ailleurs la pluie avait mouillé nos  
provisions militaires , nos provisions de bouche  
étaient consummées ; & nous avons déterminé  
de ne plus nous arrêter : cependant en passant  
entre deux isles rondes , nous avons cru en-  
tendre une voix qui nous appelait , & sus-  
pendant nos rames , nous avons prêté l'o-

» reille, mais aucun bruit n'est venu les frapper. »

Telle est l'histoire de ce funeste événement. Quelques querelles, ou l'occasion favorable présentée aux Indiens, ou le mépris de nos armes à feu qu'il fallait charger de nouveau après avoir tiré, amenerent le carnage : & peut-être après cette victoire barbare, il y eut une assemblée générale sur le côté oriental du canal. Les vents nous forcèrent à demeurer encore quatre jours, & durant cet intervalle, le capitaine Furneaux n'apperçut aucun habitant : en d'autres tems il n'avait jamais apperçu d'insulaires dans l'anse où M. Burney en avait vu 1500 ou 2000 rassemblés. Il sortit enfin du canal ; mais le vent le retint trois jours sur la côte : le tems était froid ; le vaisseau était bas & chargé, la mer le couvrait sans cesse de ses ondes, & l'équipage était toujours dans l'humidité. Un vent plus favorable le mit en pleine mer ; dans un mois il fut à la hauteur du Cap Horn : les provisions étaient gâtées, & il lui devint nécessaire d'atteindre promptement le Cap de Bonne-Espérance. Il y marcha en traversant un archipel mouvant d'isles de glace. surtout dans le parallele où l'on place le Cap de la Circoncision qu'il cherchait à retrouver ; maisqu'il n'apperçut point. Le 17 Mars, il découvrit le Cap de Bonne-Espérance, il y mouil-



la, & s'y radouba. Après y avoir séjourné près d'un mois, il partit pour l'Angleterre.

Revenons à nous. Nous fûmes reçus du gouverneur & des habitans avec la plus grande politesse : les Hollandais sont plus obligeans au Cap que partout ailleurs, & y font toujours bien fournis de rafraichissemens : tous les officiers s'établirent à terre & nous y jouîmes de quelques plaisirs qui nous délassèrent des fatigues de notre long voyage. Le tems y était d'une chaleur excessive, & ceux qui se livrerent à leur voracité furent incommodés pendant tout le tems que nous y demeurâmes. Il nous sembla voir cet établissement dans un état plus florissant que deux ans auparavant. Je m'y procurai d'abord du biscuit frais, de la viande fraîche, des légumes, du vin, qui redonnerent bientôt des forces à l'équipage ; il n'y eut que trois malades qu'il fallut transporter à terre. Il fallut encore renouveler presque tous nos mâts & nos vergues, réparer nos voiles & nos agrès, & cela n'est pas étonnant, puisque nous avons fait deux mille lieues : toutes ces provisions navales me furent vendues à un prix exorbitant : on y abuse un peu de la nécessité où l'on se trouve de les acheter.

Nous trouvâmes au Cap de Bonne-Espérance,

L'Ajax commandé par M. Crozet, homme de talent, & qui possède du moins celui des découvertes. Il me montra celles qu'il avait faites dans la mer du Sud, & je fus étonné de n'avoir pu les retrouver en suivant la même route. Il m'apprit aussi que M. de Surville ayant pris une cargaison dans les Indes Orientales, avait passé par les Philippines, & découvert des terres voisines de la Nouvelle Brétagne auxquelles il donna son nom : qu'il avait rencontré l'extrémité septentrionale de la Nouvelle Zélande, & relâché dans la Baie douteuse ; qu'il en était parti pour l'Amérique, & avait atteint Callao où il s'était noyé. Comme il passa entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Callédonie, il détruisit la conjecture que j'avais formée, que des chaînes de roc s'étendaient de l'un de ces lieux à l'autre.

Nous fîmes une excursion à Falsebay : la chaleur y avait desséché toutes les plantes : quelques-unes cependant y étaient encore en fleur ; les chemins y sont très-mauvais, formés de monceaux de sable & de monceaux de pierres ; nous y vîmes des perdrix qu'on y apprivoise avec facilité : le pays est presque désert, ses environs sont sauvages ; l'aspect des montagnes y est moins sombre ; elles sont embellies par une multitude de plantes & une grande variété d'oiseaux, &

de no  
habit  
tienn  
les ca  
tie du  
l'abri  
penda  
des p  
poiss  
qui v  
ces d  
quoig  
jamb  
pieds  
pouce  
face  
d'un  
dant  
mes  
Suédo  
niers  
seau  
nâme  
au Ca  
que :  
No  
Hélèr

de nombreuses troupes d'antilopes, dont les unes habitent des rocs inaccessibles, & les autres se tiennent dans de petites brossailles semées dans les cantons unis. La baie de St. Simon est la partie du Falsabay où les vaisseaux font le mieux à l'abri des vents du nord-ouest qui y règnent pendant l'hiver : on y peut avoir de l'eau & des provisions : on y prend aussi de très-bons poissons. Nous vîmes au Cap un ourang-outang qui venait de Java : il avait deux pieds six pouces de haut, & se traînait toujours à quatre, quoiqu'il put se tenir assis & marcher sur ses jambes de derrière : ses doigts des mains & des pieds étaient d'une longueur remarquable, ses pouces très-courts, son ventre proéminent & sa face hideuse : son nez ressembloit plus au nez d'un homme qu'à celui des autres singes. Pendant que nous étions dans le port, nous en vîmes sortir ou entrer plusieurs vaisseaux Anglais, Suédois, Français, Danois, Espagnols : ces derniers n'y relâchent que depuis peu. Mon vaisseau ayant été calfaté avec soin, nous retournâmes à bord, mais le docteur Sparmann resta au Cap d'où il pénétra fort avant dans l'Afrique : nous nous en séparâmes avec regret.

Nous mîmes à la voile pour nous rendre à Ste. Hélène. Nous passâmes entre l'isle Robben & l'A-

frique ; la première est un coin sablonneux & confid  
stérile, où la Compagnie Hollandaise relegue les d'une  
coupables & souvent les innocens qui lui font du go  
ombrage. Quelques jours après, on trouva un jardin  
homme caché dans la calle où l'un des quartiers bres c  
maîtres le nourrissait en retranchant à ses pro brise d  
pres besoins. C'était un Hanovrien enlevé de ve. N  
force, & qui n'avait trouvé que ce moyen d'é est au  
chapper à un service auquel on l'avait condamné neuf p  
malgré lui; quoique son action ne pût être blâ bords  
mée, qu'on ne put qu'estimer celui qui l'avait trois p  
nourri, les loix obligerent de donner à l'un & est con  
à l'autre douze coups de fouet. Cette punition conver  
n'influa point sur nos sentimens, & bientôt l'Ha & qui  
novrien se fit aimer de tous par son zèle & son tiere n  
activité. fois un  
chemi

Aidé de la montre de M. Kandall, j'avais en-  
trepris une traversée directe à Sainte Hélène, &  
je ne m'en repentis pas; nous la découvrimes le  
15 Mai & y jettâmes l'ancre le 16; j'y reçus  
tous les services que je pouvais desirer. La ville  
est enfermée par une montagne escarpée, plus  
brulée, plus sauvage que l'isle de Paques; mais  
au fond de la vallée on voit des collines revêtues  
de verdure: on débarque sur des escaliers qui  
s'étendent jusqu'aux bords de la mer; il y a  
plusieurs portes à pont levis, & une batterie

confid  
d'une  
du go  
jardin  
bres c  
brise d  
ve. N  
est au  
neuf p  
bords  
trois p  
est con  
conver  
& qui  
tiere n  
fois un  
chemi  
qu'on  
vres q  
eux,  
Nous  
plu sieu  
verdu  
naient  
tions,  
bétail  
rosés

considérable qui fait face à l'esplanade ornée d'une belle promenade de bananiers. La maison du gouverneur est commode : derrière est un jardin avec des promenades couvertes & des arbres curieux des Indes Orientales : malgré la brise de mer, on y ressent une chaleur excessive. Nous allâmes visiter la *Colline de l'échelle* qui est au couchant de la ville : le chemin large de neuf pieds monte en serpentant le long de ses bords escarpés, & est bordé d'un mur haut de trois pieds, formé de la pierre dont la montagne est composée, amas de lave qui se brise & se convertit en pierres brunes en quelques endroits, & qui ailleurs forme des masses énormes de matière noire & caverneuse, laquelle paraît quelquefois un peu vitrée : des rochers pendent sur ce chemin, & la crainte de les voir tomber, fait qu'on a ordonné aux soldats de tirer sur les chèvres qui viendraient y brouter ; la chèvre est pour eux, ce qui les rend plus adroit à l'atteindre. Nous y jouîmes d'une très-belle vue, formée par plusieurs mondrains en pointe couverts d'une riche verdure, entremêlés de vallées fertiles qui contenaient des jardins, des vergers, différentes plantations, des pâturages enclos de pierres, remplis de bétail & de moutons d'Angleterre & qui étaient arrosés par deux ruisseaux, qui descendent de deux

hautes montagnes qui font au centre de l'isle. Nous vinmes à la Baie sablonneuse, défendue par une batterie : le coup d'œil y est très-pittoresque : des bois épais & sauvages y couvrent les montagnes jusqu'au sommet, & le Pic de Diane s'y élève sous les formes les plus élégantes : les parties basses de ces monts offrent des traces manifestes d'un ancien volcan, les hautes sont d'une pierre argilleuse, d'un gris foncé, disposée en couches, ou en quelques endroits de pierres calcaires, & ailleurs d'une pierre molle, onctueuse, semblable à la pierre à savon : au-dessus de ces couches, est un riche terreau de six à dix pouces de profondeur qui produit des plantes diverses. Parmi elles sont l'arbre à chou, qui ne sert qu'à brûler, l'arbre à gomme, le bois rouge. Il nous parut en général que les esclaves n'y sont point malheureux, & que le sort du soldat y était dur : leur paie est petite & ils ne vivent que d'alimens salés. Les chevaux qu'on y trouve sont petits, mais ils marchent bien : on les tire du Cap. Nous dinâmes à la maison de campagne du gouverneur : elle est à une lieue de la ville, au milieu d'un jardin spacieux où nous vîmes beaucoup de roses, de lys, de myrthe, de lauriers, & un mélange de plantes d'Europe, d'Afrique & d'Amérique. De longues allées de pêcheurs étaient

chargée  
qui dit  
tous les  
& l'on  
vigne n  
les légu  
les mois  
une gr  
préfère  
nourrit  
cependa  
boeuf y  
nourrit  
bre du  
les prés  
qui auj  
très-rare  
fle, &  
les hari  
revenan  
drix à ja  
poulets  
neur y  
planter  
transpor  
Le ler  
gue élev

chargées de fruits d'une faveur excellente, mais qui différerait un peu de celle de nos pêches : tous les autres arbres fruitiers y croissent mal, & l'on dit qu'ils n'y portent jamais de fruits : la vigne n'a pu y réussir : les chenilles y dévorent les légumes ; une multitude de rats y ravagent les moissons ; peut-être pourrait-on y détruire une grande partie de ces animaux, mais on préfère d'y laisser le terrain en pâturages qui nourrit trois cents têtes de bétail : on y voit cependant encore des landes abandonnées ; le bœuf y est succulent, délicieux & fort gras. Il se nourrit de gramens qui ont pu réussir à l'ombre du genêt épineux qu'il fallut y planter pour les préserver de l'ardeur brûlante du soleil, & qui aujourd'hui donne un bois à brûler qui est très-rare dans l'isle ; on pourrait y semer du trèfle, & y mieux cultiver les légumes, tels que les haricots de Chine & le *phaseolus mungo*. En revenant, nous vîmes des troupes de petites perdrix à jambes rouges, des faisans à anneaux, des poulets de Guinée & des lapins que le gouverneur y a naturalisés. On devrait aussi y transplanter des ânes du Sénégal, qui rendraient les transports plus faciles.

Le lendemain, nous passâmes sur une montagne élevée, voisine du pic de Diane, & nous

y cueillimes des plantes curieuses: nous vîmes dans cette excursion une espèce de tourterelle blanche, originaire du pays, ainsi que la perdrix rouge, & le bec croisé des risieres.

Nous assistâmes à deux bals, & nous fûmes étonnés de la beauté, de l'élégance & du grand nombre des femmes; leurs traits sont réguliers, leurs formes gracieuses & leur teint très-blanc. Elles ont des manières aisées, de la gaieté, de l'esprit, de l'imagination. Le nombre des filles y surpasse de beaucoup celui des garçons, comme au Cap de Bonne-Espérance. On compte dans cette isle environ vingt mille habitans, en y comprenant cinq - cents soldats, & six - cents esclaves. Sa plus grande longueur est de trois lieues, elle en a sept de circonférence. Les vaisseaux de l'Inde y viennent chercher des rafraichissemens qu'ils échangent contre des ouvrages de toute espèce: ceux d'Europe y portent des provisions & des marchandises: les esclaves s'occupent à prendre du poisson, & en général la vie de ces insulaires parait assez heureuse. Peut-être pour rendre cette isle plus florissante, il faudrait que la plus grande partie des champs n'appartint pas à la Compagnie ou à ses employés: cependant elle est plus florissante aujourd'hui qu'elle ne le fut jamais: on y a construit une nou-



velle église, on y élève de nouveaux bâtimens, on y a fait un lieu de débarquement commode & d'autres améliorations.

Nous partimes de Ste. Hélène, le 21 Mai, & je me dirigeai pour toucher à l'isle d'Ascension; je la découvris le 28 au matin, & le soir, je mouillai dans *Cross-Bay* à demi-mille de la côte. L'aspect de cette isle est plus affreux encore que celui de l'isle de Pâques & de la Terre de feu: elle n'est qu'un amas de roches brisées, entassées les unes sur les autres, & la plupart brûlées par le feu d'un volcan: vers son centre s'éleva une large montagne blanche fort haute, qui a quelques traces de verdure. La grève y est un petit sable de coquillages, blanc comme la neige, sec, insupportable pour les yeux quand il est éclairé par le soleil. On y voit des tas de pierres noires, caveineuses, accumulées ce semble, par des courans de lave refroidis tout-à-coup. A leur base, ils forment une grande plaine de presque trois lieues de tour, couverte d'une terre rouge, déliée, & que le vent élevait en tourbillons; sur ses rebords s'élevait une colline conique, d'une lave molle, friable, de couleur rougeâtre, & ailleurs de petits mondrains d'une lave brute & hérissée de pointes, sur lesquelles on ne marche que comme sur des bouteilles

caffées; entr'eux étoit un terreau noirâtre. Il semble que la plaine fut jadis le cratère d'un volcan qui a formé les collines à cône par l'accumulation des cendres & des pierres-ponces, & que les eaux ont déposé de la terre sur les courans de lave & rempli leurs cavités. Une multitude de fregates & de bobies assis sur leurs œufs, remplissaient le havre; elles se laissaient approcher. Les fregates ont en général une peau très-pendante, d'un rouge brillant, qu'elles peuvent étendre jusqu'à la largeur de la main d'un homme & qui ressemble à la poche d'un pelican. Sur ces rochers, on ne trouve qu'une espèce d'épurgé, un liferon, de petites touffes de pourpier, & une espèce d'herbe connue sous le nom de *panicum sanguineum*. On ne voit dans cette isle qu'une montagne qui semble être encore dans son état primitif, dont le sol paraît être une marne blanche qui produit quelques plantes dont les chèvres se nourrissent: c'est dans cette partie de l'isle qu'elles se tiennent, ainsi que des crabes de terre qu'on dit être fort bons: on y a semé des turneps & d'autres végétaux utiles. Il y a une belle source dans une vallée qui sépare les deux collines qui sont au sommet de cette montagne; on trouve encore de l'eau douce dans les rochers. Avec un peu de peine on rendrait

drait cette isle habitable ; le genêt épineux y rendrait le même service qu'à Sainte - Hélène , arrêterait l'humidité de l'air & couvrirait le sol de gazon. C'est principalement pour la contrebande , & pour faire provision de tortues qu'on visite cette isle ; ces animaux s'y trouvent depuis le mois de Janvier jusqu'à celui de Juin ; on les guette lorsqu'elles viennent déposer leurs œufs sur la grève , on les surprend , & les tourne sur le dos jusqu'à ce qu'on puisse les emporter : on n'y trouve que des femelles , & il ne paraît pas qu'elles y prennent de la nourriture. Comme nous arrivions tard , nous n'en primes que vingt-quatre ; mais comme elles pesaient entre quatre ou cinq - cents livres chacune , nous ne nous crûmes pas malheureux. On y trouve une grande quantité de poissons , surtout des vieilles femmes , des cavaliers , des anguilles & autres espèces.

Nous quittâmes l'Ascension le 31 Mai : elle est sous le 6<sup>me</sup> deg. de latitude méridionale. J'avais envie de relâcher à *St. Mathieu* pour en déterminer la position ; mais les vents ne me le permirent pas , & je cinglai vers l'isle de *Fernando de Noronho* , sur la côte du Bresil : un beau tems & des vents frais nous rendirent cette traversée agréable & courte. Nous découvrîmes l'isle le

9 Juin ; elle se montrait en collines détachées & à pic , dont la plus grande ressemble au clocher d'une église. Au sud-ouest, ce sont des rochers couverts, séparés, à une lieue de la côte , sur lesquels la mer brise avec fracas. Nous arrivâmes sur l'extrémité septentrionale de l'isle, ou plutôt sur un groupe de petits islots que des canaux étroits séparaient de l'isle. Il y a une forteresse sur l'un d'eux : il y a d'autres forts dans l'isle qui jouissent de tous les avantages possibles, & commandent à tous les mouillages. On marcha autour de la pointe septentrionale jusqu'à ce que nous vîmes les collines à pic qui sont au couchant de l'isle. Là, nous nous en éloignâmes après avoir rempli notre but.

L'isle n'a nulle part plus de deux lieues de long ; sa surface est montueuse, inégale, couverte de bois & de pâturages. Elle a deux ports ; celui du nord est le meilleur, & n'est qu'une rade à l'abri des vents du sud & de l'est : on y nourrit des buffles & quelque volaille ; on peut y faire de l'eau dans un petit étang : sa latitude méridionale est de  $3^{\circ}, 53'$  : sa longitude est d'environ  $344^{\circ}, 46'$ . Son intérieur consiste en plaines étendues & entourées de collines le long de la mer : quelques-unes nous parurent volcaniques, quoiqu'elles soient couvertes d'une riche verdure.

Nous passâmes l'Equateur le 11 Juin ; des vents frais qui soufflaient par raffales nous faisaient avancer ; puis le tems devint variable, & nous eumes des averfes abondantes. Dans ce tems, j'essayais de faire de l'eau douce par la distillation : je consumai un boisseau & demi de charbon, & de soixanté-quatre gallons d'eau de mer, j'en retirai trente-deux d'eau douce ; l'invention est sans doute utile ; on pourrait fournir aux besoins de l'équipage avec beaucoup de charbon ; mais il ne faudrait pas se reposer sur elle, parce que rien ne contribue plus à la santé des matelots qu'une grande quantité d'eau.

Le 25, nous rencontrâmes un vaisseau Hollandais, & trois jours après un autre bâtiment qui nous répondit en Anglais lorsque nous le hélâmes ; mais nous ne pûmes comprendre ce qu'il nous avait dit, & bientôt nous le perdîmes de vue. Peu après nous commençâmes à trouver des goëmons. Nous traversâmes des latitudes où règnent des calmes fréquens, & que les matelots nomment *latitudes des chevaux*, parce que ces calmes sont funestes à ces animaux lorsqu'on les transporte dans le Nouveau Monde ; elles sont entre le 33 & le 37°.

Le 12 Juillet, nous découvrîmes plusieurs voiles, & le lendemain nous vîmes l'Isle de *Fayal*,

P'une des Açores, où nous jettâmes l'ancre le 14 dans la baie de *Horta*. Nous y trouvâmes trois bâtimens. Nous nous proposions d'y observer la longitude, & nous obtinmes du sous-Consul la permission de placer nos instrumens dans son jardin. Nous parcourûmes la ville de Fayal, ou *villa de Horta* : elle est pavée de grandes pierres assez propres, parce qu'on y marche peu : les maisons sont uniformes, ayant des balcons avancés & des toits plats, elles sont garnies de jalousies sans fenêtres de verre ; derrière, les collines sont ornées de belles maisons, de jardins, de bocages, de différens bâtimens qui annoncent une grande population & l'abondance. Nous y vîmes la mere d'un des malheureux que les Zélandais avaient mangé : en nous voyant, elle versa un torrent de larmes, & son affliction était si profonde, si pathétique, si intéressante, qu'elle nous attendrit tous. Combien de meres déplorent ainsi la perte de leurs fils, & maudissent la folle activité des humains !

Nous fîmes une promenade sur les collines : les champs nous parurent bien cultivés & en bon état : près des maisons, nous vîmes des champs de concombres, de gourdes, de melons ordinaires & de melons d'eau ; les vergers fournissent des citrons, des oranges, des prunes, des

abricots, des figues, des poires & des pommes : il y a peu de choux, les carottes y dégénèrent & blanchissent, on y plante beaucoup de patates qu'on vend; l'oignon, l'ail sont les légumes favoris des habitans, les fraises y sont abondantes. Les chevaux y sont petits; les mulets & les ânes y sont plus nombreux & plus utiles: les chemins y sont bons; les chariots lourds, les roues pesantes & grossières, l'axe qui tourne avec elles est mal façonné. Les habitans ont des traits assez doux, leurs vêtemens sont agréables: les femmes se couvrent la tête d'un manteau qui ne laisse d'ouverture que pour les yeux. Dans les bocages, le myrthe prospère au milieu des trembles, des bouleaux ou des hêtres qui ont donné leur nom Portugais (Faya) à l'isle. Parmi les oiseaux, on remarque une prodigieuse quantité de cailles, de beccasses d'Amérique, une espèce de faucons que les Portugais nomment *Açores*, & de là est venu le nom général de ces isles. On y recueille du lin qui est long & de bonne qualité: on en fait des toiles grossières.

Un gouverneur & un évêque président sur toutes les isles Açores: ce dernier a un revenu de vingt-sept mille livres. Chaque isle a un *Capitaine-Mor* qui à l'inspection sur la police, la milice,

les revenus du roi, & un juge assez occupé parce que les habitans font chicanens : on appelle de son jugement au tribunal de Tercere, & de celui-ci à Lisbonne. Le dixieme de toutes les productions y appartient au roi : le monopole du tabac rapporte une somme considérable à la couronne. Difons un mot de chacune de ces isles.

*Corvo* est la plus petite & ne contient que six cents habitans, occupés à la culture du bled, & à nourrir des cochons.

*Flores* est plus grande, plus fertile, plus peuplée ; on y exporte annuellement six cents muids de bled, & beaucoup de lard. L'équipage d'un vaisseau Espagnol qui se brisa sur ses côtes, y répandit la maladie vénérienne, & tous les habitans en font infectés. Il semble que pour expier leur crime, les Espagnols aient voulu y bâtir une église qui est la plus belle des Açores.

*Foyal* est une des plus grandes de ce groupe : du levant au couchant elle a neuf lieues ; du nord au midi elle en a quatre. On y méprise les sciences. On y mit un impôt léger sur le vin, pour fournir à l'entretien de trois professeurs qu'on y voulait établir ; mais dès qu'on eut l'argent, il fut employé à d'autres objets : il n'y a point d'écoles publiques pour les enfans ; il y a



aussi un impôt de deux pour cent sur toutes les exportations, dont le produit était destiné à l'entretien des fortifications ; il se perçoit, & les murs, les batteries tombent en ruines sans qu'on y fasse attention.

*Pico* tire son nom d'une haute montagne souvent couverte de nuages ; c'est la plus grande, la plus peuplée des Açores : on y compte trente mille habitans : elle est couverte de vignes : elle tire son bled de Fayal qui en reçoit le vin qu'elle consomme. La saison des vendanges n'y semble qu'une longue fête ; le vin en est verd, mais agréable ; il a du corps & le tems l'améliore.

*St. George* est petite, étroite, escarpée, très-élevée, habitée par cinq mille ames qui cultivent le bled & la vigne.

*Graciosa* a des pentes plus douces ; elle est plus petite & ne renferme que trois mille ames : le bled est sa principale richesse : son vin est mauvais : ces deux isles ont des paturages, & on en exporte du fromage & du beurre.

*Tercere* est la seconde de ces isles par la grandeur, & la première parce que le gouverneur général y réside : on y compte vingt mille habitans : le bled & du vin font ses principales productions.

*St. Michel* est étendue, fertile, peuplée : on y compte vingt-cinq mille habitans : on n'y voit pas de vignes, mais beaucoup de champs de bled & de lin : avec ce dernier on fabrique des toiles, dont on charge annuellement trois vaisseaux pour le Bresil.

*Sainte Marie* est la plus orientale des Açores : elle a des bois de construction, est riche en bled, fabrique de la poterie & nourrit cinq mille habitans.

Revenons à Fayal où l'on compte quinze mille ames : la ville est défendue par deux châteaux & un rempart de pierre qui s'étend de l'un à l'autre ; ils n'ont d'autre effet que d'aggrandir la perspective de la ville : elle n'a point de bastions particuliers qui soient remarquables ; mais elle a plusieurs couvens & 8 églises dont une fait partie du college qu'habiterent les jésuites, il est placé sur une élévation dans la partie la plus agréable de la ville : les autels sont de bois de cèdre qui répand son parfum dans l'église. Une colline qui est à trois lieues de la ville, renferme une profonde vallée circulaire de deux lieues de tour : la pente de ses flancs est uniforme & revêtue d'herbes abondantes qui nourrissent des moutons presque sauvages ; on y voit un petit lac profond de quatre à cinq pieds, sur lequel nagent une mul-

itude de canards. Ce lieu est appelé la *Chaudiere* à cause de sa figure, & parait avoir été le cratère d'un volcan. Il y a d'autres volcans dans ces isles ; on y éprouve souvent aussi des tremblemens de terre : cependant l'air y est sain & tempéré, l'hiver y est doux, agité quelquefois de vents impétueux, troublé par des pluies fréquentes, mais il n'y gèle point, & la neige ne se montre qu'au sommet du Pic : le printems, l'automne y sont délicieux ; une partie de l'été est très-agréable encore, parce qu'une jolie brise y vient rafraichir l'air.

On peut s'y procurer des légumes, des fruits, des bœufs, des cochons très-bons, des moutons petits & maigres, de la volaille ; mais excepté le vin, ces provisions ne se gardent pas longtems en mer. Outre la rade où nous étions, il en est une autre appelée *Porte-pierre*, où deux vaisseaux peuvent être en sûreté. La latitude de Fayal est de  $38^{\circ} 3^{\circ}$  ; sa longitude  $348^{\circ} 52'$ .

Je quittai cette isle le 19 Juillet, & cinglai vers l'Angleterre. Le 29, nous découvrîmes Plymouth, le lendemain nous mouillâmes à Spithead, & je descendis à Portsmouth après une navigation de trois ans & dix-huit jours, pendant laquelle je ne perdis que quatre hommes, desquels un seul mourut de maladie,

## APPENDICE

SUR

## LA VIE DE J A Q U E S C O O K .

**L**ES voyages qu'on vient de lire, doivent avoir inspiré assez d'intérêt pour celui qui les dirigea, pour faire desirer de connaître sa naissance, ses premières aventures, les honneurs qu'il reçut, & un précis des derniers travaux par lesquels il a terminé sa carrière. Nous allons satisfaire le desir des lecteurs par un précis rapide de la vie de ce célèbre navigateur.

Jaques Cook, naquit à Marton, village de la province d'York, dans le comté de Durham, le 27 Octobre 1728. Son pere, sa mere étoient domestiques d'un fermier; mais ces domestiques se distinguaient par leur honnêteté, leur sobriété, leur constance dans le travail. Ils eurent neuf enfans, & Cook fut élevé comme devait l'être le fils d'un valet de ferme, pere d'une nombreuse famille: la maitresse d'école de son village lui apprit à lire: il avait huit ans lorsque son pere fut établi dans la ferme d'Airy-Holme, dont le possesseur fit apprendre à écrire au jeune Jemmi dans l'école d'Ayton.

A peine entré dans sa treizieme année, il sortit de la maison paternelle & fut placé chez un mercier, établi à Staith, ville connue par ses pêcheries; mais la nature ne l'avait pas destiné à ce genre d'occupation; la vue de la mer, des vaisseaux qui entraient, qui sortaient du havre, la conversation des gens de mer, firent naître en lui des desirs qu'il n'avait point éprouvés encore: ses regards se tournaient sans cesse vers la mer; bientôt le dégoût lui rendit son état insupportable; il sortit de chez son maître, & s'engagea pour servir comme mousse pendant le terme de sept ans. Il monta sur un vaisseau qui faisait le commerce de charbon & appartenait à deux quakers. Le terme écoulé, il servit comme matelot, devint ensuite contre-maître, puis patron d'un des navires de ses anciens maîtres. Rien n'annonçait alors ce qu'il serait un jour; il s'instruisit, mais dans son état il est difficile que les distinctions soient sur les traces du génie pour l'exciter; il aurait fallu du génie pour entrevoir le sien. Les observations qu'il put faire en voiturant son charbon, ne pouvaient alors être utiles qu'à lui.

La guerre s'étant déclarée en 1755 entre l'Angleterre & la France, Cook se trouva sur la Tamise au moment de la presse des matelots; ce

moyen d'appeller les citoyens au service de la patrie paraîtra toujours odieux, même à ceux qui ont le desir, & l'on pourrait dire, le besoin de la servir. Cook voulut d'abord lui échapper; mais il sentit qu'il y réussirait difficilement, & il s'offrit de lui-même à la marine royale, où il espéra trouver & où il trouva en effet sa fortune. Il monta sur l'*Aigle*, qui peu de mois après passa sous le commandement de Sir Hugh Palliser, capitaine expérimenté & brave, qui bientôt distingua Cook; tous les officiers louaient son intelligence, son activité, son courage, & le capitaine en fit un ami. Il aurait voulu l'élever au grade d'officier, comme on l'en sollicitait; mais il n'y avait pas assez de tems qu'il servait pour qu'on put le nommer sans exciter des plaintes; il crut devoir se borner à lui faire obtenir la commission de maître d'équipage; là, disait-il, il perfectionnera ses talens, il les fera connaître; là il pourra se montrer digne de la confiance aux yeux de ceux qui le connaissent.

Il devint donc maître d'équipage & monta sur un vaisseau nommé le *Mercur*, destiné pour le Canada: il joignit la flotte de l'amiral Saunders, qui de concert avec le général Wolf, assiégeait Québec. Les Français avaient toujours craint la navigation du fleuve St. Laurent où la flotte se

trouv  
tes au  
fonde  
du n  
pour  
vraies  
Ce  
duran  
vert,  
des fa  
pour  
nemi  
allaie  
que  
d'Or  
chait  
loup  
çais;  
triot  
du c  
été l  
quill  
& C  
L  
cuté  
conc  
mém

trouvait alors , & ils avaient inspiré leurs craintes aux autres nations : il parut nécessaire de le fonder avec soin entre l'isle d'Orléans & la rivé du nord, où l'on voulait amener des vaisseaux pour attaquer les batteries françaises qui découvriraient & commandaient le camp des Anglais.

Ce fut Cook qui en fut chargé ; il y travailla durant la nuit, mais à la septieme il fut découvert, & les Français rassemblèrent des canots & des sauvages pour le surprendre, l'enlever ou le poursuivre ; il s'enfuit à force de rames ; les ennemis ramerent plus vivement encore : déjà ils allaient l'atteindre, & pour leur échapper, il n'eut que le tems d'échouer sur le rivage de l'isle d'Orléans, & de s'élaner sur la terre, qu'il touchait à peine, que l'ennemi remplissait sa chaloupe ; elle fut emmenée en triomphe aux Français ; mais Cook était au milieu de ses compatriotes : il porta bientôt à son amiral une Carte du canal exacte & aussi complete, que si elle eut été l'ouvrage du tems & de la plus grande tranquillité : il y avait plus ; elle était bien dessinée, & Cook n'avait jamais appris le dessein.

Le soin, l'exactitude avec laquelle il avait exécuté cette commission, lui en fit donner une seconde ; ce fut de faire une Carte du cours du même fleuve, de Québec jusqu'à la mer : il mit,

à remplir cet objet, la même activité, la même attention que dans la première; sa Carte fut faite, publiée, & c'est celle encore qui guide les navigateurs au travers des bancs & des écueils qui obstruent la navigation du St. Laurent.

Cook passa ensuite sur le Northumberland, vaisseau qui faisait partie de l'escadre stationnée à Halifax où elle passa l'hiver; notre marin y eut quelques heures de loisir & fut se les rendre utiles; ce fut dans ce tems qu'il essaya de lire & d'entendre Euclide, qu'il voulut connaître & fit des progrès dans l'astronomie. Il trouvait peu de secours dans le lieu où il se trouvait; mais il faisait aussi un meilleur usage de ceux qui étaient à sa portée: d'autres travaux succéderent; il partit avec une division de la flotte destinée à reprendre Terre-Neuve sur les Français; cette isle fut reprise, & Cook fit le plan du havre & des hauteurs de Placentia; ce travail lui mérita l'estime de l'amiral Graves, devenu gouverneur de l'isle, & la connoissance de son caractère y ajouta encore. Aussi lorsqu'à la paix, cet amiral fut renvoyé dans Terre-Neuve, avec la commission de faire lever le plan des côtes de cette isle intéressante pour le commerce, il pria Cook de l'y accompagner & d'aider à l'exécution de ses projets. Ce jeune marin s'était marié, il y avait



peu de tems , à une femme aimable ; mais il ne balança pas à la quitter pour remplir ses devoirs.

Il eut le titre d'ingénieur , & leva d'abord les plans de St. Pierre & Miquelon , petites isles cédées aux François par le traité de paix & dont ils devaient bientôt rentrer en possession ; ils n'y furent rétablis que lorsque Cook eut fini son ouvrage.

L'année suivante , Sir Hugh Palliser fut nommé Gouverneur de Terre - Neuve & du Labrador ; cet ancien protecteur de Cook , ne l'oublia pas alors , il le fit nommer Ingénieur de la marine pour cette partie des possessions Anglaises , & le destina au travail utile , nécessaire même , de rectifier les erreurs des cartes de cette partie de l'Amérique ; erreurs dangereuses & souvent funestes aux navigateurs.

Ses Cartes sont encore aujourd'hui les meilleures dont les marins se servent ; elles guiderent le Ministère Anglais dans le dernier traité de paix , & prouvent son infatigable activité , son exactitude & son intelligence. Il étendit les connaissances qu'on avait sur l'intérieur de Terre-Neuve où des vues de fortune ne peuvent conduire ; il y découvrit de nouveaux lacs , & pendant trois étés , il s'occupa sans cesse de la carte générale qu'il en a donnée. Il n'était pas si en-

tièrement voué à cet objet qu'il ne put s'attacher à d'autres; aussi fit-il dans ce même temps un mémoire qui fut inféré dans les transactions philosophiques sous le titre d'observation d'une éclipse de soleil, à Terre-Neuve, le 5 Août 1766, avec la longitude du lieu, déduite de cette observation; & ce mémoire prouva ses progrès dans l'Astronomie.

Tels furent ses premiers pas dans la carrière qu'il a remplie ensuite; déjà elle s'ouvrait devant lui; déjà le goût des découvertes allait lui ouvrir la barrière: ce goût s'était ranimé après quelques instans de lassitude, & le Commodore Byron venait de faire le tour du monde; Wallis, Carteret, Bougainville le parcouraient encore, quand on forma le projet de faire observer le passage de Vénus sur le disque du soleil par des astronomes; passage qu'on ne pouvait bien observer que dans la mer du Sud, dans les isles Marquises, ou dans celles qu'Abel Tasman avait découvertes & nommées, connues aujourd'hui sous le nom d'*Isles des Amis*. La société royale montra dans un mémoire au roi combien cette observation ferait utile pour perfectionner l'astronomie, & demanda qu'il fut armé un vaisseau pour remplir ce but, aux frais de la Nation; le roi accueillit le mémoire

&

& invita la société à choisir les observateurs qui devaient se transporter à la mer du Sud.

D'abord M. Dalrimple fut choisi pour diriger l'expédition; il était bon astronome lui-même, excellent géographe, & membre de la société royale; mais une difficulté que la société ne put lever, ne lui permit pas d'accepter: il voulait être promu au grade de capitaine de vaisseau, sans lequel il ne pouvait commander à un équipage de la marine royale, sans lequel encore il ne devait pas se hasarder dans les mers inconnues d'un autre hémisphère, au risque de n'être ni écouté dans ses avis, ni obéi dans ses ordres.

Le chef de l'amirauté, qui n'était que cela en effet, rejetta cette demande raisonnable, & jura qu'aucune raison ne lui ferait jamais signer une commission de capitaine à un homme qui n'était pas marin. Dalrimple la demandait comme une condition sans laquelle il ne partirait pas, & cette opposition laissa tout en suspens. Le secrétaire de l'amirauté, Stephens, proposa de choisir Jaques Cook; il était marin, il avait servi avec succès comme ingénieur géographe, il pouvait être utile à l'astronomie par ses connaissances dans cette science. Il fut nommé avec le titre de lieutenant le 25 Mai 1768. Hugh Palliser avait aidé à cette

nomination ; il aida encore à faire le choix d'un navire , de concert avec le nouveau lieutenant ils en trouverent un dans la Tamise, qu'ils nommerent *l'Endeavour* ou l'Entreprise : il étoit de 370 tonneaux.

Tandis qu'on l'armait, Wallis arriva dans les Dunes, & apprit que l'isle la plus favorable à l'expédition qu'on méditait, étoit celle à laquelle il avait donné le nom du roi, & l'isle *Otahiti* fut déterminée pour le principal objet du voyage. Cook devait aussi s'occuper à perfectionner les découvertes faites & leur en ajouter de nouvelles. On nomma M. Green pour remplir le bureau astronomique, & Mrs. Banks & Solander se joignirent à lui pour l'histoire naturelle. Le vaisseau partit le 26 Août 1768. Nous avons donné un précis de son voyage, & nous ne répèterons pas

Le passage de Vénus fut observé de deux lieux différens dans l'isle Otahiti, & encore dans une isle voisine ; les trois observations différencèrent plus qu'on ne devait s'y attendre, comme on le voit dans les Transactions Philosophiques, Tome LXI.

Il jeta l'ancre aux Dunes, le 12 Juin 1771. Ses découvertes, son courage, ses connaissances, l'esprit d'ordre, toutes les qualités qu'il avait manifestées dans son voyage, lui donnerent des droits à l'estime de ses compatriotes, à la pro-

tection du gouvernement, à la faveur de son roi. Il reçut peu de tems après une commission pour commander dans la marine royale; mais il aspirait au grade de capitaine & sentait qu'il en était digne; mais on ne put le lui accorder, parce qu'on aurait donné atteinte à l'ordre établi dans le service de mer. Il était commandant, titre auquel sont attachés les mêmes appointemens, le même pouvoir lorsqu'on était employé; mais on laisse toujours entre ces deux emplois un intervalle; le capitaine peut aspirer aux premiers honneurs dans la flotte, le commandant n'y peut parvenir; il ne peut aspirer encore qu'au grade de capitaine, qui exige un service que Cook n'avait pas.

Il communiqua ses observations astronomiques à la société royale, il lui donna peu de tems après une table des marées dans la mer du Sud.

Sa réputation s'était étendue, & le public désirait vivement de connaître ses aventures & ses découvertes. On en publia un récit imparfait; c'était l'ouvrage de ceux qui avaient fait le voyage avec lui, mais ce n'était pas le sien. On publia encore le Journal qu'avait fait son dessinateur, Sidney Parkinson; & qu'on lui avait dérobé; cet ouvrage était recommandable par ses gravures; cependant comme il devenait public par une

voie illicite, un ordre de la chancellerie en arrêta la vente. L'attente & l'impatience du public, ne furent bien remplies que par la rédaction du docteur Hawkerfworth : le voyage de Jaques Cook y fut rédigé sur ses propres Journaux & sur ceux de M. Banks.

Dans son long voyage au travers de l'Océan Pacifique, il avait prouvé qu'il n'y avait point de terres où diverses Cartes en placent, & où, par divers raisonnemens, on croyait devoir assurer qu'il y avait un Continent : il avait prouvé encore que la Nouvelle Zélande & la Nouvelle Hollande étaient des isles, & non des parties du continent Austral ; mais ses découvertes ne l'autorisaient point encore à en nier l'existence.

Plusieurs savans croyaient avoir démontré qu'il fallait qu'il y en eut un, pour maintenir l'équilibre entre les parties de la terre ; & ils appuyaient leurs raisonnemens sur les découvertes isolées des navigateurs, & sur leurs conjectures. M. de Brossé avait rassemblé ces faits & ces conjectures dans son Histoire des Navigations dans les Terres Australes ; mais l'expérience & des recherches mieux suivies devaient en constater la situation ; car on ne doutait presque pas qu'il n'y eut un vaste Continent inconnu. George III était disposé à concourir à tout ce qui pourrait être utile aux scien-

ces, C  
nouve  
le pre  
contine  
nos co  
le roi  
euter.

Le f  
pli le  
plus ca  
de la  
aussi lo  
graphic  
pour ca  
venir p  
nués.  
avec sc  
fageffe  
féré de  
les plu  
voyages  
les autr  
avaient  
depuis  
faits ex  
fut non  
quatre

es, & le lord Sandwich désirait qu'on fit un nouveau voyage qui put fixer l'incertitude que le premier avait fait naître, sur l'existence d'un continent Austral, & étendit encore le cercle de nos connaissances: il fit décider cette entreprise, le roi l'approuva, & tout se disposa pour l'exécuter.

Le succès avec lequel Jaques Cook avait rempli le but de son premier voyage, le fit juger le plus capable de diriger cette nouvelle entreprise, de la rendre utile à la navigation & d'étendre aussi loin qu'il était possible nos connaissances géographiques. On crut devoir réunir deux vaisseaux pour cet objet, les recherches en pouvaient devenir plus faciles, & les dangers en être diminués. On les choisit, on les arma, on les équipa avec soin; les chefs de la marine, éclairés par la sagesse & l'expérience de Cook, avaient préféré des vaisseaux tels que l'Endavour, comme les plus propres à faire des découvertes & des voyages nécessairement plus dangereux que les autres. Les deux navires qu'on y destinait avaient été construits à Whitby: ils navigeaient depuis 15 à 16 mois, & paraissaient avoir été faits exprès pour l'objet proposé. Le plus grand fut nommé la *Résolution*; il était du port de quatre cent soixante-deux tonneaux, il eut cent

douze hommes pour équipage , & fut mis sous les ordres de Cook ; le second eut le nom de *l'Aventure* , il était du port de trois cent trente-six tonneaux , de quatre-vingt un hommes d'équipage , & eut pour capitaine Tobias Furneaux. On leur donna une provision abondante d'agrès , de vivres , de tout ce qui pouvait être utile & même agréable. On y ajouta divers objets propres à éloigner le scorbut , ou dont on se proposait d'essayer l'efficacité contre cette maladie redoutable dans les voyages de long cours , tels que de la drèche , de la sauer-kraut ou choux aigres , des choux salés , du bouillon en tablettes , du fagou , de la moutarde , de la marmelade de carotte , du moût de bière , de la bière même. On nomma un dessinateur & peintre de paysages pour faire le voyage , afin d'avoir des tableaux & des dessins qui suppléassent à ce qu'une relation ne peut décrire qu'imparfaitement ; on choisit M. John Reynold Forster & son fils pour s'y occuper de l'histoire naturelle & ajouter à ses trésors ; deux astronomes furent chargés des observations astronomiques ; ils furent pourvus des meilleurs instrumens & devaient faire l'essai de quatre pendules à longitude , dont trois avaient été construites par Mr. Arnold & une par Mr. Kendal , d'après les principes d'Harrison.

Des p  
sommer  
descend  
port de  
parer se  
que le  
nous av

Il pr  
Contine  
du pôle  
l'entour  
terres i  
bre qu  
voyage  
gne d'  
mains  
naturel  
sujet ; i  
cellente  
gance

Il se  
devoir  
mais à  
assista c  
avec e  
difficile



Des préparatifs faits avec autant de soin, consommèrent beaucoup de tems, & Cook ne put descendre la Tamise que le 10 Mai 1772, du port de Shéernes où il était entré pour faire réparer ses mâtures que le 22 Juin, & de Plymouth que le 13 Juillet. Son voyage est le dernier dont nous avons donné le précis.

Il prouva sans réplique qu'il n'y avait pas de Continent austral; ou que s'il existait, il était voisin du pôle austral & inaccessible par les glaces qui l'entourent: il détermina la position de quelques terres inconnues, & en découvrit un grand nombre qu'on ignorait. Il fut de retour de ce long voyage le 30 Juillet 1775. Sa relation parut digne d'être imprimée sans être redigée par les mains d'un homme de lettres: son style était naturel, clair, digne de son caractère & de son sujet; il ajoute même à sa gloire: ses Cartes excellentes y donnaient un prix que plus d'élégance n'aurait pas donné à l'ouvrage.

Il semblait, après deux aussi longs voyages, ne devoir aspirer qu'à jouir en paix de sa gloire; mais à peine eut-il entrevu dans un conseil où il assista qu'il pouvait être utile encore, qu'il s'offrit avec entousiasme pour exécuter un projet plus difficile & plus dangereux que les précédens, &

dont il sentait pouvoir mieux remplir le but qu'un marin moins expérimenté.

On cherchait depuis long-tems un passage pour pénétrer en Asie par les mers du Nord, & dernièrement on avait fait de nouveaux mais inutiles efforts pour y parvenir par la baie de Hudson. Phipps tentait de déterminer jusqu'où la navigation est praticable vers le pôle boréal, Pickersgill & Young reconnoissaient les côtes de la baie de Baffin, & l'on résolut de tenter encore de parvenir au même but par le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique. Dès qu'on en eut formé le plan, que le capitaine Cook se fut offert pour l'exécuter, on ne pensa plus qu'à le préparer. Cook jouissait alors d'un poste honorable dans l'hôpital de Greenwich, il voyait sa famille protégée, s'élever sous ses yeux, & ces motifs devaient le retenir dans sa patrie; mais dès qu'on lui parlait d'un moyen de contribuer à sa gloire & à sa prospérité, il ne pensait plus alors au repos; il ne vit qu'avec les yeux de l'espérance, les fatigues & les dangers d'un nouveau voyage plus long, plus dangereux que ceux qui avaient précédés. Il devait se rendre de nouveau dans l'Océan pacifique, & aller y cingler vers le nord, y visiter les côtes de la Nouvelle Albion, pénétrer en suivant les côtes jusqu'au 65°. de latitude, pour y chercher, pour y

examiner avec soin les rivières & les entrées qui paraîtraient assez considérables, & tâcher d'arriver dans les baies de Baffin & de Hudson, ou avec ses vaisseaux, ou avec de plus petits dont on lui donnait la charpente. Et si ses efforts étaient si inutiles pour y parvenir, si leur seul fruit était de lui persuader qu'il n'y avait pas de passage pour l'y conduire, il devait hyverner dans le Kamtschatka pour tenter au printems de pénétrer dans la mer Glaciale & de revenir dans sa patrie par le nord de l'Europe.

Comme le récit de ce voyage n'entre pas dans le plan que nous nous étions proposé, nous nous bornerons à un extrait rapide.

Ce voyage fut fait sur deux vaisseaux, dont l'un, la *Résolution*, avait déjà fait le voyage précédent; & l'autre, nommé la *Découverte*, était du port de trois cents tonneaux, & sous les ordres du capitaine Clerke; on y embarqua quelques animaux utiles pour les descendre dans l'isle d'O-tahiti, diverses graines de plantes légumineuses, & une foule de choses propres à augmenter l'industrie & améliorer le sort des pays où l'on relâcherait. Ils portaient encore une cargaison considérable d'outils & d'instrumens de fer, de miroirs, de grains de verre, &c., & de tout ce qui pouvait être utile aux équipages. Ils eurent

58 APPENDICE SUR LA VIE DE JAKES COOK.

des instrumens d'astronomie, deux gardes-tems ou montres marines; & des jeunes gens capables de faire des Cartes, des plans & des vues. Nous laisserons parler Jaques Cook en l'abrégeant; les récits en sont plus intéressans & souvent plus fidèles.



T R C  
D E

Nous  
avant la  
provision  
Teneriffe  
mois, &  
rade de  
bestiaux  
y est mo  
d'y charg  
Le Pic  
nations d  
titude sep  
l'ouest du  
pas un a  
plus  
hauteur  
fixe à 15  
12,340 de  
sommets a  
des grada

---



---

TROISIEME VOYAGE  
DE JAQUES COOK.

---

**N**ous mîmes à la voile le 11 Juillet 1776, avant la Découverte, & craignant de manquer de provisions fraîches, je résolus d'aborder à l'isle Teneriffe. Nous la découvrimus le 31 du même mois, & y jetâmes l'ancre le lendemain dans la rade de Sainte Croix. J'achetai des graines, des bestiaux, & des provisions pour les nourrir: tout y est moins cher qu'à Madere, & il est facile d'y charger & décharger par le moyen d'un môle. Le Pic peut servir de méridien commun aux nations de l'Europe; il est sous le 28°, 18' de latitude septentrionale, & sous le 16°, 30' 20" à l'ouest du méridien de Greenwich. Ce Pic n'a pas un aspect imposant, parce qu'il n'est que la plus haute des montagnes qui l'entourent. Sa hauteur est encore incertaine: Herberdeen la fixe à 15,396 mille anglais, & M. de Borda à 12,340 de ces mêmes pieds. Le sol descend de son sommet au bord de la mer vers Sainte Croix, par des gradations qui ne sont point interrompues,

par des coupures ou des précipices ; au levant de Sainte-Croix l'isle parait stérile ; son sol brulé produit beaucoup d'euforbe succulente ; les collines voisines de la mer y offrent l'aspect d'une rangée de cônes : la base du sol y semble être une pierre compacte, pesante & bleuâtre, mêlée de quelques particules brillantes ; le soleil brule sa surface dans les parties élevées & découvertes, la pluie en entraîne les parties calcinées, & l'ajoute à la terre cultivable.

Sainte Croix est une petite ville assez bien bâtie ; ses églises sont modestes au dehors, décentes au dedans, les maisons en sont commodes ; une belle colonne de marbre s'élève en face du môle ; le gouverneur des isles Canaries y réside, mais les riches habitent *Laguna*, où les principaux tribunaux sont établis : cette dernière est grande, mais irrégulière, bâtie comme un village étendu, semé d'assez jolies maisons ; elle se dépeuple, & Sainte Croix s'augmente à ses dépens.

L'isle nourrit peu de chevaux, mais plus de mules, & diverses especes d'oiseaux & d'insectes connus en Europe ; on y voit un arbrisseau qu'on croit être le même que celui qui donne le thé au Japon & à la Chine ; une especes de limon qui en renferme un autre, & une forte de raisin excel-

lent p  
cipaler  
ment  
de l'e  
ne pr  
bitans  
mille  
ginair  
Espag  
d'une  
lui de  
Cette  
terre  
1304  
sur l  
No  
jours  
de la  
contr  
Mayo  
d'une  
nonc  
La  
verfa  
blanc  
la br  
jouit-

lent pour la phtisie: son commerce consiste principalement en vins, dont on exporte annuellement de quatre à quinze mille pipes; on y fait de l'eau de vie estimée, & un peu de foie: elle ne produit pas assez de bled pour nourrir ses habitans qui paraissent y être au nombre de cent mille ames. Les Guanches, ou les habitans originaire de l'isle, se sont presque tous mêlés aux Espagnols; les hommes y sont de haute taille & d'une charpente solide; leur teint est basané, celui des femmes l'est moins; mais elles sont pâles. Cette isle n'a point éprouvé de tremblemens de terre, ni d'éruptions de volcan depuis celle de 1304, qui combla le port de Garrachia de laves, sur lesquelles on voit aujourd'hui des maisons.

Nous partimes de Teneriffe le 4 Août, & six jours après nous vîmes l'isle de Bonaviste, près de laquelle nous eumes à craindre de donner contre un écueil; le 12 nous vîmes celle de Mayo qui n'offre que des vallons, des collines d'une couleur brune & inanimée, où rien n'annonce de la végétation.

La chaleur était étouffante lorsque nous traversâmes ces parages; le ciel avait toujours cette blancheur terne qui semble tenir le milieu entre la brune & le nuage; en général, rarement jouit-on d'un ciel serein entre le Tropicque, le

soleil y est d'un aspect plus pâle que dans nos climats, effet d'une vapeur salutaire qui tempère l'ardeur de ses rayons. Cette chaleur ouvre les vaisseaux & propage les fièvres, si l'on n'est pas actif pour les prévenir.

Nous vîmes S. Yago le lendemain, & ne nous y arrêtâmes pas. Je fis une expérience avec le thermomètre qui, à la surface de la mer se tenait à soixante-dix-neuf degrés, & descendit au soixante-six à la profondeur de soixante-dix brasses; elle sembla aussi prouver que l'eau est plus salée à cette profondeur qu'à la surface. Nous approchâmes des côtes du Brésil, dont la longitude est mal déterminée encore; nous apercevions divers oiseaux de mer, & nous prîmes un noddie: cet oiseau est un peu plus gros que le merle; il est noir, à l'exception du haut de sa tête qui est blanc; il semble avoir une chevelure poudrée: les plumes blanches commencent à la racine du bec supérieur, se prolongent, & prennent une teinte brunâtre vers le milieu de la partie supérieure du col, où paraît la couleur noire qui le recouvre partout ailleurs; il a les pieds palmés, les cuisses noires, un long bec de la même couleur, & semblable à celui du courlis.

Un vent frais nous fit jeter l'ancre au Cap de Bonne - Espérance le 17 Octobre, où j'attendis



la Découverte qui ne nous avoit pas joints encore, & qui n'arriva que le 20 Novembre. Nous calfatâmes nos vaisseaux, nous fîmes provision de biscuits, de moutons dont la queue est si grasse, qu'elle se vend autant que le corps entier d'un mouton d'une autre espèce; j'y ajoutai deux jeunes taureaux, deux genisses, deux chevaux entiers, deux jumens, des brebis, des chèvres, des lapins, & de la volaille. Nous fîmes peu d'observations nouvelles dans ce lieu: la laine qu'on y recueille est mauvaise, on y manque de bras pour les manufactures, & la population ne s'y entretient guères que par des esclaves; la police y est moins bonne que les Hollandais ne le disent. Le *Stellenbosh* qui est le meilleur établissement du Cap, n'est qu'un village d'une trentaine de maisons, située au pied d'une chaîne de hautes montagnes; de gros chênes y donnent de l'ombre, & embellissent les déserts qui l'entourent; près de lui sont des vignes & des vergers; l'air y est très-serein. Drackenstein, autre établissement, est situé à peu près de même: on y voit plus de petits arbres & d'arbrisseaux. Près de là est un roc de granit différent de celui des montagnes voisines, ayant demi-mille de tour & trois cents pieds de haut. On l'y appelle la *Tour de Babylone*, ou le diamant de la Perle.

Après avoir donné mes instructions au capitaine Clerke, nous partimes du Cap de Bonne-Espérance le 1 Décembre, & cherchai encore les isles vues par MM. Marion & Crozet; en chemin j'observai des flots d'une couleur rougeâtre; j'y fis puiser & trouvai l'eau remplie de petits animaux rouges qui avaient la forme des écrevisses; des vagues très-hautes, un froid assez violent fatiguèrent nos bestiaux & en firent périr plusieurs, surtout des mâles: ce fut le 12, que je découvris les isles que je cherchais; les navigateurs Français n'en avaient vu que quatre, elles sont au nombre de six; la plus septentrionale qui a neuf lieues de tour, est sous le  $46^{\circ}$ ,  $40'$  de latitude méridionale, sous le  $38^{\circ}$ ,  $8'$  Est de Greenwich: ce qui revient au  $55^{\circ}$ ,  $36'$ ,  $5''$  du méridien de l'Isle de Fer. La plus grande de ces isles a quinze lieues de circonférence, c'est la plus méridionale. Je laissai aux quatre isles qui avaient été découvertes par M. Marion & Crozet, le nom de ces navigateurs, & donnai aux deux autres le nom du prince Edouard.

Les montagnes de ces isles sont élevées, stériles, couvertes de neige; au bas, il y a des arbres & des arbrisseaux; ailleurs le sol paraît couvert d'une espèce de mousse & d'une herbe grossière, semblable à celle des isles Falkland.

Je t  
chero  
tuée f  
rance

Je c  
fort ha  
tôt no  
descen  
eur, e  
trepris  
écueils  
pouffai  
mis d'e  
loigner

A pe  
core;  
paraît  
Kerguel  
oiseaux  
étendu  
glâmes  
vant m  
n'étais  
ceux q

(\*) Ce  
précéder  
Je  
Toma

Je traversai un détroit formé par ces isles, & cherchai la terre découverte par Kerguelen, située sur une ligne tirée du Cap de Bonne-Espérance à la Nouvelle Hollande.

Je découvris le 24 une terre; c'était une isle fort haute & d'environ trois lieues de tour; bientôt nous en vîmes plusieurs autres; je voulus descendre dans l'une d'elles; mais un ciel obscur, enveloppé de brouillards, rendait cette entreprise dangereuse; nous pouvions heurter des écueils, & les vagues agitées; le vent qui nous poussait sur le bord, ne nous auraient plus permis d'en fortir; la prudence m'obligea de m'éloigner.

A peu de distance, j'en vis une nouvelle encore; c'était un rocher élevé & circulaire qui paraît être l'isle appelée *Rendez-vous*, par M. Kerguelen, (\*) & ne mérite ce nom que pour les vaisseaux. Plus loin, je découvris une terre plus étendue; c'était celle que je cherchai: nous cinglâmes vers un golfe qui semblait s'ouvrir devant nous; mais bientôt je m'aperçus que je m'étais trompé, & je doublai un cap auquel ceux qui avaient déjà vu cette terre, donnerent

---

(\*) Ce capitaine Breton avait découvert aussi les isles précédentes; voyez ses Voyages.

le nom de Cap Français, & derrière lequel je découvris un havre ; le calme me força de jeter l'ancre à son entrée ; la sonde nous apprit qu'il étoit sûr & commode ; & la chaloupe qui se rendit au bord, m'annonça qu'on y trouvoit de l'eau douce, des veaux marins, des pingouins & d'autres oiseaux ; mais qu'on n'y trouvoit pas de bois. J'entrai donc dans le havre, & descendis pour visiter le pays.

Le rivage étoit couvert de pingouins, de veaux marins si peu sauvages, que nous en tuâmes sans peine autant que nous le voulûmes ; leur graisse nous servit comme l'huile à divers usages : il fut facile encore d'y faire notre provision d'eau ; mais nous n'y trouvâmes pas un arbre, pas même un arbrisseau, & il y avoit peu de gramens. De la mer, les collines paroissent d'une verdure riante ; on espéroit y faire une riche collection de plantes, & l'on n'y en trouva que d'une seule espèce. On découvrit une bouteille dans laquelle étoit une inscription latine qui m'apprit que ce port étoit bien celui où étoit descendu M. de Kerguelen. J'y en mis une à mon tour, pour constater la visite que je venais d'y faire.

Le havre où nous étions entrés est facile à reconnaître, par le rocher élevé & percé de part

en part  
roc éri  
fond,  
montic  
douce :  
viron  
sa prof  
de sabl  
en sûre

Je ré  
j'en for  
cant la  
que je  
une pe  
étoit ur  
Guerite  
& vis  
plus au  
de roche  
Baie bla  
& stérile  
continua  
perçûme  
des vâste  
rochers  
reux de  
surtout

en part qui est à sa pointe méridionale ; & par un roc énorme qui repose sur une colline près du fond , qui s'éleve insensiblement , & forme un monticule sur lequel est un grand lac d'eau douce : la plus grande largeur du havre est d'environ mille toises , sa moindre de quatre cents ; sa profondeur varie , mais partout il offre un fond de sable noir , partout un vaisseau peut y être en sûreté.

Je résolus de visiter cette terre avec exactitude ; j'en sortis par un tems serein , & nous avançant la sonde à la main , je trouvai un autre cap que je nommai Cumberland , devant lequel est une petite isle élevée , au sommet de laquelle était un rocher que sa figure me fit nommer la *Guerite* : je passai entr'elle , d'autres isles & la terre , & vis une baie que j'appellai du nom du cap : plus au midi , il en est une autre , qui , décorée de rochers blancs dans sa profondeur , fut appelée Baie blanche : partout le pays nous parut nud & stérile , & le rivage couvert d'oiseaux. Nous continuâmes notre route ; mais bientôt nous aperçûmes que la mer était devant nous couverte des vastes lits d'algues ; ces plantes croissent sur les rochers au fond de la mer , & il est toujours dangereux de passer dessus l'espace qu'elles remplissent , surtout quand la tranquillité de l'eau ne fait point

découvrir au loin les écueils ; j'enfilai les canaux tortueux que ces lits d'algues laissaient découverts , toujours précédé de la sonde qui ne cessait point de nous donner une profondeur de soixante brasses : cette circonstance qui peut rassurer en d'autres cas , augmentait mes allarmes , parce qu'il était impossible d'éviter le danger en jettant l'ancre. Enfin, un grand rocher caché sous l'eau suspendit notre course. La terre était bordée d'isles basses, de rochers & de bancs de plantes marines ; nous essayâmes d'y pénétrer ; mais ils augmentèrent encore notre embarras ; je voulus m'en délivrer en m'éloignant de la terre, & j'accrus encore le danger qui nous environnait. La nuit s'approchait, le ciel se couvrait d'épais brouillards, & je ne vis de ressource que dans quelque baie à couvert des vents. Heureusement nous en trouvâmes une, je me hâtai d'y entrer, & bientôt nous eûmes lieu de nous en féliciter. Un vent impétueux s'éleva, il agita la mer, & nous eut brisé sur des écueils, si nous y eussions été encore ; mais nous n'avions point à le craindre dans le port où nous étions à l'ancre, & il chassa les brouillards qui nous y aurait dérobé la vue du pays que nous voulions visiter & de la mer par laquelle nous voulions nous échapper.

Nous parcourûmes le pays ; il était stérile & désolé, & rien n'arrêta notre marche que les précipices formés par les cavernes des rochers : je vis que je ne pouvais y laisser de quadrupèdes sans les y faire périr de faim. Ce lieu ne peut être habité que par les animaux qu'on y trouve, c'est-à-dire par les veaux marins, les canards, les nigauds, les pingouins : je donnai à l'anse où nous étions le nom de ces derniers.

Nous partîmes le lendemain, & franchîmes plusieurs lits d'algues où l'on trouva souvent vingt-quatre brasses de profondeur : à trois ou quatre lieues du rivage, nous trouvâmes la mer libre & profonde. Nous reprîmes la notre route ; nous vîmes une terre élevée & unie, dominée par une colline en pain de sucre que je nommai *Mont-Campbell*, derrière lequel on découvrait de hautes montagnes dont les rocs stériles sont surchargés de neige, & séparées par des vallées, dont la pente n'est formée que par les débris des monts. Plus au levant, la terre basse se prolonge, & forme une pente que je nommai *Digby* ; c'est la pointe la plus orientale de la Terre de Kerguelen : je m'en approchai, mais ne pus y jeter l'ancre ; le vent nous portait au-delà, le long de la côte qui tourne ici entre le couchant & le midi. A cinq lieues de la pointe

Digby, j'en découvris une seconde, c'est la plus méridionale de cette terre basse, & je lui donnai le nom de Charlotte.

Plus loin, le terrain devient montueux; il nous offrit un canal profond, dont l'ouverture est embarrassée de petites isles, & qui en sépare une grande de la terre que nous venions de visiter. Je n'allai pas bien loin encore pour me persuader que la Terre de Kerguelen ne fait point partie d'un Continent, qu'elle n'est qu'une isle qui du sud au nord ne peut guere avoir plus de trente lieues, & environ deux cents lieues de tour.

Cette isle est la plus stérile de celles qu'on a découvertes dans les mêmes latitudes; une espèce de saxifrage qui croît en larges touffes sur les flancs des collines, en fait presque seule toute la verdure; on n'y trouve à brûler qu'une espèce de tourbe qu'on n'a point essayée; dans de certaines fondrières, on voit çà & là une plante qui ressemble à un petit chou en fleurs; les fientes forment de longues têtes cylindriques; elle a le goût âcre des anti-scorbutiques, & me parut une plante nouvelle; j'en aurais apporté de la graine, si elle eut été mûre: au bord des ruisseaux on voit deux autres plantes, l'une semblable au cresson de jardin, l'autre est petite, &



un goût doux; mêlée à l'autre, nous en fîmes de la salade; çà & là on trouve quelques autres plantes; mais en général, on peut croire que la *Flora* de cette isle ne renferme pas au-delà de dix-huit plantes.

Le seul quadrupède que nous y vîmes, est le veau marin, si on peut lui donner ce nom; mais on y trouve plus d'oiseaux de mer: le canard y a la grosseur d'une farcelle, & fournit un bon mets; il se montre sur le flanc des collines; le péterel damier, le bleu, le noir n'y sont pas en grand nombre; le second semble se creuser des terriers, celui qu'on y voit plus communément est le grand péterel, qui a le plumage brun, le bec & les pieds verdâtres; il y vit de phoques & d'oiseaux morts; l'albatrosse grise, le grand albatrosse qui est le plus commun, & un plus petit qui a la tête noire, se voyent aussi dans cette triste contrée; mais moins fréquemment que les pingouins, dont le plus grand a la tête noire, la partie supérieure du corps d'un gris de plomb, l'inférieure d'un beau blanc, & les pieds noirs; deux larges bandes jaunes descendent des deux côtés de la tête, le long du cou, & se rencontrent sur la poitrine; son bec est long & rougeâtre: il en est deux autres espèces bien moins grandes; l'une

a sur le haut de la tête une tache blanche, le dessus du corps est d'un gris noirâtre, le bec & les pieds sont d'un jaune pâle; l'autre longue de deux pieds, large de vingt pouces, a le cou & le dessus du corps noir, le reste est blanc; sa tête est ornée d'un arc jaune qui finit de chaque côté par des plumes molles que l'oiseau redresse. Ce dernier ne se mêle point avec les autres. On y a vu encore deux espèces de nigauds, la corbine d'eau, ou petit cormoran, & un autre, blanc sous le ventre, noir sur le dos qui se retrouve à la Nouvelle Zélande, à la Terre de Feu, & à l'Isle de Géorgie.

Ces isles fournissent aussi des hirondelles de mer, des poules du port Egmont, & un oiseau de la grosseur du pigeon qui forme des volées nombreuses; il est blanc; son bec noir a la base recouverte d'un bourlet de corne, ses pieds sont blancs, & semblables à ceux du courlis. Le poisson n'est pas abondant sur les rivages, nous n'y vîmes qu'une espèce inconnue de poissons de la taille d'une petite merluce: il a le museau allongé, la tête armée de fortes épines, les rayons des nageoires de derrière longs & très-forts, le ventre gros; son corps n'est pas couvert d'écaillés. Nous y vîmes quelques moules, quelques lépas, quelques étoiles & anémones de mer.

Cet  
les tra  
violent  
& là,  
de gr  
blent  
& tou  
geux:  
une p  
quarta  
est m  
autre  
de po  
transp  
forme  
Je  
rende  
provis  
tiaux  
était  
deven  
la terr  
vers  
lards;  
j'en fi  
y for  
l'ancr

Cette terre, par les éboulemens dont elle offre les traces, paraît avoir effuyé des commotions violentes : les débris des rocs y sont entassés çà & là, & les collines sont fendues & crevassées : de gros torrens qui murmurent toujours, semblent annoncer que la pluie y est continuelle, & tout ce qui n'y est pas roc, y est marécageux ; on n'y voit point d'indices de métaux ; une pierre dure, d'un bleu foncé, mêlée de quartz & de mica, fait le fond des collines ; elle est mêlée d'une pierre cassante & brune, d'une autre qui est noire, d'un gris jaune ou couleur de pourpre, & de gros morceaux de quartz demi-transparens, formant des crystaux polyèdres de forme pyramidale.

Je partis de la Terre de Kerguelen pour me rendre à la Nouvelle Zélande, où je devais faire provision d'eau, de bois & de foin pour les bestiaux que je portais ; mais l'espace à parcourir était immense, & nos besoins commençaient à devenir pressans ; & je résolus de descendre à la terre de Van Diemen. Nous y vinmes au travers d'un air toujours obscur & chargé de brouillards ; le 24 Décembre nous la découvrîmes, j'en suivis deux jours les rivages qui paraissaient y former de bons havres ; puis nous jetâmes l'ancre : l'eau, le bois s'y offraient de toutes

parts à nos yeux ; mais l'herbe y était rare & grossière. Tandis que nous faisons nos provisions, nous vîmes arriver huit naturels du pays, qui montrèrent la plus grande confiance, ils étaient sans armes, absolument nuds, mais ils avaient le corps piqueté & paré de lignes droites ou courbes : leur stature est moyenne, leur corps mince, leur peau est noire, leur chevelure noire & laineuse ; mais ils n'ont pas les lèvres grosses & le nez plat des nègres ; leur physionomie n'était pas désagréable, leurs yeux étaient beaux, leurs dents belles, mais sales ; leur barbe & leurs cheveux étaient barbouillés d'une espèce d'onguent rouge ; ils reçurent nos présens avec indifférence, refusèrent de manger du pain, du poisson ; mais acceptèrent des oiseaux. L'un d'eux avait un bâton court à la main ; c'est une arme de trait qu'ils lancent avec assez de maladresse ; l'Indien Omâ que nous ramenions dans son isle, voulut leur montrer que nos fusils portaient des coups plus sûrs ; mais l'explosion leur causa tant d'effroi, qu'ils s'enfuirent dans leurs forêts, & ne reparurent que quelques jours après. Ils revinrent ensuite en plus grand nombre, & sans témoignage de crainte ; l'un d'eux était une espèce de bouffon défiguré par une bosse énorme : le cou de la plupart était décoré de trois ou quatre cordes

tirées  
bande  
la ch  
taient  
collie  
fir. L  
che ;  
de cr  
bords  
font  
couv  
par l  
de k  
la cei  
porte  
assez  
pique  
avaie  
chev  
une  
enfan  
très-l  
rent  
par  
se re  
gna  
telle

tirées de la fourrure de quelque animal; une bande étroite de peau de kangaroo environnait la cheville du pied de quelques autres; ils mettaient peu de prix aux outils de fer, mais un collier de grains de verre parut leur faire plaisir. Ils semblent n'avoir aucune idée de la pêche; ils n'ont ni canots, ni pirogues: il y a lieu de croire qu'ils vivent des coquillages dont les bords de la mer sont remplis: leurs maisons sont ou des huttes formées avec des perches, & couvertes d'écorce, ou des troncs d'arbres creusés par le tems, les insectes & le feu. Une peau de kangaroo flotte sur les épaules & autour de la ceinture des femmes; elle est utile peut-être pour porter leurs enfans, car elle ne s'étendait pas assez pour servir la pudeur: leur peau noire était piquetée comme celle des hommes; plusieurs avaient la tête rasée, d'autres conservaient leurs cheveux d'un côté, & quelques-unes avaient une tonsure comme les prêtres Catholiques: les enfans nous parurent jolis, les vieilles femmes très-laidés; les galanteries de nos officiers déplurent aux maris, & furent rejetées avec dédain par les femmes; ceux-là leur ordonnèrent de se retirer, & elles obéirent, quoique avec répugnance. Je blâmai ces messieurs, parce qu'une telle conduite en nuisant à l'équipage, donne

aux originaires une jalousie qui peut exposer la sûreté de tous.

Cette terre reçut son nom de Tasman, qui la découvrit en 1642. C'est la partie méridionale de la Nouvelle Hollande qui est la plus grande isle du monde connu : le sol en est assez élevé, bien boisé ; il paraît avoir des rivières & beaucoup de ruisseaux ; sa fertilité s'annonce par la verdure dont il est couvert. La baie où nous nous trouvons est vaste & sûre, elle est poissonneuse ; derrière elle, est une plaine d'un sol jaunâtre où est un lac d'eau salé, qui nourrit des truites & des brèmes blanches ; partout ailleurs on ne voit qu'une vaste forêt d'arbres élevés, que les arbrisseaux & les débris d'arbres rend presque impénétrable. En général, le pays est sec & fort chaud ; il paraît n'avoir point de minéraux, point de végétaux comestibles. L'espèce d'arbre qui peuple les forêts est fort haute, très-droite, n'ayant de branches qu'au sommet ; l'écorce en est épaisse & blanche, le bois dur & pesant ; il en fuente une résine transparente & rougeâtre ; ses feuilles longues, étroites, pointues, portent des grappes de petites fleurs blanches ; des calices différens semblent devoir faire admettre deux espèces de cet arbre : ses feuilles & son fruit ont un goût piquant &

agréable

Il

pieds

&amp; un

posée

sembl

Un

the,

nouil

quelq

quelq

font

seul c

il a d

dans

l'infér

sans p

chant

l'habi

nous

Il

des ai

jaune

un oi

le cor

azur,

vier à

agréable, ils répandent une odeur aromatique.

Il y a une autre espèce d'arbre, haut de dix pieds, très-branchu, qui a des feuilles étroites & une large fleur jaune & cylindrique, composée d'une multitude de filamens: son fruit ressemble à la pomme de pin.

Un arbrisseau qui a des rapports avec le myrthe, un glayeul, le jonc, la campanelle, le fenouil marin, l'oseille sauvage, la larme de Job, quelques espèces de fougères, des mouffes, & quelques autres plantes particulières au pays, font tout ce qu'on y trouve de végétaux. Le seul quadrupède qu'on y ait vu, est l'opoffum, il a deux fois la grosseur d'un rat, est noirâtre dans la partie supérieure du corps, blanc dans l'inférieure; l'extrémité de sa queue est blanc & sans poils; il vit de baies qu'il cueille en s'accrochant aux branches des arbres: le kangaroo l'habite aussi, il paraît n'y être pas rare, mais nous ne pûmes en voir.

Il y a un grand nombre d'oiseaux, tels que des aigles bruns, des corneilles, des perroquets jaunes, de gros pigeons, une espèce de grives, un oiseau plus petit, qui a une longue queue, le cou & une partie de la tête couleur d'un bel azur, de goëlands, des pies noires, un joli pluvier à huppe noire, des canards, des nigauds.

On trouve dans les bois des serpens noirâtres, un gros lézard, long de quinze pouces & de six de tour, nuancé de noir & de jaune, & un plus petit, couleur de rouille au-dessous, brun & doré au-dessus.

Mais la mer y est plus riche que la terre ; là se trouve le poisson éléphant, des raies, des nourrices, des brèmes blanches, des soles, des carrelets, des *tregla*, des mulets tachetés, l'*atberina hepsetus* qui a une bande d'argent sur le côté, & d'autres encore qui offrent la plupart une nourriture saine & abondante.

Les rochers y sont enrichis de coquillages, tels que l'étoile de mer, les lépas, l'éponge, la tête de méduse, le lièvre marin, &c. On y voit aussi un grand nombre d'insectes, des fauterelles, des papillons, des teignes nuancées de couleurs agréables ; il y a diverses espèces d'araignées ; la mouche scorpion y est rare ; les moustiques & la grosse fourmi noire y sont très-incommodes.

Les habitans ressemblent à ceux des isles Tanna & Manicola, & paraissent être d'une même race avec eux ; leur prononciation est un peu rapide. Peut-être qu'avec des recherches plus approfondie & une plus grande connaissance des langues, on pourra prouver que toutes les peu-

plades  
lande  
mune.

Le 3  
nous F  
après  
une tr  
voiles,  
une ch  
ouraga  
route,  
de la  
jetame  
lotte :  
vatoire  
visions

Les  
quelqu  
naissai  
vitatio  
tié ne  
seaux ;  
qu'ils  
qu'ils  
Omaï  
ces m  
que je



plades répandues au levant, de la Nouvelle Hollande à l'isle de Pâques, ont une fougère commune.

Le 30 Janvier 1777, à huit heures du matin, nous partimes de la Terre de Van Diemen, après y avoir mis dans les forêts un verrat & une truie: un bon vent du couchant enflait nos voiles, mais bientôt il vint du midi, & amena une chaleur insupportable, bientôt il devint un ouragan; nous le foutinmes en continuant notre route, & le 10 Février, nous vîmes les côtes de la Nouvelle - Zélande; le lendemain, nous jetâmes l'ancre dans le canal de la Reine Charlotte: nous y descendîmes, élevâmes nos observatoires, dressâmes nos tentes, & fîmes les provisions que cette terre peut fournir.

Les habitans ne tardèrent pas à se montrer; quelques - uns montèrent à bord, & nous connaissaient tous; d'autres se refusèrent à nos invitations; les présens, les démonstrations d'amitié ne purent les déterminer à venir sur les vaisseaux; je pensais, & j'eus raison de le penser, qu'ils craignaient que je ne vinsse venger ceux qu'ils [avaient tués dans mon dernier voyage: Omaï qu'ils connaissaient, leur avait parlé de ces meurtres, ils me connaissaient & sentirent que je ne devais pas les ignorer, ni en avoir perdu

le souvenir : je fis mes efforts pour les convaincre que je ne venais point pour les punir , & j'y réussis ; bientôt ils ne montrèrent ni crainte ni défiance.

Je me bornai à ne pas exposer mes gens à leurs attaques , & à les défendre de leur perfidie. Des gardes veillèrent sur ceux qui coupaient le bois , qui remplissaient les futailles , qui reparaient les vaisseaux , qui faisaient des provisions pour le bétail , comme sur ceux qui faisaient des observations astronomiques. Les familles Zélandaises étaient accourues & s'établissaient autour de nous ; ils y construisirent des huttes avec une promptitude singulière : au moment que leurs pirogues atteignent le rivage , les hommes s'élancent sur la terre , arrachent les plantes & les arbrisseaux du champ qu'ils ont choisi pour y élever leur village , & tiennent leurs armes toujours près d'eux & sous leur main ; une partie des femmes veillent sur les pirogues , d'autres sur leurs provisions & leurs meubles ; quelques-unes préparent les alimens : les huttes s'élèvent & suffisent pour les mettre à couvert du vent & de la pluie : elles sont séparées par des palissades & des barrières , & distinguent ainsi les tribus ou familles qui travaillent & vivent en commun. Ils pêchaient , & nous vendaient une partie de leurs

poissons.

poissons  
bierre  
but qu

D'au  
rent n  
marché  
son &  
recher  
car ce  
une co  
mais e  
neste  
disting  
qui av  
massac  
& tué  
craign  
voulai  
si j'av  
jours c  
chaqu  
fine.

Je  
pier ,  
que r  
voyag  
les na

Tor

poissons. Ces alimens frais, les végétaux & la bière de pin dissipèrent les symptômes de scorbut qui avaient commencé de se manifester.

D'autres insulaires de l'intérieur du pays, vinrent nous rendre visite, & apportèrent à notre marché des outils, divers instrumens, du poisson & des femmes : ces dernières ne furent pas recherchées, & ce fut un bonheur pour nous ; car cette sorte de commerce peut être utile à une colonie qui s'établit & qui veut s'étendre ; mais elle est toujours dangereuse & souvent funeste aux navigateurs. Parmi ces insulaires, je distinguai un chef nommé *Kaboora* ; c'était celui qui avait dirigé la troupe de guerriers qui avait massacré le détachement du capitaine Furneaux, & tué lui-même M. Rowe : ses compatriotes le craignaient, mais ne l'aimaient pas ; plusieurs voulaient m'engager à lui donner la mort ; mais si j'avais suivi les conseils de ces hommes toujours divisés, j'aurais exterminé leur race entière ; chaque peuplade me priait d'exterminer sa voisine.

Je trouvai des choux, des oignons, du pourpier, des radis, des patates & d'autres plantes que nous avions plantées dans notre dernier voyage ; les patates étaient un peu soignées par les naturels du pays qui les aimaient, mais ils

n'en ont point planté, & ils négligent toutes les autres plantes. Dans une de mes excursions, je voulus voir le lieu où nos malheureux compatriotes furent massacrés; j'y rencontrai mon vieil ami Pedro, qui montra d'abord quelque crainte; mais à qui mes présens la firent bientôt perdre. Je voulus savoir des particularités de cet événement malheureux, Omaï nous servit d'interprète, Pedro & ses compagnons répondirent avec franchise, comme des hommes qui ne craignaient pas d'être punis d'un crime dont ils sont innocens; car aucun d'eux n'avait eu part au combat. Ils nous dirent que des Zélandais avaient enlevé du pain & du poisson à nos gens, tandis qu'ils dinaient assis sur l'herbe, à deux cents pas de leur canot; qu'ils frappèrent les voleurs, que la querelle s'animant, deux Zélandais furent tués, qu'avant que les Anglais eussent repris leurs armes, les Zélandais s'étaient précipités sur eux & les avaient accablés par le nombre: ce massacre ne fut point prémédité, & l'on conviait unanimement que Kahoorā n'avait formé ce projet, qu'après avoir vu nos gens venger leurs pertes en frappant ses compatriotes: Pedro vint s'établir auprès de nous: le vrai nom de ce chef est *Matabonah*.

Deux ouragans vinrent nous tourmenter; nous

leur échappâmes avec peine , car ils font ici très-violens & assez communs ; les vapeurs qui surchargent toujours les montagnes élevées qui dominent la plaine , augmentent l'impétuosité du vent & le rendent aussi plus variable.

Toutes nos provisions étant faites , nous quittâmes ces lieux ; mais je ne pus encore sortir du détroit. Pedro & un chef d'une tribu que je n'avois point vu encore , vinrent nous dire adieu , ou plutôt demander des présens. Je donnai au premier une chèvre & un bouc , au second un verrat & une truie : ils me promirent de ne pas les tuer ; mais je doutai de leur promesse ; ils avoient tué tous les animaux que nous y avions laissés dans notre dernier voyage , & il ne restait plus qu'une truie , que Tiratou , un de leurs chefs , avait conservée avec des coqs & des poules ; on me dit cependant qu'il y avait encore de ces derniers dans les bois.

J'avois d'abord eu le dessein de laisser à la Nouvelle Zélande , des chèvres , des cochons , un taureau & deux genisses ; mais cette disposition insouciante des habitans , pour tout ce qui pouvoit leur être avantageux , rendait nécessaire de mettre ces animaux sous la protection d'un chef puissant , qui sentit lui-même l'utilité dont ces

animaux pouvaient être au pays. Mais je n'en trouvai pas, & tout ce que je pus faire, c'est de disperfer dix ou douze cochors dans les bois, comme je l'ai fait à différentes époques, afin que ceux qui suivront mes traces en puissent trouver au moins dans l'état sauvage.

Nous vinmes jeter l'ancre près de *Motuara*; là, *Kahoorā* vint me visiter avec toute sa famille; *Omaï* voulait que je le fisse tuer. On pend, chez vous, disait-il, celui qui en tue un autre; ce barbare en a tué dix, & vous ne voulez pas lui donner la mort, quoique ses compatriotes le désirent & qu'elle soit juste. *Kahoorā* fut effrayé, il étendit les bras & baissa la tête; il semblait attendre la mort; mais je le rassurai, & il me fit le récit de cette funeste aventure: il ne différa de celui de *Pedro*, qu'en ce qu'il accusa un des matelots Anglais d'avoir nécessité les vols des Zélandais en refusant de payer le prix d'une hache de pierre vendue par un des siens.

*Kahoorā* était sans défense au milieu de nous; il savait n'être pas aimé des siens; il savait peut-être qu'ils nous excitaient à lui donner la mort. Cependant dès que je lui eu dit que je ne voulais pas venger la mort des Anglais par la sienne, il montra une confiance qui l'honorait à mes yeux & qui me flatta; il désira qu'on fit son por-

trait,

M. W

Oma

de la S

weiha

pour l

moigna

qu'elle

role,

emmen

lui ser

rent d

rence

leur fis

enfant

sentir a

n'avait

isles or

Ces

de ne

désir d

ressenti

horribl

gé; au

leur ga

est plu

car sel

trait, & se tint assis & tranquille jusqu'à ce que M. Weber l'eut achevé.

Omaï désirait emmener un Zélandais aux isles de la Société; il inspira ce désir au jeune Taweiharooa, dont la mere respectée vint le voir pour la dernière fois; elle le quitta en lui témoignant la plus grande tendresse, & lui promit qu'elle ne verserait plus de larmes; elle tint parole, & parut gaie le lendemain; Taweiharooa emmena un petit garçon de neuf à dix ans pour lui servir de domestique; ses parens le lui offrirent d'eux-mêmes, & le quitterent avec indifférence après lui avoir ôté ses habits: en vain je leur fis comprendre qu'ils ne reverraient plus leur enfant; leur infouciance sur ce point me fit consentir au projet d'Omaï, car ces deux Zélandais n'avaient rien à perdre en s'établissant dans les isles où nous allions.

Ces Zélandais sont malheureux avec la faculté de ne pas l'être; la crainte d'être massacrés, le désir de la vengeance les agitent sans cesse; leurs ressentimens sont implacables, leur triomphe est horrible; l'ennemi vaincu est toujours tué & mangé; aussi sont-ils toujours inquiets, toujours sur leur garde, pour n'être point surpris, & ce qui est plus singulier encore, pour n'être pas damnés; car selon eux, l'homme dont le corps est mangé

par ses ennemis, doit être condamné à des feux éternels, tandis que son barbare vainqueur doit habiter avec les dieux. Il est vrai qu'ils ne mangent que leurs ennemis.

Ils n'ont point de morais, les pratiques de religion ne les rassemblent jamais; mais ils ont des prêtres qui prient les dieux pour eux dans les affaires qu'ils entreprennent; je conjecture qu'ils ont quelques idées superstitieuses sur les cheveux; souvent j'en ai vu de suspendus à des branches d'arbres; ceux qui voyagent chez eux, & ce sont ordinairement les marchands de talc verd, y sont reçus avec hospitalité; les Zélandais prétendent que cette pierre fut d'abord un poisson, qui ayant été pris & traîné sur le rivage, prend la dureté & la couleur du talc; le fait est qu'ils le retirent d'une grande mare ou lac.

Un homme y prend deux ou trois femmes s'il lui convient ou lui plait de le faire; elles sont plus malheureuses que les hommes dont elles partagent le sort; les filles qui ne se marient pas sont abandonnées à elles-mêmes. Les hommes sont contents de leur ignorance, & ne desirerent point d'en sortir; ils écoutent sans comprendre & sans se soucier de comprendre.

Taw  
vant l  
avant c  
seau a  
ouest c  
donna  
vait en  
ladie q  
guériffe  
bains d  
core qu  
huit pi  
homme  
les étou

Les  
sent fu  
grès ja  
aussi ja  
guerres  
fertile:  
les gra  
qu'on y  
peu; l'  
n'y per  
les nou  
nes. L



Taweiharooa nous raconta dans la route, qu'avant l'arrivée de l'Endeavour, & par conséquent avant celle de Mrs. de Surville & Marion, un vaisseau avait abordé dans un port de la côte nord-ouest de Terra - Vitte, dont le capitaine leur donna un quadrupède, & y eut un fils qui vivait encore; que ce vaisseau leur laissa une maladie que je reconnus être la vénérienne, qu'ils guérissent ou tempèrent aujourd'hui avec des bains de vapeur. Ce jeune homme nous dit encore qu'on trouvait dans le pays, des lézards de huit pieds de long, aussi gros que le corps d'un homme, & qu'ils se forment des terriers où on les étouffe.

Les montagnes de la Nouvelle Zélande reposent sur des lits horizontaux ou obliques d'un grès jaunâtre & cassant, mêlé de quartz; le sol est aussi jaunâtre, il ressemble à de la marne & n'a gueres que deux pieds de profondeur; il est très-fertile; la végétation y montre toute sa force par les grands arbres & la multitude d'arbrisseaux qu'on y trouve; les orages, les pluies y durent peu; l'été, l'hiver y sont modérés; les arbres n'y perdent leurs feuilles que lorsqu'au printemps les nouvelles qui poussent détachent les anciennes. La culture y serait pénible, parce que la

pente rapide des collines n'y permettrait pas l'usage de la charrue.

Il y a deux especes de grands arbres sur les collines : l'un a le port du sapin; mais ses baies & ses feuilles ressemblent davantage à celle de l'if; c'est de celui-là que nous faisons de la biere; l'autre differe peu de l'érable. Dans les petites plaines, on en trouve des especes plus variées; deux portent un fruit de la grosseur de nos pommes; l'un est jaune, l'autre noir; ni l'un ni l'autre ne sont agréables au goût; mais les Zélandais les mangent. On y trouve une espece de philadelphus, dont les feuilles nous servaient de thé, & un arbre qui par ses feuilles rondes & tachetées exhale une odeur désagréable, & dont les fleurs ressemblent au myrthe. Le celeri y est abondant; la plante que nous appellions cochléaria en differe, & pour l'usage, il est bien préférable au nôtre : le liferon, la morelle, l'ortie, une vingtaine d'especes de fougere, une véronique buissonneuse, les chardons, l'euphorbe, le lin, la panacée, une multitude d'autres plantes revêtent les plaines & les collines. Il en est une qui produit un lin soyeux plus beau que celui d'Angleterre; elle croit sur les bords de la mer, elle forme des touffes, ses feuilles ressemblent à celles du jonc, sa tige porte des fleurs jaunâtres

rempl  
tites gr  
espece

Les  
pays,  
tions c  
têtes bl  
ge; de  
blancs  
corps  
especes  
tée de  
est d'un  
brun &  
avec d  
une to  
porte f  
dos & l  
racine  
à corda  
ayant  
larges  
du bec  
d'une  
plumag  
de mer  
couleur

remplacées par une longue coffe remplie de petites graines noires & lustrées: on y trouve une espece de poivre long.

Les oiseaux semblent aussi être particuliers au pays, quoiqu'on les range sous les dénominations connues: tels sont de gros perroquets à têtes blanches; des perroquets verts au front rouge; de gros pigeons ramiers, bruns sur le dos, blancs sous le ventre, verts par tout le reste du corps, ayant le bec & les pieds rouges; deux especes de coucous, dont l'une est brune & tachetée de noir; l'autre aussi petite qu'un moineau, est d'un vert éclatant dessus, ondoyé de vert de brun & de blanc dessous; le poy qui est noir avec des teintes verdâtres, se fait distinguer par une touffe de plumes blanches & bouclées qu'il porte sous la gorge; une espece plus petite qui a le dos & les ailes brunes, deux ouies au-dessous de la racine du bec, & que nous appellâmes *petit oiseau à cordon*, pour le distinguer d'une autre espece qui ayant la grandeur du pigeon ordinaire, a deux larges membranes jaunes & pourpres à la racine du bec, est d'un noir bleuâtre, & a un bec court, d'une forme singuliere; les gros becs y ont le plumage brun, mais rouge sur la queue; des pies de mer noires, à bec rouge; des nigauds huppés, couleur de plomb, mais tachetés de noir sur les

ailes & les épaules, & d'un noir velouté, nuancé de verd sur le derriere du corps; des goelands, des hérons, des rales, des alouettes, un petit oiseau verdâtre, qui est presque le seul qui anime les forêts par ses chants, mais qui fait entendre le concert d'une centaine d'oiseaux & que nous l'appellions le *moqueur*; & beaucoup d'autres espèces.

La mer y nourrit des mulets, des poissons éléphants, des carrelets, des brèmes couleur d'argent qui ont une tache noire sous le cou, des congres, un poisson noirâtre qui ressemble à la brème, un autre de même couleur que nous appellions le *charbonnier*, un autre qui est rougeâtre, paraît avoir un peu de barbe, & qu'on ne prend que la nuit; des saumons, des raies, une espèce inconnue encore, qui a la forme du dauphin, est de couleur noire, a des mandibules fortes & offensives, & des nageoires de derriere qui s'allongent beaucoup.

On y voit un grand nombre de différens coquillages, peu d'insectes, quelques papillons, de petites sauterelles, diverses araignées, de petites fourmis noires, beaucoup de mouches; celle de sable, aussi incommode que le mousquite, y est le seul animal malfaisant.

Cette isle si étendue n'a de quadrupèdes qu'un petit nombre de rats, & une espèce de chiens,

renarde  
néral y

Les Z  
n'en on  
vers la  
extrême  
& assur  
avons p  
re, de  
armes,  
sibilité  
enfants  
voyent  
se déco  
les ou  
leurs la  
qu'ils p  
une lo  
visage  
marque  
une es  
fans in  
tir bier  
la dou  
Nou  
le 25  
vue,

renards élevés dans la domesticité. Le règne minéral y est aussi pauvre.

Les Zélandais n'ont pas les traits des nègres, ils n'en ont pas la chevelure; mais leur nez est épatté vers la pointe; leurs yeux sont grands & d'une extrême mobilité; leur physionomie est ouverte & assurée, mais sérieuse dans l'âge mur: nous avons parlé de leurs habillemens, de leur parure, de leurs huttes, de leurs pirogues, de leurs armes, de leurs usages: ils ont peu de cette sensibilité forte & délicate qui nous attache à nos enfans & à nos amis; cependant quand ils les voyent mourir, ils poussent des cris douloureux, se découpent le front & les joues avec des coquilles ou des pierres aiguës, mêlent leur sang à leurs larmes, & en font une espèce de simulacre qu'ils portent à leur cou; s'ils les revoient après une longue absence, ils se découpent aussi le visage & poussent des cris frénétiques: mais ces marques d'un attachement tendre deviennent une espèce de pratique habituelle que les enfans imitent de leurs parens, peut-être sans sentir bien vivement, ni la tendresse, ni la joie ou la douleur qu'il inspire.

Nous nous éloignâmes de la Nouvelle Zélande le 25 Février; dès que nous l'eûmes perdue de vue, le mal de mer inspira des idées tristes à

nos deux jeunes Zélandais ; ils se repentirent d'être partis, ils verserent des larmes, ils déplorerent leur résolution en faisant l'éloge de leur pays ; les consolations que je leur donnai furent inutiles aussi longtems que le mal de mer les tourmenta ; mais quand il les eut quittés, leurs lamentations devinrent moins fréquentes, & enfin ils n'en firent plus, parurent oublier la Nouvelle Zélande, & ne penserent qu'à nous qu'ils aimèrent comme leurs compatriotes.

J'avais pris la route la plus courte pour me rendre à Otahiti ; durant cette navigation nous n'apperçumes que quelques oiseaux du Tropicque, & un gros tronc d'arbre garni de barnacles : le 29, la Découverte m'avertit par un signal qu'elle voyait une terre ; nous la vîmes aussi du haut des mâts, & nous l'approchâmes. Après avoir doublé une pointe de cette isle, je vis des hommes qui vinrent s'asseoir tranquillement sur la chaîne de rocs qui l'entoure ; quelques-uns nous suivirent le long du rivage en chantant en chœur : nous étions assez près de la côte pour distinguer tous leurs mouvemens ; on en voyait sur la grève, armés de longues piques & de massues qu'ils brandissaient d'une maniere menaçante disaient les uns, ou d'une maniere amicale disaient les autres. La plupart n'avaient de vêtemens qu'une ceinture

qui passait  
étaient  
couleur  
d'une e  
de figur  
statue  
bonpoint  
procher  
semblait  
ils purent  
mes des  
morceau  
notre p  
être par  
ou Dieu  
leurs e  
montran  
d'eux f  
trice au  
un com  
au nord  
prudenc  
vaisseau  
nom du  
Pisle ; e  
Mour  
mie étai

qui passait entre leurs cuisses ; quelques - uns portaient sur leurs épaules un manteau bariolé de couleurs différentes ; leur tête était enveloppée, ou d'une espece de turban blanc, ou d'un chapeau de figure conique ; leur teint était basané, leur stature moyenne ; ils paraissaient avoir de l'embonpoint & être robustes. Deux d'entr'eux s'approcherent de nous dans une pirogue ; mais ils semblaient nous craindre. Omaï leur parla, & ils prirent de la confiance ; nous leur jetâmes des clous & des grains de verre liés à un morceau de bois ; mais ils parurent respecter notre présent & ne le délierent point, peut-être parce qu'ils l'avaient désiré pour leur Eatooa ou Dieu. Omaï leur demanda s'ils mangeaient leurs ennemis, & ils répondirent que non, en montrant de l'indignation & de l'horreur. L'un d'eux se nommait Mourooa & avait une cicatrice au front, qu'il nous dit avoir reçue dans un combat contre les habitans d'une isle située au nord-est. Leur chef leur avait recommandé la prudence, & ils balancerent de monter sur le vaisseau dont ils avaient ordre de demander le nom du capitaine. On leur demanda le nom de l'isle ; elle s'appellait Mangua.

Mourooa était bien proportionné, sa physionomie était agréable, son caractère gai, son teint

semblable à celui d'un Portugais, sa chevelure était longue, noire, nouée au sommet de la tête avec un morceau d'étoffe; cette étoffe qui servait leur ceinture est tirée du meurier; un grammaire entrelassé lui formait une espece de sandale; sa barbe était longue; il était tatoué comme ses compatriotes: tous ont les lobes des oreilles percés. L'ouverture en est fort grande: deux nacres de perles polies & une tresse de cheveux pendaient au cou de Mourooa: nous ne vîmes qu'une pirogue dans cette isle; elle était étroite, bien faite, longue de dix pieds; l'avant en était couvert d'un bordage plat, l'arriere s'élevait de cinq pieds & finissait en fourche.

Je descendis dans un canot pour arriver dans l'isle, & Mourooa vint m'y joindre sans crainte; il nous indiqua les deux endroits où nous pouvions aborder; mais dans l'un & l'autre, je vis qu'on ne le pouvait sans danger, & je ne pus trouver de lieu pour y jeter l'ancre. Je renonçai donc à y débarquer, & je retournai au vaisseau, après avoir été un peu volé par quelques-uns de ces insulaires qui étaient venus vers nous à la nage. Mourooa revint avec nous à bord, sans témoigner aucune crainte.

Il témoigna peu de surprise en voyant nos quadrupèdes, peut-être il était trop inquiet pour lui

même  
la pren  
l'effroi  
isle: il  
le cano  
de ma  
chèvre  
l'anim  
Il desc  
des roc  
compag  
pour s  
éloigné  
Ce t  
cette il  
tion es  
elle a d  
met à l  
& d'un  
près du  
bordée  
les: to  
culture  
doit êtr  
& bien  
drupède  
ne leur



même pour s'étonner des objets qui frappaient pour la première fois ses regards : il marqua même de l'effroi lorsqu'il vit le vaisseau s'éloigner de son île : il fut un peu rassuré lorsqu'il me vit mettre le canot en mer pour l'y reconduire ; en sortant de ma chambre , il faillit tomber sur une de nos chèvres , mais il surmonta son effroi pour regarder l'animal & demander à Omaï quel oiseau c'était. Il descendit dans le canot , & quand il fut près des rochers , il gagna le rivage en nageant : ses compagnons l'entouraient encore , sans doute pour satisfaire leur curiosité , lorsque nous nous éloignâmes vers le nord.

Ce fut avec regret que je renonçai à visiter cette île ; elle a cinq lieues de tour , son élévation est médiocre , le sol en est uni ; au centre elle a de petites collines : la pente , de leur sommet à la mer , est convertie de petits arbres épais & d'un verd foncé , qu'on crut être des *rimas* ; près du rivage on voit des *dracaena* , la côte est bordée d'arbres qui ressemblent à de grands saules : toute l'île est d'un aspect agréable , & la culture pourrait en faire un charmant asyle. Elle doit être fertile , car ses habitans sont nombreux & bien nourris ; ils paraissent n'avoir aucun quadrupède ; mais la banane , le fruit à pain , le taro ne leur en laissent pas sentir le besoin : nous vîmes

divers oiseaux marins errer sur ses côtes. Ses habitans font d'une belle figure ; leur peau est douce ; ils sont gais , & paraissent voluptueux ; leurs mœurs paraissent semblables à celles des Otahitiens : leurs maisons situées dans des bocages , ressemblent à celles de ce peuple ; ils saluent en touchant le nez de l'étranger avec le leur , & lui prennent la main qu'ils frottent sur leur nez & leur bouche : elle est située sous le 21° 57' de latitude méridionale , & le 201 de longitude à l'orient de Greenwich , ou 218° 28' de l'isle de Fer.

Le lendemain , nous découvrîmes une nouvelle terre vers le nord ; cette isle nouvelle avait l'apparence de celle que nous venions de quitter ; près d'elle en était une plus petite que je laissai pour tenter d'aborder l'autre : nos canots y allerent chercher un mouillage ; des pirogues s'approchèrent de nous , elles étaient longues , étroites , munies d'un balancier ; l'arrière en était élevé , l'avant se prolongeait sous la forme d'un manche de violon. Nous jetâmes aux insulaires des couteaux , des grains de verre & d'autres bagatelles , & ils nous donnerent des cocos. Ils monterent sans crainte sur nos vaisseaux. Une autre pirogue vint après que ceux-ci se furent retirés , m'apporter un présent de bananes ; je don-

nai

nai à  
d'étoffe  
tait le

Une  
nous al  
quand  
vaisseau  
tit coch  
voir le  
tion : il  
les mou  
mesure  
seaux ,  
ils ne re  
Ils aurai  
naissent  
les satisf

Ces i  
venions  
teint éta  
assez blan  
percées ,  
quetées ,  
de gram  
l'isle est  
habitans  
pérâmes c

Tome

nai à son conducteur une hache & un morceau d'étoffe rouge qui le rendirent fort content : c'était le chef de l'isle qui me faisait ce présent.

Une double pirogue montée de douze hommes ; nous aborda ensuite ; ils chantaient en chœur , & quand ils eurent fini , ils monterent sur le vaisseau , me demanderent & m'offrirent un petit cochon , des cocos & une natte ; on leur fit voir le vaisseau , mais rien n'y attira leur attention : ils eurent peur des chevaux & des vaches : les moutons & les chèvres excédaient encore la mesure de leurs idées ; ils les croyaient des oiseaux , quoiqu'ils eussent des quadrupèdes ; mais ils ne ressembloient pas à ceux que nous avions. Ils auroient désiré des chiens , animaux qu'ils connoissent & ne possèdent pas ; nous ne pouvions les satisfaire.

Ces insulaires ressembloient à ceux que nous venions de quitter , & s'habillent de même ; leur teint était plus noir ; mais leurs femmes étaient assez blanches , les oreilles de ces Indiens étaient percées , & non fendues ; leurs jambes sont piquetées , leurs pieds couverts d'une sandale faite de gramiens. On ne pût trouver de nouillage : l'isle est environnée d'un rocher de corail ; ces habitans paroissant être de bonnes gens ; nous espérames qu'ils pourroient nous apporter de l'herbe

& des fruits de bananes pour nos bestiaux , & je résolus d'essayer de les y engager. De nouvelles pirogues nous apportèrent de nouveaux présens ; car ils ignoraient l'usage des échanges : ils me donnerent un cochon, des bananes , des cocos pour obtenir un chien ; ils ne voulaient que cela. Omaï eut la générosité de leur céder celui qu'il amenait de Londres , & les infulaires se retirèrent très-satisfaits.

J'envoyai deux canots pour tenter d'exécuter ce que nous avions projeté ; Omaï accompagna mon lieutenant Gore , pour lui servir d'interprète. Je les suivis avec les vaisseaux ; je vis nos canots attachés & vis-à-vis un nombre prodigieux d'infulaires ; j'en conclus que nos gens avaient débarqué dans l'isle , & m'approchai de la côte autant que les écueils me le permettaient, afin de pouvoir les secourir s'ils en avaient besoin ; mais la ceinture de roc était un obstacle que nous ne pouvions franchir ; les infulaires me rassurèrent en venant sur mon vaisseau ; car s'ils avaient eu des desseins sinistres , ils ne seraient pas venus se livrer dans nos mains. En effet, je vis arriver nos canots un peu avant le coucher du soleil. Ils nous racontèrent leurs aventures : en voici le précis.

Dès que nous eumes fixé nos canots , di-

rent nos gens, les insulaires se jetterent à la nage & nous apporterent des noix de cocos; dès qu'ils sûrent que nous voulions débarquer, ils nous envoyèrent deux pirogues, où nous entrâmes sans armes pour leur inspirer plus de confiance; les Indiens rassemblés sur le rivage nous reçurent tenant à la main des rameaux verts, & nous saluerent en frottant leur nez contre les nôtres; on nous conduisit au travers de la foule, à une avenue de palmiers, au-delà de laquelle nous trouvâmes une troupe de guerriers rangés sur deux lignes, & tenant leurs massues sur leurs épaules; nous marchâmes avec eux, & trouvâmes bientôt un chef assis par terre, les jambes croisées, s'éventant avec une feuille de palmier emmanchée, & coupée en triangle; de ses oreilles sortaient en avant deux touffes de plumes rouges, qui paraisaient seuls le distinguer des autres insulaires; il était grave, on lui obéissait promptement, & on nous avertit que nous devions le saluer. Plus loin, nous trouvâmes un second chef, plus jeune que l'autre, orné, occupé comme lui; il était d'un embonpoint extraordinaire. Un troisième nous attendait à quelque distance, aussi corpulent que les deux autres & plus vieux; il nous invita à nous asseoir, & nous nous hâtâmes de le faire, parce que nous

étions las : peu de tems après la foule s'écarta pour faire place à vingt jeunes femmes , ornées de plumes rouges , qui danserent avec gravité , chanterent en chœur , & ne firent point attention à nous , même lorsque nous les approchâmes : tous leurs mouvemens étaient dirigés par un homme & par la musique ; elles ne changeaient point de place , remuaient les pieds , & agitaient les doigts avec une extrême légèreté ; elles frappaient de tems en tems des mains , elles avaient assez d'embonpoint , leurs cheveux flottaient en boucles sur leur cou , leur teint était olivâtre ; leurs traits étaient mâles & leurs yeux noirs : dans tout ce qu'elles faisaient , on voyait beaucoup de douceur & de modestie ; leur taille était élégante , & une étoffe lustrée les ceignait & descendait jusqu'aux genoux. Elles dansaient encore lorsque nous entendimes un bruit semblable à celui d'une troupe de chevaux qui galoppent : c'était un combat simulé que les guerriers nous préparaient.

Fatigués de la multitude qui nous pressait , nous fimes des présens aux chefs rassemblés ; nous voulumes dire pourquoi nous étions descendus sur l'isle ; mais on nous fit entendre que nous devions attendre au lendemain , & qu'on nous fournirait des provisions.

Ces  
partic  
appro  
dre p  
voulai  
& non  
une e  
éventa  
nous  
fumes  
quitté.  
qu'il a  
faisait  
nous  
demar  
tume.  
du jou  
rés , t  
ils non  
voulu  
des ran  
fant er  
tems a  
montre  
frayeur  
avait p  
quiété.

Cependant ils nous entourèrent chacun en particulier & vuidèrent nos poches ; le chef les approuva : cette cérémonie ne nous fit pas craindre pour nos jours ; mais nous persuada qu'on voulait nous arrêter : ils fatifsirent nos besoins, & nous offrirent des cocos, du fruit à pain, & une espece de puddingacide ; un des chefs nous éventa, nous fit un présent d'étoffes ; mais quand nous voulumes nous rapprocher du rivage, nous fumes arrêtés & ramenés au lieu que nous avions quitté. Omaï était plus effrayé que nous, parce qu'il avait vu creuser & chauffer un four qui lui faisait soupçonner qu'on voulait nous rôtir & nous manger. Il le leur demanda, & surpris, ils demanderent à leur tour si telle était notre coutume. Nous passâmes ainsi la plus grande partie du jour, quelquefois réunis, quelquefois séparés, toujours au milieu d'une foule nombreuse : ils nous firent deshabiller, nous examinerent, voulurent calmer nos inquiétudes en plantant des rameaux en terre devant nous, en nous faisant entendre que nous devons passer quelque tems avec eux, & manger un cochon qu'ils nous montrèrent près du four ; cette vue dissipa la frayeur d'Omaï, en lui montrant pourquoi on avait préparé ce four qui l'avait si vivement inquiété. Le chef promit d'envoyer chercher du

fourage pour notre bétail , mais les émissaires ne rapportèrent que quelques tiges de bananiers.

L'un de nous vint sur le rivage & voulut gagner l'enceinte de rocher ; mais on l'y retint ; on lui fit quitter des morceaux de corail & des plantes qu'il avait ramassé , & Omaï lui en apprit la raison ; c'est que dans ces isles un étranger ne peut se permettre ces libertés , que lorsqu'il a été fêté pendant deux ou trois jours.

Il fallut donc attendre d'avoir reçu des honnêtetés pour avoir le droit de se retirer. Le second chef s'affit sur une escabelle noirâtre & polie , fit faire un cercle à la multitude & nous fit asseoir auprès de lui : on apporta d'abord des noix de cocos , des bananes cuites , puis on plaça auprès de chacun de nous un morceau de cochon cuit au four : nous mangeâmes peu & sans appétit ; mais la nuit s'approchant , on nous permit de nous retirer , & on voulut que nous emportassions les restes du repas. On fit boire à Omaï d'une liqueur faite avec la racine d'une espece de poivre , qu'on mâche & qu'on jette dans un vase. Une pirogue nous conduisit à nos canots ; & l'un des principaux nous vola un sac dans lequel était un pistolet ; nos cris le lui firent rapporter à la nage. Ils déposèrent dans nos ca-

nots, &  
provisi

Nou

remem

entour

mille ;

noble

gante

ractère

entrela

quette

chapea

cocos

de coc

nées d

est or

delette

la céré

Que

tés &

parure

fervé

vaient

bienfé

sur le

là peu

moins



nots, des noix de cocos, des bananes & d'autres provisions.

Nous ne pûmes voir le pays; mais il est sûrement bien peuplé; car les insulaires qui nous entouraient étaient bien au nombre de deux mille; les principaux d'entr'eux ont l'air plus noble & le teint plus blanc. Leur taille est élégante & leur peau fine; ils paraissent d'un caractère doux; quelques-uns portent des nattes entrelassées de noir & de blanc taillées, en jaquettes sans manches; quelques-uns ont des chapeaux de forme conique, faits de bourre de cocos, tissus avec adresse avec de petits grains de coquillage; leurs oreilles percées étaient ornées d'une fleur odoriférante; le cou des chefs est orné de deux os ronds suspendus à deux cordelettes; ils quitterent leurs plumes rouges après la cérémonie de notre présentation.

Quelques hommes étaient tatoués sur les côtés & sur le dos; les femmes portaient la même parure sur les jambes; cet ornement paraît réservé aux principaux: les femmes nous observaient avec curiosité, mais sans manquer à la bienveillance; les enfans, les hommes montaient sur les arbres pour nous mieux voir; il y avait là peu de vieillards, peut-être parce qu'ils sont moins curieux; ils étaient armés de massues &

de piques ; celles-là, longues de six pieds, étaient faites d'un bois dur & noir ; celles-ci avaient douze pieds de long, & étaient faites du même bois.

Ils ont des doubles pirogues, longues de vingt pieds, larges de quatre, dont les parties étaient fortement attachées avec de l'osier ; elles sont peintes en noir, & ils y tracent différentes figures ; les arbres qui nous environnaient étaient des cocotiers, des hybiscus, des euphorbia, & de cette espèce de cyprès qui orne les plaines de l'isle Mangepa : il y a sans doute d'autres arbres fruitiers, d'autres plantes utiles, puisqu'on nous présenta des bananes, des racines de taro, du fruit à pain, des noix grillées qui avaient la faveur de la châtaigne.

Le corail qui entoure cette isle, est noirci par le tems à sa surface ; à quelques pouces de profondeur, il a sa couleur naturelle : les habitans firent beaucoup de questions à Omaï sur nous, sur nos vaisseaux, sur nos armes ; il exagéra un peu ses récits, & pour leur donner une idée des effets de la poudre, il rassembla celle de quelques vieilles cartouches qu'il avait dans sa poche, & y mit le feu avec un tison ; la rapidité de l'explosion, le bruit, la flamme, la fumée

remplire  
croire

Omaï

isles de

une de

les isles

mer du

barqués

pour se

qui leur

route ;

rent bie

un coup

tre qui

dages p

tans de

rurent

soins,

zaine d'

velle pa

ne nou

Cette

tuée so

le 219

fix lieu

agréable

tes d'u

remplirent d'étonnement les spectateurs, & firent croire tout ce qu'Omaï racontait.

Omaï trouva dans cette isle trois originaires des isles de la Société, ils y avaient été conduits par une de ces aventures qui font entrevoir comment les isles nombreuses & dispersées dans la vaste mer du Sud ont pu se peupler. Ils s'étaient embarqués à Otaiti au nombre de vingt personnes pour se rendre à Uliétea ; un vent impétueux qui leur était contraire les jeta bien loin de leur route ; errans au milieu de l'Océan, ils manquèrent bientôt de vivres ; seize moururent de faim, un coup de vent renversa la pirogue, & les quatre qui restaient, demeurèrent suspendus à ses bordages pendant quelques jours encore. Les habitans de l'isle que nous quittions les virent, coururent à leur secours, en prirent les plus grands soins, & ils y étaient établis depuis une douzaine d'années ; ils refuserent de quitter leur nouvelle patrie pour l'ancienne, & cette préférence ne nous étonna pas.

Cette isle a le nom de *Wateevo* ; elle est située sous le 20°. 1' de latitude méridionale, sous le 219°, 13' 3" de longitude ; elle a environ six lieues de tour ; la perspective en est très-agréable ; ses collines, ses plaines sont couvertes d'un vert nuancé : sa fertilité ne peut être

utile aux navigateurs, qui ne peuvent y pénétrer; on n'y découvre point de rivières. Il paraît que cette peuplade fort ordinairement des isles de la Société; ils ont les mêmes mœurs, les mêmes idées religieuses, & presque les mêmes usages: la langue y a subi des altérations; mais Omai & les deux Zélandais la comprenaient fort bien.

La nuit nous éloigna de cette isle, & je dirigeai vers l'isle la plus petite que nous avions découverte; & nous y arrivâmes bientôt. J'envoyai sans crainte y chercher des provisions pour notre bétail, car il n'y paraissait aucun habitant; malgré la ceinture de rochers, nos canots y pénétrèrent: on y cueillit des cocos, de l'herbe, des feuilles & des branches de palmier ou de *pendanus*: ces branches sont molles, spongieuses & pleines de fuc; le bétail s'en nourrit sans répugnance.

Ses voisins l'appellent *Otakootaia*, ou *Watooa-ette*, la petite isle; elle n'a qu'environ une lieue de tour, & n'est qu'à trois ou quatre lieues de *Wateeo*; le sol léger & rougeâtre n'y est élevé que de six à sept pieds; elle est sans eau douce, mais a des groupes de cocotiers, & plusieurs autres plantes: un joli coucou, couleur châtain, tacheté de blanc, parut parmi les arbres; la côte

est habitée  
qua deux  
cagnes:  
numens  
tée: on l  
& des cla  
portions.

Un ven  
que j'ava  
voyage,  
ci. Lorsq  
pirogues  
de nous  
déserte q  
gues nor  
ceux qui  
leur air:  
propos b  
pendait:  
vaient at  
prévinre  
rent du  
chetés c  
blanc de  
clous. Il  
teeo, ni  
teint est

est habitée par divers oiseaux marins. On y remarqua deux espèces de lézards, des papillons, des teignes : quelques cabanes, des espèces de momemens de pierre prouvent qu'elle est fréquentée : on laissa dans une des cabanes, une hache & des clous, prix des végétaux que nous emportions.

Un vent léger nous porta lentement vers l'isle que j'avais nommée *Hervey* dans mon précédent voyage, & qui n'est qu'à quinze lieues de celle-ci. Lorsque nous en fumes près, de doubles pirogues partirent de la côte pour s'approcher de nous : j'en fus étonné, car elle m'avait parue déserte quand je la découvris. Bientôt les pirogues nous joignirent ; mais on ne put engager ceux qui les montaient à venir sur le vaisseau ; leur air avait quelque chose de farouche, leurs propos bruyans, leur audace à voler tout ce qui pendait autour du vaisseau, tout ce qu'ils pouvaient atteindre avec de longs crochets, ne nous prévinrent pas en leur faveur. Ils nous vendirent du poisson, & entr'autres des carrelats tachetés comme le porphyre, des anguilles d'un blanc de lait, tachetés de noir, contre de petits clous. Ils ne ressemblent aux habitans de *Wa-teeo*, ni par la figure, ni par le caractère ; leur teint est plus foncé ; une natte longue, étroite,

roulée autour de leur ceinture, était leur seul vêtement; une nacre de perle polie suspendue à leur cou, était leur seul ornement: on découvrit un joli chapeau de plumes rouges dans l'une des pirogues. Aucun d'eux n'était tatoué. Leur idiome avait plus de ressemblance avec celui d'Otaïti que celui des isles dont nous venons de parler. Ils nomment leur isle Terouggemou-Atooa, & sont sujets du roi de Wateo; ils nous dirent qu'on ne trouvait ni bananes, ni fruits à pain, ni cochons, ni chiens dans leur isle; qu'ils se nourrissaient de cocos, de poissons & de tortues. Je vis jusqu'à trente pirogues à la fois sortir de cette isle; dès que j'eus mis mes canots à la mer, elles disparurent & ne se montrèrent plus.

Les canots ne trouverent point de mouillage autour de l'isle, & les écneils en éloignaient les canots même: les habitans paraissaient vouloir s'opposer à une descente; j'avais besoin d'eau, & il ne paraissait pas qu'on put y en trouver beaucoup; la saison était avancée, toutes ces raisons me déterminèrent à m'en éloigner. Ce besoin d'eau me fit renoncer à cingler vers le sud, comme j'en avais le dessein, & je cherchai à gagner l'isle des Amis.

Des vents très-faibles nous retardèrent, & la

nécessité de  
découver  
tendant,  
lis aussi c  
s'opposai  
for que le  
Palmersto  
allait péri  
quatre can  
firent, &  
du wharr  
pouffes de  
avec avidi  
Je desc  
est compo  
rement da  
lève pas  
mer, & p  
terreau m  
taux: elle  
habitée p  
pique &  
que y av  
arbres: le  
un peu r  
plumes d  
Nous cha

nécessité me fit tendre vers l'isle Palmerston, découverte dans mon second voyage: & en attendant, je faisais distiller de l'eau, je recueillis aussi celle de la pluie: des vents contraires s'opposaient sans cesse à notre course, & ce ne fut que le 13 Avril, que nous découvrimes l'isle Palmerston: il en était tems; car notre bétail allait périr de faim; j'envoyai tout de suite quatre canots chercher à y débarquer; ils réussirent, & bientôt nous eûmes du cochléaria, du wharra, des noix de cocos, & des jeunes pousses de cet arbre que nos bestiaux dévorèrent avec avidité.

Je descendis moi-même dans cette isle; elle est composée de neuf à dix islots rangés circulairement dans un espace d'un mille: elle ne s'élève pas à plus de trois pieds au-dessus de la mer, & paraît formée de débris de corail & d'un terreau noirâtre formé par les débris des végétaux: elle est couverte d'arbres & d'arbrisseaux, habitée par des fregates, des oiseaux du tropique & des bobies. Les oiseaux du tropique y avaient déposé leurs œufs à terre sous les arbres: leur plumage est d'un blanc éclatant, un peu tacheté de rouge; leurs deux longues plumes de la queue sont d'un cramoisi foncé. Nous chassâmes, pêchâmes, & cueillimes des

crabes rouges & des herbes ; ces alimens nous furent d'une grande utilité.

Il y a un lac dans cette isle , & en face du lit de corail qui offre une vue charmante ; il paraît suspendu sur l'eau ; la mer était calme , le soleil brillait de tout son éclat ; des stalactites , des boules , d'autres concrétions sous des formes diverses s'offraient à nos yeux : des coquillages de différentes couleurs variaient le spectacle , & des poissons jaunes , bleus , rouges , noirs , &c. l'animaient en se promenant tranquillement sur la surface paisible de l'eau : rien n'annonça que des hommes y eussent jamais abordé ; nous y vîmes les débris de pirogues que le vent pouvait y avoir jetés , & de petits rats bruns qu'elle y avait apportés peut-être.

Pendant trois jours nous fûmes occupés à recueillir des provisions pour nous & nos bestiaux ; un des plus grands islots était couvert de cocotiers , & la plupart nous donnerent d'excellentes noix : on y trouva divers insectes ; entre les rochers on voit des anguilles tachetées , qui lorsque nous les suivions , élevaient leurs têtes au-dessus de l'eau , ouvraient leur bouche & cherchaient à nous mordre : le poisson perroquet y vit aussi , de même qu'un poisson de rocher , qui est brun & tacheté , qui au lieu de s'enfuir , s'arrêtait pour nous considérer.

Omaï  
chait, i  
à la mod  
rait. No  
ce lieu,  
santé.

La bas  
posent, c  
anciens ;  
sensibl  
tes venu  
seaux & le  
leur emp  
Ces islot

Je mis  
des Amis  
pluvieux  
plus d'ea  
& je ren  
que nou  
d'Anna-n  
jettai l'a

Des p  
rent des  
des can  
en écha  
acheter



Omaï se rendit utile par son activité; il pêchait, il faisait des fours, & cuisait les alimens à la mode de son pays; sa gaité nous en inspirait. Nous cueillimes douze cents cocos dans ce lieu, provision excellente pour le goût & la santé.

La base de cette isle ou des islots qui la composent, c'est le corail: ils paraissent n'être pas anciens; le sable des flots de la mer se fera insensiblement accumulé sur ces rochers; des plantes venues de graines apportées par l'air, les oiseaux & les vagues, y ont végété, & bientôt étendu leur empire, en accroissant le sol de leurs débris. Ces islots se joindront avec le tems.

Je mis à la voile pour nous rendre aux isles des Amis; la chaleur était excessive, le tems pluvieux; une pluie d'une heure nous donnoit plus d'eau que la distillation pendant un mois, & je renonçai à celle-ci; ce fut le 28 Avril, que nous découvrimes les isles situées au levant d'Anna-mooka; & le tems étant orageux, je jettai l'ancre à deux lieues de l'isle Komango.

Des pirogues en partirent, & nous apportèrent des cocos, des fruits à pain, des bananes, des cannes à sucre; nous donnâmes des clous en échange. J'envoyai mes canots pour y en acheter encore, tandis que je cinglai vers An-

namooka ; sept ou huit pirogues me suivirent pour nous vendre des fruits , des racines , des cochons , de la volaille , des pigeons ramiers , de petits rales , de grosses poules violettes , des étoffes du pays , des flûtes , de petits paniers & des armes : mais je défendis d'acheter ce qui n'étoit point utile , jusqu'à ce que nos provisions fussent complètes ; & pour éviter des querelles , je nommai quelques personnes pour faire seules les échanges.

Mes canots revinrent ; ils avaient été bien reçus à Komango , & en rapporterent des provisions ; ils n'y virent point de ruisseaux , mais un étang d'eau douce. Deux des chefs m'apporterent un présent , ils me promirent des provisions , & en effet m'en amenèrent. J'envoyai chercher un port sur l'isle Annamooka ; on y en trouva un ; mais il était trop éloigné de l'eau douce. Je vins sur le côté septentrional où j'avais trouvé une aiguade commode dans mon second voyage.

Une multitude de pirogues environnèrent nos navires ; il y en avait de doubles , munies d'une grande voile & portant quarante à cinquante hommes chacune , parmi lesquels on voyait des femmes aussi actives que les hommes à manier la pagaie & à faire des échanges. Je jettai l'an-

ere dans  
descend  
on nous  
nos tent  
sa maiso  
tourée d  
les pied  
était co  
nous of  
& des p  
reté de  
les d'ea  
chargés  
portera  
d'ou fo  
poules  
ailleurs  
nous ai  
Je r  
roi de  
Tongat  
lui tou  
& ce g  
deux p  
Europé  
haute ,  
mais ne

ere dans le lieu que j'avais déjà occupé, & je descendis à terre; on nous reçut comme amis; on nous donna un emplacement pour y élever nos tentes, & le chef de l'isle me conduisit dans sa maison située au milieu de sa plantation, entourée d'un joli gazon arrangé, pour qu'il essuyât les pieds des visitans. Le plancher de la maison était couvert de nattes très-propres; partout on nous offrit, on nous porta des rafraichissemens & des provisions: on put cueillir en toute sûreté de l'herbe pour le bétail, remplir les futailles d'eau, & couper le bois. Ceux qui étaient chargés de la dernière partie de notre ouvrage, portèrent la hache sur une espèce de poivrier, d'où sortait un suc corrosif qui les couvrit d'ampoules & blessa leurs yeux; il fallut chercher ailleurs un bois moins dangereux: les insulaires nous aidaient eux-mêmes.

Je reçus la visite d'un chef nommé *Feenoit*, roi de toutes les isles des Amis, siégeant dans Tongataboo; on se prosternait devant lui, on lui touchait la plante des pieds avec la main, & ce grand personnage m'envoya un présent de deux poissons. J'allai le voir; il ressemblait à un Européen; il était âgé de 30 ans, d'une taille haute, mais mince. Je doutais de sa royauté, mais ne lui en fis pas moins des présens conve-

nables; il vint au vaisseau, je le reconduisis à terre: il revint dîner avec nous le lendemain, & un seul chef eut la permission de manger en sa présence. On m'avait volé une grande hache, & sur ses ordres, elle fut cherchée, trouvée & rapportée bientôt après.

Un des chefs inférieurs ne dédaigna pas de nous voler une manivelle; je le fis punir de douze coups de fouet, & le forçai de racheter sa liberté avec un cochon; depuis ce tems, aucun chef ne se montra voleur; mais leurs domestiques ou leurs esclaves l'étaient pour eux, parce qu'on pouvait les punir sans qu'il en réjaillit ni honte pour l'esclave, ni perte pour le maître.

Feenou était mon convive fidèle; il m'apprit à apprêter du poisson à leur manière, & je le trouvai excellent; mon cuisinier l'imita, mais ne put atteindre à la même perfection. Après avoir épuisé l'isle de provisions, nous nous rembarquâmes, & je voulus cingler vers Tongataboo; Feenou me pressa vivement de changer de projet: je vis qu'un intérêt pressant le guidait; il voulut me persuader de préférer une groupe d'isles nommé *Hapae* situées au nord-est, où nous trouverions d'abondantes provisions, & promit même de nous y accompagner. Je cédai à

ses prières  
argilleu  
ne trou  
salé est c  
de pale  
excepté  
haut; il  
caire. P  
n'avions  
ouvertes  
armes,  
tion de

Dans  
trâmes u  
crainte  
ner ver  
couchar  
là font  
grands r  
de roch  
quelque  
que tou  
cocotier

Le le  
qui ren  
une div  
le cratè

ses prières, & quittai Annamooka, dont le sol argilleux & rougeâtre est peu élevé, & où l'on ne trouve pas un courant d'eau douce. Un lac salé est ombragé sur ses bords par une multitude de paletuviers; tous les rochers y font de corail, excepté un seul qui a près de trente pieds de haut; il est jaunâtre, d'un tissu très-ferré & calcaire. Partout où nous avons porté nos pas, nous n'avions trouvé que des amis; les maisons étaient ouvertes & abandonnées, on ne craignait ni nos armes, ni nos intentions: peut-être la population de cette isle s'élève à deux mille hommes.

Dans notre route vers Hapae, nous rencontrâmes un grand nombre de petites isles, & la crainte de donner sur des écueils me fit détourner vers les isles *Kao* & *Toofoa*, qui étaient au couchant des autres: ces islots répandus çà & là sont aussi élevés qu'Annamooka; mais les plus grands n'ont pas une lieue de long; ils sont ceints de rochers escarpés ou de dunes rougeâtres, quelques-uns ont des rivages graveleux; presque tous sont couverts d'arbres, la plupart de cocotiers, & offrent un aspect charmant.

Le lendemain, nous approchâmes de *Toofoa* qui renferme un volcan que les habitans croient une divinité; il vomit quelquefois des pierres; le cratère en est fort étendu, sans cesse il bouil-

lonne, & l'on voit de dix lieues la fumée qui s'en élève toujours. Toofoa a peu d'habitans, mais on y trouve de l'eau excellente.

Le 15 Mai, nous étions voisins de Koa, vaste rocher qui a la forme d'un cône; Feenou qui nous avait quittés, revint ce jour, & nous apporta deux cochons & beaucoup de fruits: d'autres pirogues nous en apportèrent encore. Nous nous approchâmes de *Footooba*, petite isle d'une hauteur moyenne, bordée de rochers escarpés, au de-là de laquelle est une longue bande de rochers dont je me dégageai avec peine: entouré d'isles, la sonde ne donnoit cependant point de fond: de là, nous voyions pendant la nuit les flammes du volcan de Toofoa: le lendemain à l'aurore, nous vîmes Happae: ses arbres semblaient sortir du sein de la mer; car c'est une isle basse; quatre islots, égaux par la hauteur & l'étendue, la forment; chacun peut avoir un peu plus de deux lieues de tour, & a son nom particulier. Nous n'y découvrîmes aucun havre, & Feenou qui y descendit, alluma un feu pour nous servir de fanal pendant la nuit. Enfin, au matin nous en trouvâmes un, & y jetâmes l'ancre.

Bientôt une multitude de pirogues accoururent chargées de volailles, de cochons, de fruits & de racines qu'ils échangeaient contre des haches,

des clou  
nou vint

& me c  
porter p

lui; le  
cercle &

On a  
rer cinq

vait ni i

vait app  
à Earou  
aussi m'

Ces c  
où je F

retour,  
bord un

à terre  
ble: ap

tue & de  
querent

core sur

solemni  
vis para

bananes  
qu'ils d

à droite  
pyramic

des clous, des étoffes, des grains de verre. Feenou vint pour me présenter aux habitans de l'isle, & me conduisit à sa cabane qu'il avait fait apporter près du rivage. Nous nous y assimes avec lui; les autres chefs & la multitude firent un cercle & s'assirent aussi.

On annonça au peuple que je devais demeurer cinq jours, que j'étais un ami qu'on ne devait ni inquiéter, ni voler; mais auquel on devait apporter des provisions. Je fis un présent à Earoupa, chef de l'isle, & d'autres vinrent aussi m'en demander.

Ces cérémonies terminées, j'allai voir le lieu où je pourrais remplir nos futailles, & à mon retour, je vis qu'on se préparait à me porter à bord un grand diner; mais je désirai le manger à terre avec les chefs: Feenou s'assit seul à table: après le diner, Earoupa me donna une tortue & des ignames. Les provisions ne nous manquèrent pas; & le lendemain je descendis encore sur l'isle, où l'on me reçut avec plus de solemnité. Je fus à peine assis, qu'à gauche je vis paraître cent insulaires chargés d'ignames, de bananes, de fruits à pain & de cannes à sucre, qu'ils déposèrent & en firent deux pyramides: à droite on fit la même cérémonie, les mêmes pyramides; sur les unes ils déposèrent deux co-

chons & six pieces de volailles ; sur les autres six cochons & deux tortues. Deux chefs s'affirent auprès ; tous obéissaient à l'ordre de Feenou qui paraissait avoir tout ordonné.

Des guerriers percerent la multitude rangée en cercle , & défilèrent devant nous ; ils firent diverses évolutions & se retirèrent ; puis rentrent en lice pour nous donner le spectacle d'un combat singulier. Un champion s'avancait & défiait du geste ceux qui étaient assis : si l'on acceptait le défi , deux champions combattaient jusqu'à ce que les armes de l'un fussent brisées ; le vainqueur venait s'accroupir devant le chef & s'éloignait ensuite ; deux ou trois cris de joie célébraient sa victoire : entre ces combats singuliers , il y en avait de lutte & de pugilat. Deux grosses femmes entrèrent en lice , & se chargerent à coups de poing avec autant d'adresse que les hommes : deux jeunes filles voulurent les imiter , mais deux femmes âgées vinrent les séparer : il se donna des coups violens dans ces jeux , mais rien n'altéra la gaieté.

Après qu'ils furent terminés , on m'apprit que les petites pyramides étaient pour Omaï , & les plus grandes pour moi ; que je pouvais les laisser ou les conduire à bord sans crainte , & sans les faire garder ; il avait raison , car après avoir emmené

le chef  
avec lui  
sens : qu  
pensai F  
encore  
d'étoffes

Il défi  
je les fi  
tions &  
était d'e  
chantée  
à leur t  
rent un  
fut exéc  
nant en  
petite p  
nières ,  
vemens  
gnes ,  
trouvés  
on les  
mer en  
nes : l  
l'exerci  
lesquels  
dre , u  
mouve



Le chef au vaisseau pour y diner, je redescendis avec lui, & personne n'avait touché à nos présens : quatre canots en furent chargés; je recompensai Feenou, qui fut si satisfait, qu'il m'envoya encore deux cochons, des racines & beaucoup d'étoffes.

Il désirait voir faire l'exercice à nos soldats, & je les fis descendre. Ils firent différentes évolutions & tirèrent plusieurs coups : l'assemblée qui était d'environ trois mille ames, en parut enchantée. Les Indiens nous offrirent un spectacle à leur tour : ce fut une danse où ils développèrent une adresse & une précision extrêmes : elle fut exécutée par cent cinq hommes, chacun tenant en main un instrument semblable à une petite pagaye : ils l'agitaient de différentes manières, qui toutes répondaient à de certains mouvemens du corps : ils se rangerent sur trois lignes, & par leurs évolutions, ceux qui s'étaient trouvés sur les derrières se trouverent en front : on les vit par des mouvemens très-vifs se former en lignes, en demi-cercle, en deux colonnes : la danse grotesque de l'un d'eux termina l'exercice. Deux troncs d'arbres creusés, sur lesquels on frappait, se firent toujours entendre, un concert de musique vocale dirigeait les mouvemens : tout se fit avec tant de justesse &

de promptitude, que le spectacle ferait applaudi même en Europe : les Indiens n'écoutèrent que notre tambour; tous les autres instrumens & sur-tout le cor, n'exciterent que leur mépris.

Je voulus à mon tour les étonner, & je fis préparer des feux d'artifice, & ils réussirent assez bien; les fusées volantes & plongeantes les surprirent & leur donnerent le plaisir le plus vif; ils sentirent leur infériorité & cherchèrent à nous surpasser par des danses : 18 musiciens vinrent s'asseoir devant nous, au milieu d'un peuple immense de spectateurs : des morceaux de bambous ouverts dans le haut, rendaient un son différent selon leurs différentes longueurs; tous ces sons étaient graves; mais un homme frappait très-vite sur un bambou couché & fendu, & en tirait des sons aigus, d'autres musiciens chantaient un air doux & lent : la réunion de cette harmonie faisait un effet agréable.

Après ce concert parurent vingt femmes, dont la plupart étaient ornées de guirlandes de roses de Chine; leur corps était couvert de guirlandes de feuilles d'arbres découpées; elles formerent un cercle autour des musiciens & chanterent des airs tendres, auxquels on répondait en chœur; les mouvemens de leurs mains accompagnaient leur voix avec grace; elles jetaient un de leurs pieds

en avant  
tourneren  
rent enco  
cabane o  
firent de  
vinrent  
pides; ell  
attitudes  
pleisè me  
Ce gra  
des hom  
mouveme  
ils furent  
jeux, de  
furent te  
bouffonn  
pas & de  
une long

Après  
la partie  
s'appellai  
plus éten  
namooka  
vers la m  
fablonne  
populatio  
des haies

en avant & le retiraient mollement. Elles se tournerent ensuite vers les spectateurs, chantaient encore, puis s'avancerent en cadence vers la cabane où le chef était assis avec nous. Là elles firent de nouveaux mouvemens; les danses devinrent plus animées, & la musique plus rapide; elles déployerent dans leurs gestes & leurs attitudes une force, une dextérité, & une souplesse merveilleuses.

Ce grand ballet de femmes fut suivi de celui des hommes: leurs chants, leurs gestes, leurs mouvemens variés exciterent notre étonnement, ils furent suivis d'un entr'acte; puis de nouveaux jeux, de nouveaux chants le remplacerent, & ils furent terminés par une harangue & des danses bouffonnes exécutées en chœur; la justesse des pas & de la voix nous prouverent qu'ils ont une longue habitude de ces exercices.

Après ces spectacles, je pus examiner le pays: la partie du groupe d'Happae où nous étions s'appellait *Lafoga*, les plantations m'y parurent plus étendues & plus nombreuses que dans Anamooka; il y avait encore des districts en friche vers la mer, peut-être parce que le sol y est plus sablonneux; mais au centre tout annonçait une population florissante, & une culture soignée; des haies y ferment des plantations parallèles &

forment des chemins beaux & spacieux ; de vastes cantons y étaient couverts de ce meurier dont on fait des étoffes. Pour augmenter leurs richesses naturelles , j'y femai du bled d'inde des melons , des citrouilles & d'autres plantes de ce genre. Une grande maison décorée d'un large tapis de gazon , y servait fans doute aux assemblées publiques. Sur un mondrain peu élevé , on voyait quatre ou cinq petites huttes ; c'était la sépulture de quelques - uns des chefs du pays.

Lafooga a 7 milles de long sur deux ou trois de large ; une chaîne de rocs la garantit des vagues qu'éleve le vent alisé , & cette chaîne est en partie à sec dans les marées basses ; on peut aller à pied de cette isle à celle de Foa qui en est éloignée de demi - mille. La côte est un rocher de corail élevé de cinq à six pieds , ou une grève sablonneuse.

Lorsque j'arrivai au vaisseau , j'y trouvai une pirogue dans laquelle un chef de Tongataboo était assis avec la gravité stupide qu'on lui a vue dans mon second voyage ; car c'était le même homme qu'on m'avait annoncé comme le roi de l'isle. Nous ne pûmes le déterminer à monter sur le vaisseau : on lui donnait le nom d'Areeke ou roi ; il demeura dans sa pirogue jusqu'au

soir ; puis  
garderent  
On me v  
ses ; Feer  
rendre ,  
pas que  
nord d'H  
des coch  
pour On  
habitans  
ce lieu ,  
midi , en  
d'Hoolai  
chir à p  
vantée &  
mondrai  
doute a  
il avait  
mètre a  
cher de  
élevé er  
cune cu  
tions qu  
blonneu  
toutes l  
aux aut  
Le le

soir ; puis il s'éloigna. Feenou & lui ne se regardèrent, ni ne se saluerent.

On me vola une tente goudronnée & d'autres choses ; Feenou ne voulut pas ou ne put me les faire rendre , & partit pour *Varvaoo* où il ne voulut pas que je le suivisse : cette isle est située au nord d'Happaee ; il y allait , disait-il, chercher des cochons pour moi , & des plumes rouges pour Omaï. Je consentis à l'attendre ; mais les habitans ne nous apportant plus rien , je quittai ce lieu, pour me rendre dans une baie plus au midi, entre l'isle que je venais de quitter & celle d'Hoolaiva , séparées par un canal qu'on peut franchir à pied. Je cherchai de l'eau qu'on m'avait vantée & qui se trouva très-mauvaise ; je vis là un mondrain élevé de main d'hommes , & sans doute antique , puisqu'il portait de gros arbres : il avait quarante pieds de haut & trente de diamètre au sommet ; au centre étoit un grand rocher de corail ; c'étoit, disait-on , un monument élevé en l'honneur de leurs rois. On ne vit aucune culture dans Hoolaiva , ni d'autres habitations qu'une hutte de pêcheur ; le sol en est sablonneux , cependant il produit tous les arbres , toutes les plantes que la nature seule donne aux autres isles.

Le lendemain nous vîmes arriver une grande

pirogue à voile ; elle portait un homme nommé *Poulabo*, qu'on m'assura être roi de *Tongataboo* & des isles voisines : ils me dirent alors que *Feenou* n'était pas roi ; qu'il était un chef respecté, & conduisait les guerriers. J'invitai *Poulaho* à monter sur mon vaisseau ; il y vint & me fit présent de deux cochons gras. Si le rang dans ces isles est proportionné à la grosseur du corps, *Poulaho* devait en être le roi ; il était petit & ressemblait à un tonneau. Son âge était de quarante ans, ses cheveux étaient lissés, ses traits nobles ; je le trouvai intelligent, grave & posé. Il examina attentivement les diverses parties du vaisseau, fit des questions judicieuses, & se montra plus sage que ses courtisans qui ne voulaient pas qu'il entrât dans ma chambre, parce qu'il y aurait des hommes qui marcheraient au-dessus de sa tête. Il dina avec nous, mangea peu & but moins encore. Je lui fis des présents qui lui firent tant de plaisir qu'il m'envoya encore deux cochons gras. Je l'accompagnai à terre où on vint le prendre sur une planche qui ressemblait à une civière, & on l'assit dans une maison qu'on lui avait préparée près de la côte : il me plaça près de lui ; sa suite forma un cercle au dehors de la cabane : une vieille femme chargée d'écarter les mouches de sa majesté, se

tenait prêt à lui.

On lui  
ges avec  
rendit au  
à boire q  
parlait qu  
quitter, m  
& la fro  
rien dev  
vint au v  
chapeau  
cas, parc  
mais on  
prix. C  
plume de  
sues ave  
ont la fo  
le front  
soir, &  
tourner  
était la p  
Plusieurs  
montée  
passerent  
modité,  
qu'elle r

tenait près de lui armée d'une espece d'éventail.

On lui présenta tous les objets de nos échanges avec les insulaires ; il en fut content & les rendit aux propriétaires, à l'exception d'un verre à boire qui lui plut & qu'il garda : on ne lui parlait qu'à genoux : ses courtisans, avant de le quitter, mirent la plante de ses pieds sur leur tête, & la frotterent avec leurs mains : ils ne firent rien devant lui qui put blesser la décence. Il vint au vaisseau de bon matin & m'apporta un chapeau de plumes rouges dont nous faisons cas, parce qu'ils sont d'un grand prix à Otahiti ; mais on ne voulut nous en vendre pour aucun prix. Ces especes de bonnet sont faits avec la plume de la queue des oiseaux du tropique, & tissées avec les plumes rouges du perroquet ; ils ont la forme d'un demi-cercle & s'attachent sur le front comme un diadème. Il me quitta le soir, & je mis à la voile le lendemain pour retourner à Annamooka, parce que cette route était la plus sûre pour me rendre à Tongataboo. Plusieurs pirogues me suivirent, & l'une était montée par le roi ; son frère & plusieurs chefs passerent la nuit avec nous ; c'était une incommodité, mais je la supportai avec plaisir, parce qu'elle nous procurait des provisions.

Le vent m'obligea de m'engager entre les isles que je voulais éviter, & pendant la nuit je courus le risque d'échouer contre un islot bas : la justesse de la manœuvre nous sauva ; mais nos insulaires furent effrayés du danger que nous avions couru, & voulurent nous quitter. Nous fumes obligés de jeter l'ancre à une grande profondeur, & nous y demeurâmes jusqu'au 4 Juin; dans cet intervalle nous fumes visités par les insulaires qui avaient pris beaucoup de goût pour nos marchandises, & je descendis sur l'isle Kos-too.

Elle est ceinte de rochers de corail, n'a pas deux milles de longueur, & sa largeur est moindre encore; élevée au centre, basse à sa circonférence, elle est cependant terminée au sud-est par des collines argilleuses qui ont trente pieds de hauteur; le sol y est en général friable & noir, il est assez bien cultivé, mais les habitans sont peu nombreux; j'y coupai de l'herbe pour mon bétail, & y semai des graines de melon.

Nous vinmes jeter l'ancre vers Annamooka, où nous trouvâmes plus de richesses pour les échanges que lorsque nous l'avions quittée, sans doute parce que les végétaux s'y succèdent dans les diverses saisons; nous eumes des ignames &

des bananes  
avait pas  
dans le p  
tion de m  
effaim de  
pommes c

Feenou  
ter des pro  
curer; un  
qui les ap  
qu'il m'av  
chefs arri  
était le sex  
qu'un de  
de sa pui  
il se plaça  
devant Po  
à table av  
Il nous ac  
donna mé  
port le pl

Nous v  
Hoonga H  
miere a sex  
toutes dev  
tres petite  
duisait à



des bananes dont ils manquaient alors : il n'y avait pas de chef ici, & cependant tout s'y passa dans le plus grand ordre ; je visitai ma plantation de melon, & j'eus le chagrin de voir qu'un essaim de fourmis l'avait ravagée ; mais mes pommes de pin avaient réussi.

Feenou revint auprès de nous sans rien apporter des provisions qu'il avait dit vouloir nous procurer ; une tempête avait coulé bas les pirogues qui les apportaient ; je ne l'en crus pas, parce qu'il m'avait trompé trop souvent. Poulaho & les chefs arrivèrent avec lui ; Feenou avoua qu'il était le seul roi de ces isles, & que lui n'était qu'un de ses courtisans, jouissant d'une portion de sa puissance : cela nous parut vrai, en effet ; il se plaça au centre de ceux qui étaient assis devant Poulaho ; mais à dîner il ne se mit point à table avec lui, & se retira comme les autres. Il nous accompagna dans Tongataboo, & nous donna même deux guides pour nous conduire au port le plus sûr.

Nous vîmes en chemin les petites isles de Hoonga Hapae & de Hoonga Tanga, dont la première a seule des habitans réunis dans cinq cabanes ; toutes deux sont remplies d'oiseaux de mer : d'autres petites isles bordaient le canal qui nous conduisait à Tongataboo, & malgré notre vigilance

nous heurtâmes contre les nombreux écueils de corail dont il est semé. Le choc ne fut pas violent, mais il nous donna des craintes ; le vent ne nous permettait pas de rebrousser, nous ne pouvions jeter l'ancre ; il nous fallut donc aller en avant : cette nécessité fut heureuse, & nous arrivâmes sans de nouveaux dangers dans le havre où nous tendions.

Descendus à Tongataboo, le roi nous y donna une maison dans une situation charmante : les habitans s'assemblerent autour de nous, mâchèrent la kava, & firent leur liqueur favorite. On mit en pieces un cochon rôti, on distribua des ignames grillées, & ceux qui ne voulurent pas manger leur portion les l'emportèrent ; c'était une sorte de collation donnée à la suite du roi.

Je cherchai de l'eau douce ; j'en trouvai dans une mare ; mais elle était éloignée du bord : un étang dans l'islot de Pangimodoo m'en offrit qui était facile de se procurer ; ce fut là que nous fîmes notre provision ; & comme je voulois séjourner à Tongataboo, je fis élever une tente près de notre maison, descendre les animaux que nous nourrissions, établir un observatoire & placer une garde. On s'y pourvut de bois, on répara les voiles, on fit des échanges ; nos vaisseaux ressembloient à une foire perpétuelle. Fee-

nou ne  
mais tou  
néreux ;  
que jour

Parmi  
Toobou  
voyage ;  
homme f  
nommait  
permetta  
de visite  
& Poulah  
le fit en  
le vieux  
nous-mêm  
semblée  
rions voi  
maniere  
seaux où  
être voul  
tre inter  
fait.

Ce vo  
voir un  
que caba  
tourée de  
choses pl

Il ne se présentait plus comme un maître ; mais toujours comme un homme opulent & généreux ; Poulaho nous fit aussi des présens chaque jour.

Parmi les chefs, nous reconnûmes Otago & Toobou que nous avons vu dans notre second voyage ; ils me dirent qu'il y avait encore un homme supérieur en dignité à Poulaho, qu'il se nommait Mareewagée ; mais que sa vieillesse ne lui permettait pas de se montrer, ou sa grandeur de visiter les étrangers. Je voulus l'aller voir, & Poulaho me dit qu'il m'y accompagnerait. Il le fit en effet ; mais quand nous arrivâmes chez le vieux chef, il était parti pour nous visiter nous-mêmes. Après avoir visité une maison d'assemblée, nous demandâmes encore si nous pourrions voir le vieillard ; on nous répondit d'une manière ambigue, & nous revinmes à nos vaisseaux où ce personnage n'avait point paru ; peut-être voulait-on nous le cacher, ou qu'Omaï notre interprète entendit mal ce qu'on lui en disait.

Ce voyage inutile nous procura l'occasion de voir un beau village habité par les chefs : chaque cabane avait autour d'elle sa plantation entourée de palissades ; les principaux y cultivent des choses plus agréables qu'utiles ; les gens du peu,

ple ont dans les leurs toutes les productions végétales de l'isle : près des chemins publics font de grandes maisons entourées de gazons très-propres ; c'est là sans doute que le roi tient ses assemblées publiques , car ces maisons lui appartiennent.

Le lendemain , on m'apprit que Mareewagée était dans notre voisinage ; je revins dans l'isle , & Feenou me conduisit vers le grave vieillard. Nous trouvâmes un homme assis sous un grand arbre , une longue pièce d'étoffe étendue devant lui , ayant une suite nombreuse des deux sexes ; je crus voir celui que nous cherchions & je me trompais. Feenou me le montra ; c'était un vieillard assis sur une natte , sa figure était vénérable , il était maigre & n'avait qu'environ 60 ans. Il nous reçut d'une manière amicale ; l'autre vieillard était un chef aussi , & comme je ne croyais en trouver qu'un , il me fallut partager entre eux ce que je n'avais destiné qu'à Mareewagée ; cependant tous les deux furent contents. Nous les amusâmes avec nos corps de chasse & un tambour ; & quand nous les quittâmes , le vieillard me fit présent de l'étoffe étendue devant lui & des noix de cocos.

Nous reçumes leur visite le lendemain ; l'un d'eux vint sur mon vaisseau , l'autre vers notre

détache  
jeune ho  
à notre c  
il dinait  
bien aise  
incomm  
sans disc  
aussi sur  
je les in  
me paru  
lards mè  
freres &  
gée était  
ajouté en  
mais il n  
son pays  
& beau-f  
dans not  
ce qui n  
Nous  
lieux no  
cirque au  
une char  
en s'élev  
fabriquer  
toujours  
un maille

détachement. Poulaho vint aussi avec son fils, jeune homme de douze ans. Le roi était habitué à notre cuisine & avait pris du goût pour le vin ; il dinait presque toujours avec nous ; & j'en étais bien aise, parce que sa présence dissipait l'effaim incommodé des autres chefs qui nous assiégeait sans discrétion. Les deux vieillards monterent aussi sur nos vaisseaux & nous firent des présens ; je les invitai à dîner avec le fils de Poulaho qui me parut alors être le roi de l'isle ; car les vieillards même lui rendaient hommage. Ils étaient frères & avaient de vastes possessions ; Mareewagée était beau-père du roi, & ce titre avait ajouté encore à la considération dont il jouissait ; mais il n'était pas roi : on l'appellait le père de son pays ; j'appris aussi que Feenou était son fils, & beau-frère de Poulaho. Tout s'expliqua alors dans notre esprit, & nous pûmes concilier tout ce qui nous avait paru presque inconciliable.

Nous remarquâmes des lieux incultes, des lieux nouvellement cultivés, & une espèce de cirque antique, ombragé d'arbres, & où conduit une chaussée d'abord étroite ; mais qui s'élargit en s'élevant à la hauteur du cirque. Nous vîmes fabriquer les étoffes des fibres de meurier ; c'est toujours en la macérant, en la frappant avec un maillet à rainure qu'on la fait ; puis on en

colle les différentes pieces bout à bout, & quand elle a la longueur désirée, on la frotte avec une guenille trempée dans le suc d'un arbre nommé *kokka*; elle prend alors son lustre & une couleur brune; on la teint de différentes couleurs tirées des végétaux.

Nous fûmes invités à une grande fête que donnait Mareewagée: les insulaires arriverent en foule dès le matin devant sa cabane; chacun portait une perche sur son épaule avec une igname à ses deux extrémités. Ces ignames & ces perches furent déposées dans le cirque, elles formerent deux pyramides ornées de différentes sortes de petits poissons, arrangés d'une manière pittoresque. On exécuta ensuite différentes danses; 70 musiciens formaient des chœurs, ou frappaient sur une espèce de tambour, troncs d'arbres creux, fermés aux deux bouts, excepté dans une fente par laquelle ils ont vuide l'intérieur, ils frappent dessus avec d'épaisses baguettes, & leur font rendre un son rude, mais éclatant, qu'ils font varier en ralentissant ou affaiblissant les coups qu'ils lui donnent. On forma des groupes de vingt-quatre danseurs qui tenaient en main un bâton léger, long de deux pieds, qu'ils agitent en tout sens, pointent à droite, à gauche, vers la terre, passent brusquement, d'une

main à l'autre, leurs attitudes diverses manières - animés combats plus gracieux d'applaudissements des acteurs de leurs l'aisance.

La nuit la maison ne magnifiques à insulaires leurs pieds d'occasion réunion.

Le lendemain nos exercices des feux les étonnément feux fut à la lutte.

main à l'autre, & variant leurs positions suivant leurs attitudes; ils firent divers mouvemens, diverses marches figurées, d'abord lentes, ensuite très-animées, séparées par des entr'actes, & des combats singuliers dans lesquels ils montrent la plus grande dextérité. Tout s'exécute sous les yeux d'environ quatre mille spectateurs qui applaudissent avec transport à l'adresse & à la force des acteurs. Il serait difficile d'exprimer la variété de leurs gestes & de leurs attitudes, ainsi que l'aiffance & la grace qu'ils y répandent.

La nuit vint & les danses continuerent devant la maison de Feenou: lui-même parut sur la scène magnifiquement habillé, portant de petites figures à son cou; il était à la tête de cinquante insulaires. Enfin les jeux finirent, & les spectateurs passerent la nuit sous des buissons, ou au pied d'un arbre. Quelques-uns se servirent de l'occasion pour nous voler, & il sembla que leur réunion & la fête les eut rendus plus insolens.

Le lendemain, je leur fis à mon tour voir nos exercices militaires, & le soir nous tirâmes des feux d'artifice; les fusées d'eau furent ce qui les étonna le plus; notre musique les amusa faiblement: l'intervalle entre nos exercices & les feux fut rempli par les combats des insulaires à la lutte & au pugilat: le défi dans la première

est un coup sec que le premier qui s'avance dans l'arène frappe sur son coude; s'il se présente un combattant, ils s'approchent, se fourient, se prennent ensuite par la ceinture, s'efforcent de s'entraîner, de se soulever, de se balancer dans l'air, de se jeter sur le dos. (\*) Quand leurs forces sont égales, ils se ferrent de plus près, ils entrelacent leurs jambes & cherchent à se renverser. Ils déploient dans ces assauts une force prodigieuse, leurs muscles sont si tendus, qu'on les croirait prêts à se rompre. Le vaincu se retire, le vainqueur s'assied, & l'on annonce son triomphe par des chants. Quelquefois cinq ou six font ces défis à la fois; tout se termine amicalement. Dans le pugilat, les champions changent de position à chaque pas, un de leurs bras est étendu en avant, l'autre par derrière. D'une main ils tiennent une corde dont ils se ferrent le poignet; ils visent à la tête, se portent des coups sur les flancs, se battent des deux mains & avec ardeur, tournent sur le talon quand ils ont frappé leur adversaire, & lui donnent un second coup de l'autre main par derrière, c'est le coup qu'ils mettent le plus d'adresse. Ces combats durent peu: les insulaires semblent pré-

(\*) On trouve de semblables combats parmi les bergers des Alpes Suisses.

ferer ce  
lurent c

Le 19  
tiaux qu  
qu'on r  
donnai  
une vac  
deux b  
ment.

du peu  
que j'e  
fage qu  
du roi  
leur ex  
attenti  
tenté t  
vreau  
restitu  
Feeno  
vaiffes  
on me  
volé;  
Alors

Je  
core l  
gers c  
ou le



féder ceux de la lutte. Quelques Anglais voulurent combattre & furent toujours battus.

Le 19, je crus devoir faire les présens de bestiaux que je me proposai de faire, dans la crainte qu'on ne me les volât. J'assemblai les chefs, & donnai au roi un jeune taureau d'Angleterre & une vache; à Mareewagée un bélier du Cap & deux brebis; à Feenou un cheval, & une jument. Je leur expliquai par Omaï en présence du peuple, d'où venaient ces animaux, les soins que j'en avais pris pour les leur amener, & l'usage qu'on en pouvait faire; j'ajoutai au présent du roi, des chèvres & un bouc; je tâchai de leur en faire sentir les avantages. Malgré mes attentions, je sus que mon partage avait mécontenté tout le monde; & l'on me vola un chevreau & deux coqs d'inde. Pour me les faire restituer, je mis aux arrêts le roi, son frère, Feenou & d'autres chefs, je les menai sur mon vaisseau où je les traitai avec honnêteté. Bientôt on me rapporta une partie de ce qu'on n'avait volé, & on me promit le reste le lendemain. Alors je relâchai les chefs.

Je descendis ensuite à terre pour observer encore les habitudes de ces insulaires: les étrangers que les fetes, ou la curiosité de nous voir; ou le désir de commercer avaient rassemblés, vi-

vaient sous des hangards faits à la hâte, ou sous des arbres & des buissons ; nous rencontrâmes une demi douzaine de femmes qui soupaient, deux d'entr'elles recevaient les morceaux que les autres leur mettaient dans la bouche, & j'en demandai la raison ; c'est parce qu'elles avaient lavé chacune un cadavre, & que cette opération ne leur permettait pas de toucher aucun aliment pendant un certain nombre de mois.

Le roi vint sur nos vaisseaux nous inviter à un spectacle qu'il voulait donner : déjà sa toilette était faite, déjà il s'était barbouillé la tête d'un fard rouge ; je descendis, & vis ses gens occupés à planter des poteaux en quarré à des places différentes : on remplit ces espaces d'ignames, & quand elles atteignirent le haut des poteaux, ils placèrent de nouveaux poteaux sur les anciens, & formerent ainsi des pyramides à la hauteur de trente pieds. Au sommet de l'une on mit un cochon vivant, à celui de l'autre deux cochons cuits au four ; nous fumes étonnés de la facilité & de la promptitude avec lesquelles ils éleverent ces pyramides ; ils firent ailleurs des tas d'ignames & de fruits à pain, apportèrent une tortue, du poisson, une piece d'étoffe, une natte, quelques plumes rouges ; c'était un présent que le roi voulait me faire pour surpas-

fer celui que j'avais reçu de Feenou à Hapaeo.  
On fit diverses danses, & les femmes y parurent; on les entremêla de combats; Poulaho même dansa vêtu d'étoffes d'Angleterre, mais cette fête fut moins animée que les précédentes; je dinai dans l'isle, Poulaho s'affit à ma table, mais ne voulut ni manger ni boire; une femme que j'avais invitée à sa sollicitation, ne le lui permettait pas; elle parût être d'un rang supérieur au sien; il mit les mains sous ses pieds, & c'est la seule personne à laquelle nous lui avons vu donner des marques de respect. Était-elle ou reine, ou prêtresse, ou sa mere? nous l'ignorons.

Après cette fête, les insulaires se retirèrent chez eux, les voleurs seuls restèrent pour roder autour de nous; un jour ils dépouillerent deux de mes officiers qui avaient leurs fusils & des marchandises du pays; ils se plaignirent au roi par Omaï; mais Poulaho craignant d'être arrêté comme il l'avoit été, s'enfuit, & tous les chefs s'enfuirent avec lui. Omaï qui avait inspiré mal à propos cette terreur, répara cette faute; il ramena Feenou, & les autres suivirent bientôt son exemple. Ce chef, ainsi que Poulaho me dirent, que lorsque nous voudrions pénétrer dans le pays, il fallait l'en avertir, qu'il nous donnerait des gardes & répondrait de notre sûreté.

Ils avaient raison, & avec cette précaution, on n'a rien à craindre. Feenou fit tout rendre, excepté un fusil qu'il ne put retrouver.

Je préparais mon départ & faisais chercher un canal sûr pour regagner la haute mer ; on le trouva vers le levant, mais on ne pouvait s'en servir qu'avec un vent favorable : nos vaisseaux étaient réparés, pourvus de tout ce qui était nécessaire, & je n'étais plus retenu que par le désir d'observer une éclipse le 5 du mois de Juillet. J'employai le tems qui me restait encore à visiter le pays. J'allai voir le village de Mooa, où le roi réside ; je vis des pêcheurs qui avec un filet triangulaire prenaient beaucoup de poissons, deux côtés du triangle étaient étendus sur des bâtons, & la pointe était un sac où le poisson se jetait : ils le plongent à diverses reprises dans un bas-fond qu'ils ont entouré d'un long filet, & ont bientôt épuisé cet espace ; ils en cherchent alors un autre. Poulaho me conduisit dans une de ses maisons, située au milieu d'une plantation ; il y fit préparer des ignames & la kava, tandis que j'allais visiter un cimetière ou fiatooka ; c'était celui du roi ; on y voyait quatre maisons assez grandes situées sur une espèce de colline ; l'une d'elles était placée sur une esplanade de trois pieds de hauteur, longue de 28 pas, large de 24, les au-

tres étaient  
de jolis ca  
larges plac  
de ces éd  
maît deux  
un moye  
qui s'y tro  
s'avancer  
raissent f  
l'éperon t  
doute la  
était ent  
parsemé  
au cypre  
avec le  
donnait  
jusqu'à  
marque  
le pays  
fruits. I  
cultes,  
& s'élev  
du poin  
l'isle fo  
partie  
vrait d  
reux :  
mais l'a

tres étaient aussi sur de petits mondrains couverts de jolis cailloux mobiles; le tout était ceint de larges plaques de corail taillées proprement; l'un de ces édifices, ouvert à l'un des bouts, renfermait deux bustes grossièrement façonnés; c'était un moyen de rappeler le souvenir de deux chefs qui s'y trouvaient ensevelis: les habitans n'osèrent s'avancer au-delà du seuil; ces monumens paraissent servir à plusieurs générations. J'y vis l'éperon sculpté d'une pirogue d'Otahiti, que sans doute la mer y avait jeté: le pied de la colline était entouré d'une large enceinte de gazon & parsemé des arbres appelés *étoa*, qui ressemblent au cyprès. Après le diner, je parcourus le pays avec le roi; il défendit qu'on nous suivit, & ordonnait de s'asseoir à ceux que nous rencontrions; jusqu'à ce que nous eussions passé; c'était une marque de respect réservée à lui-même. Par-tout le pays était cultivé, par-tout on y voyoit des fruits. Il n'y avait que des bois qui fussent incultes, mais non inutiles; la campagne y est unie, & s'élève insensiblement en s'éloignant de la mer: du point le plus élevé, je vis la ceinture de l'isle formée par les rochers de corail, dont la partie découverte, trouée, hachée, se recouvrait de terreau, de plantes & d'arbres vigoureux: nous vîmes des étangs & de petits ruisseaux, mais l'eau en est puante.

Nous revinmes à la nuit, nous soupâmes d'un cochon, de poissons & d'ignames, le tout très-bien apprêté ; & nous nous couchâmes sur le plancher couvert de nattes : le roi, plusieurs habitans couchèrent dans la même maison, se leverent avant le jour, causerent au clair de la lune, fortirent un moment au soleil levant, & revinrent préparer leur liqueur ; ils en boivent tous les matins. Ensuite nous accompagnâmes le roi à une cérémonie funèbre d'un de ses fils mort. Il avait une nouvelle piece d'étoffe sur laquelle il mit une natte deguenillée, qui avait servi à ses pères dans une occasion semblable. Son cortège était sous le même accoutrement ; mais leurs nattes paraissaient moins vieilles. La marche s'ouvrait par dix personnes qui avaient un rameau vert autour du cou ; Poulaho le tint à la main jusqu'au lieu du rendez-vous. On entra dans un petit enclos où était une jolie maison ; un homme assis en gardait la porte ; là chacun ôta son rameau & le jeta : le roi s'assit, ses sujets l'imitèrent ; cent vieillards affublés comme le roi se joignirent à la troupe ; on fit gravement la kava, on la buvait dans des feuilles de bananier qu'on jetait à terre lorsqu'elles étaient vuides, que les domestiques relevaient pour les faire remplir de nouveau ; tous gardaient le silence ; enfin on se

... ..

leva, on fa  
La kava  
soin autou  
ou sept pi  
de larges  
de la raci  
rejette da  
l'eau, on  
ôte la par  
tans : e  
gourdiffe  
vent sou  
désagréab  
cer & fr  
Nous  
fouilla,  
theurs c  
que les  
il m'ava  
dans la  
de nous  
mâtre ;  
par des  
d'autres  
rocher  
n'est p  
bragée

leva, on se dispersa & la cérémonie fut terminée.

La kava est une espèce de poivre cultivée avec soin autour des maisons ; la plante s'élève à six ou sept pieds, se hérissé de branches chargées de larges feuilles cordiformes : on ne se sert que de la racine qu'on brise, & qu'on mâche ; on la rejette dans un vase de bois où l'on verse de l'eau, on mêle le tout avec les mains, on en ôte la partie fibreuse, & on la distribue aux assistans : cette liqueur éivre ou produit l'engourdissement de l'opium ; les habitans en boivent souvent, & cependant elle a un goût si désagréable qu'ils ne la boivent pas sans grimacer & frissonner.

Nous revinmes au vaisseau avec le roi qui fouilla, & pillà sans besoin les pirogues des pêcheurs qu'il trouva sur sa route ; il semble ainsi que les chefs disposent en maîtres des propriétés : il m'avait dit qu'on trouvait de la bonne eau dans la petite isle d'Onewy, située à une lieue de nous, & j'y descendis, mais l'eau était saumâtre ; l'isle est inculte, & n'est fréquentée que par des pêcheurs ; elle a des cocos, des étoas, d'autres plantes encore, & près d'elle un large rocher de corail, qui repose sur une base qui n'est pas le tiers de sa circonférence déjà ombragée par des arbres.

Tout avait été tranquille pendant mon absence ; mais après mon retour nous fûmes inquiétés ; huit insulaires attaquèrent quelques - uns de nos gens qui sciaient des planches ; ceux - ci tirèrent , en blessèrent un , firent les autres prisonniers , & je les fis punir ; ma sévérité & l'effet du fusil semblaient les contenir davantage. Deux de mes officiers firent une promenade avec le frère du roi ; ils virent qu'on tuait les cochons en leur portant des coups multipliés sur la tête , qu'on leur enlève les foies avec des morceaux de bambou fendus qui leur servent aussi de couteaux ; que les districts qui dépendent des cimetières demeurent en friche ; ils observerent des étoas couverts d'une multitude de chauve - fouris qui avaient trois pieds d'envergure & faisaient un bruit désagréable ; ils assisterent à une cérémonie funéraire semblable à celle que nous avons décrite , à l'exception qu'ici les insulaires se donnerent de petits coups de poing sur les joues : ils couchèrent avec eux , & observerent que les chefs se faisaient donner des coups légers avant & pendant leur sommeil : ce sont des femmes qui font cette opération qu'ils nomment *Tooge-Tooge* ; elles les frappent vivement sur les jambes avec les poings jusqu'à ce qu'ils s'endorment ; elles affaiblissent & ralentissent ensuite leurs coups.

en laissant  
cent & les  
veiller : c'e  
serait pour  
Je ne pus  
de , parce  
une, peut-ê  
me parut  
départ , j  
fixait les  
le choix  
fayence ;  
deux des  
de le rep  
dans les  
quel il la  
qua'lors  
sa person  
couvrir l  
serait lav  
toucher  
refusant  
Nous  
clipse ; r  
mes tou  
nous pr  
L'isle



en laissant quelques intervalles ; elles les renforcent & les multiplient dès qu'ils paraissent se réveiller : c'est un soporifique pour eux , il ne le ferait pour nous qu'après une longue habitude. Je ne pus laisser dans cette isle une poule d'inde , parce qu'il en périt , & que j'en réservais une , peut-être mal-à-propos , pour Otahiti , où l'on me parut la voir avec indifférence. Avant mon départ , je vis que le roi qui dînait avec moi fixait les assiettes avec attention ; je lui offris le choix d'en emporter une , ou d'étain ou de fayence ; il préféra la première. Il m'indiqua deux des usages auxquels il la destinait : l'un était de le représenter à Tongataboo quand il irait dans les autres isles , à la place du vase dans lequel il lavait ses mains , & qui avait reçu jusqu'alors le tribut d'hommages qu'ils rendent à sa personne ; l'autre était de s'en servir pour découvrir les voleurs : il soutint qu'après qu'il s'y ferait lavé les mains , le voleur qui oserait le toucher tomberait mort dans l'instant ; & qu'en refusant de s'approcher , il se décelait.

Nous ne pûmes observer qu'imparfaitement l'éclipse ; mais après l'avoir suivie , nous embarquâmes tout ce qui était encore sur l'isle , & nous nous préparâmes à mettre à la voile.

L'isle Tongataboo ou Amsterdam , a 20 lieues de

tour : au midi elle offre des rochers de corail haute de huit à dix pieds ; au nord elle est ceinte de bas fonds & d'isles ; la côte est basse & sablonneuse ; elle est unie & fort peu élevée, son paysage n'a pas les charmes variés d'un mélange de collines, de vallées, de plaines, de ruisseaux & de cascades ; mais par-tout il offre l'image de la fertilité ; la verdure y est perpétuelle : elle est ornée de divers arbres, tels que les cocotiers, le boogo espèce de grand figuier à feuilles étroites & épointées, le pandanus, l'hibiscus & quelques autres qui se rapprochent des arbrisseaux ; il y a une foule de jolis points de vue. Le climat y paraît assez variable ; le vent le plus commun souffle entre le levant & le midi ; s'il est modéré, le ciel est serein ; s'il est fort, le ciel se couvre & il pleut ; les végétaux s'y succèdent avec rapidité, & la végétation n'y est jamais arrêtée.

L'isle repose sur un roc de corail ; il n'y a point d'autres pierres, si l'on en excepte le caillou bleu qui orne les cimetières, & une pierre noire & luisante dont les habitans font leurs haches, qui encore paraissent venir d'ailleurs. Le corail perce encore en quelques endroits la terre ; par-tout la terre noire & friable & assez profonde : les parties basses sont sablonneuses, mais produisent des arbrisseaux vigoureux. On y cultive la banane

mane dont  
pain, le j  
ne, une  
d'ignames  
et assez pe  
nawhaba  
& le jeege  
l'un est fo  
en éventar  
noix rond  
second a  
choux de  
de feuille  
long de d  
insipide &  
commune.  
qui produi  
leur d'une  
immédiate

Tongat  
gourdes,  
en petites  
chons, de  
que nous  
& d'autres  
que distar  
grosse &

Tomc A

trane dont on compte quinze variétés, le fruit à pain, le *jambu pecevee* qui est une espece de prune, une multitude de *shaddeeks*, deux especes d'ignames, l'une noire, l'autre blanche; celle-ci assez petite, celle-là très-grosse; la *kappe*, la *manwaba* qui ressemble à nos patates, le *talo*, & le *jeege*. On y voit trois especes de palmier, l'un est fort élevé, a de larges feuilles disposées en éventail, & produit des grappes de petites noix rondes, dont l'amande est très-dure; le second a les feuilles découpées & produit des choux de trois à quatre pieds de long, garnis de feuilles au sommet, & un fruit à la base long de deux pouces, renfermant une amande insipide & tenace; la troisieme, qui est la plus commune, est un arbre long de cinq à huit pieds, qui produit une multitude de noix ovales de la grosseur d'une pomme de renette, lesquelles croissent immédiatement sur le tronc parmi les feuilles.

Tongataboo est riche en cannes à sucre, en gourdes, en bambous, en fouchets des Indes, en petites figues. Ses quadrupèdes sont des cochons, des rats, quelques chiens nés de ceux que nous y avons laissés quatre ans auparavant, & d'autres qu'on a tiré de Feejee, isle à quelque distance de celle-ci: la volaille y est fort grosse & y est domestique.

On y voit des perroquets dont le dos & les ailes sont d'un vert assez faible, la queue blanchâtre & le reste du corps couleur de chocolat; des perruches de la grandeur d'un moineau, d'un beau vert jaunâtre, ayant le sommet de la tête d'un azur brillant, le cou & le ventre rouge; une autre semblable à la colombe, qui a le haut de la tête & les cuisses bleues, le cou, la partie inférieure de la tête & une partie du ventre cramoisi & le reste d'un joli vert; des chouettes, des coucous, de petits martins pêcheurs d'un bleu verdâtre, ayant un colier blanc; une espece de grive qui a deux cordons jaunes à la racine du bec, & qui est le seul oiseau chantant de l'isle; il remplit les bois de son ramage mélodieux au lever de l'aurore, le soir, & à l'approche du mauvais tems.

On y trouve aussi des râles d'un gris tacheté ayant le cou brun, de la grandeur du pigeon; une autre espece au plumage noir, aux yeux rouges, de la grosseur d'une alouette; une espece de gobe-mouche; une très-petite hirondelle; trois especes de pigeons, dont l'une est le ramier cuivre; le second, d'un vert pâle aux dos & aux ailes, a le front rouge & est la moitié plus petit; le troisieme plus petit encore, est d'un brun pourpre au-dessus, blanchâtre au-dessous.

Ses  
fons b  
les no  
blanch  
plomb  
bleuâtre  
On y  
pieds,  
pions,  
teignes  
y a co  
y nou  
le poiss  
ces; pa  
grosse  
mes, e  
des cra  
dont d  
en bra  
Le v  
toboo,  
fête qu  
rendim  
cette se  
liers, &  
A di  
au mil

Ses oiseaux marins sont les canards , les hérons bleus & blancs , les oiseaux du tropique , les noddies communs , les hirondelles de mer blanches ; une autre espece nouvelle couleur de plomb , qui a la tête noire ; un petit coulis bleuâtre , un grand pluvier tacheté de jaune. On y trouve des serpens de mer longs de trois pieds , variés d'anneaux blancs & noirs , des scorpions , des centipèdes ; des lézards ; de belles teignes , des papillons , de grosses araignées : on y a compté cinquante especes d'insectes. La mer y nourrit des mulets , des poissons perroquets , le poisson d'argent , des soles , & d'autres especes ; parmi ces coquillages sont le marteau , la grosse huitre dentelée , des cônes , des panames , des huitres perlières , des étoiles de mer , des crabes , des écrevisses , des coraux variés , dont deux sont rouges , l'un tubuleux , l'autre en branches.

Le vent nous força de rester encore à Tongatoboo , & ce délai nous permit d'assister à une fête qui devait se donner à Mooa. Nous nous y rendimes : le roi s'y trouvait déjà ; on devoit dans cette solemnité revêtir son fils de privilèges particuliers , & sur-tout de celui de manger avec son pere.

A dix heures ; les Insulaires se rassemblèrent au milieu d'une prairie qui est en face de l'édi-

fice dont j'ai parlé; à l'extrémité d'un des chemins qui y conduisent, nous vîmes des hommes armés de piques & de massues, qui chantaient constamment une petite phrase avec le ton de la détresse, & semblaient demander quelque chose; ces chants durèrent une heure, pendant laquelle une multitude d'Indiens vinrent déposer une igname placée au milieu d'une perche, aux pieds de ceux qui psalmodiaient si tristement. Puis le roi & le prince étant arrivés dans la prairie, chaque perche fut relevée, mise sur les épaules de deux hommes, & on forma de ces couples des compagnies; un guerrier se mit à la tête de chacune, d'autres se placèrent sur les côtés, & tous traversèrent le lieu de la scène d'un pas pressé: la procession était terminée par un Indien portant sur une perche un pigeon vivant: elle s'arrêta au cimetière placé sur la petite montagne, & on forma deux tas des ignames.

Comme il nous sembla que notre présence les gênait, nous nous retirâmes, & revînmes bientôt rejoindre le roi qui nous recommanda de ne pas laisser sortir nos marins de leur canot, de peur qu'ils ne fussent tués; qu'il fallait nous retirer nous-mêmes, mais qu'il nous placerait dans un lieu d'où nous pourrions tous voir. J'essayai de m'approcher & de pénétrer au travers de la

foule :  
des élé  
retrogr  
roi. N  
chargé  
ou qua  
mes,  
affaibl

Le r  
de la  
taient  
avec r  
tes les  
la vue  
tes qu  
dessus  
efforts  
teaux.  
on fit  
scène  
dues,  
feyai  
firent  
sion d  
nonça  
puis l  
le roi

foule ; mais les cris des Indiens , leurs prieres , des espions qui me suivaient par-tout , me firent retrograder , & je me rendis à la plantation du roi. Nous y vîmes défilér les couples d'Indiens , chargés d'un bâton auquel était suspendues trois ou quatre baguettes : elles représentaient les ignames , & les couples qui les portaient semblaient affaîlés sous le poids.

Le roi nous plaça derrière une palissade voisine de la prairie , où tous les mouvemens s'exécutoient ; plusieurs autres insulaires s'y trouvaient avec nous ; mais j'apperçus qu'on avait pris toutes les précautions possibles pour nous masquer la vue ; les palissades étaient nouvelles & si hautes que le plus grand homme n'aurait pas vu par dessus ; nous trouvâmes le moyen d'éluder leurs efforts en y faisant des ouvertures avec nos couteaux. Dès là nous vîmes bien du mouvement ; on fit des discours , des femmes parurent sur la scène portant des piéces d'étoffes blanches étendues ; le roi , le prince allaient , venaient , s'asseyaient ; deux hommes avec des rameaux verts firent diverses cérémonies , & la grande procession défila encore , tandis que trois hommes prononçaient quelques phrases d'un ton languissant ; puis l'assemblée se dispersa. Nous soupâmes avec le roi qui s'énivra de notre vin & de notre eau

de vie ; tout le monde se coucha ; à deux heures du matin les Indiens se leverent & se répandirent dans la campagne, Poulaho demeura, & une femme vint le macer ; il dormit jusqu'à onze heures entre les mains des femmes ; je fis au prince le présent d'un habit complet , dont il parut vain ; nous dinâmes , & la cérémonie du jour précédent recommença bientôt.

Résolu de chercher à découvrir le sens de ces cérémonies qui me semblaient figurées , je n'écoutai plus ceux qui voulaient m'arrêter ; malgré les insultes , je m'avançai sur le lieu où tout s'exécutait ; je me donnai de la peine en vain ; des discours graves ou plaisans , beaucoup de mouvemens , d'agitations , de longues processions où les couples étaient fréquemment chargés d'une feuille de cocos , des hommes qui s'arrachent des poissons , des especes de chants & de combats , c'est tout ce que je pus voir ; mais c'était une énigme pour moi , dont je ne pus saisir le mot , & peut-être n'en a-t-elle point. Je ne pus parvenir même à observer tout sans les imiter , sans me dépouiller jusqu'à la ceinture , & répandre mes cheveux flottans sur mes épaules.

On appelle cette cérémonie *natche* ; il paraît que les ignames qu'on y porte sont consacrées à

l'Otooa ,  
une plus  
être étal  
noiffaien  
sacrifier  
bas peu  
les moe  
en faire  
dire qu  
minera

Le te  
partir ,  
je dem  
monie f  
à Midd  
mais je  
précieu  
dans l'  
quels j  
de rac  
deux l  
crois l

La r  
opposé  
libres  
réunir



P'otooa, ou à la divinité. On en devait célébrer une plus solennelle, trois mois après, où devaient être étalés tous les tributs des isles qui reconnoissaient Poulaho pour leur roi ; on y devait sacrifier des victimes humaines, choisies dans le bas peuple ; sacrifice barbare, qui contraste avec les mœurs de ce peuple humain : je voulus leur en faire sentir l'atrocité, ils se bornèrent à me dire que tel était l'usage & que l'Otooa exterminerait le roi si l'on ne s'y conformait pas.

Le tems était devenu favorable, & je voulus partir, c'était le 10 Juillet. Poulaho désira que je demeurasse pour assister encore à une cérémonie funéraire, il promettait de m'accompagner à Middelbourg, nommé *Eooa* par les habitans ; mais je craignis de laisser échapper des momens précieux, & je mis à la voile, après avoir déposé dans l'isle les quadrupèdes dont j'ai parlé, auxquels j'ajoutai un vertrat & trois jeunes truies de race anglaise ; je donnai aussi à Feenou deux lapins, l'un mâle & l'autre femelle : je crois leur avoir fait un présent utile.

La marée nous favorisa jusqu'au lieu où les flots opposés, reprimés d'abord dans des canots étroits, libres dans une espèce de lagune, viennent s'y réunir ; la profondeur de cette lagune, les bas-

fonds, les rochers qui en font voisins, rendent ce passage dangereux, & après nous en être tirés, je vins jeter l'ancre sous la côte de Tongataboo : le lendemain nous vinmes à Eooa ; J'y descendis pour chercher de l'eau douce, qui était la seule provision dont nous avions besoin ; j'eus même assez de peine à en trouver, mais elle était dans l'intérieur de l'isle, & plutôt que d'entreprendre un travail long & fatiguant, je me contentai de celle que j'avais. J'y déposai un bélier & deux brebis que je confiai à Toofa, mon ami en 1773 ; il n'y a pas de chiens dans cette isle, & les moutons s'y reproduiront en paix. On nous y vendit des ignames, mais peu de cochons.

Eooa présente un aspect différent des isles que nous venions de parcourir ; leur surface aplaniée n'offre que des arbres à ceux qui les contemplent de la mer ; mais ici la terre s'élève, elle présente un coup d'œil étendu où l'on distingue des bocages à des distances irrégulières & séparés par de vertes prairies : la côte en est bordée d'arbres & de cabanes qu'ils ombragent ; & les cocotiers y sont superbes.

Nous allâmes dans un après-midi sur la partie la plus élevée de l'isle, au travers de vallées, de collines semées de rocs de corail caverneux,

& d'une  
platte for  
corail qu  
fulaires s  
de là est  
ruisseau  
pluies. I  
mante, l  
d'arbres,  
un riche  
plus anim  
aurai rép  
inutile au  
ici une e  
fougere a  
de la mer  
Lorsqu  
fulaires a  
l'un d'ent  
& cassé u  
la punitio  
délit avec  
fienne ; l  
coups de  
Je sem  
des grains  
soins ne

& d'une argile rougeâtre. Sur la hauteur est une platte forme ronde, soutenue par un mur de corail qu'on y a porté à force de bras. Les infulaires s'y rassemblent pour boire la kava; près de là est une source excellente, & plus bas un ruisseau qui parvient à la mer dans le tems des pluies. De là on jouit d'une perspective charmante, les plaines, les prairies ornées de touffes d'arbres, entremêlées de plantations, présentent un riche tableau, & j'espérai qu'il serait un jour plus animé par les troupeaux d'animaux que j'y aurai répandu; je me flattai de n'avoir pas été inutile au bonheur de ses habitans. On trouve ici une espece d'Acrosticum, la Melastoma & la fougere arbre, qui ne se trouve point plus près de la mer.

Lorsque je fus de retour, j'appris que des infulaires avaient donné des coups de massue à l'un d'entr'eux, qu'ils lui avaient ouvert le crâne & cassé une cuisse: ce traitement barbare était la punition infligée à l'homme surpris en flagrant délit avec une femme d'une classe supérieure à la sienne; la femme en est quitte pour de légers coups de bâton.

Je semai dans cette isle des pommes de pin, des graines de melons & d'autres végétaux: ces soins ne seront pas sans fruit, si le passé est un

gage de l'avenir : car on m'y donna des turneps à diner , plante que j'y avais semée il y avait quatre ans.

Toofa me fit un présent de fruits & d'ignames, & me donna le spectacle de divers combats au bâton , à la lutte , au pugilat ; & voulut m'offrir celui d'une danse de nuit ; mais elle fut troublée par les vols qu'on fit à un Anglais qu'on dépouilla ; je m'emparai de deux pirogues & d'un gros cochon pour les forcer à la restitution ; & je réussis ; mais les danseurs furent dispersés. Je pardonnai au coupable , je donnai des présens au chef , & je partis.

A peine avions-nous déployé les voiles , qu'une pirogue à voile aborda dans Eooa , & qu'on m'envoya dire qu'elle apportait un ordre de Poulaho , pour qu'on me fournit des cochons ; mais je croyais avoir assez de provisions , & j'étais en mer ; ce furent les raisons qui me déterminèrent à ne pas retourner sur mes pas. Je continuai donc ma route , & les insulaires après avoir continué les échanges aussi longtems qu'ils le purent , s'en retournerent dans leur isle.

Nous nous éloignâmes avec regret ; car ces isles nous avaient été utiles , & leur bon peuple nous avait intéressé ; nous y avions accru nos provisions , nos bestiaux avaient repris de la vi-

gueur dans  
des semenc  
le philosop  
sans utilité  
bienfaisans.  
rageux de  
des limes ,  
ches , des  
Leurs ignar  
sur la mer  
vaisés. L'ea  
dit qu'il y :

Tongatab  
assez vaste ,  
qu'il renfer  
vées , & 3  
Très-proba  
les isles K  
ce nombre  
envoyé un  
fine de cel  
gé une ma  
vait être l  
nous avon  
doit être l  
Hamo  
fidérables .

gueur dans leurs pâturages , & nous avions jeté des semences de nouvelles richesses. Peut-être le philosophe ne considérera pas sans plaisir & sans utilité les mœurs de ces hommes doux & bienfaisans. On peut y faire un commerce avantageux de denrées pour des clous , des haches , des limes , des étoffes rouges , des toiles blanches , des miroirs , des grains de verre bleus. Leurs ignames sont excellentes & se gardent bien sur la mer ; les autres denrées ne sont pas mauvaises. L'eau pure & douce y est rare ; mais on dit qu'il y a un beau ruisseau dans Kao.

Tongataboo est comme le chef de cet Archipel assez vaste , car les habitans nous firent entendre qu'il renfermait 150 isles , dont 15 étaient élevées , & 35 d'une étendue assez considérable. Très-probablement les isles Williams de Tasman, les isles Keppel & Boscawen de Wallis sont de ce nombre : Poulaho me dit qu'un vaisseau avait envoyé un canot vers l'isle *Neeoatabootaboo* , voisine de celle de *Kootahee* , & qu'il y avait échangé une massue pour cinq clous ; ce vaisseau pouvait être le Dauphin , & ces isles celles que nous avons nommées plus haut : l'isle Boscawen doit être Kooatahée.

Hamoà , Vavaoo & Feejée sont les plus considérables dont on nous ait parlé ; on les dit plus

grandes que Tongataboo; la seconde a de hautes montagnes, un ruisseau d'eau douce & un havre commode. Poulaho voulait m'y conduire; mais je n'avais plus de tems à y perdre. Hamoa est la plus grande de toutes; elle a des havres, de l'eau douce, des productions variées; c'est de ses habitans que Tongataboo a pris ses danses & ses danses; on les y imite encore dans la construction des maisons. Feejée est une terre élevée & fertile, riche en porcs, en chiens, en volaille, en racines & en fruits; elle ne dépend pas de Poulaho qui les craint dans les guerres qu'il soutient souvent avec elle; ses habitans manient avec dextérité l'arc & la fronde; ils mangent leurs ennemis vaincus, & ont plus de pénétration & d'activité qu'eux; ils font des massues & des piques sculptées avec adresse, des étoffes à compartimens, des nattes dont les couleurs sont mêlées avec goût, des pots de terre & d'autres meubles. On nous dit qu'une pirogue met trois jours à se rendre de Tongataboo à Feejée; & ces pirogues, par un vent modéré, font 7 mille dans une heure, & ne comptent par jour qu'un espace de tems de dix à douze heures: on voit par-là que la distance entre ces deux isles est d'environ soixante & dix lieues.

Tongataboo a le meilleur havre de toutes les

elles que je  
eau; la situ  
groupe, e  
Ormai sembl  
maître les n  
peuple qui l  
dans nos qu  
méprisés; se  
férentes des  
qu'il nous e  
instruisit. L  
sient pas a  
geaient pas  
qu'à force  
parvenus à  
que nous a  
Les habit  
& bien faits  
musculeux;  
traits font  
des nez aq  
presque tou  
des femmes  
c'est sur-tou  
bres qu'on  
proportionn  
artistes; ell

elles que je connais; Annamoka a la meilleure eau; la situation de cette dernière, au centre du groupe, est la plus favorable au commerce. Omai semblait devoir nous aider à mieux connaître les mœurs, la religion, la politique du peuple qui les habite; mais nous nous trompions dans nos questions, & il faisait lui-même cent méprises; ses idées étaient trop bornées, si différentes des nôtres, & ses explications si confuses, qu'il nous embrouilla plus souvent qu'il ne nous instruisit. Les habitans eux-mêmes, ou ne faisaient pas attention à nos demandes, ou ne jugeaient pas à propos d'y répondre, & ce n'est qu'à force de persévérance que nous sommes parvenus à étendre nos idées au-delà de celles que nous avions acquises.

Les habitans sont d'une stature moyenne, forts & bien faits; ils ont les épaules larges; ils sont musculeux; plusieurs ont une belle figure, leurs traits sont variés; on y voit des nez épattés & des nez aquilins, peu ont les lèvres épaisses, presque tous ont les yeux beaux. La physionomie des femmes les fait quelquefois reconnaître, mais c'est sur-tout à la forme arrondie de leurs membres qu'on les distingue; leur corps est si bien proportionné qu'il pourrait servir de modèle aux artistes; elles ont les doigts petits, celles qui ne

s'exposent pas au soleil, n'ont que le teint olivâtre. Les dartres paraissent être la maladie la plus commune de ce peuple; elles y dégénèrent en ulcères, & quelques-uns en perdent le nez; mais rarement les maladies les empêchent de sortir de chez eux, & ils ne connaissent point celles de l'indolence, & d'une manière de vivre contraire à la nature.

Leur contenance est gracieuse & calme, leur démarche ferme, leur accueil ouvert; leur physionomie annonce la douceur & la bonté, unies à de la franchise & de la gaieté; ils mettent la plus grande honnêteté, la plus grande confiance dans leur commerce. Ils volaient, mais ne volaient que nous, & c'est un peu notre faute, puisque nous excitons vivement leur cupidité; c'est la curiosité, c'est souvent un désir enfantin qui cherche à se satisfaire, qui se satisfait avec la plus grande dextérité. Mais je ne m'étendrai pas davantage sur leurs mœurs, j'en ai parlé ailleurs. Ajoutons seulement un mot, sur leurs femmes, sur leur religion & leur gouvernement.

Leurs occupations ne sont pas pénibles & sont renfermées dans l'intérieur de leurs maisons; c'est là qu'elles fabriquent leurs étoffes, qu'elles font des peignes, de petits paniers; qu'elles entraînent des grains de verre. Tous les autres tra-

voux sont  
siment l'  
des conce  
une espec  
époux, q  
devraient

Nous r  
religion;  
pourraien  
comme u  
loigner se  
dans mon  
petits doi  
se croient  
que leur  
dra la fan  
de pierre  
tilée pour  
du bas-p  
petit doig  
est malac  
fection,  
chefs?

Leurs  
raient cre  
de la Div  
après leu



vaux font du ressort des hommes ; les deux sexes aiment l'oïfiveté à se réunir ; les femmes y font des concerts de voix, les hommes en font avec une espece de flûte ; elles font très-fidèles à leurs époux, qui ne les estiment pas autant qu'elles devraient l'être.

Nous ne pouvons dire s'ils ont des idées de religion ; la durée & l'universalité de leurs deuils pourraient faire penser qu'ils regardent la mort comme un grand mal, & ce qu'ils font pour l'éloigner semble le prouver mieux encore : j'appris dans mon dernier voyage, qu'ils se coupent les petits doigts lorsqu'ils ont une maladie grave, & se croient en danger de mourir ; ils supposent que leur Dieu, touché de ce sacrifice, leur rendra la santé ; ils se les coupent avec une hache de pierre ; la dixieme partie des habitans est mutilée pour ce motif : quelquefois même des gens du bas-peuple se coupent une des jointures du petit doigt, lorsque le chef dont ils dépendent est malade : est-ce par superstition ? est-ce affection, ou l'effet de la tyrannie qu'exercent les chefs ?

Leurs cérémonies funèbres ou religieuses feraient croire qu'ils cherchent à mériter la faveur de la Divinité, & à mériter d'être heureux même après leur mort. Ils m'ont paru avoir peu d'idée

des peines d'une autre vie , & cependant ils n'oublient rien de ce qui peut mériter la faveur de leur Dieu. Ils donnent le nom de *Kallafoo-tonga* à l'Être suprême ; ils croient qu'il est une femme , qu'elle réside au ciel & dirige le tonnerre ; les vents & la pluie ; que les récoltes sont mauvaises , parce qu'elle est fâchée ; qu'alors les hommes , les animaux souffrent & meurent ; que l'ordre naturel ne se rétablit que lorsque sa colere est dissipée , & ils font tout pour l'appaiser. Ils admettent des divinités inférieures, un *Toofooa-Booolootoo* qui est Dieu des nuages & des brouillards ; un *Talleteboo* qui habite dans les cieux ; un *Footafooa* & une *Fykaoa-Kajeea* , mari & femme qui sont les visirs du grand Dieu.

Toutes les isles ne paraissent pas avoir le même système religieux , ils ne donnent pas même un nom semblable à leur Divinité : ainsi le Dieu suprême pour les habitans d'Happaee est *Alo-alo* ; & il y a des isles qui adorent des divinités particulières ; toutes se font des idées absurdes sur la puissance & les attributs de ces Dieux.

Les habitans de ces isles se font cependant des idées assez justes de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame ; ils lui donnent le nom de vie ou de principe vivant ; ils l'appellent *Otooa* , ou être invisible ;

invisible :  
chefs v  
too , ou  
que le p  
néral des  
Feejee ;  
& qu'on  
autrefois  
mangées  
des cime

Ils n'a  
frent à le  
& des fru  
dant ils f  
Leurs M  
tems des

La sub  
ble au re  
est le ma  
cependan  
traverser  
en parais  
la vie du  
chefs.

Tonga  
de distric  
& y rend  
Tome

invisible: ils disent qu'à la mort les ames de leurs chefs vont dans un endroit nommé *Boolootoo*, où elles rencontrent le dieu *Gooleho*; que le pays de ce dieu est le rendez-vous général des morts, qu'il est situé au couchant de *Feejee*; qu'alors on n'est plus soumis à la mort, & qu'on y trouve tous les alimens qu'on aime autrefois: les ames des gens du peuple sont mangées par l'oiseau *Loata* qui voltige autour des cimetières.

Ils n'adorent aucun objet visible, & n'offrent à leurs dieux des cochons, des chiens, & des fruits que d'une manière figurée: cependant ils font à ces dieux des sacrifices humains. Leurs *Moraïs* ou *Fiatookas*, sont en même tems des temples & des cimetières.

La subordination qui régné entr'eux, ressemble au régime féodal de nos ancêtres. Le roi est le maître de la propriété de ses sujets, & cependant son pouvoir est limité; les chefs traversent souvent les desseins de leur roi; ils en paraissent indépendans; mais les biens & la vie du menu peuple sont à la merci de ces chefs.

*Tongataboo* est divisée en un grand nombre de districts; un chef préside sur chacun d'eux & y rend la justice; il en tire des subsides,

le peuple les nomme seigneurs du soleil & du firmament ; la famille du roi prend le titre d'un de leurs dieux qui est son protecteur & fut peut-être un de ses ancêtres. Le roi n'a point d'autre titre que celui de *Tooe-Tonga*. Tout, devant les chefs, prend l'air de la plus grande décence ; quand ils s'asseient, leur suite s'asseie aussi, en formant un cercle qui laisse un espace libre entre eux & lui ; si un sujet veut lui parler, il s'assied à ses pieds, fait sa demande en peu de mots, & disparaît quand il a reçu la réponse. Mais si le roi parle à un de ses sujets, celui-ci répond du lieu où il se trouve ; mais toujours assis : être debout devant lui ferait une grossièreté. Si un chef harangue, on l'écoute en silence ; s'il commande, on obéit avec joie.

Le roi n'est pas le plus puissant par ses domaines, mais il l'emporte sur tous les chefs par sa dignité ; il n'a point le corps piqueté, il n'est pas circoncis comme le peuple ; quand il se montre, tout s'assèye, tout doit être au niveau de ses pieds. S'il marche, il est souvent contraint de s'arrêter pour se laisser toucher les pieds, & il est des lieux où l'on ne se sert pas de quelque tems de la main qui a touché le pied royal ; on ne le peut qu'après s'être

lavé. Un  
le roi l  
verain e  
il ne pe

Mais  
toujours  
Générali  
punir le  
pection  
venait u  
Peut-être  
coutume

que Fe  
Quoi  
répandu  
élève ja  
tous les  
diverses  
ont fou  
vassaux  
ses bien  
abandon  
Le fils  
vient p

La, fa  
occupe  
tems ;

lavé. Une femme impure cesse de l'être quand le roi lui a baisé les deux épaules; si ce souverain entre dans la maison d'un de ses sujets, il ne peut plus l'habiter.

Mais ces marques de respect ne sont pas toujours celles du pouvoir; Feenou qui était Généralissime, & en même tems chargé de punir les délits envers l'Etat, avait quelque inspection sur le roi; Poulaho disait que s'il devenait un méchant homme, Feenou le tuerait. Peut-être que s'il s'écartait des loix & des coutumes du pays, les chefs le jugeraient & que Feenou ferait exécuter la sentence.

Quoique les îles soumises à Poulaho sont répandues au loin, il ne paraît pas qu'il s'y élève jamais de révoltes, peut-être parce que tous les chefs résident à Tongataboo. Il y a diverses classes de chefs; les plus puissans en ont sous eux qui sont pour ainsi dire, leurs vassaux. On dit qu'à la mort d'un insulaire, ses biens appartiennent au roi; mais il les abandonne ordinairement au fils aîné du défunt. Le fils du roi hérite de son pere, il ne devient pas roi en naissant comme à Otahiti.

La famille du roi s'appelle *Futtasaihes*; elle occupe le trône en ligne directe depuis fort long-tems; elle régnaît déjà quand Tasman aborda

dans ces isles ; on se souvient encore de son apparition avec ses deux vaisseaux.

Il y a des femmes qui paraissent supérieures en dignité à Poulaho ; on leur donne le nom de Tammaha ; la femme devant laquelle ce roi ne voulut point manger & dont il toucha les pieds, était une de ces Tammaha ; elles étaient, nous dit-on, filles de la sœur aînée du pere de Poulaho ; l'âge ou le droit d'ainesse donneraient-ils seuls à ces femmes le rang qu'elles tiennent ?

La langue du peuple de ces isles ressemble beaucoup à celle des peuples de la nouvelle Zélande, de Wateoo, de Mangeea, & d'Ota-hiti. Elle en differe par la prononciation ; elle est assez harmonieuse pour être agréable dans la conversation, assez riche pour rendre toutes les idées de ceux qui la parlent ; ses élémens sont peu nombreux ; les noms ne s'y déclinent pas, les verbes n'y ont pas de conjugaisons ; mais on y trouve les degrés de comparaisons dont se fert la langue latine.

Nous quittâmes Eaoo le 17 Juillet, & nous dirigeâmes vers le levant ; nous essuyâmes une tempête douze jours après notre départ qui déchira nos voiles ; c'était durant la nuit, & plusieurs lumieres qui passaient d'un lieu

à l'autre  
ner qu  
que nou  
perdu u  
découvr  
je le se  
Le 8  
s'offrit  
nous n  
trouvâ  
on en a  
je voy  
tes part  
rogues  
On voi  
renferm  
nous m  
tes ag  
crus q  
cette is  
vais re  
perdre  
cinglan  
Ses  
plus gr  
milles  
le piec

à l'autre sur la Découverte, me firent soupçonner qu'elle était plus endommagée encore que nous ; je fus le lendemain qu'elle avait perdu un de ses grands mâts ; peu après on découvrit que son grand mât était fendu ; je le secourus & le mis en état de me suivre.

Le 8 Août nous découvrîmes la terre qui s'offrit d'abord comme des collines détachées ; nous nous en approchâmes ; mais nous la trouvâmes environnée de rochers de corail ; on en aperçut une autre que je négligeai ; je voyais des insulaires courir en différentes parties de la côte, ils lancerent deux pirogues à la mer & je voulus les attendre. On voulut en vain persuader à ceux qu'elles renfermaient de monter sur le vaisseau ; ils nous montrèrent la côte où leurs compatriotes agitaient quelque chose de blanc, & je crus qu'ils m'invitaient à m'y rendre : mais cette île paraissait peu considérable, je n'avais rien à lui demander & je craignis de perdre un vent favorable. Je m'en éloignai en cinglant vers le nord.

Ses habitans la nomment *Toobouai* ; sa plus grande étendue n'excède pas cinq ou six milles, mais elle a des hautes collines, dont le pied forme une bordure étroite & plate ;

elles sont couvertes de verdure, excepté des rochers escarpés dont le sommet est couvert d'arbres. Les plantations sont plus nombreuses dans les vallées, & la bordure est partout revêtue d'arbres vigoureux & hauts, parmi lesquels on distingue les cocotiers & les étoas. Cette île nourrit des cochons, de la volaille, produit des fruits & des racines. Les habitans parlent la langue d'Otahiti; ceux que nous vîmes étaient forts & robustes; leur teint est couleur de cuivre, & leur chevelure noire & lisse; quelques-uns la portent nouée en touffes au-dessus de la tête, d'autres la laissent flotter sur leurs épaules; leurs visages sont ronds & pleins, peu aplatis; leur physionomie annonce une forte de férocité naturelle; un pagne étroit qu'enveloppait leurs reins & passait entre les cuisses, était tout leur vêtement; plusieurs de ceux qui étaient sur la grève avaient un habit blanc qui leur couvrait tout le corps; des coquilles de perle suspendues sur leur poitrine, étaient leur seul ornement. L'un d'eux souffla constamment dans une conque à laquelle était fixée un roseau long de deux pieds; d'abord il n'en tira qu'un ton, ensuite deux ou trois, & toujours avec la même force. Jamais je n'ai observé

que cett  
ils n'éta  
maient u  
sur l'arr  
tés étaie  
coquilles  
balancie

Le le  
île, no  
Otahiti.  
d'Oheit  
nous pe  
arriver  
de la  
tention  
lui un c  
après e  
jusqu'a  
rouges.  
frere v  
lui do  
nut ce  
trop év  
ses rich  
on n'a  
cocos;  
ne na



que cette conque annonçât la paix ; cependant ils n'étaient point armés. Leurs pirogues formaient une faillie en avant, & se relevaient sur l'arrière qui était sculpté partout ; les côtés étaient sculptés dans le haut, incrustés de coquilles par-tout ailleurs ; chacune avait un balancier.

Le lendemain du jour que je quittai cette île, nous découvrîmes *Maitea*, & peu après Otahiti. Je cherchai à entrer dans la baie d'*Oheitepeha*, mais le calme & les vents ne nous permirent pas d'y pénétrer : des pirogues arrivèrent ; mais ceux qui les montaient étant de la classe inférieure, Omaï y fit peu d'attention, comme eux ne parurent pas voir en lui un compatriote. *Ootée*, son beau-frère, vint après eux, & leur entrevue fut indifférente jusqu'au moment où il montra ses plumes rouges. Alors tout changea de face ; le beau-frère voulut changer de nom avec lui ; Omaï lui donna de ses plumes, & celui-ci reconnut ce don par celui d'un cochon ; on vit trop évidemment que ce n'était pas Omaï, mais ses richesses qu'on s'aimait, & sans ses plumes, on n'aurait pas daigné lui offrir une noix de cocos ; je m'étais attendu que son importance ne naîtrait que de ses trésors, & par eux il

aurait pu se faire respecter, s'il eut consulté la prudence dans sa conduite. Il n'y eut d'entrevue sentimentale que celle avec sa sœur, & ensuite avec sa tante.

J'appris là que deux vaisseaux avaient abordé dans cette île, & y avaient débarqué des cochons, des chiens, des chèvres, un taureau; que ces vaisseaux venaient du port Ruma, (Lima sans doute), que ceux qui le montaient avaient construit une maison & avaient laissé quatre personnes dans l'île, deux prêtres, un domestique, & un autre qu'ils nommaient *Mateema*, & avaient emmené quatre de leurs compatriotes; qu'ils étaient revenus dix mois après, avaient repris leurs compatriotes, & débarqués deux Otahitiens qui seuls étaient encore vivans.

Nos plumes rouges rendirent les échanges extrêmement actifs; on n'estimait qu'elles & les haches. Pendant que chacun s'occupait ainsi, je descendis à terre pour y voir la maison des Espagnols, & un homme qu'on disait être le dieu de *Bolabola*; ce dieu était un vieillard qui avait perdu l'usage de ses membres, & qu'on portait sur une civière; on l'appellait Olla ou Orra; de jeunes bannières étaient placés devant lui; mais je n'ap-

perçus  
autres  
bois, q  
préparés  
& près  
où ils a  
de leur  
III, & I  
faits. P  
dant E  
laient  
des Esp  
dire qu  
J'appris  
Je re  
à mon  
tes per  
l'île; j  
des réc  
des tra  
tems q  
nomifen  
l'excell  
qui no  
froids  
béra p  
ment r

perçus pas qu'on le respectât plus que les autres chefs. La maison Espagnole était de bois, qui paraissaient avoir été apportés tous préparés; elle était divisée en deux chambres, & près de sa façade était une croix de bois, où ils avaient gravé le nom de Jésus & celui de leur roi; j'y gravai aussi celui de George III, & la date des voyages que nous y avons faits. Près de-là était la tombe du commandant Espagnol mort dans l'isle; ils l'appelaient *Oreede*. Quels qu'aient été les motifs des Espagnols pour visiter cette isle, on doit dire qu'ils s'y sont fait estimer & respecter. J'appris qu'Oberea avait cessé de vivre.

Je revins à bord où je voulais persuader à mon équipage de se priver de liqueurs fortes pendant le tems que nous serions dans l'isle; je leur parlai du but de notre voyage, des récompenses qui attendaient nos succès, des travaux qui nous restaient à faire, du tems qu'ils exigeaient, de la nécessité d'économiser dans un climat chaud où l'on avait l'excellente liqueur du cocos, des liqueurs qui nous seraient nécessaires dans les climats froids où nous devons pénétrer: il ne délibéra pas un instant, & approuva unanimement mon projet: je ne lui en donnai plus

que le samedi au soir pour boire à la santé de leurs amis d'Angleterre. J'allai ensuite visiter *Waheia dooa*, prince de la péninsule d'Otaïhiti; on harangua, un orateur & Omaï firent aussi des discours, dont la partie la plus intéressante pour nous, fut celle qui nous apprit que les Espagnols avaient voulu leur persuader de ne plus nous recevoir; mais que bien loin d'y souscrire, ils m'offraient & sa province & tout ce qu'elle renfermait. *Waheia dooa* vint ensuite m'embrasser & changea de nom avec moi. Je le menai dîner sur le vaisseau avec ses amis: il me donna dix ou douze cochons, des fruits & des étoffes; & je tirai des feux d'artifice qui les amusèrent & les étonnèrent.

Quelques-uns de nos gens virent dans leurs promenades un édifice qu'ils appellerent une chapelle catholique: ce nom éveilla ma curiosité & j'allai la voir; c'était un *Toopapaoo*, où l'on tenait solennellement exposé le corps du prédécesseur du prince: mort depuis vingt mois, il était très-propre, semblable à un pavillon, couverts de nattes & d'étoffes de couleurs différentes; on y apportait chaque jour des offrandes de fruits & de racines, déposées sur un autel placé en de-

hors de  
pas; de  
cette es  
les sole

Lorsq  
un des  
*toos*,  
de feui  
d'une v  
de me  
je n'ar  
dée far  
& qui  
ment:  
on le  
accès,  
sonne  
que le  
ont de  
ce qu'

Jar  
fit dir  
je m'y  
fens,  
me de  
Omaï  
& P

hors de quelques palissades qu'on ne franchit pas ; deux gardes veillaient nuit & jour sur cette espèce de temple , & le décoraient dans les solemnités.

Lorsque je pris congé de Waheia dooa , un des enthousiastes fanatiques nommés *Eatoos*, vint se placer devant nous, enveloppé de feuilles de bananiers ; il parlait au prince d'une voix basse & criarde, & lui déconseillait de me suivre à Mataway, où il prédifait que je n'arriverais pas ce jour là ; prédiction fondée sans doute sur le calme qui régnait alors, & qui fut cependant démentie par l'événement : on méprisait cet homme , & cependant on le croyait inspiré. On dit que dans leurs accès , ces prophètes fous ne connaissent personne, donnent alors tout ce qu'ils possèdent ; que leur accès passé , ils redemandent ce qu'ils ont donné , comme ne se souvenant plus de ce qu'ils ont faits.

J'arrivai à Mataway , & le roi Otoo m'y fit dire qu'il désirait beaucoup de me voir ; je m'y rendis avec Omaï qui lui fit des présents , comme je lui en fis à mon tour ; il me donna beaucoup de provisions à son tour ; Omaï ne fut recherché que par ses richesses, & l'imprudence de sa conduite lui en fit

même perdre le prix : il ne fréquenta que des vagabonds & des étrangers qui le dupaient, & perdit l'amitié d'Otoo & des autres chefs ; il eut bientôt été réduit à la misère & au mépris si je n'étais intervenu à propos pour l'arrêter dans ses folles prodigalités.

Je descendis à terre avec un paon & sa femelle, un coq & une poule d'inde, quatre oies dont une était mâle, un canard & quatre cannes ; je les donnai à Otoo ; elles couvaient déjà lorsque je quittai l'île. Le taureau espagnol était superbe ; je lui envoyai nos trois vaches ; j'y fis conduire aussi le taureau, le cheval, la jument & les moutons que j'avais apportés ; j'eus du plaisir à leur faire ces dons ; ils m'avaient donné beaucoup de peine & d'embarras pour les conserver, & mon but rempli, je fus délivré d'un soin bien incommode.

Je fis défricher aussi une pièce de terre où je plantai des légumes & des arbres fruitiers dont je crains avec raison que les habitants ne prennent peu de soin ; les Espagnols avaient planté un sep de vigne qu'ils ont déjà coupé, parce qu'ayant cueilli du raisin mal mur, ils en avaient conclu que c'était du poison ; nous le trouvâmes, le cultivâmes, &

les inst  
peut-être  
times, le  
de pin d

Tous  
voir, &  
de présen  
les Espa  
ne se di  
quelques  
& Didée  
*Heete*, a  
entendre  
né à Bo  
la curio  
vent en  
la mode  
ne mit  
que je

J'affis  
pour dé  
paix av  
Otahitie  
second  
nion av  
sans s'in  
orangeux

les instructions d'Omaï leur persuaderont peut-être de les conserver ; quand nous partîmes , les melons , les patates , des pommiers de pin donnaient déjà des espérances.

Tous nos amis accoururent bientôt nous voir , & nous fîmes des échanges sous le nom de présens mutuels ; j'y vis un de ceux que les Espagnols avaient conduit au Pérou ; il ne se distinguait de ses compatriotes que par quelques mots espagnols qu'il avait conservés ; & Didée , dont le véritable nom était *Heete-Heete* , accourut aussi vers nous , & nous fit entendre les mots anglais qu'il savait encore : né à Bolabola , il était à Otahiti amené par la curiosité ou par l'amour qui leur fait souvent entreprendre des voyages : il préférerait la mode & la parure de ses compatriotes & ne mit pas un grand prix à l'habit complet que je lui remis.

J'assistai à un conseil de guerre qui se tint pour décider s'il fallait faire la guerre ou la paix avec Eimeo , cette isle de laquelle les Otahitiens étaient les ennemis déjà dans mon second voyage ; chacun y appuya son opinion avec décence , & parla dans son rang sans s'interrompre ; le conseil devint ensuite orageux , il se calma ensuite ; ceux qui vou-

laient la guerre l'emportèrent & me demandèrent mon secours ; mais je leur fis entendre que ne connaissant point leurs motifs pour porter la guerre à Eimeo , & les habitans de cette île ne m'ayant jamais offensé , je ne croyais être en droit de les traiter en ennemis. Ils parurent se rendre à mes raisons. Towha, amiral des Otahitiens, n'assista point à ce conseil ; mais parut cependant en avoir dicté les délibérations ; il voulait la guerre, & venait de tuer un homme pour l'offrir en sacrifice au dieu Eatooa & mériter d'en être assisté contre Eimeo. Je voulus assister à cette cérémonie barbare , & j'accompagnai Otoo qui devait y présider.

Nous nous rendîmes au Moraï où quatre prêtres & leurs assistans nous attendaient ; le corps de la victime était dans une pirogue sur le rivage , & deux prêtres étaient assis auprès. Otoo se plaça à quelque distance des prêtres, nous nous tinmes près de lui, & le reste du peuple se tint plus éloigné. Alors commencerent les cérémonies. Un des assistans des prêtres mit un jeune bananier devant le roi, un autre vint toucher le pied du prince avec une touffe de plumes rouges montées sur des fibres de cocos ; puis l'un

des prêtres  
& envoya  
naniens  
de lui  
royal,  
finit, &  
vinrent  
prières  
de banan  
étendit  
vers la  
répétant  
on le  
côte ; l  
rouges  
laquelle  
victime  
envelop  
qu'on  
prêtre  
momente  
arbres  
présage  
loin,  
tourné  
quets  
des de



des prêtres du Moraï fit une longue prière ; & envoya de tems en tems des tiges de bananiers qu'on dépoſait ſur la victime. Près de lui était un homme qui tenait le *Mara* royal, l'autre l'arche de l'*Eatooa* ; la prière finit, & les prêtres ſuivis de leurs acolytes vinrent ſur le rivage, recommencerent leurs prières, tandis qu'on ôtait un à un les tiges de bananiers de deſſus l'homme mort, & on étendit enſuite celui-ci ſur le ſable, les pieds vers la mer ; les prêtres ſe placèrent autour, répétant quelques phraſes ; on le découvrit, on le mit dans une direction parallèle à la côte ; les prêtres ayant à la main des plumes rouges, recommencerent une prière, pendant laquelle on enleva quelques cheveux de la victime, & on lui arracha l'œil gauche ; on enveloppa le tout dans une feuille verte qu'on préſenta à *Otoo*, qui la renvoya au prêtre avec d'autres plumes rouges. Dans ce moment un martin-pêcheur voltigea ſur les arbres voiſins & l'on fut enchanté de ce bon préſage. Le corps fut porté quelque pas plus loin, & on le dépoſa ſous un arbre, la tête tournée vers le Moraï où l'on plaça les paquets d'étoffes, tandis qu'on plaçait les touffes de plumes rouges aux pieds de la victime.

Les prêtres se rangerent autour du corps, celui qui paraissoit être leur chef parla un quart d'heure, en variant ses gestes & les inflexions de sa voix, s'adressant à la victime, sembloit lui faire des reproches, lui proposer des questions, & lui demander si l'on n'avait pas eu raison de le sacrifier : il le pria ensuite comme pour l'engager à obtenir du Dieu la faveur qu'on désiroit, de livrer Eimeo, son chef, ses cochons, ses femmes, tout ce qu'elle renfermoit, dans les mains des Otahitiens : c'étoit le but du sacrifice. Il chanta d'un ton plaintif pendant demi-heure, accompagné de quelques autres, puis l'un des prêtres arracha encore des cheveux de la victime, qu'il mit sur les étoffes ; le chef des prêtres chanta seul tenant en main des plumes qu'il donna à un second prêtre qui pria aussi, & posa les plumes sur les étoffes. On porta ensuite le corps dans la partie la plus voisine du Moraï, ainsi que les étoffes & les plumes ; celles-ci sur les murs du Moraï, celui-ci au-dessous, les prêtres l'entourèrent, s'affirent, prièrent, tandis que leurs acolytes creusèrent un trou où ils jetèrent la victime qu'ils recouvrirent de terre & de pierres. Dans ce moment, un enfant jeta des cris ; c'étoit, disoit-on, les cris du Dieu. On

avait

avait pre  
un chie  
ensuite  
jeta ; on  
les rogn  
son sang  
tres qui  
hommes  
force,  
fois des  
Dieu à  
& le tou  
haut de  
pestés c  
demmen  
Le M  
comme  
on fit u  
on pria  
ture on  
bole de  
Ooro,  
posé de  
encore  
trailles  
reux,  
Moraï  
Tom

avait préparé un feu, on y passa par la flamme un chien auquel on venait de tordre le cou, ensuite on lui arracha les entrailles qu'on y jeta; on en rôtit encore le cœur, le foie & les rognons, on en barbouilla le corps avec son sang, & le tout fut placé devant les prêtres qui priaient autour du tombeau; deux hommes alors frappaient du tambour avec force, & un petit garçon fit entendre trois fois des cris perçans; c'était pour inviter le Dieu à se régaler du mets qu'on lui offrait, & le tout fut déposé sur un échaffaut ou *whatta*, haut de six pieds, où étaient les restes empestés de quatre cochons déjà offerts précédemment à la Divinité; puis on se retira.

Le lendemain les mêmes cérémonies recommencerent; on immola un cochon de lait; on fit usage des bananiers, des plumes rouges; on pria, on développa le Maro, longue ceinture ornée de plumes jaunes & rouges, symbole de la royauté; on apporta l'arche du dieu Ooro, tabernacle fait en pain de sucre, composé de fibres de cocos entrelassées; on sacrifia encore un cochon, on en remarqua les entrailles pour y chercher quelque indice heureux, & on les jeta dans le feu. Devant le Morai sur terre, il y avait aussi des Morais

de mer, élevés sur des pirogues, où l'on avait étalés des cocos, des bananes, des fruits à pain, du poisson.

La victime m'avait paru un homme entre deux âges, de la classe inférieure; je ne pus savoir s'il avait commis quelque crime qui méritât la mort; mais en général on dit que le choix tombe sur des criminels ou des vagabonds, & qu'ils ne sont avertis du choix qu'au moment où le coup fatal tombe sur eux. Lorsqu'un des principaux chefs juge qu'un sacrifice est nécessaire, il désigne l'infortuné, & détache quelques-uns de ses serviteurs qui l'assomment avec la massue ou des pierres; le roi doit toujours être présent au sacrifice. Le Morai où l'on fait le sacrifice est bien sûrement un temple & un cimetière; c'est celui où l'on doit ensevelir le chef de l'isle entière, sa famille & les premiers chefs du pays. Il ne diffère guères des autres que par sa grandeur.

La coutume barbare d'immoler des hommes est probablement répandue sur les isles de la mer Pacifique; dans les Isles des Amis, on devait immoler dix victimes humaines dans la *Natche* solennelle qu'on se proposait d'y célébrer. Les Otahitiens paraissent n'immoler qu'un homme à la fois; mais il semble que ces sacrifices re-

viennen  
neuf cr  
faient p  
ils étai  
avaient  
gnées. C  
tion des  
entr'eux  
leur dex  
me dire  
qu'il éta  
la nuit,  
tie imm  
raï, jus  
Il y  
était car  
nie d'arr  
senter au  
le mang  
blème,  
mains on  
barbares  
de leurs  
à leurs c  
obtenir  
mes; or  
pour fol

viennent souvent; car je comptai quarante-neuf crânes exposés dans le Morai, qui faisoient partie d'autant de victimes, & comme ils étaient fort peu altérés, il paraît qu'ils avaient été immolés dans des années peu éloignées. Cette cérémonie n'attire point l'attention des infulaires; les prêtres même causaient entr'eux de choses indifférentes. Lorsque je leur demandai le but de cette institution, ils me dirent que c'était l'usage de leurs peres, qu'il était agréable à leur Dieu, qui pendant la nuit, se nourrifait de l'ame ou de la partie immatérielle qui demeure autour du Morai, jusqu'à ce que le corps soit détruit.

Il y a quelque apparence que ce peuple était cannibale, & que de là vient la cérémonie d'arracher l'œil de la victime, & de le présenter au roi qui ouvre la bouche comme pour le manger; ils appellent cette espèce d'emblème, *manger l'homme*: ces hommes si humains ont cependant encore des coutumes bien barbares; telle est celle de couper la mâchoire de leurs ennemis vaincus, & d'offrir les corps à leurs dieux; & ce n'est pas seulement pour obtenir la victoire qu'ils immolent des hommes; on en sacrifia deux peu de tems après pour solemniser la restitution des biens, faites

aux partisans du roi détrôné qui fut l'époux d'Oberea.

A mon retour de cette horrible cérémonie, je vis Towha qui me pressa de joindre mes forces aux siennes contre Eimeo; je le refusai & lui déplus. Je l'indignai même lorsque je lui parlai avec horreur du sacrifice qu'on venait de faire, & que je lui prédis que loin de s'attirer la faveur des dieux, il attirerait sur lui leur haine & des malheurs. Ma prédiction n'était pas si hasardée qu'elle le semble; j'avais lieu de douter du succès d'une guerre que plusieurs condamnaient, qu'un plus grand nombre voyait avec indifférence: & lorsqu'Omai lui dit qu'en Angleterre on punirait d'une mort violente celle qu'il aurait donnée au moindre de ses domestiques, Towha ne voulut plus rien écouter; mais ses serviteurs prêtaient à ce discours une attention qui prouvait qu'ils étaient d'une opinion différente de leur maître.

Revenus dans la maison d'Otoo, il nous donna des Heevas, ou spectacles dans lesquels on frappe le tambour, tandis que des femmes font entendre les chants les plus doux; les hommes y exécutent aussi des farces. Omai nous donna un diner somptueux où était un pudding préparé à la maniere des insulaires,

composés  
fruits  
de noix  
lerent  
était e  
repas,  
par de  
dans pl  
à respi  
les po  
les en  
Je fis  
d'abon  
les pl  
Je  
dont  
& je  
pour  
les e  
mac  
de co  
dans  
vent  
les co  
j'app  
fréqu  
loigu

composé de morceaux rapés, cuits & pilés de fruits à pain, de bananes mures, du taro, de noix du palmier & du pandanus; ils y mêlerent le jus des cocos & le firent cuire; il était excellent. Ouidée nous donna aussi un repas, & Otoo des présens considérables portés par de jeunes filles enveloppées & grosses dans plusieurs pieces d'étoffes, & qui ont peine à respirer sous l'amas de ces habits; ce qu'elles portaient sur leurs têtes & les étoffes qui les entouraient, furent déposés sur les vaisseaux. Je fis voir aux chefs des feux d'artifice qui d'abord les étonnerent, puis mirent en fuite les plus courageux.

Je vis un chef mort depuis quatre mois, dont le corps n'était point défiguré encore, & je m'informai de la méthode qu'on suivait pour les conserver; je fus qu'on leur ôtait les entrailles & remplissait le ventre & l'estomac d'étoffes, qu'on frottait le corps d'huile de cocos & du suc d'une plante qui ne croît que dans les montagnes; qu'on le lavait encore souvent avec l'eau de la mer. On laisse long-tems les corps des chefs exposés aux yeux de tous, & j'appris que le tems de les voir est d'autant moins fréquent, que le moment où ils moururent s'éloigne, & qu'ensuite on les voit fort rarement.

Un jour nous montâmes à cheval devant le roi pour lui faire connaître l'usage de ces animaux ; les Otahitiens qui n'avaient jamais vu un tel spectacle, s'en émerveillaient comme s'ils eussent vu des centaures : ils estimèrent beaucoup cet animal, & les nations chez lesquelles on s'en fert ; chaque jour quelques-uns de nos gens montaient le cheval & la jument, & l'admiration des infulaires se soutint toujours ; il est à croire qu'ils prendront soin de ces animaux.

Nous devons de la reconnaissance à Otoo ; il prenait grand soin qu'on ne nous vola point ; il nous fournissait abondamment des provisions ; il nous procurait tous les plaisirs qui dépendaient de lui ; je crus devoir la lui témoigner en le protégeant contre les menaces de Towha, qui l'accusait de ne l'avoir pas soutenu dans la guerre qu'il faisait à Eimeo, & de l'avoir forcé par-là, à faire une trêve honteuse. J'annonçai que je le défendrais de toutes mes forces, & que je prendrais une vengeance effrayante de ceux qui osaient l'attaquer, & Towha parut en effet avoir renoncé à ses projets.

Je retirai de cette guerre d'Eimeo l'avantage de connaître leurs combats sur mer. Les

pirogues  
& les g  
diffent  
enfin,  
pirogue  
combat  
la mer  
vaincre  
rogues  
guerrie  
tués :  
font de  
lendem

Je  
ligieuf  
d'y all  
& la r  
huit a  
de me  
moi,  
mains  
dans  
rent  
faire  
dit. C  
recon  
nuit.



pirogues avancent & reculent avec vivacité ; & les guerriers placés sur la plate-forme brandissent leurs armes , font mille contorsions ; enfin , après s'être évitées avec dextérité , les pirogues s'abordent de l'avant , les guerriers combattent , les vaincus fuient ou se jettent à la mer : quelquefois lorsqu'ils ont résolu de vaincre ou de mourir , ils attachent leurs pirogues , & combattent jusqu'à ce que tous les guerriers de l'une ou l'autre pirogue soient tués : jamais ils ne font de quartier , & s'ils font des prisonniers , c'est pour les immoler le lendemain.

Je fus invité à une nouvelle cérémonie religieuse ; mais une sciatique ne me permit pas d'y aller. Otoo fut instruit de ma maladie , & la mere, les trois sœurs de ce bon prince, huit autres femmes, voulurent entreprendre de me guérir. Elles se rangerent autour de moi , & se mirent à me presser avec les deux mains de la tête aux pieds , mais sur-tout dans la partie où je souffrais ; elles me pétrirent jusqu'à me faire craquer les os , & me faire assez souffrir pour désirer qu'on suspendit. Cependant je me trouvais mieux , elles recommencerent le soir , & je passai une bonne nuit. Deux fois encore elles firent ce remède

& je fus guéri. Ils l'appellent la *Romée*; ils le pratiquent dès qu'ils sont languissans & accablés, & les effets en sont toujours salutaires.

J'avais envoyé deux de mes officiers à la cérémonie dont je ne pouvais être spectateur; ce fut près d'un Morai qu'elle s'exécuta; des branches d'arbres différens furent apportées, les prêtres chanterent d'un ton mélancolique, on découvrit le Maro, & on le ceignit à Otoo; on prononça le nom d'*Heiva*, & trois fois l'assemblée répondit *Earee*; on répéta la même cérémonie devant le Morai du roi, puis on se plaça avec ordre dans une vaste cabane, où l'on fit différens discours dans lesquels on promettait de ne plus combattre, & de vivre en amis. Un insulaire ayant une fronde autour de ses reins, & une grosse pierre sur ses épaules, se promena dans le cercle que les autres formaient; il répéta quelques mots d'un ton chantant, & jeta sa pierre, qui fut placée avec le bananier, mis aux pieds du roi dans le Morai. C'était probablement une confirmation du traité.

Le bananier est d'un grand usage dans les cérémonies; les messagers que Towha envoyait au roi lorsqu'il faisait la guerre à Eimeo, tenaient toujours un bananier à la main qu'ils

déposai  
relle vi  
calme;

les hab

Avan

volaille

étaient

nards c

d'Inde

pris qu

laisser

quelqu

trer. J

devait

laissé a

mais je

permis

Les

à Otah

Otoo v

constru

tures &

mais j

seau,

qu'il f

partir

éloigna

déposaient aux pieds d'Otoo ; dans une querelle violente, un bananier offert ramene le calme ; il semble être le rameau d'olivier pour les habitans des Isles de la Société.

Avant de partir, je visitai le bétail & la volaille que j'avais déposés dans l'isle ; tous étaient en bon état ; deux des oies & des canards couvaient, la femelle du paon, la poule d'Inde n'avaient point encore pondu. Je repris quatre chèvres, parce que j'en voulais laisser deux à Ulietea, & deux autres dans quelqu'une des isles que je pourrais rencontrer. J'emmenai aussi Omaï à Huaheine où il devait s'établir ; il se ferait ruiné si je l'avais laissé abandonné à son beau-frere, à sa sœur ; mais je pris son trésor sous ma garde, & ne permis point à ses parens fripons de le suivre.

Les vents me retinrent encore quelques jours à Otahiti, toujours environné de pirogues. Otoo voulut m'en donner une qu'il avait fait construire exprès ; elle était décorée de sculptures & eut été un don agréable pour mon roi ; mais je ne savais où la placer dans mon vaisseau, & je fus obligé de refuser un présent qu'il faisait avec plaisir. Nos amis nous virent partir avec douleur, & moi-même je ne m'en éloignais pas sans regret. Je n'espérais pas trou-

ver ailleurs autant d'abondance ni de cordialité; notre correspondance amicale ne fut pas troublée un seul instant. Les chefs trouvaient leur compte à reprimer les vols, mais ils ne le peuvent pas toujours, & quelquefois ils sont volés eux-mêmes. Un avantage dont nous jouissons & que n'avaient pas eu les navigateurs précédens, c'est que nous savions un peu la langue du pays, & qu'Omaï nous servait encore d'interprète. Cependant nous ne pûmes savoir l'époque précise de l'arrivée des Espagnols; les Otahitiens ne peuvent se rappeler au juste tout ce qui s'est passé au-delà d'un an; j'avais vu par l'inscription gravée sur la croix, que les Espagnols y avaient abordé en 1774; les cochons qu'ils y laisserent avaient déjà perfectionné la race de ceux du pays, & ils étaient déjà nombreux lorsque nous arrivâmes; leurs chiens ont été plutôt un présent funeste qu'utile; mais les chèvres peuvent ajouter aux richesses des insulaires. Le prêtre qui y demeura quelque tems, avait cherché à gagner leur amitié; il avait étudié leur langue, & cherché à lui donner la plus haute idée de sa nation au détriment de la nôtre; il leur dit que nous habitions une petite isle que ses compatriotes avaient fournie, & qu'ils avaient dé-

truit moi  
dessein  
religion;  
félétye,  
trioties pu  
s'en retor  
bientôt  
hommes  
Ce proje  
voyait p  
hiti n'off  
sa situati  
merce;  
troublers  
ses habi  
Nous  
& visiter  
nale, qu  
sa pirog  
l'ancre;  
longe ex  
deux m  
dans tou  
la sortie  
seaux d  
sont hér  
Parowro

truit mon vaisseau : je ne fais s'ils avaient eu dessein de s'y établir, & d'y faire adopter leur religion ; mais ils n'y ont pas fait un seul prosélyte, & le prêtre avec deux de ses compatriotes profiterent d'une occasion favorable pour s'en retourner ; en annonçant qu'ils viendraient bientôt avec des maisons, des animaux, des hommes, des femmes pour s'y fixer près d'eux. Ce projet faisait plaisir à Otoo qui n'en prévoyait pas les suites ; mais heureusement Otahiti n'offre pas des richesses bien tentatives, & sa situation ne la met pas sur la route du commerce ; & c'est ce qui me fait espérer qu'on ne troublera pas un jour la douce tranquillité de ses habitans.

Nous cinglâmes vers Eimeo ; j'allai chercher & visiter un havre dans sa partie septentrionale, qu'Omaï qui nous avait devancé dans sa pirogue, nous avait indiqué, & j'y jetai l'ancre ; on appelle ce havre *Taloo* ; il se prolonge entre des collines dans un espace de deux milles ; il n'en est pas de plus sûr dans tout l'Océan Pacifique, & l'entrée comme la sortie en est également facile. Différens ruisseaux d'une eau pure s'y rendent ; ses bords sont hérissés de bois, & près de là est le havre Parowroah, plus étendu encore, mais dont l'en-

trée est plus étroite & plus difficile pour entrer ou sortir; j'avais ignoré ces havres & je m'en étonnai un peu, puisque j'y avais envoyé un canot.

Dès que nous y fûmes, la curiosité & ensuite le désir de faire des échanges, amenerent un grand nombre d'insulaires sur nos vaisseaux; le chef Maheine vint aussi nous visiter, & balança de le faire, parce que nous étions amis des Otahitiens; il me fit des présens & je lui en fis à mon tour: c'était un homme de quarante à cinquante ans, déjà chauve, mais le cachant avec soin; on me vola une chèvre qui fut menée chez lui, j'exigeai qu'il me la rendit, il parut ne s'y pas refuser, & en effet, il me la renvoya avec le voleur; mais dans le même moment on m'en escamotait une autre: pour échapper à ma vengeance, tous s'enfuirent, & Maheine avec eux; il était facile de voir qu'ils s'entendaient pour garder cette chèvre qui était pleine, par la même raison je résolus de me la faire restituer; & j'envoyai la chercher dans le lieu où l'on m'indiqua qu'on l'avait cachée; mon détachement revint sans elle, les Indiens furent l'amuser sans le satisfaire.

Je m'étais trop avancé pour pouvoir recou-

ler sans  
ment.  
hommes  
se réunir  
l'isle. T  
nous,  
je ne v  
ne laiss  
continu  
dirent c  
y rend  
avait p  
on ne  
maison  
dire qu  
le feu  
pirogu  
res er  
Indien  
résiste  
rent e  
pieds.  
que j'  
vinme  
voya  
Je  
à gar

ler fans faire croire qu'on me volait impunément. Je descendis à terre avec trente-cinq hommes, & envoyai trois canots qui devaient se réunir à nous vers la pointe occidentale de l'isle. Tous les Indiens s'enfuirent de devant nous, jusqu'au moment où je déclarai, que je ne voulais tuer ni blesser personne; alors ils ne laisserent plus leurs maisons désertes, ils continuerent leurs travaux ordinaires; tous me dirent que la chèvre était à Watea; nous nous y rendimes, & on nous assura qu'on ne l'y avait pas vue; j'assurai qu'elle y était, & que si on ne me la rendait pas, je brûlerais leurs maisons & leurs pirogues; ils persisterent à dire qu'ils ne l'avaient pas. Alors je fis mettre le feu à quelques maisons & à deux ou trois pirogues; je brûlai encore six de ces dernières en me rapprochant de mes canots. Les Indiens se rassemblèrent; mais au lieu de nous résister comme on nous l'annonçait, ils vinrent en suppliant déposer des bananiers à mes pieds, & me conjurer d'épargner une pirogue que j'allais trouver. Je l'épargnai & nous revinmes dans nos vaisseaux; mais on ne m'envoya point la chèvre.

Je fis déclarer à Maheine que s'il persistait à garder la chèvre, je ne laisserai aucune piro-

gue dans l'isle, & porterais ma vengeance plus loin encore si l'on ne me la ramenait. J'en fis détruire dix ou douze, pour lui prouver que mes menaces n'étaient pas sans effet; mais pendant cette dernière expédition on me ramena ma chèvre. C'était avec regret qu'après avoir refusé de me joindre aux ennemis de ce peuple, je me voyais forcé d'agir en ennemi moi-même; notre correspondance se rétablit; les Eimeens nous apportèrent encore des fruits, & il me fut doux de penser qu'ils sentaient leur tort, & que si je leur avais fait essuyer des pertes, c'était à eux qu'ils devaient s'en prendre.

Je pris ensuite le chemin d'Huaheine: j'avais trouvé à Eimeo du bois à brûler, des cochons, des fruits: les productions y sont les mêmes que celles d'Otaïti; les femmes y sont laides & petites: son aspect offre des collines fort élevées & des vallées étendues qui sur leurs flancs descendent en pente douce; elles sont couvertes d'arbres; dans le fond, on n'y voit prospérer que la fougère; la bordure plate dont l'isle est environnée, est escarpée à peu de distance de la mer, & présente un aspect très-pittoresque. Au bas le sol est compact & jaunâtre; dans le haut, il est plus friable, & les

rocs des  
mêlés  
chers qu  
avons j  
bitans d  
arrivés

A pei  
heine q  
laires;  
vengean  
nous av  
qui nou  
terent;  
plutôt r  
il s'était  
courure  
de cette  
se cond  
délivré  
visite a  
un enf  
Omaï L  
Le com  
en géné  
basanne  
y avoi  
que to



rocs des collines sont bleuâtres, cassants, & mêlés de particules de mica. Deux gros rochers qui se trouvaient près du lieu où nous avions jeté l'ancre, étaient aux yeux des habitans des Eatooas, ou des dieux frere & sœur, arrivés d'Ulietea d'une maniere surnaturelle.

A peine eûmes-nous atteint le havre d'Huaheine, que les vaisseaux furent remplis d'insulaires; on leur raconta, on exagéra même la vengeance que nous avions prise du vol qu'on nous avait fait, & ce récit inspira des craintes qui nous furent utiles; les fils d'Orée me visiterent; mais leur pere n'était plus roi, ou plutôt régent de l'isle, il n'y était plus même, il s'était retiré à Ulietea: les autres chefs accoururent vers nous, & je résolus de profiter de cette circonstance pour établir Omaï, qui se conduisait avec prudence depuis qu'il était délivré des fripons qui l'obsédaient. Je rendis visite au nouveau chef Tairee-teree; c'était un enfant de dix ans, je lui fis un présent, Omaï lui en fit un aussi, ainsi qu'à l'Eatooa. Le concours du peuple était très-nombreux; en général, il nous parut plus robuste & moins basané que le peuple d'Otahiti; il paraissait y avoir plus de riches ou de chefs, & presque tous avaient un embonpoint extraordi-

naire : nous réglâmes le commerce entre les habitans & nous, & je parlai de l'établissement d'Omaï. Je dis tout ce qui pouvait l'honorer aux yeux de ses compatriotes, & tout ce que j'avais fait d'avantageux pour les Isles de la Société; & pour prix de ces services, je demandai un terrain où mon ami put élever une maison & cultiver les productions nécessaires à sa subsistance & à celle de ses domestiques. On me permit de lui donner ce que je voudrais; cette permission était trop vague pour signifier quelque chose, & je demandai une réponse de plus précise, & ils me cédèrent un terrain contigu à la maison où se tenait le conseil, dont l'étendue était de cent toises sur le havre, & qui de-là s'étendait jusque sur la colline voisine. Tous furent contens; mes charpentiers y construisirent une petite maison où il pouvait renfermer ses trésors; nous lui fîmes un jardin où nous plantâmes des shaddeks, des sèps de vigne, des pommes de pin, des melons, & des graines de plusieurs espèces de végétaux; & ces plantations étaient en pleine végétation lorsque je quittai l'isle.

Omaï se repentait de sa prodigalité; il trouva dans Huaheine un frère & une sœur qui ne le pillèrent pas; mais peu considérés pour le

protéger;

protéger  
le dépôt  
quitté;  
l'isle, il  
l'on se  
être arrê  
par des  
reté, je  
de ses ri  
chefs, &  
lui faisa  
vaste op  
une ven  
maltraite

Tand  
d'Omaï  
des blat  
dre un  
pris; je  
recouve  
faisant r  
per les  
fir que  
vres, il  
de brûl  
reté, j  
lui ren

Tom

protéger, & j'eus lieu de craindre qu'on ne le dépouillât de ses biens lorsque nous l'aurions quitté; il était le seul riche propriétaire de l'isle, il allait exciter l'envie dans un lieu où l'on se livre aux premiers mouvemens sans être arrêté par des loix, par la religion, ou par des idées morales: pour le mettre en sûreté, je lui conseillai de donner une partie de ses richesses à deux ou trois des principaux chefs, & de mon côté, j'annonçai que si on lui faisait quelque injustice, & que je le trouvasse opprimé à mon retour, je prendrais une vengeance éclatante de ceux qui l'auraient maltraité.

Tandis que je veillais à la sûreté future d'Omaï, je cherchais à délivrer mon vaisseau des blattes qui l'infestaient, & à me faire rendre un sextant qu'un des insulaires nous avait pris; je me saisis du voleur, & quand j'eus recouvert l'objet du vol, je le punis en lui faisant raser les cheveux & la barbe, & couper les oreilles. Cette punition rigoureuse ne fit que l'irriter, il voulut nous voler nos chèvres, il ravagea le jardin d'Omaï, il menaçait de brûler sa maison: pour le mettre en sûreté, je l'emprisonnai encore, résolu de ne lui rendre la liberté que sur quelque isle

écartée, & les chefs de l'isle m'applaudirent; mais il s'échappa de nos mains & s'enfuit à Ulietea. Parmi les trésors d'Omaï, était une caisse de joujoux que la multitude étonnée contemplant avec une forte d'admiration; mais ses pots, ses affiettes, ses plats, ses chauderons, ses bouteilles, ses verres, ses meubles en général attirerent à peine ses regards: Omaï même en sentit l'inutilité; un cochon cuit au four valait mieux que bouilli; une feuille de bananier valait un plat, & une noix de cocos un verre; il troqua la plupart de ces objets contre des haches & des outils de fer; il avait aussi des feux d'artifice dont il fit usage pour exciter, ou le plaisir ou la crainte de ses compatriotes. Je lui laissai le cheval, la jument, une chèvre pleine, une truie & deux cochons de race anglaise: sa maison avait vingt-quatre pieds de long, dix-huit de large, & six de hauteur; il fut décidé encore qu'il en bâtirait une plus grande à la mode du pays qui s'étendrait sur celle que nous avons bâtie; il avait quatre ou cinq hommes de la classe inférieure d'Otahiti; il garda les deux Zélandais qui auraient préféré de demeurer avec nous; son frère s'établit avec lui avec quelques-uns de ses parens; il avait un mousquet, une

bayonne  
deux pa  
il était  
mais il  
reux fa  
dans ur  
Tou  
je forte  
leurs a  
nous;  
tous le  
quand  
tenir &  
sible à  
qu'on  
ceurs  
rendu  
tes; il  
n'y do  
naissan  
bon us  
par le  
bitans  
famille  
l'inqui  
gateur  
avec in

bayonnette, une giberne, un fusil de chasse, deux paires de pistolets, deux ou trois sabres; il était en état de se défendre contre les voleurs, mais il me semblait qu'il eut pu être plus heureux sans ces armes, qui devenaient dangereuses dans un homme dont je connaissais l'imprudence.

Tout étant arrangé comme je le désirais, je sortis du havre; les habitans nous firent leurs adieux: mais Omaï demeura encore avec nous; il ne nous quitta qu'après avoir embrassé tous les officiers avec assez de courage; mais quand il s'approcha de moi, il ne put se contenir & versa un torrent de larmes; j'étais sensible à son attachement; je regrettais presque qu'on l'eut conduit en Angleterre, où les douceurs d'une vie civilisée pouvaient l'avoir rendu insensible aux plaisirs de ses compatriotes; il avait acquis des connaissances, mais elles n'y donnent aucun crédit dans les lieux de sa naissance: il n'avait pas su jusqu'alors faire un bon usage de ses richesses; il était entraîné par le désir de la vengeance contre les habitans de Bolabola qui avaient dépouillé sa famille, & ces considérations me donnèrent de l'inquiétude sur son sort. Sans doute, les navigateurs qui suivront mes traces, s'informeront avec intérêt de ce qu'est devenu le pauvre Omaï.

Ses défauts se trouvaient contrebalancés par son extrême bonté, par la docilité de son caractère, par les sentimens de reconnaissance qui l'animaient envers ceux qui l'avaient obligé; il avait plus de pénétration que d'application, & ses connaissances étaient superficielles; il observait peu, il n'avait point cherché à rapporter quelques arts utiles à ses compatriotes: je crois qu'il cultivera les arbres fruitiers, les végétaux que nous avons plantés, & qu'il prendra soin des animaux que nous lui avons laissé.

Nous continuâmes notre route pour Ulietea, où je voulais relâcher. Oreo nous vit approcher, & vint en pirogue avec son fils & son gendre; dès que nous fûmes dans le havre, les insulaires nous environnerent pour échanger des cochons & des fruits, & partout nous nous trouvions dans l'abondance; nous descendîmes, dressâmes des tentes, un observatoire, visitâmes le vieux Oreo à qui je fis des présens: mais tandis que nous étions occupés à ces paisibles observations, un de nos soldats déserta avec son fusil & son équipage. J'engageai le chef à faire des recherches pour le retrouver; elles furent inutiles, & je me mis moi-même à ses trouffes; après une marche

rapide,  
femmes  
fant de  
ainsi qu  
vaisseau  
gèreme  
allégerai

J'app  
compat  
en met  
une au  
deux ch  
deux H  
d'être

C'est  
tions au  
entrepr  
mers o  
aborde  
réparar  
plus in  
pilotin  
les pou  
pendar  
dats &  
de s'ét  
nait in

rapide, je trouvai mon déserteur entre deux femmes qui me demanderent sa grace en versant des larmes; je leur parlai avec sévérité ainsi qu'au chef du canton, & je retournai au vaisseau avec mon déserteur que je punis légèrement, parce qu'il m'alléguait des raisons qui allégeaient la gravité de sa faute.

J'appris ici qu'Omaï vivait en paix avec ses compatriotes; mais que sa chèvre était morte en mettant bas ses petits; il m'en demandait une autre avec deux haches. Je lui envoyai deux chevreaux, l'un mâle, l'autre femelle, avec deux haches, & j'espérai qu'il continuerait d'être tranquille & heureux.

C'est à Ulietea que je donnai mes instructions au capitaine Clerke, parce que nous allions entreprendre un long voyage au travers de mers orageuses; je convins du lieu où nous aborderions, où nous nous attendrions. Nous réparâmes aussi nos vaisseaux; mais une affaire plus inquiétante nous occupa davantage; un pilotin & un matelot désertèrent, M. Clerke les poursuivit en vain, il revint sans eux. Cependant comme un grand nombre de nos soldats & de nos matelots désiraient comme eux de s'établir dans ces isles fortunées, il devenait important de leur en ôter l'espérance

en recouvrant ceux-ci ; j'allai donc moi-même avec le chef de l'isle à leur poursuite ; mais on me dit qu'ils s'étaient fauvés à Bolabola. J'employai un moyen violent pour réussir ; le capitaine Clerke invita le fils , la fille & le gendre d'Oreo , & quand ils furent dans sa chambre , il les y fit enfermer ; Oreo voulut s'en plaindre à moi , & il apprit que je l'avais ordonné , il craignit pour lui-même ; je lui dis qu'il était libre & pouvait agir pour me faire rendre mes gens ; mais que s'ils ne revenaient pas , j'emmenais sa famille. Oreo & les infulaires déplorèrent la captivité de leurs compatriotes ; les femmes par tendresse pour la fille d'Oreo , se firent à la tête des blessures profondes. Le chef s'occupa des moyens de recouvrer les deux fugitifs ; il écrivit à Opoony , roi de Bolabola , pour qu'il les fit arrêter s'ils y étaient encore , ou poursuivre s'ils n'y étaient plus. Cependant les Indiens méditaient un projet hardi ; ils voulaient s'emparer du capitaine Clerke & de moi ; j'allais tous les soirs me baigner dans une petite riviere voisine , presque toujours seul & sans armes ; ils se préparaient à m'y saisir ; mais depuis la détention des enfans d'Oreo je m'étais abstenu de prendre des bains ; on envi-

ronna le  
le prem  
let. Et  
ils avai  
Toobar  
demeur  
enfans  
n'aurais  
si rigou  
été le n  
moi, d

Notr  
niers je  
les hab  
général  
noir qu  
adonné  
qu'ils f  
peuple  
même  
nistrati  
heine,  
plus sa  
était te  
magnif  
suite.

Je



ronna le capitaine Clerke & le lieutenant Gore ; le premier diffipa les infulaires avec son pistolet. Enfin on me ramena mes déferteurs ; ils avaient été arrêtés dans la petite isle de *Toobaree* , où le vent les avait forcés de demeurer ; je relâchai alors tout de fuite les enfans d'Oreo , & le calme fut rétabli. Je n'aurais pas peut-être employé des moyens si rigoureux si l'un de ces fugitifs n'avait pas été le neveu d'un de mes amis, officier comme moi, dans la marine du roi.

Notre commerce fut fort actif dans les derniers jours que nous demeurâmes à Ulietea ; les habitans avaient oublié nos querelles : en général, ils sont plus petits & ont le teint plus noir que ceux des isles voisines ; il sont plus adonnés encore au désordre des passions ; c'est qu'ils sont soumis à Bolabola, après avoir été le peuple le plus distingué de ces isles ; il semble même que leur isle était le centre de l'administration. Le vieil Orée, autrefois chef d'Huaheine, vivait à Ulietea & me visita ; il était plus sain de corps que lorsqu'il était roi ; il était toujours riche, car il me fit des présens magnifiques, & avait toujours une nombreuse suite.

Je résolus de me rendre à Bolabola, où

je voulais acheter l'ancre perdue par M. de Bougainville, relevée par les Otahitiens qui en avaient fait un présent à Opoony; je voulais m'en servir pour faire des outils de fer dont la provision avait beaucoup diminué. Oreo nous suivit dans cette isle avec plusieurs indulaires, & presque tous ces derniers nous auraient suivis, si nous l'avions voulu, jusqu'en Angleterre. Le vent ne permit pas aux vaisseaux d'entrer dans le havre, & je me rendis dans l'isle avec des canots; je vis Opoony environné d'une suite nombreuse, & lui offris l'échange de l'ancre contre une robe de chambre de toile, des fichus de gaze, un miroir, six haches, des grains de verre & d'autres bagatelles; mais il ne voulut pas les recevoir que je n'eusse vu l'ancre qui était gâtée en partie & moins grosse que je ne l'imaginai: la délicatesse de ce procédé fit que je ne retranchai rien de ce que je lui avais offert.

Le havre de cette isle est un des plus étendus que j'aie jamais vu, & l'isle n'a que huit lieues de tour; la montagne qui s'élève au centre forme deux pics; elle est stérile au levant, couverte d'arbres & d'arbrisseaux vers le couchant; la plaine qui l'environne est ombragée de cocotiers & d'arbres à pain: la petitesse de cette isle,

son roi  
puissant  
mis Ul  
due do  
cette r

Uliet  
cepend  
dre à  
pella à  
Les Bo  
phèteff  
pour a  
envoya  
une pi  
rendit,  
jetté b  
à la m  
& l'esc  
tude d  
portée  
d'Otah  
ils mi  
Huahe  
furent  
isle y  
en fui  
avec f

son roi , sa population n'annoncent point une puissance redoutable , & cependant elle a fournis Ulietea , isle qui a au moins une étendue double de celle-ci. Voici le procès de cette révolution.

Ulietea & Otaha vécutent long-tems amies ; cependant Otaha eut la perfidie de se joindre à Bolabola pour attaquer Ulietea qui appella à son secours les habitans de Huaheine. Les Bolaboliens avaient à leur tête une prophétesse qui leur annonçait la victoire , & qui, pour appuyer ses oracles , assura que si l'on envoyait un homme sur la mer , il verrait une pierre s'élever du fond. L'un d'eux s'y rendit, plongea pour voir la pierre & fut rejeté brusquement à la surface avec une pierre à la main. La pierre fut consacrée à l'Eatooa , & l'escadre de Bolabola partit avec la certitude de la victoire ; ils ne l'auraient pas remportée si dans la chaleur du combat , l'escadre d'Otaha n'avait pas paru pour se joindre à eux ; ils mirent leurs ennemis en fuite, envahirent Huaheine , s'en rendirent maîtres ; mais ne le furent pas long-tems ; les fugitifs de cette isle y revinrent pendant la nuit , & mirent en fuite leurs vainqueurs. Otaha se brouilla avec son alliée , & celle-ci la subjugua ainsi

qu'Ulietea, après cinq combats où les Bolaboliens remportèrent encore la victoire. Depuis ce tems ils régnerent sur ces deux isles ; il y avait environ douze ans que cette guerre avait commencé, il y en avait dix environ qu'elle avait fini.

Je fus de mon pilotin fugitif que l'animal que les Otahitiens avaient envoyé à Bolabola pour témoigner leur estime aux habitans de cette isle était un belier, & j'y déposai une brebis pour qu'ils pussent avoir des petits. J'abandonnai aussi dans Ulieten aux soins d'Oreo, un verrat, une truie & deux chèvres pleines. Quand ces animaux y auront produit, les habitans de ces isles auront des moyens de subsistance de plus, & les navigateurs qui me suivront y trouveront plus de ressources que nous n'y en avons trouvé: mais il faudra qu'ils aient surtout des haches à donner en échange, & du sel pour conserver les animaux qu'ils recevront.

Peut-être ils auraient été plus heureux d'être ignorés de nous, s'ils doivent en être abandonnés ; ils vivaient dans une médiocrité douce & tranquille, & nous sommes venus leur donner des idées nouvelles & de nouveaux besoins qu'ils ne pourront plus satisfaire. Si les

Européens  
nité, il  
de les v  
défaut  
mens le  
trie moi  
tems fu  
ou de  
& quan  
nous le  
de fab  
dre de  
en leu  
on doi  
Je c  
précéd  
que la  
était d  
la lon  
second  
grés s  
la mar  
Ces  
habita  
ne pla  
sur le  
plaine

Européens consultent les devoirs de l'humanité, il me semble qu'ils ont contracté celui de les visiter quelquefois, pour suppléer à leur défaut de moyens; nos haches, nos instrumens leur auront fait abandonner une industrie moins perfectionnée, mais qui leur a longtemps suffi; une hache de pierre, un ciseau d'os ou de pierre y sont actuellement fort rares, & quand ils souffriront la disette de ceux que nous leur avons fourni, ils auront perdu l'art de fabriquer les leurs. On doit donc craindre de leur avoir préparé de longs malheurs en leur procurant des facilités momentanées; on doit chercher à les en délivrer.

Je corrigeai, ou fortifiai mes observations précédentes par de nouvelles, & je trouvai que la latitude de Matavai dans l'isle d'Otaïti était de 17 degrés 29 minutes 4 secondes, que la longitude était 210 degrés 22 minutes 28 secondes à l'orient de Greenwich, ou 227 degrés 50 minutes 31 secondes de l'isle de Fer; la marée s'y élève de 12 à 14 pieds.

C'est la fertilité du sol qui dispense les habitans des soins de la culture. Les Otaïtiens ne plantent point l'arbre à pain; il pousse sur les racines des vieux, ils couvriraient la plaine si les habitans ne s'y préparaient des

espaces ou pour leurs cabanes ou pour d'autres productions; le cocotier n'exige point de soins, le bananier en demande un peu davantage.

Une des curiosités de l'isle est un lac au sommet de l'une de ses plus hautes montagnes; il est d'une extrême profondeur, & renferme des anguilles d'une grandeur extraordinaire: les insulaires y pêchent sur de petits radeaux formés par deux ou trois bananiers réunis.

Les habitans de l'isle sont remarquables par la délicatesse de leurs proportions, par les agrémens de leur physionomie, & même par la blancheur relative de leur teint: ils prennent soin d'augmenter celle-ci en se tenant pendant un certain tems dans leurs maisons, en se couvrant d'étoffes, en ne mangeant que du fruit à pain auquel ils attribuent la qualité de blanchir la peau; ils doivent peut-être la santé dont ils jouissent à ce qu'ils tirent les neuf dixièmes de leur nourriture des végétaux, & surtout au *Mahée*, ou fruit à pain fermenté qui est la base de leurs repas. La maladie vénérienne y est aujourd'hui la plus générale, & ils sont parvenus à l'affaiblir, non à la détruire. Ils ont les passions de la légé-

rété des  
envers  
telle pass  
leur fron  
ni aux a  
sionnéme  
toujours  
victoires  
plaisent à  
d'une ho  
pidement  
plie de f  
mer l'ide  
dans la  
dans les l  
de doule  
beaucoup  
forte de l  
& qui fo  
Leurs co  
nées que  
qu'il leu  
de mala  
fracturés  
ils infer  
la partie  
chair le

reté des enfans ; quelquefois cruels , inhumains envers leurs ennemis , ils n'ont qu'une tristesse paſſagere ; le chagrin ne ſillonne point leur front , pas même au moment du combat , ni aux approches de la mort. Ils aiment paſſionnement les chanſons , & le plaifir en eſt toujours l'objet : quelquefois ils célèbrent leurs victoires ou la paix dont ils jouiſſent ; ils ſe plaiſent à s'élançer à force de rames au-devant d'une houle qui les ſouleve & les porte rapidement ſur le rivage. Leur langue eſt remplie de figures énergiques ; ainſi pour exprimer l'idée de la mort , ils diſent que *l'ame va dans la nuit* ; ils ont l'exprefſion qu'on trouve dans les livres ſaints ; *les entrailles ſont émues de douleur* ; elle admet les inverſions , & a beaucoup de ſynonymes. Ils ont auſſi une forte de langue qu'on pourrait appeller *plaintive* & qui forme toujours des eſpèces de ſtances. Leurs connoiſſances en médecine ſont plus bornées que celles qu'ils ont en chirurgie , parce qu'il leur arrive plus d'accidens qu'ils n'ont de maladies ; ils environnent d'écliffes les os fracturés , & ſi une partie de l'os eſt détachée , ils inferrent un morceau de bois taillé comme la partie de l'os qui manque , & bientôt la chair le recouvre.

Malgré la fertilité de l'isle, on y éprouve quelquefois la famine; est-elle la suite d'une saison dérangée, de la guerre, d'une population trop nombreuse? c'est ce qu'on n'a pu déterminer. Ce fléau leur a donné l'habitude d'économiser dans les tems d'abondance, pour suppléer au tems de la disette. Quand il arrive, ils se nourrissent de la *patarra*, espèce de patates qui n'est bonne qu'avant sa maturité, de deux autres racines dont l'une est vénéneuse quand on ne la laisse pas macérer dans l'eau. Rarement les hommes de la classe inférieure mangent du cochon, & le chef seul peut en avoir tous les jours. Quelquefois le roi est obligé de défendre d'en tuer; mais quand leur multiplication est rétablie, la défense est levée. Il défend aussi quelquefois de tuer de la volaille. Les Otaïtiens font cinq repas par jour; à deux, à huit, à onze heures le matin, à deux & à cinq le soir: les femmes y mangent seules & jamais d'aucuns mets délicats; il y a un poisson de l'espèce du thon, une forte de bananes qu'elles ne touchent jamais, & rarement les femmes des chefs mangent du porc: elles sont obligées de se découvrir ou de faire un détour pour éviter les Morais.

Les filles  
yeux de  
si elles de  
bandonne  
lui ôte pa  
mun de l  
les leur  
avec une  
& semble  
sons de

Les pr  
peu nette  
tent plus  
toutes de  
sien est le  
dant ils  
péninsule  
dieu de l  
tooteeree  
servent  
d'anima  
repas fan  
dieu. Ils  
fréquens  
des chan  
ils font c  
ble auq



Les filles vivent avec leurs amans sous les yeux de leur pere auquel on a fait des présens : si elles deviennent enceintes , l'amant peut l'abandonner , il peut tuer l'enfant ; mais s'il ne lui ôte pas la vie , il est censé marié. Il est commun de leur voir changer de femmes , & de les leur voir battre sans pitié ; ils pratiquent avec une sorte de solemnité la circoncision , & semblent ne s'y soumettre que par des raisons de propreté.

Les prêtres seuls ont une connaissance un peu nette de leur systéme religieux ; ils admettent plusieurs dieux : les isles voisines en ont toutes de différens , & chacune croit que le sien est le plus respectable : quelquefois cependant ils en changent : ainsi les habitans de la péninsule Tierraboo ont substitué Oraa ou Olla dieu de Bolabola , aux dieux Opoona & Watooteeree qu'ils adoraient auparavant. Ils les servent avec assiduité , chargent leurs autels d'animaux & de fruits , & ne font jamais un repas sans mettre à part un morceau pour le dieu. Ils leur font des sacrifices humains assez fréquens , les honorent par des prieres , & par des chants souvent répétés. Dans leurs malheurs ils font des présens à l'être malfaisant & invisible auquel ils les attribuent.

Ils croient que l'ame voltige autour des lèvres du mourant, qu'elle monte ensuite vers Dieu qui la mange, qui la rend ensuite dans un lieu, où toutes réunies, elles vivent dans une nuit éternelle. L'ame d'un homme qui s'abstient des femmes pendant quelques mois avant de mourir, n'a pas besoin d'être mangée par dieu pour y arriver; elle s'y rend en droiture: là elles sont invulnérables, peu sujettes aux passions; cependant les ames ennemies s'y battent quelquefois; l'ame de l'époux s'y réunit à celle de son épouse, elles font des enfans semblables à elles.

Ils croient que leurs dieux ont formé des esprits, qui, quelquefois les mangent; mais ils ont la faculté de se reproduire; c'est au déclin de la lune que leur dieu est mangé, c'est lorsqu'elle est pleine qu'ils se reproduisent. (\*)

Les hommes qui se noient ont un paradis différent des autres; ils trouvent dans le sein des flots un beau pays, des maisons & tout ce qui peut les rendre heureux: tout a une

---

(\*) Le tems de la reproduction & de la destruction de ces dieux explique, ce nous semble, la cause de cette opinion & ce qu'il faut entendre par elle.

ame à le  
même, &  
mes. Ils  
chantée p  
cher le E  
buent le c  
dans le v  
songes, .  
l'aspect d  
leurs ent

Ils dif  
une déef  
terre à u  
que fes  
& les isl  
nent d'un  
blirent à  
pays plus  
Ils conna  
mais par  
tiere exif  
Tapuppa  
noyau du  
cadavre  
déesse ép  
donna de  
maux, d

ame à leurs yeux, les plantes, les pierres même, & leur sort est comme celui des hommes. Ils croient marcher sur une terre enchantée par leur dieu; ils ne peuvent se toucher le pied contre une porte qu'ils n'attribuent le coup à l'Eatooa; ils tremblent la nuit dans le voisinage d'un cimetière, croient aux songes, & que le rêveur est un prophète: l'aspect de la lune les dirige souvent dans leurs entreprises.

Ils disent qu'avant toutes choses, existait une déesse qui ayant attaché une masse de terre à une corde, la lança autour d'elle & que ses morceaux répandus formèrent Otaïti & les isles voisines; que leurs habitans viennent d'un homme & d'une femme qui s'établirent à Otaïti; que sans doute ils venaient de pays plus éloignés dont ils supposent l'existence. Ils connaissent aussi une création universelle, mais par des moyens qui supposent que la matière existait déjà; ils disent que *Tatooma* & *Tapuppa*, rochers mâle & femelle, formant le noyau du globe, produisirent *Totorro*, dont le cadavre se décomposa en terre. Une autre déesse épousa son fils *Tierraa*, à qui elle ordonna de créer de nouvelles terres, des animaux, des plantes. Un accident ayant détruit

une espèce des arbres qu'il avait créés, les graines en furent portées dans la lune par des colombes; & ils y forment aujourd'hui des bocages, qui nous semblent être des taches.

Ils prétendent qu'il y eut autrefois dans l'isle deux Taheei, ou Canibales, venus on ne fait d'où; ils sortaient des montagnes qu'ils habitaient pour aller à la chasse des hommes dont ils se nourrissaient. Deux frères résolurent d'en délivrer le pays; du haut d'un rocher voisin de leur cabane, ils inviterent les Taheei à un festin, où ayant fait chauffer des pierres, qu'ils leur firent entrer dans la bouche avec de l'eau, le bouillonnement & la vapeur les étoufferent. Les libérateurs devinrent la tige des rois Otâtiens, & une femme qui habitait avec les monstres & ne vivait pas comme eux, devint une déesse; elle avait deux dents d'une grosseur prodigieuse.

Ces contes incohérens semblent prouver qu'il y eût des antropophages dans Otâti, & il n'est pas même prouvé qu'il n'y en ait plus. Omaï nous a raconté qu'un homme de sa famille avait coupé un morceau de la cuisse d'un habitant de Bolabola; & les victimes humaines qu'on y offre aux dieux semblent annoncer un reste de cette barbarie.

Le roi  
& seul p  
tous les  
différent  
se sert  
que les  
nistratio  
de ses su  
on bru  
ferme;  
pects q

Après  
nohoon  
tous ou  
se mar  
est l'ar  
est mis  
ce com  
traire  
Toutou  
qui es  
ce qu'

Le p  
prend  
raison  
celui c  
ses, p

Le roi est très-respecté; il porte seul le maro, & seul possède une conque au son de laquelle tous les sujets lui apportent des comestibles de différente espèce; on punit de mort celui qui se sert de son nom avec légèreté; on confisque les terres de celui qui blâme son administration; il n'entre jamais dans les maisons de ses sujets, & si quelque accident l'y force, on brûle la maison avec tout ce qu'elle renferme; on porte jusqu'à la superstition les respects qu'on lui rend.

Après lui viennent les chefs, puis les Manohoone ou les vassaux, que suivent les Toutou ou esclaves; chacune de ces classes ne peut se marier que dans son sein; le Toutou qui est l'amant d'une femme d'un rang supérieur est mis à mort; s'il est résulté des enfans de ce commerce, ils sont mis à mort. Si au contraire un vassal s'abaisse jusqu'à une femme Toutou, l'enfant prend le rang de son père qui est dégradé. Nous ne répéterons point ce qu'on a dit ailleurs du gouvernement.

Le possesseur peut tuer le voleur qu'il surprend; il n'est obligé qu'à en exposer les raisons: cette sévérité n'est exercée que sur celui qui cherche à ravir des choses précieuses, pour d'autres objets on ne le force qu'à

la restitution ; un meurtre fait naître une guerre civile entre les familles , qui ne se termine que par la perte entière des possessions de la famille vaincue. La mort d'un Toutou est rachetée par la cession de quelques cochons & de quelques plumes rouges. Le meurtre même d'un de ses enfans n'est qu'un délit léger.

La petite isle de *Mataia* ou *Osnabrug* dépend d'Otaïti ; ses habitans parlent un dialecte différent de leur métropole ; ils portent les cheveux longs , se parent de coquilles & de perles polies éblouissantes au soleil ; & dans les combats , ils se servent d'une grande coquille comme d'un bouclier , d'une substance garnie de dents de requin pour se couvrir les bras , & d'une peau de poisson chagrinée pour défendre leur corps. On nous parla de diverses isles basses situées au nord-est d'Otaïti ; on nous en nomma huit ; leurs habitans se rendent quelquefois à Otaïti ; ils ont le teint plus brun que les habitans de cette isle , la physionomie moins douce & le corps piqué d'une manière différente. Ils ont des coutumes assez singulieres.

En nous éloignant de Bolabola , nous cinglions vers le nord ; notre voyage qui durait

déjà de  
que co  
nos pr  
8<sup>e</sup> degre  
mes à v  
ces par  
l'isle de  
Nou  
gré 43  
deux je  
c'était  
qui re  
dure fi  
cocotie  
procur  
point  
nir. T  
lieu de  
& nou  
fon ; j  
vaissea  
jeter l  
avait c  
nous y  
tues ,  
pérais  
main

déjà depuis dix-sept mois, ne faisait en effet que commencer, & je fis faire l'inventaire de nos provisions pour en régler l'usage. Vers le 8<sup>e</sup> degré de latitude méridionale, nous commençâmes à voir différentes sortes d'oiseaux : c'est dans ces parages que Mendana découvrit, en 1568, l'isle de *Jésus* ; nous ne la découvrîmes pas.

Nous coupâmes l'Equateur sous le 210<sup>e</sup> degré 43 minutes 3 secondes de longitude, & deux jours après nous découvrîmes une terre ; c'était une isle basse, formée d'une enceinte qui renfermait un lac d'eau de mer, la bordure stérile n'offrait que quelques touffes de cocotiers ; je résolus d'y jeter l'ancre pour m'y procurer des tortues ; car cette terre n'était point habitée & semblait devoir nous en fournir. Tandis que deux canots cherchaient un lieu de débarquement, deux autres pêchaient & nous rapportèrent deux cents livres de poisson ; je les y renvoyai, & je vins avec les vaisseaux devant une petite isle où je pus jeter l'ancre, & aux côtes de laquelle il y avait deux canaux pour pénétrer dans l'isle ; nous y entrâmes, nous y trouvâmes des tortues, mais en moindre nombre que je n'espérais ; on en trouva davantage le lendemain & les jours qui suivirent.

J'avais débarqué dans l'isle avec M. Bayly pour y observer une éclipse de soleil tandis que mes matelots étaient à la chasse des tortues, & quoique je connusse l'ineptie des matelots quand ils se trouvent sur terre, je n'imaginai pas qu'il s'en put égarer sur une bordure de terre assez étroite où de petits arbrisseaux épars ne pouvaient cacher la vue des vaisseaux. Cependant deux s'égarèrent & nous inquiéterent pendant près de deux jours; l'un revint & l'autre fut retrouvé; mais ils avaient souffert une soif extrême, car il n'y a point d'eau douce dans cette isle; l'un d'eux s'était soulagé en suçant le sang d'une tortue.

Jé plantai sur cette terre déserte des noix de cocos & des ignames que j'avais sur le vaisseau en pleine végétation: nous y semâmes aussi des melons, & y laissâmes dans une bouteille nos noms, celui de nos vaisseaux, & la date de notre séjour. Le sol de cette isle est en quelques endroits léger & noir, composé de débris de végétaux, de fable & de fiente d'oiseaux: en d'autres lieux on ne voit que du corail & des coquilles brisées dont la mer est assez éloignée aujourd'hui, pour faire croire que cette terre s'accroît tous les jours; il y a des étangs remplis par l'eau de

la mer  
indique  
comme  
végétal  
avait q  
& le f  
trouve  
plantes  
une m  
pier,  
blable  
bres v  
delles  
incon  
périeu  
sur le  
soigna  
œuf b  
celui  
feaux  
blable  
choco  
courli  
un pe  
fauve  
bes d  
de ce



la mer qui filtre au travers du sable. Rien n'y indique des traces de l'homme ; & l'on ne fait comment il pourrait y étancher sa soif ; aucun végétal ne pourrait y servir de pain. Il n'y avait qu'une trentaine de cocotiers peu fertiles, & le suc des noix y a le goût de sel : on y trouve quelques arbrisseaux & deux ou trois plantes différentes : on y vit aussi un fide , ou une mauve de l'Inde , une espèce de pourpier , deux de gramens , & une plante semblable au *Mesembryanthemum*. Sous les arbres vivaient une multitude infinie d'hirondelles ou d'oiseaux d'œufs d'une espèce encore inconnue ; elles sont noires dans la partie supérieure du corps , blanches dans l'inférieure , sur le front elles ont un arc blanc ; les unes soignaient leurs petits , d'autres couvaient un œuf bleuâtre , tacheté de noir & plus gros que celui d'un pigeon : nous y vîmes d'autres oiseaux encore, tels que le noddie , un autre semblable au goéland , un troisième couleur de chocolat qui a le ventre blanc , la frégate , le courlis , la guignette , l'oiseau du tropique , & un petit oiseau de terre qui ressemble à la fauvette d'hiver ; de petits lézards , des crabes de terre , des rats sont encore les habitans de cette isle.

Nous y célébrâmes la fête de Noël, & lui donnâmes ce nom; elle a 15 à 20 lieues de circonférence & a la forme d'une lune décroissante, dont les extrémités font l'une au nord, l'autre au sud: elle est ceinte de rochers de corail, au dehors desquels est vers le couchant un banc de sable qui s'étend à un mille en mer: la latitude de la petite isle où nous observâmes l'éclipse du soleil, est sous la latitude méridionale 1 deg. 59 min. sous la longitude 219 deg. 58 min.

Nous nous en éloignâmes le 2 Janvier, toujours environnés de différens oiseaux; parvenus entre le dixieme & le onzieme parallèle, nous vîmes des tortues qui nous annoncèrent le voisinage d'une terre, mais nous n'en découvrîmes que quelques jours après, au lever de l'aurore; c'étaient deux isles élevées; en nous approchant de l'une d'elles nous en découvrîmes une troisieme; bientôt quelques pirogues se détachèrent de celles vers laquelle nous tendions; nous les attendîmes & fûmes agréablement surpris de leur entendre parler la langue des isles de la Société. Nos invitations ne purent les déterminer à se rendre sur nos vaisseaux; ils acceptèrent le don de quelques médailles de cuivre, & m'envoyèrent

en retour  
leur ter  
ceux d  
ils m'en  
douce. J  
de large  
pêche: i  
était mé  
leur phy  
ressembl  
les chev  
tans, qu  
sommel  
d'une gr  
longue,  
piquetur  
morceau  
qu'ils po  
d'un car  
des pier  
nous ne  
À me  
rogues  
de coch  
tates; no  
de fix f  
allaient

en retour quelques pieces de maquereaux ; je leur tendis encore de petits clous & des morceaux de fer qu'ils estimaient beaucoup, & ils m'envoyèrent des poissons & une patate douce. Je ne voyais dans leurs pirogues que de larges citrouilles & une espèce de filet de pêche : ils avaient la peau brune, leur taille était médiocre, ils paraissaient très-robustes ; leur physionomie était très-variée ; plusieurs ressembloient aux Européens ; la plupart avaient les cheveux courts, d'autres les portaient flottans, quelques-uns les portaient en touffe au sommet de la tête ; ils étaient noirs, mais chargés d'une graisse rousse ; ils portaient leur barbe longue, n'avaient d'ornemens qu'une légère piqueture sur les mains & sur les aînes, & des morceaux d'étoffe d'un dessein bien singulier qu'ils portaient autour des reins : ils paraissaient d'un caractère doux, & n'avaient d'armes que des pierres qu'ils jetterent quand ils virent que nous ne les attaquions pas.

À mesure que nous avançâmes, d'autres pirogues nous apporterent un grand nombre de cochons de lait rôtis, & de très-belles patates ; nous donnions pour les premiers un clou de six sous sterlings ; & comme nos tortues allaient finir, ce secours nous remit dans l'a-

bondance ; nous voyions , en suivant la côte , diverses bourgades dont les habitans accouraient dans les lieux élevés , afin de mieux voir les vaisseaux , ou se réunissaient en foule sur le rivage ; le centre de cette isle est hérissé de montagnes chargées de bois ; les arbres étaient répandus autour des villages près desquels on voyait des plantations de bananiers , de cannes à sucre & d'autres productions.

Nous pûmes jeter l'ancre le lendemain , & les habitans enhardis vinrent sur le vaisseau ; à sa vue , leur étonnement , leur admiration se peignaient sur tous leurs traits ; ils ne connaissaient aucune de nos marchandises ; ils paraissaient avoir une idée du fer , & lui donnaient tantôt le nom de Hamaite , tantôt celui de Toë ; ils ne connaissaient point l'usage du couteau , ne firent aucun cas de nos grains de verre , ni même des miroirs , & admirèrent les assiettes de fayence , les tasses de porcelaine ; ils étaient honnêtes , & nous demandaient où ils devaient s'asseoir , s'ils pouvaient cracher sur le pont ; ils priaient ou chantaient avant de monter sur le vaisseau , & dès qu'ils y étaient , ils s'emparaient sans façon de ce qui paraissait leur convenir.

Je ne voulais point que les équipages des

descendissent  
ne comme  
habitans  
point re  
plusieurs  
la délica  
annonça  
d'étoffe  
daient ju  
des hom  
toujours  
tion to  
je n'ose  
succès ;  
souvent  
difficile  
celui qu  
qui est  
& ne ca  
avec un  
J'ava  
avait aff  
je trou  
d'une v  
Indiens  
& j'eus  
gnorais

descendissent sur la terre pour empêcher qu'ils ne communiquassent la maladie vénérienne aux habitans ; par le même motif, je ne voulus point recevoir de femmes sur nos vaisseaux ; plusieurs s'étaient présentées, & sans avoir de la délicatesse dans les traits, leur physionomie annonçait une franchise aimable ; une piece d'étoffe, qui, du milieu des reins leur descendaient jusqu'à mi-cuisse, les distinguait seule des hommes ; mes soins n'avaient pas réussi toujours, & quoique je misse à leur exécution toute la vigilance dont j'étais capable, je n'ose me promettre de les avoir pris avec succès ; tel que vous ne croyez pas infecté l'est souvent assez pour répandre la maladie ; il serait difficile au plus habile médecin de décider si celui qu'il traite est absolument guéri ; & tel qui est attaqué le cache avec soin par honte, & ne craint pas de la communiquer à d'autres avec une insensibilité qui étonne.

J'avais jetté l'ancre près d'un lieu où on nous avait assuré qu'il y avait un étang d'eau douce ; je trouvai en effet un petit lac dans le fond d'une vallée basse ; à mon débarquement, les Indiens se prosternerent la face contre terre, & j'eus de la peine à les faire relever ; j'ignorais qu'ils traitaient ainsi leurs premiers

chefs ; j'ignorais encore qu'un détachement que j'avais envoyé, pressé par des hommes qui voulaient enlever ses fusils, avait été obligé de faire feu, qu'un des insulaires avait été tué & que tous avaient été frappés de terreur. J'excitais les échanges tandis que je m'occupais à notre provision d'eau ; les habitans, loin de s'y opposer, nous aiderent. Je voulus visiter le pays ; je vins dans la partie orientale où, de nos vaisseaux, j'avais observé dans chaque village de certains obélisques blancs dont un m'avait paru haut de 50 pieds ; je vis que ces obélisques étaient placés dans des *morais* qui offraient un terrain étendu, ceint d'un mur de pierre de quatre pieds de hauteur, pavé de cailloux mobiles, ombragé d'arbres divers, ayant à une de ses extrémités l'obélisque formé d'une espèce de treillage de bois, recouvert d'une étoffe mince, légère & grise, dont on voyait une grande quantité en divers endroits du morai. L'obélisque, à la hauteur de cinq à six pieds, était chargé de bananiers & de fruits offerts à leur dieu ; les autres parties du morai ressembloient à celles des cimetières d'O-tahiti, il y avait un hangar ; à la face de l'entrée étaient des figures de bois d'un seul morceau, haute de trois pieds, assez bien dessinées

& sculptées  
ou figures  
un casque  
grieries  
étaient en  
d'elles on  
gères.

La se  
chefs ; la  
des anim  
car la res  
d'O-tahiti  
nie barba  
tels sacri  
fus frapp  
peuple si  
frappé en  
inhumain  
remplie d  
des planta  
pleins d'  
père le  
humide ;  
en planta  
étouffes,  
rence, le  
les arbres

& sculptées ; on les appelloit *Eatoa no Vehoia* ou figures de Déeses ; l'une portait sur sa tête un casque assez semblable à celui des anciens guerriers , l'autre un bonnet cylindrique ; elles étaient enveloppées d'étoffes ; à peu de distance d'elles on avait placé des offrandes de fougères.

Là se voyaient les tombeaux des différens chefs ; là était aussi l'autel où l'on sacrifie des animaux & même des hommes aux dieux , car la ressemblance de leurs mœurs avec celle d'Otaïiti s'étend encore jusqu'à cette cérémonie barbare ; il paraît même qu'ils font de tels sacrifices à la mort de leurs chefs. Je fus frappé de douleur en apprenant que ce peuple si bon avait des usages si cruels , & plus frappé encore en voyant que ces sacrifices inhumains y étaient communs ; l'isle paraît remplie de ces espèces de tombeaux. Le terrain des plantations est plat , entrecoupé de fossés pleins d'eau , & de chemins élevés : là prospère le *taro* , racine qui a besoin d'un sol humide ; les plantations plus sèches , consistent en plantations régulières de beaux mûriers-étouffes , les cocotiers y ont moins belle apparence , les bananiers y promettent davantage ; les arbres qui environnaient les villages sont

des espèces de febestes, ou de pruniers faux vages.

Nos marchés s'étaient faits avec succès & avec loyauté; nous achetâmes beaucoup de cochons de lait & de volailles, des racines, des bananes avec des clous & des morceaux de fer; les insulaires apportèrent aussi au marché une espèce particulière de manteaux & de bonnets qui étaient faits avec élégance: les premiers descendent jusqu'au milieu du dos & s'attachent par devant, le fond est un réseau sur lequel étaient comme tissues des plumes jaunes & rouges, si bien unies qu'elles semblaient former un velours épais, moëlleux & lustré; ils sont de desseins variés, les uns en espaces triangulaires rouges & jaunes, d'autres en croissans; plusieurs étaient rouges bordés de jaunes, & la couleur éclatante des plumes leur donnait un grand prix; il paraît qu'ils s'en servent dans les cérémonies d'éclat. Les bonnets ressemblent à un casque; sur le milieu est une espèce de crête, & sur les côtés deux trous où l'on passe les oreilles. C'est un chassis de baguettes d'osier couvert d'un réseau, tissu de plumes plus ferrées encore que sur les manteaux; le fond en est rouge, mais partagé par les raies vertes, jaunes, ou

noires.

rouge,  
mieux c  
espèce c  
neau, d  
mais il  
est arq  
sa tête.

Nous  
mais il  
sans dan  
nous y  
terent e  
canots f  
raient p  
mais no  
ver, &  
fraiches  
isle que  
mais le  
que no  
nous en  
rapproc  
l'ancre  
Les  
de lait,  
ils resse



noires. Ils tirent ces plumes d'un petit oiseau rouge, auquel ils coupent les jambes pour en mieux conserver les plumes; il paraît être une espèce de mérops, est de la grosseur d'un moineau, d'un rouge écarlate sur tout le corps, mais il a les ailes & la queue noires, son bec est arqué, rougeâtre, de la longueur de deux fois sa tête.

Nous nous disposâmes à quitter ces isles; mais il nous fut difficile de nous en éloigner sans danger à cause des écueils; pendant que nous y travaillions, les habitans nous apportèrent encore des cochons & des racines; nos canots se rendirent encore sur la côte; ils auraient pu en apporter de nouvelles provisions, mais nous manquions de sel pour les conserver, & nous avions suffisamment de viandes fraîches: je dirigeai ma route vers une autre isle que les habitans nommaient *Oneeheow*; mais le vent nous força de revenir vers l'isle que nous venions de quitter; les courans nous en éloignèrent ensuite & nous nous rapprochâmes d'*Oneeheow*, où nous jetâmes l'ancre le 19 Janvier.

Les habitans accoururent avec des cochons de lait, des patates, des ignames & des nattes; ils ressembloient à ceux de l'isle que nous ve-

nions de quitter, parlaient la même langue, & faisaient leurs échanges avec la même loyauté. Ils avaient amené leurs femmes qui dansèrent sur le pont d'une manière immodeste : avant de nous quitter, ces insulaires nous demanderent la permission de déposer sur le pont des touffes de leurs cheveux. Ils mangent leurs ennemis comme les habitans de l'isle que nous avions quittée, quoiqu'ils vivent dans la plus grande abondance ; ils nous vendirent aussi du sel.

Les vagues obligèrent vingt de nos hommes à passer la nuit dans l'isle, & ce contretems malheureux occasionna sans doute des liaisons avec des femmes du pays, que j'avais désiré prévenir. Les insulaires braverent ces vagues pour nous apporter des provisions ; l'un d'eux avait la figure d'un lézard piqueté sur la poitrine ; d'autres y avaient des figures d'hommes grossièrement dessinées. Ils nous apprirent que leur isle était soumise à celle d'Atooi, nom de l'isle où nous avons abordé, & où régnaient plusieurs chefs.

Je résolus de descendre dans cette isle, & j'y portai un bouc & deux chèvres, un verrat & une truie, des graines de melons, de citrouilles & d'oignons ; je les donnai à l'un des  
insulaires

insulaires  
& tandis  
plissaient  
je pénétr  
pierreux  
plantes  
n'en ava  
observant  
& des p  
blaient a  
en avait  
tiere.

Nous  
des mai  
les hom  
mes ; c  
repas en  
doe leu  
cuisent  
auparav  
dans to  
aussi T  
chaient  
de leurs  
marqua  
rieuses  
par exer

Tom

Insulaires qui me parut respecté des autres ; & tandis que quelques-uns des matelots remplissaient leurs futailles à un ruisseau voisin , je pénétrai dans le pays ; il me parut agreste , pierreux , mais couvert d'arbrisseaux & de plantes qui parfumaient l'air ; nulle part je n'en avais respiré un aussi agréable. Nous y observâmes des marais salans peu abondans , & des puits d'eau : les habitans se rassemblaient autour de nous , & il me parut qu'il n'y en avait pas plus de cinq cens dans l'isle entière.

Nous eumes occasion d'examiner l'intérieur des maisons, il nous parut décent & propre : les hommes n'y mangent point avec leurs femmes ; celles-ci se réunissent pour faire leurs repas en commun. La noix huileuse du *Dooedoo* leur sert de flambeau durant la nuit : ils cuisent les cochons dans des fours ; mais auparavant ils leur coupent l'épine du dos dans toute sa longueur : les femmes y font aussi *Taboo*, car nous en vîmes qui ne touchaient point aux alimens , & qui les recevaient de leurs compagnes dans la bouche. Nous y remarquâmes encore quelques cérémonies mystérieuses dont nous ne pûmes deviner l'objet ; par exemple une femme , après avoir noyé un

cochon & avoir jetté un fagot sur son corps sans vie , frappa un homme avec un bâton sur les épaules ; cet homme s'était assis devant elle pour recevoir cette espèce de discipline : ils paraissaient aussi avoir une forte de vénération pour les chouettes qui nous y parurent fort apprivoisées ; nous y remarquâmes encore que plusieurs s'étaient arrachés une dent , & nous avons dit ailleurs qu'ils témoignent du respect & de l'amitié en donnant une touffe de leurs cheveux.

De petits accidens ne nous permirent pas de tirer de ces isles tous les avantages que nous avions lieu d'en attendre ; & pressés de nous rendre en Amérique , nous nous en éloignâmes pour cingler vers le nord. Avant de nous en éloigner , donnons-en ici une idée générale.

Elles sont disposées en groupes ; c'est un des archipels nombreux dont l'Océan pacifique est semé : les isles solitaires qui les séparent sont clair-semées & en petit nombre. Cet archipel peut être plus étendu que nous ne le connaissons : nous y avons découvert cinq isles ; *Woaho* , *Atooi* , *Onecheow* , *Oreehoua* & *Tahoora*.

La première est la plus orientale ; elle est

habitée  
que nou  
ter. No  
elle est  
n'a que  
tout des  
ses mara  
poissons  
rivages  
Atooi, &  
colline  
d'Onee  
Tahoora  
le fol ex  
par des  
ble de r  
de tour  
sûre , le  
facile d  
douce à  
différen  
jusqu'al  
le cent  
montag  
doivent  
boisée j  
bes d'u

habitée, ses terres sont hautes, c'est tout ce que nous en pouvons dire, n'ayant pu la visiter. Nous avons parlé de celle d'Oneeheow; elle est située à 7 lieues au couchant d'Atooi & n'a que quinze lieues de tour, elle produit surtout des ignames; ses habitans tirent du sel de ses marais, & s'en servent pour conserver leurs poissons: l'isle en général est basse, mais ses rivages sont escarpés dans la partie qui regarde Atooi, & vers le sud-est elle se termine en colline ronde. Oreehoua est située au nord d'Oneeheow, elle est petite & peu élevée: Tahoorá est petite comme cette dernière, mais le sol en est peu élevé, elle n'est habitée que par des oiseaux. Atooi est la plus considérable de toutes, elle peut avoir près de 25 lieues de tour; la rade où nous mouillâmes est assez sûre, le vent alisé y souffle obliquement; il est facile d'y débarquer; elle a de la bonne eau douce à peu de distance; l'aspect de l'isle est différent de toutes celles que nous avons vues jusqu'alors; tout y offre des pentes douces, le centre en est élevé sans y être chargé de montagnes, les nuages y reposent souvent & doivent y fournir des sources: de la partie boisée jusqu'à la mer, elle est revêtue d'herbes d'une excellente qualité, qui croît à la

hauteur de deux pieds & quelquefois par touffes ; mais dans les lieux où on la trouve on ne voit pas un arbrisseau.

Dans les vallées le sol paraît d'un noir brun, un peu friable ; mais dans les lieux élevés, il est d'un brun rougeâtre assez compacte ; dans celui-là le taro prospère, dans celui-ci on cultive les patates douces qui pesent souvent de dix à quatorze livres. Le tems y fut variable durant notre séjour, & c'est cependant la saison où il devait être le plus fixe. La chaleur y est modérée ; les salaisons s'y conservent très-bien ; les rosées n'y sont pas abondantes, mais peut-être le sont-elles davantage dans les lieux ombragés d'arbres.

Les rochers y sont d'une pierre pesante, d'un noir grisâtre, disposés comme les rayons d'un gâteau de miel, & parfemés de particules luisantes & de quelques taches couleur de rouille ; la profondeur de ces rochers est immense ; ils offrent des couches qui ne sont point adhérentes, & cependant n'ont point de corps intermédiaires : nous y trouvâmes aussi le lapis lydius ; & une pierre à aiguifer, couleur de crème, coupée de veines plus blanches ou noires ; une ardoise fine & une grossière. Nous y vîmes aussi des hématites.

On y  
nes ; de  
ignames  
l'étooa  
des doo  
lesquell  
de char  
citrifol  
multitu  
grosses  
aride,  
du char  
mais q  
pavot  
sont le  
observé  
Nou  
la gross  
d'un cra  
te, des  
sauvage  
lieu ; la  
qu'ont  
nombre  
Ses riv  
versité  
maque.

On y recueille cinq ou six espèces de bananes, du fruit à pain, des noix de cocos, des ignames, & l'arum de Virginie : on y voit l'étooa, la gardenia parfumée ou jasmin du cap, des dooe-dooe qui donnent des noix huileuses, lesquelles enfilées à des baguettes, y servent de chandelles; un sida ou mauve, la *morinda citrifolia*, une espèce de convolvulus, & une multitude de citrouilles qui y deviennent très-grosses & ont des formes variées. Sur le sable aride, croît une plante inconnue de la forme du chardon, & comme lui armée de piquans, mais qui porte une belle fleur semblable au pavot blanc : celle-ci & une plus petite sont les seules plantes nouvelles qu'on y ait observées.

Nous y avons vu voltiger des oiseaux de la grosseur du ferin, & dont le plumage était d'un cramoisi foncé, une grosse espèce de chouette, des faucons ou milans bruns, un canard sauvage, le héron bleu, une espèce de corlieu; la multitude de plumes de couleurs variées qu'ont les insulaires, y annonce un grand nombre d'oiseaux que nous n'avons point vus. Ses rivages ne nourrissent pas une grande diversité de poissons; mais on y trouve le petit maquereau, le mullet commun, & un autre

de couleur de craie blanche, un petit poisson de rocher qui est brunâtre & tacheté de bleu, & trois ou quatre autres espèces; les coquillages n'y offrent rien d'intéressant.

Nous n'y avons vu d'animaux domestiques que des cochons, des chiens, de la volaille. On y remarque encore de petits lézards & des rats.

Les insulaires sont de taille moyenne; ils ne sont remarquables ni par la beauté de leur forme, ni par la délicatesse de leurs traits; mais leur physionomie annonce la bonté, la franchise; plus que leurs yeux ne promettent de la vivacité & de l'intelligence; leur visage, & sur-tout celui des femmes, est rond, quelquefois allongé; leur teint est brun de noix: les deux sexes sont moins distingués ici par la taille, le teint & les traits que par-tout ailleurs: peu sont difformes; leur peau n'est ni douce ni luisante; ils ont les dents bonnes, les cheveux lisses, noirs & peints: il y avait plus de femmes que d'hommes remarquables par leur embonpoint. Ils nagent avec une vigueur, une légèreté extraordinaire; des femmes chargées d'un nourrisson, y fendent les ongles agitées & traversent un espace de mer effrayant.

Leur  
géréte  
quille  
entr'eux

y pren  
homme  
leur in  
qu'ils  
de nos  
renferm

Les  
ils ne n  
pas; m  
cordon  
un mo  
lage,  
çon lar  
quelq  
ou de  
fait fé  
posé d  
incrus  
de coe  
du tro  
quefo  
monté  
ordina



Leur caractère est gai ; ils n'ont pas la légèreté inconstante des Otaïtiens , ni la tranquille gravité des Tongataboens ; ils vivent entr'eux d'une manière très-sociable ; les meres y prennent grand soin de leurs enfans , & les hommes se plaisent à les aider en ce point ; leur intelligence se développait surtout en ce qu'ils paraissaient sentir toute la supériorité de nos arts sur les leurs. Peut-être cette île renferme-t-elle trente mille ames.

Les deux sexes portent peu d'ornemens ; ils ne mettent rien aux oreilles qu'ils ne percent pas ; mais ils ont des colliers semblables à des cordons de chapeaux auxquels ils suspendent un morceau de bois , de pierre ou de coquillage , long d'environ deux pouces , & un hameçon large & poli dont la pointe est en dehors ; quelquefois ces colliers sont de coquillages , ou de guirlandes de fleurs de mauve qu'ils ont fait sécher. Les femmes ont des bracelets composé d'écailles , & de morceaux d'un bois noir incrusté d'ivoire , quelquefois orné de dents de cochons. Des plumes de coq ou de l'oiseau du tropique ornent la tête des hommes ; quelquefois ils y placent la queue d'un chien blanc montée sur une baguette. Les hommes sont ordinairement piquetés sur les mains ou les

bras, ou les aînes; mais il en est un petit nombre dont tout le corps est bariolé de lignes & de figures diverses.

Ils paraissent vivre en bourgades dispersées sans ordre & sans fortifications : il y a des maisons vastes & commodes ; d'autres sont de misérables chaumières ; leur forme est celle d'une meule de foin oblongue ; elles sont closes avec foin ; une herbe longue posée sur des perches menues disposées avec régularité, leur sert de couverture ; l'entrée en est si étroite qu'il faut se traîner à genoux pour y pénétrer ; un chassis de planche la cache ou la ferme ; c'est leur porte & leur fenêtre : l'intérieur est propre ; le sol y est jonché d'herbes séchées, recouvertes de nattes qui leur servent de sièges & de lits ; sur une espèce de banc on trouve des vases d'eau faits avec de l'écorce de citrouille , des paniers remplis de fruits ou de racines , & quelques plats , quelques assiettes de bois. Ils sont riches en cochons , en chiens & en poissons qu'ils savent conserver avec le sel ; ce sel dont ils font une grande consommation, est rouge par son mélange avec la vase sur laquelle il se dépose.

Leurs amusemens paraissent assez variés ; leurs danses ressemblent à celles des isles où nous

avions  
d'adresse  
grossiers  
en part  
ressemb  
au som  
che un  
on met  
l'on fé  
voir a  
de diffé  
de l'au  
formé  
musicie  
comme  
lui ser  
même  
terre :  
d'un :  
Ils  
boules  
à bor  
pierre  
& lui  
palets  
Leu  
coup

avions passé, mais ils les exécutent avec moins d'adresse : leurs instrumens de musique sont grossiers ; l'un est un cone renversé, creux en partie, composé de plantes grossieres qui ressemblent au jonc, orné sur les bords & au sommet de belles plumes rouges ; on y attache une petite citrouille vidée dans laquelle on met quelque chose qui fait du bruit, & l'on secoue cet instrument, on le fait mouvoir avec vivacité d'un endroit à l'autre & de différens côtés en se frappant la poitrine de l'autre main. Un autre de ces instrumens est formé d'un vase de bois & de deux bâtons ; le musicien qui s'en fert tenait le plus long bâton comme nous tenons le violon ; le plus court lui servait d'archet, & son pied frappait en même tems sur le vase creux renversé par terre : des femmes accompagnaient l'instrument d'un air assez agréable.

Ils ont une espèce de jeu de boule ; ces boules ressemblent mieux à un petit fromage à bords arrondis qu'à un globe ; elles sont de pierre ou d'une ardoise grossiere, très-polies & luisantes : ils ont encore des espèces de palets d'ardoise & s'en servent comme nous.

Leurs ouvrages mécaniques annoncent beaucoup d'adresse ; ils font leurs étoffes de mu-

riers par les mêmes procédés que les Otahitiens; mais ils l'emportent sur ceux-ci par les couleurs & la variété des desseins: on est étonné de la régularité de leurs figures. Ils ont aussi des étoffes blanches, ou d'une seule couleur; ils savent les joindre par des coutures. Ils fabriquent un grand nombre de nattes blanches très-fortes qui offrent beaucoup de raies rouges ou de losanges entrelassés; il en est de fines, de grossières, d'unies & de fortes. Ils peignent l'écorce des citrouilles qui leur servent de vase, quelquefois ils les vernissent. Le *cordia* ou étoa, leur fournit des vases & des jates de bois qui semblent être faits dans l'atelier d'un tourneur. Ils font encore des éventails de nattes ou d'osier qui ont des manches, & des cordelettes de cheveux ou de bourre de cocos. Ils ont une multitude d'espèces d'hameçons; les uns sont d'os, d'autres de bois garnis d'os, beaucoup sont de nacre de perle, tous armés d'une ou de deux barbes. Nous en achetâmes un long de neuf pouces, fait sans doute d'un os de poisson; un ouvrier d'Europe avec ses connaissances & le secours de ses instrumens, ne pourrait le faire plus poli, ni lui donner plus d'élégance: c'est avec la pierre ponce qu'ils polissent les pierres; leurs outils

de pierre  
ils avaien  
sont fait  
due sur  
peut s'en  
n'avoir  
toutes  
mes, il  
de son  
dans de  
des infir  
tement  
fréquen  
en don  
frages  
de fer  
Leur  
larges  
tronc  
les flanc  
d'épais  
manie  
coins  
ensem  
forme  
Quel  
légère

de pierre sont faits comme ceux d'Otaïti ; ils avaient deux morceaux de fer & en connaissaient l'usage ; mais cette connaissance répandue sur une isle où aborderent les Européens, peut s'être propagée au loin ; car ils paraissaient n'avoir jamais vu de vaisseaux. Dans presque toutes les isles nouvelles que nous découvri-  
mes, ils avaient une idée au moins obscure de son usage ; les voyages de leurs habitans dans des isles où on le connaissait, ou ceux des insulaires qui avaient commercé immédiatement ou par des intermédiaires avec les isles fréquentées par les Européens, ont suffi pour en donner la connaissance & le désir. Les naufrages ont pu encore y porter des morceaux de fer.

Leurs pirogues sont longues de 24 pieds, larges de 18 pouces ; une piece de bois, ou un tronc d'arbre un peu creusé en forme le fond ; les flancs sont formés de planches d'un pouce d'épaisseur, ajustées & liées au fond d'une manière exacte ; l'avant & l'arrière taillés en coins, sont un peu élevés ; ils en lient deux ensemble & leur donnent des balanciers d'une forme & d'une disposition très-bien imaginées. Quelques-uns ont une voile triangulaire, légère, enverguée à un mât.

Nous avons parlé des foins qu'ils prennent de la plantation du taro, & de leur disposition régulière; tels sont aussi leurs champs de bananes & de cannes à sucre; les terrains bas sont entourés de fossés, les autres sont sans clôture; les arbres à pain & les cocotiers n'y prospèrent pas, & les habitans pour cette raison, s'occupent d'autres végétaux qui demandent cependant plus de soins. L'isle pourrait être mieux cultivée & nourrir une population trois fois plus nombreuse.

Plusieurs chefs résident à Atooi; mais nous n'en vîmes point; peut-être ils étaient absens ou craignirent de se montrer. L'un d'eux vint sur la Découverte dans une double pirogue; les insulaires se prosternerent dans celles qu'ils montaient; mais lui sans faire attention à leurs hommages, à leurs pirogues, au danger auquel il les exposait, heurta; renversa celles qui se trouverent sur son passage & sembla faire consister sa grandeur dans le mépris qu'il montrait pour ses sujets. On le hissa sur le vaisseau; ses courtisans se rangerent autour de lui en se tenant par la main, & ne permirent qu'au capitaine Clerke de l'approcher. Il était jeune & couvert d'étoffes de la tête aux pieds; Clerke lui fit des présens, & il en re-

cut une  
res d'hor  
détermin  
tôt après

La m  
annonce  
la guerr  
de l'isle  
voisines  
être la c  
Ils ont d  
bois cou  
l'une des  
belée;  
d'enviro  
à la ma  
vent po  
gnards  
che au  
mais l'u  
core un  
d'estoc  
piéd, a  
environ  
hors;  
troué,  
bras. L  
fronde.

cut une jatte de bois, soutenue par deux figures d'hommes assez bien sculptées. On ne put le déterminer à se mouvoir; on le reporta bientôt après dans sa pirogue & il gagna la côte.

La multitude d'armes qu'ont ces insulaires annoncent qu'ils font ou soutiennent souvent la guerre; peut-être entre les divers districts de l'isle, peut-être avec les habitans des isles voisines, & ces guerres fréquentes paraissent être la cause de la faiblesse de leur population. Ils ont des piques ou lances qui sont d'un beau bois couleur de châtaigne, bien poli, & dont l'une des extrémités est aplatie, & l'autre barbelée; ils ont une espèce de poignard long d'environ un pied & demi, pointu, assujetti à la main avec un cordon, & dont ils se servent pour combattre corps à corps; ces poignards sont quelquefois doubles & ont le manche au milieu. Ils ont des arcs & des traits, mais l'un & l'autre sont faibles; ils ont encore une espèce de couteau dont ils frappent d'estoc & de taille; il est de bois & long d'un pied, aplati, arrondi aux coins, par-tout environné de dents de requins pointant en dehors; un cordon passe au travers du manche troué, & s'entortille plusieurs fois autour du bras. Il nous parut qu'ils se servaient de la fronde.

Ils enterrent ceux qui meurent de mort naturelle, comme ceux qu'on sacrifie aux dieux; mais leurs temples sont sales; ils y offrent aussi des végétaux. Les prêtres ou Tahounas paraissent y être nombreux.

La langue est la même qu'à Otahiti; ils en ont la prononciation douce, leurs chants ont les mêmes mesures, les mêmes cadences. Il paraît donc que les peuples de ces isles ont la même origine; mais à une aussi grande distance, comment ont-ils pu venir de l'un de ces archipels à l'autre? c'est ce qu'on ne peut dire: il est cependant certain que la même langue & par conséquent le même peuple, remplit des isles situées à 1660 lieues de distance du levant au couchant, & à 1200 lieues du nord au midi.

Je donnai à ce petit archipel le nom d'*Isles de Sandwich*; outre les cinq que j'ai nommées, il en est une plus petite qui est basse & déserte, située près de Tahoorá, & appelée *Tammata-pappa*. Leur situation les rendrait utiles à ceux qui se rendent de l'Amérique aux isles de l'Asie, ou de ces isles en Amérique; & si les Espagnols eussent eu l'esprit de découvrir, ils auraient fait depuis long-tems leurs voyages des Philippines au Pérou, &

d'Acapul  
& de Su

La le  
dans l'is  
Sa latitu

Nous  
degré d  
dans le

qu'un P  
nord,

grande.  
la route

chions  
dant no  
avons-

des isles  
était de  
tant pl

nent d  
très-vif  
doux e

nous é  
verfes  
ou ma

geaien  
étaien  
la clas



d'Acapulco à Manille avec bien plus de facilité & de sûreté.

La longitude de la rade où nous entrâmes dans l'isle Atooi, est de 217 deg. 41 min. 3 sec. Sa latitude septentrionale de 21 deg. 56 m. 15 f.

Nous parvinmes le 12 Février, sous le 30<sup>e</sup> degré de latitude; & quoique nous fussions dans le milieu de l'hiver, nous n'éprouvions qu'un peu de froid le matin & le soir; plus au nord, la différence de température est plus grande. Treize jours après nous traversâmes la route du vaisseau de Manille; nous approchions du continent de l'Amérique, & cependant nous n'en voyions aucun indice; à peine avions-nous vu un oiseau depuis notre départ des isles Sandwich. Au-delà du 44<sup>e</sup> degré, l'air était doux encore, & j'en étais étonné d'autant plus que nous étions voisins d'un continent d'une étendue immense où le froid est très-vif. Sans doute l'hiver de 1778, fut très-doux dans ces climats. Pendant le calme que nous éprouvâmes le 2 Mars, nous vîmes diverses parties de la mer couvertes d'une glaire ou matière visqueuse, autour de laquelle nageaient des animalcules, dont quelques-unes étaient gelatineuses, presque globulaires & de la classe des *Mollusca*: il en était une autre

espèce plus petite, plus nombreuse, blanche & lustrée, qui, lorsqu'ils étaient en repos dans un verre d'eau salée, ressembloient à des parcelles de feuilles d'argent. Ils nageaient avec la même facilité sur le dos, les côtés ou le ventre, & montraient alors les couleurs les plus brillantes des pierres précieuses; quelquefois d'une transparence parfaite, quelquefois passant par différentes nuances du saphir pâle au violet foncé; & ces nuances étaient souvent mêlées de teintes éclatantes du rubis & de l'opale; elles couvraient de lumière le vase & l'eau: au grand jour les couleurs étaient plus vives; & quand les animalcules descendaient au fond, ils prenaient une teinte brunâtre. Si le vase était éclairé avec la chandelle, ils étaient d'un beau verd pâle parsemé de points lustrés; dans l'obscurité, ils avaient la faible lueur d'un charbon qui s'éteint. Nous leur donnâmes le nom d'*Oniscus fulgens*; sans doute ils contribuent au phénomène de la mer lumineuse.

Le 7 Mars, nous découvrîmes la côte de la nouvelle Albion; nous en étions encore à 10 ou 12 lieues, elle se prolongeait du sud-est au nord-est; nous étions sous le 44<sup>e</sup> deg. 33 m. de latitude septentrionale; sous le 252 d. 48 m. de

de longi  
médiocre  
par-tout  
que le  
trouver  
nous y  
environ  
la terre  
tre elle.  
elle étai  
vant da  
drains,  
arbres  
frait rie  
encore  
voyait  
une gr  
étaient  
on n'en  
grève  
cun en  
mauva  
éloigne  
C'est  
Blanc,  
mence  
une la  
To

de longitude. La terre paraissait d'une hauteur médiocre, variée de collines & de vallées, & par-tout couverte de bois. J'y cherchai un port que le mauvais tems ne me permit pas d'y trouver; des raffales, de la pluie, de la grêle nous y affaillirent; un ciel épais & noir nous environna, & je fus obligé de m'éloigner de la terre dans la crainte de m'aller briser contre elle. Nous nous en rapprochâmes ensuite; elle était là d'une hauteur modérée, mais s'élevant dans l'intérieur du pays, semée de mondrains, de petites collines, & couverte de grands arbres droits, ou d'espèce de taillis. Elle n'offrait rien d'agréable à l'œil; l'hiver y régnait encore: entre les collines & les mondrains on voyait des enfoncemens couverts de neige à une grande profondeur, les terrains nuds en étaient chargés; mais dans l'intérieur du pays on n'en voyait point. La côte terminée par une grève blanche & sablonneuse n'y formait aucun enfoncement, n'y offrait aucun port; le mauvais tems nous força encore de nous en éloigner.

C'est dans ces parages que doit être le Cap Blanc, découvert par Martin d'Aguilar, au commencement de 1603. Les géographes y placent une large entrée, une espèce de détroit, là

même où ce navigateur ne vit qu'un fleuve que les courans lui empêcherent de remonter.

Les ouragans se succéderent & nous mirent en danger de nous briser sur les côtes : pour l'éviter il fallut marcher au midi, & le tems ayant changé, reprendre la route du nord. Je vis la terre qui m'offrit l'apparence d'un havre, & j'y dirigeai ma marche ; mais en nous approchant, l'ouverture apparente se changea en une terre basse, & il fallut s'éloigner encore. C'est près de là qu'on a placé le prétendu détroit de Jean de Fuca ; mais nous ne découvrîmes rien qui en eut l'apparence. Ici la terre est d'une hauteur égale, bien boisée, d'un aspect agréable ; elle y paraît fertile.

Nous perdîmes de vue cette côte, & ne la revîmes que cinq jours après : elle nous offrit par-tout de hautes montagnes dont les sommets étaient chargés de neige ; mais les vallées, le voisinage de la mer l'étaient de grands arbres, d'une vaste forêt. Entre deux pointes de terre que je nommai, l'une *Pointe des Brisans*, l'autre *Pointe Boisée*, je crus appercevoir une baie que je nommai *Baie Hope* ou de l'Espérance ; pour cette fois cette espérance ne fut point trompée ; en l'approchant nous découvrîmes deux coupures ou entrées, & ne

pouvant  
l'autre  
y laissant  
trainer p  
que d'y

Bient  
habitée  
des fau  
long dif  
paruren  
Quand i  
& ses c  
gnées c  
L'orate  
dans les  
couait.  
mais ils  
mens.  
remplis  
discour  
vaisseau  
fiance ;  
un air  
approc  
ronnés  
pirogu  
un œil

pouvant atteindre l'une, nous cinglâmes vers l'autre : nous y arrivâmes, & le calme nous y laissant, nous fûmes obligés de nous y faire traîner par nos canots, & de jeter l'ancre avant que d'y être parvenus.

Bientôt nous fûmes certains que la côte était habitée ; trois canots nous approchèrent ; l'un des sauvages qui les montaient nous fit un long discours, & y joignit des gestes qui nous parurent être une invitation d'y descendre. Quand il eut fini, il jeta des plumes vers nous, & ses camarades nous jeterent aussi des poignées de poussière ou d'une poudre rouge. L'orateur était couvert d'une peau, & tenait dans les mains une espèce de grelot qu'il secouait. Deux autres sauvages lui succéderent, mais ils furent moins longs & moins véhéments. Quelques-uns avaient leurs cheveux remplis de petites plumes blanches. Après leur discours, ils se tinrent à quelque distance du vaisseau sans témoigner de surprise ni de défiance ; ils parlaient à la fois, l'un d'eux chanta un air agréable. Le vent s'éleva, nous nous approchâmes de la côte & nous fûmes environnés de sauvages qui haranguerent. Une pirogue se distinguait par une tête peinte, ayant un œil & un bec d'oiseau d'une grandeur énor-

me ; elle portait un homme remarquable par sa figure bizarre , ayant la tête chargée de plumes , & le visage peint d'une maniere extraordinaire ; il tenait à la main un morceau de bois sculpté représentant un oiseau ; il le secouait en haranguant d'un ton criard , & en tirait un bruit semblable à celui d'un grelot. Il nous parut que c'était un chef.

Leur conduite fut paisible ; mais aucun ne voulut venir à bord ; ils échangerent ce que nous désirâmes ; mais ce qu'ils préférèrent était le fer dont ils paraissaient connaître l'usage. Nous espérâmes trouver là des provisions, du repos, des agrémens , & cette idée nous y fit jeter l'ancre avec la plus grande joie. Le port était excellent , les peuples qui l'habitaient étaient doux & paisibles , & nous résolûmes d'y chercher un lieu où nous pussions nous établir. J'y trouvai une anse bien formée , & nous y entrâmes le lendemain. Les échanges se continuaient entre les naturels & nous , & l'honnêteté y présidait. Ils nous offrirent des peaux d'ours , de loups , de renards , de daims , de lapins des Indes , de putois , de martres & de loutres de mer , qui sont les mêmes que celles qu'on trouve dans les isles situées au levant du Kamtschatka : ils nous apportèrent aussi

un habi  
resembl  
piques ,  
mens ,  
d'étoffe  
d'ocre  
des gra  
& de fe  
qu'ils fi  
seaux &  
ou de  
Améric  
péens.  
des ma  
dépou  
tendre  
cette p  
Ils  
verre ;  
aux cil  
& d'ét  
tal. C  
comm  
fois d  
monte  
fant l  
conné

un habit d'écorce d'arbre, ou d'un gramen qui ressemble au chanvre, des arcs, des traits, des piques, des hameçons de pêche, divers instrumens, des figures monstrueuses, une espèce d'étoffe de poil & de laine, des sacs remplis d'ocre rouge, des morceaux de bois sculptés, des grains de verre, des colifichets de cuivre & de fer ayant la forme d'un fer à cheval, & qu'ils suspendent à leur nez, & jusqu'à des cifeaux & des outils de fer, qu'ils avaient reçus, ou de quelques navigateurs, ou des tribus Américaines qui commercent avec les Européens. Ils nous offrirent encore des crânes & des mains d'hommes qui n'étaient pas encore dépouillées de leur chair, & nous firent entendre qu'ils avaient mangé ce qui manquait: cette peuplade mange donc aussi ses ennemis.

Ils méprisaient nos étoffes, nos grains de verre; mais donnaient du prix aux couteaux, aux cifeaux, aux cloux, aux morceaux de fer & d'étain, aux miroirs, aux boutons de métal. Ce furent sur ces objets que se fit notre commerce. Nous fûmes environnés quelquefois de cinquante Américains dont plusieurs monterent à bord, toujours haranguant & faisant les mêmes cérémonies. Bientôt nous reconnûmes qu'ils étaient d'habiles filoux, &

d'autant plus dangereux, qu'ayant des outils de fer, ils coupaient ou enlevaient tout ce qui leur convenait dès qu'ils pouvaient échapper à nos regards. Les uns amusaient la sentinelle, tandis que d'autres faisaient l'opération; nous découvrions facilement le voleur, parce qu'ils s'accusaient mutuellement; mais il fallait quelquefois employer la force pour les obliger à la restitution.

Pendant ce commerce, nous réparions nos vaisseaux, on établit les observatoires sur un rocher élevé, on coupa du bois, on fit provision d'eau, on fit de la biere avec les pins que le pays offrait abondamment. Les naturels nous environnaient, nous suivaient en foule; chaque jour il s'en présentait de nouveaux & avec de nouvelles cérémonies; la plus générale était celle-ci : un chef se tenait debout sur sa pirogue armé d'une pique, & ne cessait de parler d'un ton criard; un orateur faisait alors un discours, son visage était couvert d'un masque qui offrait la figure d'un animal, il tenait une espèce de grelot à la main : il décrivait un cercle autour de nous, & dès-lors on entrait en commerce. Nous n'eûmes qu'à nous défendre de leur adresse pour le vol; un jour nous les vîmes bien s'armer avec soin, & je

m'armai  
geait  
veillait  
douze  
en nég  
étions  
fiter d  
y avoi  
comme  
comme  
Apr  
rétabl  
nous  
vais q  
des ra  
dans  
provi  
qui m  
che r  
teries  
qu'ils  
boute  
nous  
vre,  
tres  
A  
chac



m'armai à mon tour; mais ce peuple ne songeait point à nous; il attendait un ennemi, veillait sur sa marche, & le vit enfin venir sur douze grosses pirogues. La guerre se tourna en négociation, & il nous parut que nous en étions le sujet; nos amis voulaient seuls profiter du commerce, & leurs voisins désiraient y avoir part; ceux-ci céderent; & la tribu qui commerçait avec nous, demeura maîtresse du commerce avec eux, & par-là avec nous.

Après que nous eûmes réparé nos vaisseaux, rétabli nos mâts dégradés, nous pensâmes à nous éloigner; mais alors le tems fut si mauvais que nous fûmes forcés de rester; pendant des raffales violentes, les sauvages venaient dans leurs pirogues, & nous apportaient des provisions de sardines ou de petites morues qui nous étaient d'un grand secours; leur pêche nous était plus nécessaire que leurs pelleteries; nous en achetâmes aussi beaucoup d'huile qu'ils gardent dans des vessies; c'est avec les bœtons de nos habits que nous l'acquimes; nous leur vendîmes aussi des chaudières de cuire, des vases d'étain, des chandeliers, & d'autres objets semblables dont ils étaient avides.

Avant de quitter ce lieu, je voulus visiter chaque partie du port. Je me rendis à la pointe

occidentale, & près d'une anse bien fermée, je trouvai une bourgade nombreuse où je fus bien reçu; j'en connaissais une partie des habitans. J'entrai dans une de leurs maisons, ils étendirent devant moi une natte & me prièrent de m'y asseoir. J'y vis fabriquer leurs étoffes; ils s'y prennent de la même manière que les habitans de la Nouvelle-Zélande: des pêcheurs qui venaient d'arriver occuperent bientôt les habitans; ce poisson fut distribué entr'eux; ils l'ouvrent & le suspendent à de petites baguettes, placées d'abord à un pied, l'une de l'autre, puis un peu plus loin; celui qui est fumé fait place à d'autre qui ne l'est pas. De ces sardines séchées ils font des ballots pressés, comprimés, qui se gardent assez long-tems: ils se contentent quelquefois de faire sécher le gros poisson en plein air.

De cette bourgade, je suivis la côte dans l'espace d'une lieue; je la trouvai bordée d'islets qui forment des havres commodes, sur un fond assuré. A deux lieues au couchant de notre entrée, on trouve deux bras à quelque distance & dans la même direction, en face desquels est une isle assez grande; je ne pus les examiner; près d'elles sont les restes d'un village; les toits, les flancs des cabanes n'exis-

taient p  
veux d  
vingt p  
s'en fer  
affujetti  
tés solici  
est une  
j'aie jar  
ble, pu  
par-tout  
Je p  
je trav  
alors c  
vaisseau  
partie  
d'autre  
sur le  
je déb  
grosse  
peut-è  
leur p  
mens r  
entren  
tout,  
impat  
sens f  
mes r

taient plus ; mais devant elles il y avait des verveux d'osier en bon état , dont plusieurs avaient vingt pieds de long sur douze de hauteur. Ils s'en servent pour prendre du poisson , en les affujettissant de côté à de gros poteaux plantés solidement dans une eau basse. Près de là est une plaine où sont les plus gros pins que j'aie jamais rencontrés ; singularité remarquable , puisque les terrains semblables étaient nuds par-tout ailleurs.

Je passai dans la partie orientale du port ; je traversai un bras de mer , & m'aperçus alors que la terre au-dessous de laquelle nos vaisseaux étaient à l'ancre , ne formait pas une partie du continent , mais une isle entourée d'autres isles plus petites : en face de cette isle , sur le continent , je vis encore un village où je débarquai ; les habitans m'en parurent plus grossiers que ceux dont je viens de parler ; peut-être leur chef , de mauvaise humeur , ne leur permit-il pas de se livrer à leurs mouvemens naturels. Il ne voulut pas qu'on me laissât entrer dans leurs cabanes , il me suivit partout , & toujours me témoigna la plus grande impatience de me voir partir. Il prit mes présens sans se montrer plus traitable ; des femmes nous consolèrent par leurs chants & leur

honnêteté, de l'accueil repoussant du chef.

A mon retour au vaisseau, j'appris qu'on y avait reçu la visite d'une tribu nouvelle qui venait du sud-est; elle avait apporté des peaux, des vêtemens, & ce qui nous surprit, deux cuillers d'argent qui nous parurent de fabrique Espagnole, & que l'un des sauvages portait à son cou en guise d'ornemens; ils paraissaient aussi être mieux fournis de fer que leurs voisins.

Dix ou douze pirogues étrangères à la tribu chez laquelle nous vivions, parurent peu après. Dès qu'elles furent à cent toises de nous, elles s'arrêtèrent, se rangerent en ligne, & s'avancèrent ensuite; les hommes y étaient debouts & chantaient d'un mouvement lent, ils accompagnaient leurs chants de mouvemens très-réguliers de leurs mains, frappaient en mesure de leurs pagaies, & faisaient divers gestes très-expressifs; ils garderent ensuite le silence pendant quelques instans, puis recommencerent en prononçant par intervalles jusqu'à perdre la voix, le mot Hooee. Cette musique ne nous parut pas sans agrément; bientôt ces nouveaux venus furent à portée de commencer les échanges, & s'y conduisirent avec adresse. J'allai d'abord après à la bourgade située près de

notre en  
bes po  
mouton  
mes rec  
peine e  
faux à l  
ration;  
paravar  
réclama  
où croi  
eux, &  
tout or  
mesure  
maient  
dit que  
seigneur  
nombr  
alors l  
laissere  
Ces  
plus p  
propri  
vus;  
coupa  
ils nor  
nous  
En

notre entrée pour y faire une provision d'herbes pour le petit nombre de chevres & de moutons qui nous restaient encore; nous fûmes reçus des habitans avec amitié; mais à peine eûmes-nous donné quelques coups de faux à l'herbe, qu'ils s'opposèrent à notre opération; ils voulurent que nous payassions auparavant pour avoir leur agrément: chacun réclamait la possession d'une partie du terrain où croissait l'herbe. Je conclus un marché avec eux, & me crus alors le maître de couper partout où je voudrais; mais je me trompai; à mesure qu'on avançait d'autres hommes formaient des plaintes & des demandes, on eut dit que chaque tige de gramin avait son possesseur, & il fallut en satisfaire un si grand nombre qu'il ne nous resta bientôt plus rien: alors leurs importunités cessèrent, & ils nous laissèrent faucher par-tout où nous voulûmes.

Ces sauvages me parurent avoir des idées plus précises & plus rigoureuses du droit de propriété qu'aucun de ceux que nous avions vus; ils voulurent faire payer le bois qu'on coupait; l'eau même qu'on puisait; & souvent ils nous représentaient qu'ils avaient bien voulu nous permettre de prendre de l'eau & du bois. Enfin, après avoir tout préparé dans nos

vaiffeaux , & fait des provifions fuffifantes ; nous levâmes l'ancre & fortîmes de l'anfe ; mais à peine y étions-nous parvenus, que tout nous annonça une tempête ; la nuit s'approchait, je balançais fi je devois m'expofer à l'orage ; mais l'impatience de continuer mon voyage me déterminâ à braver le danger ; les Américains nous fuivirent ou dans leurs pirogues ou dans nos vaiffeaux ; l'un d'eux s'étoit attaché à moi & nous quitta le dernier ; je lui fis un préfent & il me donna une peau de biche, j'ajoutai à mon préfent & il voulut ajouter au fien ; il me donna fon manteau qu'il eftimait beaucoup : je crus devoir reconnaître fa générofité par le don d'un grand fabre à poignée de cuivre qui le rendit heureux ; tous, & lui plus fortement encore que les autres, me préfèrent de revenir les voir, & me promirent des pelleteries. Ce feroit un objet de commerce utile à y faire. Enfin nous quittâmes, & je mis à la voile. Revenons à la description du pays.

J'avois donné à notre port le nom d'Entrée du Roi George : j'ai fu dans la fuite que les habitans lui donnaient celui de *Nootska*. Son ouverture eft dans le coin oriental de la Baie Hope, fous le 49<sup>e</sup> degré 33 minutes de lati-

tude fe  
de long  
& des  
l'atteint  
& s'av  
diverfe  
deur d'  
dans c  
qu'elles  
nes qui  
épaiffe  
rivage.  
isles ;  
l'anfe  
orienta  
renfer  
à crai  
flent a  
Le  
élevat  
offre  
moins  
dis, &  
aigus  
vers  
fonde  
pées

tude septentrionale & le 250° degré 40 min. de longitude; elle est couverte par des islots & des rochers entre lesquels il faut passer pour l'atteindre. Elle s'élargit au-delà de son entrée & s'avance dans l'intérieur du pays, forme diverses branches, & s'étend dans une profondeur d'une lieue & demi: l'eau devient douce dans ces branches, & l'on a lieu de croire qu'elles ne s'étendent pas bien loin. Les collines qui la bordent étaient couvertes de neige épaisse; mais il n'y en avait plus, près du rivage. Au milieu de l'entrée il y a plusieurs isles; elle présente une multitude de havres; l'anse où nous entrâmes, fait partie du côté oriental de la plus grande des isles qu'elle renferme; les vagues de la mer n'y font point à craindre; mais les vents de sud-est y soufflent avec beaucoup de violence.

Le terrain le long de la côte est uni, d'une élévation médiocre: au-dedans de l'entrée il offre par-tout des collines escarpées plus ou moins hautes, se terminant en sommets arrondis, & montrant sur leurs flancs des sillons aigus: toutes sont couvertes de bois épais; vers la mer les côtes sont aussi boisées; les fondemens de ces collines & des côtes escarpées sont des rochers énormes d'une teinte

blanchâtre ou grise dans les parties qui ont été exposées à l'air, mais d'un gris bleuâtre dans l'intérieur comme la terre de Kerguelen. Le flot, les petites rivières y amènent beaucoup de bois; les rivières paraissent ne devoir leur origine qu'aux nuages, aux brouillards qui se promènent sur les collines, & aux neiges qui les couvrent; leur eau est très-claire, & rien n'y annonce une rivière considérable.

Les vents du midi & du couchant y amenaient les brouillards & la pluie; ceux du nord-ouest un tems serein; le climat nous y parut beaucoup plus doux que celui de la côte orientale de l'Amérique sous les mêmes latitudes. Il n'y gela point dans les terrains bas, tout y végétait avec force, & l'herbe y avait déjà un pied de longueur. On trouve dans les bois le pin de Canada, le cyprès blanc, le pin sauvage & deux ou trois autres espèces de pins. Les deux premiers y sont les plus communs; tous deux offrent des sommets en aiguilles; mais le second est d'un verd plus pâle que le premier. Tous y sont hauts & annoncent une végétation forte.

Il y a d'ailleurs peu de variété dans les productions végétales, sur-tout dans la saison où nous y séjournâmes, & dans l'espace circon-

crit du  
tour de  
siers, de  
nes noir  
cule à  
lange,  
bleues,  
feuilles  
un gra  
& de fo  
restâmes  
y faire

Nous  
deux or  
ques éc  
ces d'u  
frit pro  
des ou  
Les ou  
d'un n  
de l'es  
rer de  
grand  
la que  
blanch  
parait  
pin, l



crit du terrain que nous pûmes y visiter : autour des rochers & des bois on trouve des fraisi-  
siers, des groseillers, des framboisiers, des au-  
nes noirs, un laiteron, l'aparine, une renou-  
cule à fleurs cramoisie, deux sortes de pha-  
lange, l'une à fleurs oranges, l'autre à fleurs  
bleues, des rosiers sauvages, des poireaux à  
feuilles triangulaires, du gramen, du cresson,  
un grand nombre d'andromeda, de mousses  
& de fougères. Nous fûmes trop occupés, nous  
restâmes trop peu de tems dans ce lieu pour  
y faire des observations plus étendues.

Nous ne vîmes dans les bois voisins que  
deux ou trois ratons, quelques martres, quel-  
ques écureuils ; on crut y distinguer les tra-  
ces d'un ours ; mais les peaux qu'on nous of-  
frit prouvent qu'il y a en effet dans ce pays,  
des ours, des loups, des renards, des daims.  
Les ours paraissent y être en grand nombre &  
d'un noir très-lustré : les daims semblent être  
de l'espèce du *Fallow* de la Caroline & diffé-  
rer de ceux d'Europe. Les renards y sont en  
grand nombre, jaunes sur le corps, noirs à  
la queue ; quelques peaux étaient d'un gris  
blanchâtre ou cendré, mêlé de noir ; le loup  
paraît y être gris. On y trouve la martre du  
pin, la martre ordinaire, & une martre d'un

brun clair dont les poils sont grossiers; l'hermine y est rare & petite, très-blanche, excepté vers la queue. Les ratons, les écureuils sont de l'espèce commune; les derniers sont plus petits que les nôtres & ont sur le dos une raie couleur de rouille foncée. Nous y vîmes les peaux apprêtées de deux animaux, dont les unes nous parurent être des peaux de l'élan ou du *Moufe deer* ou du buffle; & les autres du chat sauvage ou lynx: la longueur de celle-ci, non comprise la tête qui y manquait, est d'environ deux pieds deux pouces; elles sont couvertes d'un beau poil follet, ou d'une fourrure d'un brun clair ou d'un jaune blanchâtre, entremêlée de longs poils noirâtres sur le dos; d'un poil long blanc d'argent sur les côtés qui semble dominer sur la robe entière; la queue est longue de trois pouces & terminée par une pointe noire: les naturels l'appellent *Wansnu*. La race des cochons, des chèvres & des chiens n'y est pas encore bien établie.

Les baleines, les marsouins & les veaux marins, sont les animaux marins les plus communs sur les côtes: les derniers sont de l'espèce commune, couleur argentée, noirâtre, unie & tachetée; dans cette classe peut être rangée la loutre qui vit presque toujours dans

Peau,

Peau, &  
vu l'an  
vingt-cin  
éclatant  
à leur p  
tre; la  
du ven  
cune de  
deux de  
petites  
dents de  
rencont  
les orte  
Il y a  
peaux,  
la robe  
loutres  
robe n'  
leur fo  
cune, d

En g  
pays, c  
si farou  
bitans l  
plumes  
remarq  
geais,

Tom

Peau, & qui est très-nombreuse; nous avons vu l'animal même; il était fort jeune, pesait vingt-cinq livres, & sa couleur était d'un noir éclatant; la plupart des poils étaient blancs à leur pointe & présentaient une teinte grisâtre; la face, le col, la poitrine & une partie du ventre étaient d'un blanc jaunâtre; chacune de ses mâchoires avait six dents incisives, deux de la mâchoire inférieure étaient très-petites & placées en dehors, à la base des dents du milieu: il différait des loutres qu'ont rencontrées les Russes, en ce qu'il n'avait pas les orteils des pieds garnis d'une membrane. Il y a quelques variétés dans les couleurs des peaux, les très-jeunes avaient le poil brun & la robe peu fournie en-dessous. Lorsque les loutres sont dans toute leur grandeur, leur robe n'est plus noire, mais couleur de suie: leur fourrure est plus douce, plus fine qu'aucune, de celle des autres animaux.

En général les oiseaux sont rares dans ce pays, quant à l'espèce & à l'individu; ils sont si farouches, que selon toute apparence les habitans les poursuivaient pour leur chair & leur plumes dont ils se parent. Dans les bois, je remarquai des corneilles & des corbeaux, des geais, des pies bleues, des roitelets ordina-

res, les feuls que nous ayons entendus chanter, la grive du Canada ou de passage, des aigles bruns à tête & queue blanches: nous y avons vu des peaux desséchées d'une petite espèce de faucon, d'un héron, d'un alcyon ou martin pêcheur d'Amérique, à large crête; de deux espèces de pies, dont l'une moins grande que la grive, est noire en dessus, couleur d'olive ou jaunâtre en dessous, le col & la poitrine cramoisie, & a des tâches blanches sur les ailes & la tête; & l'autre plus grosse, plus élégante encore, est brune dans sa partie supérieure avec des lignes ondoyantes par-tout son corps, excepté autour de la tête; le ventre rougeâtre avec des tâches rondes & noires, présente une seule tâche noire sur la poitrine, une belle couleur d'écarlate sous la queue & les ailes dont le dessus est noirâtre; une raie cramoisie part de l'angle du bec & se prolonge assez avant sur le col. On y voit une espèce de pinçon couleur de suie, foncée en dessus, blanchâtre en dessous; il a la tête & le col noirs, & le bec blanc, deux espèces de reguignette, le pluvier, des colibris qui semblent une variété du *Trochilus colubris*.

Les oiseaux de mer qui fréquentent les côtes, ceux de terre qui fréquentent les eaux, n'y

font pas  
vimes de  
gauds en  
trames et  
lumme o

Il y a  
font le ha  
deux brè  
d'un bru  
bleues,  
meres,  
pèces: c  
trouve l  
espèces  
de tuyat  
une gro  
de mou  
souvent  
unies,  
des vis  
lépas,  
paraît c

Nous  
longs c  
zards d  
celle de  
Quoiqu

font pas non plus en grand nombre. Nous y vîmes des briseurs d'os, des goëlands, des nigauds en travers de la côte; nous y rencontrâmes encore des canards sauvages, le gros *lumme* ou plongeon & quelques cignes.

Il y a plus de poissons que d'oiseaux: tels sont le hareng ordinaire, l'anchoie, la sardine, deux brèmes, l'une couleur d'argent, l'autre d'un brun doré avec des rayures longitudinales bleues, une petite morue, des loups ou chimères, & un assez grand nombre d'autres espèces: on y voit quelquefois le requin; on y trouve la méduse, le poisson étoilé, quatre espèces de crabes, dont l'un est une espèce de de tuyaux à membranes. Nous y achetâmes une grosse sèche. Les rochers y sont tapissés de moules & d'oreilles de mer; nous y vîmes souvent des coquilles de *chama* grandes & unies, diverses espèces de *Trochi*, un murex, des vis striés, de petites pétoncles unies, des lépas, des volutes ou *panamac* bleuâtres. Il paraît qu'il y croît du corail rouge.

Nous vîmes dans les bois des serpens bruns; longs de deux pieds, rayés de blanc; des lézards d'eau, brunâtres dont la queue est comme celle des anguilles, & qui fréquentent les murs. Quoique nous n'y soyons pas arrivés dans le

tems des insectes, nous y apperçûmes quelques espèces de papillons, beaucoup de grosses abeilles, des teignes de grofeiller, trois fortes de mouches, des escarbots, des mofquites peu incommodés alors, mais qui probablement doivent l'être en été dans un pays rempli de bois.

Il ne paraît pas qu'il y ait des métaux; peut-être l'ocre ou la terre rouge dont ils se peignent contient du fer; outre la pierre du roc nous y vîmes des morceaux d'un granit grossier, une pierre à aiguifer, du mica, du verre de Russie, du crystal de roche transparent & octangulaire.

Les naturels du pays sont de la taille ordinaire; ils ont le corps arrondi, sans être musculueux; les vieillards seuls sont maigres. Leur visage est rond & plein, quelquefois large; ils ont des joues proéminentes, souvent applaties subitement vers les tempes; leur nez aplati à sa base, présente de larges narines & une pointe arrondie; leur front est bas, leurs yeux petits, noirs, moins vifs que languissans; leurs lèvres larges, épaisses, arrondies, leurs dents assez égales & bien rangées. Ils manquent absolument de barbe; quelques-uns en ont une petite touffe à l'extrémité du menton: ceux-ci

en se l'a  
partie;  
le mento  
cils étroi  
coup de  
& lisses,  
cou cour  
corps; l  
forme,  
corps in  
ner la c  
engagea  
blancher  
enfants é  
teinte v  
rend les  
néral le  
expressi  
Les l  
le même  
mes, &  
L'hal  
siste er  
d'une b  
de fran  
gauche  
droite

en se l'arrachant, ménagent sans doute cette partie; les vieillards ont une barbe épaisse sur le menton & même des moustaches; leurs sourcils étroits sont peu fournis; mais ils ont beaucoup de cheveux qui sont durs & forts, noirs & lisses, flottans sur leurs épaules. Ils ont le cou court, & rien d'agréable dans la forme du corps; leurs grands pieds sont d'une vilaine forme, & les chevilles très-faillantes. Leur corps incrusté de peinture ne peut laisser deviner la couleur de leur teint: ceux que nous engageâmes à se nettoyer, avaient presque la blancheur de la peau des Européens; leurs enfans étaient blancs; quelques-uns ont une teinte vermeille qui annonce la jeunesse, & rend leur physionomie assez agréable; en-général leur physionomie est uniforme & sans expression.

Les femmes ont à-peu-près la même taille, le même teint, les mêmes traits que les hommes, & il n'est pas facile de les distinguer.

L'habillement commun aux deux sexes consiste en un manteau de lin garni dans le haut d'une bande étroite de fourrure, & dans le bas de franges ou de glands; il passe sous le bras gauche, est attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon, & assujetti par un au-

tre cordon sur le derriere; les deux bras sont en liberté & il laisse le côté droit ouvert; mais il est quelquefois ceint d'une bande de natte ou de poils; par dessus ce manteau qui descend jusqu'aux genoux, est un autre petit manteau de la même étoffe, garni de franges, qui ressemble à un plat rond, ouvert au milieu, & au travers duquel on pourrait passer la tête; il repose sur les épaules & recouvre le bras jusqu'au coude, & le corps jusqu'à la chute des reins. Leur tête est couverte d'un chapeau fait en cône tronqué, d'une belle natte; une houpe arrondie ou une touffe de glands de cuir le décore souvent au sommet; souvent aussi les hommes ont une peau d'ours, de loup ou de loutre de mer dont les poils sont en dehors, attachée comme un manteau, quelquefois sur le devant du corps, quelquefois sur le derriere. Durant la pluie, ils se couvrent d'une natte grossiere; ils ont des vêtements de poil & s'en servent peu; leur vêtement est commode & ne manque pas d'élégance quand il est propre; mais il l'est rarement; leur corps est toujours barbouillé d'une graisse rance, & leur tête comme leurs vêtements, sont garnis de vermine.

Quelquefois ils se peignent le visage de noir,

de rouge  
à leurs  
morceau  
lages, d  
de cuivr  
cée, & il  
oreilles  
lets ou  
quillage  
glands,  
noire &  
cheville  
de band  
Tel e  
les jour  
qu'ils v  
& de l  
de lan  
quent  
ment  
le pre  
grande  
ou d'é  
de cou  
& for  
cheve  
riere



de rouge & de blanc, & alors ils sont affreux : à leurs oreilles percées sont suspendus des morceaux d'os, des plumes, de petits coquillages, des faisceaux de poils ou des morceaux de cuivre. Plusieurs ont la cloison du nez percée, & ils y suspendent les mêmes objets qu'aux oreilles ; leurs poignets sont garnis de bracelets ou de grains blancs qu'ils tirent d'un coquillage, de petites lanieres de cuir ornées de glands, ou d'un large bracelet d'une matiere noire & luisante de la nature de la corne. La cheville de leur pied est souvent couverte de bandes de cuir & de nerfs d'animaux.

Tel est leur vêtement & leur parure de tous les jours. Dans les visites de cérémonie, ou lorsqu'ils vont à la guerre, ils ont des peaux d'ours & de loup garnies de bandes de fourrure ou de lambeaux de l'étoffe de poil qu'ils fabriquent eux-mêmes ; & ils les portent séparément ou par-dessus leurs autres habits ; dans le premier cas leur tête est chargée de plumes grandes ou petites, couverte d'un cône d'osier ou d'écorce battue ; leur visage est barbouillé de couleurs mêlées à de la graisse ou du suif, & forment différentes figures. Quelquefois leur chevelure est divisée en paquets, liés par derrière & ornés de rameaux de cyprès. Ils ont

un équipage plus bizarre encore ; ils se couvrent le visage d'une multitude de masques de bois sculptés, représentant des têtes d'hommes, d'aigles ou de briseurs d'os, de loups, de marsouins ou d'autres animaux, parsemées de mica, & les font dominer par des morceaux de sculpture taillés comme la proue d'une pirogue peinte. Ces déguisemens ridicules sont employés dans leurs fêtes, peut-être pour intimider l'ennemi dans les combats, & quelquefois pour aller à la chasse.

Le seul habit qu'ils ne portent qu'à la guerre, est un manteau de cuir double & très-épais, qui nous parut la peau tanée d'un élan ou d'un buffle, qui couvre la poitrine & le cou, & s'étend jusqu'aux talons, orné de compartimens assez agréables, & assez fort pour résister aux traits & aux piques : c'est une cote de maille complete. Quand ils vont se battre, ils portent encore un manteau de cuir revêtu de sabots de daim, suspendus à des lanieres de cuir couvertes de plumes ; dès qu'ils se remuent, ce manteau fait un bruit presque égal à celui d'une multitude de clochettes.

Dans leur ajustement ordinaire, ces sauvages n'ont point la physionomie féroce, & paraissent des hommes indolens & paisibles ; ils

manque  
leurs di  
ses cour  
énergie  
seul gef  
tandis q  
pendent  
Ces  
paraisse  
une for  
metten  
tement  
la ven  
coup d  
leur est  
lents,  
elle est  
ble. D  
marqu  
grelot  
mens.  
Ils  
& for  
les ob  
sage ;  
taux ;  
sans

manquent également de vivacité & de réserve; leurs discours ne sont composés que de phrases courtes ou de mots détachés, répétés avec énergie, toujours sur le même ton, joints à un seul geste qui consiste à jeter le corps en avant, tandis que les genoux se plient & que les bras pendent sur les côtés.

Ces hommes cruels contre leurs ennemis, paraissent avoir de la docilité, de la bonté, une sorte de politesse naturelle: les injures les mettent en fureur; mais le calme suit promptement leur colere; ils ont la résolution de la vengeance, beaucoup d'incuriosité, beaucoup de paresse. Ils aiment la musique, & la leur est grave, mais touchante & leurs airs sont lents, mais les variations en sont nombreuses, elle est expressive, cadencée & d'un effet agréable. Ils forment des concerts, & un homme marque la mesure en frappant sur sa caisse. Un grelot, un petit sifflet, sont leurs seuls instrumens.

Ils mettent de la loyauté dans le commerce & sont cependant fripons, ils ne dérobent que les objets dont ils connaissent la valeur & l'usage; & comme ils n'estimaient que les métaux, nous pouvions laisser notre linge à terre sans gardes.

Les deux bourgades que nous vifitâmes nous parurent renfermer chacune mille ames ; les maifons y font difperfées fur trois lignes, qui s'élevent par degrés l'une au-deffus de l'autre ; les plus grandes font fur le devant ; de grandes rues féparent les lignes, de petits fentiers menent de la ligne de devant à celle de derriere ; mais la divifion de la bourgade comme celle de l'intérieur des maifons eft fort irréguliere : ces maifons font formées de planches dont les bords portent fur le bord de la planche voifine, & font attachées avec des bandes d'écorce de pin ; elles font appuyées par de petits poteaux ou des perches, & au dedans par des poteaux plus gros pofés en travers : elles ont fept à huit pieds de hauteur, & les planches qui forment le toit peuvent s'écarter quand il fait beau tems & fe réunir quand il fait la pluie ; il n'y a point de porte ; un efpace ouvert, haut de deux pieds, y fert d'entrée ; les fenêtres y font auffi des trous refermés par des nattes : près des côtés eft un petit banc de planches, haut de cinq à fix pouces, large de cinq à fix pieds, couvert de nattes qui fert à la famille de fiéges & de lits. On y voit encore des caiffes, des boîtes de toutes dimenfions, entaffées les unes fur les

autres  
fourru  
des co  
cuir, &  
& forte  
baquet  
coupes  
de boi  
d'osier  
ou dan  
filets j  
pre &

Ces  
portab  
poiffon  
des re  
leven  
statue  
tés g  
& de  
génér  
mani  
ont  
pend  
de fe  
ces  
L

autres où sont renfermés leurs habits, leurs fourrures, leurs masques; quelques caisses ont des couvercles attachés avec des lanières de cuir, & un trou quarré par lequel ils entrent & sortent ce qu'ils désirent: à côté sont des baquets ou seaux pour conserver l'eau; des coupes & des jattes de bois rondes, des augets de bois dans lesquels ils mangent, des paniers d'osier, des sacs de natte, &c. Sur la terre ou dans le haut de la cabane, on voit leurs filets jetés comme au hazard; rien n'y est propre & rangé que le banc où ils couchent.

Ces cabanes exhalent une puanteur insupportable; ils y séchent, ils y vident leurs poissons, & leurs entrailles mêlées aux restes des repas offrent des tas d'ordures qui ne s'enlèvent jamais; elles sont cependant ornées de statues, faites de blocs de troncs d'arbres sculptés grossièrement, offrant une figure d'homme & des bras peints; ils les appellaient du nom général de *Klumma*; ils en parlaient d'une manière mystérieuse, & nous crûmes qu'elles ont quelque rapport avec leur religion; cependant ils en font peu de cas, & avec un peu de fer & de cuivre on pourrait acheter toutes ces espèces de dieux d'un village.

Les hommes y pêchent & chassent; les fem-

mes renfermées dans les maisons, y fabriquent des vêtemens de laine ou de lin, y préparent le poisson qu'elles vont chercher sur le rivage où les hommes le déposent. Elles vont chercher des moules & des coquillages dans de petites pirogues qu'elles manœuvrent avec dextérité; les hommes ne leur témoignent ni égards, ni tendresse: les jeunes gens nous parurent les plus oisifs & les plus indolens; ils se vautrent au soleil & se roulent dans le sable absolument nus. Les filles cependant, s'y conduisent avec la plus grande décence. Nous ne pouvons donner de leurs mœurs qu'une idée imparfaite; nous les vîmes trop peu chez eux; notre arrivée suspendit presque tous les travaux, & changea leur manière ordinaire de vivre. Il paraît qu'ils passent une partie de leur tems dans leurs pirogues pendant l'été; ils y mangent, ils y couchent, ils s'y dépouillent de leurs habits & s'y vautrent au soleil; leurs grandes pirogues sont assez grandes pour cela & fort sèches; ils y sont à l'ombre de leurs peaux beaucoup mieux que dans leurs maisons.

II Ils se nourrissent de végétaux & d'animaux; mais beaucoup plus de ceux-ci. La mer leur fournit des poissons, des moules, des coquillages, des quadrupèdes marins; ils mangent

les sard  
fraiche  
les har  
qu'ils p  
sapoudr  
nada,  
rochers  
cette e  
niers;  
est pas  
laite d  
agréab  
brème  
pas. I  
coquil  
broche  
fons,  
les y  
se no  
décou  
mette  
dans  
res ch  
bouil  
confi  
anim  
tres

les sardines & des harengs dans leur état de fraîcheur, & en fument & séchent une partie: les harengs leur donnent des œufs ou laités qu'ils préparent d'une manière curieuse: ils les sapoudrent de petites branches du pin de Canada, & d'une petite herbe qui croît sur les rochers submergés, & ils mangent le tout; cette espèce de kaviar se garde dans des paniers; c'est leur pain d'hiver, & le goût n'en est pas désagréable: ils en font aussi avec la laite de plus gros poissons; mais il est moins agréable: ils découpent encore & séchent des brèmes & des *chimara*; mais ne les fument pas. Ils grillent les grosses moules dans leurs coquilles, & les enfilent ensuite à de petites brochettes de bois suspendues dans leurs maisons, où ils vont les prendre quand le besoin les y oblige. Le marsouin est l'animal dont ils se nourrissent le plus communément; ils les découpent & en séchent les lambeaux: ils en mettent aussi la viande fraîche avec de l'eau dans un baquet de bois, où ils jettent des pierres chaudes jusqu'à ce que la viande ait assez bouilli: ils consomment encore une quantité considérable d'huile que leur fournissent les animaux marins. Les veaux marins, les loures de mer & les baleines servent aussi à leur

nourriture; ils chassent peu ou tuent peu de quadrupèdes; les tribus voisines paraissent leur fournir les peaux dont ils se servent; les oiseaux leur donnent un aliment qui leur est plus commun; mais en général c'est de la mer qu'ils tirent leurs moyens de subsistance.

Les branches du pin de Canada & l'herbe marine dont ils saupoudrent leur kaviar, sont leurs seuls végétaux d'hiver; le printems leur en prépare un plus grand nombre, telles que deux espèces de racines liliacées, douceâtres, mucilagineuses, qu'on mange crues & qu'ils nomment *Makkate* & *Kooquoppa*; leur racine *Aheita* a presque la saveur de notre réglisse, celle de fougère & une petite racine douceâtre, insipide, servent encore à leurs alimens. Les diverses saisons en produisent sans doute d'autres que nous n'avons pu connaître; ils ont les fruits du bourdaine, du grofeiller; ils mangent même les feuilles du dernier & celles du lis; ils ont des poireaux & des ails qu'ils ne mangent pas, parce qu'ils les trouvent trop âcres: en général ils rôtissent & grillent leurs alimens.

La malpropreté de leurs repas répond à celle de leurs cabanes & de leurs personnes; ils ne lavent jamais leurs utensiles, & les

restes de  
lent ave  
avec les  
teaux  
gent les  
qui les  
croire

Ils  
des pic  
os, &  
d'une  
d'une  
de lui  
dont le  
garnie  
arme d  
qui a  
leurs  
corps.

Ils  
nufact  
de l'é  
comm  
les é  
l'ouv  
fil tre  
de l'a



restes dégoûtans du diner d'aujourd'hui se mêlent avec le diner du lendemain ; ils dépècent avec leurs dents & ne font usage de leurs couteaux que pour les grosses pièces ; ils mangent les racines sans les dégarnir du terreau qui les couvre ; enfin ils ne paraissent pas croire qu'il y ait rien de sale.

Ils ont des arcs , des traits , des frondes , des piques , des bâtons courts faits avec des os , & une petite hache ; la pique est armée d'une petite pointe d'os dentelée , quelquefois d'une pointe de fer ; leur hache est une pierre de huit pouces de long terminée en pointe , dont le manche ressemble à la tête de l'homme garnie même de cheveux ; ils ont une autre arme de pierre , longue de neuf à douze pouces qui a une pointe quarrée. Par la structure de leurs armes , ils paraissent se battre corps à corps.

Ils se distinguent davantage par leurs manufactures ; ils tirent leurs étoffes des fibres de l'écorce du pin qu'ils rouissent & battent comme le chanvre ; ils ne les filent pas , mais les étendent sur un bâton , au bas duquel l'ouvrier est assis sur ses jarrets , les nouent d'un fil tressé à un intervalle d'un demi-pouce l'un de l'autre ; des faisceaux qui demeurent entre

les divers nœuds , remplissent les intervalles & rendent les étoffes impénétrables à l'air ; leurs habits paraissent aussi tissus ; les figures qu'on y remarque ne permettent pas de croire qu'on les ait faites au métier. Leurs étoffes ont différens degrés de finesse , il en est qui sont plus douces & plus chaudes que nos plus belles couvertures de laine ; ils y font entrer un petit poil ou duvet qu'ils paraissent tirer du renard & du lynx brun , qu'ils mêlent avec les grands poils de la robe des animaux ; les figures en sont disposées avec goût & différemment colorées.

Ils savent aussi peindre , & l'on voit sur leurs chapeaux toutes les opérations de leur pêche dessinées ; nous avons vu deux figures peintes sur leurs meubles & leurs effets. La construction de leurs pirogues est fort simple ; un seul arbre creusé leur en donne une qui a 40 pieds de long , sept de large , trois de profondeur , & porte vingt hommes. Elles se rétrécissent insensiblement depuis le milieu , & se terminent en une ligne perpendiculaire dont celle d'avant est la plus étendue , la proue est plus élevée que les flancs ; quelques-unes sont ornées de sculpture & de dents de veaux marins : on n'y voit d'autres sièges que des bâtons

bâtons a  
légères  
avoir be  
petites &  
en point  
dextérité  
sage des  
Leur  
de ham  
long de  
pouces  
aiguës  
le plon  
des har  
les de  
d'une p  
lesquels  
coquille  
instrum  
à son  
Ils  
filet &  
des lar  
est de  
ci sans  
ils se f  
doit a  
Ton

bâtons arrondis , mis en travers ; elles sont légères & voguent d'une manière assurée sans avoir besoin de balancier ; leurs pagaies sont petites & larges de cinq pieds , mais finissent en pointe ; ils les manient avec la plus grande dextérité : ils ne connaissent point encore l'usage des voiles.

Leur attirail de pêche est composé de filets ; de hameçons , de lignes & d'un instrument long de vingt pieds , large de quatre ou cinq pouces , dont les bords sont garnis de dents aiguës d'environ deux pouces de saillie ; ils le plongent dans la ligne épaisse de l'armée des harengs qui se prennent dans les intervalles de ces dents. Leur harpon est composé d'une pièce d'os qui présente deux barbes , dans lesquels est fixé le tranchant ovale d'une large coquille de moule qui forme la pointe ; cet instrument est fixé à un bâton qui a une corde à son extrémité.

Ils semblent prendre des quadrupèdes au filet & au piège : toutes leurs cordes sont des lanières de peau , ou des nerfs dont il en est de très-longes ; la baleine leur fournit ceux-ci sans doute , ainsi qu'une partie des os dont ils se servent ; c'est à leurs outils de fer qu'on doit attribuer la dextérité avec laquelle ils

travaillent le bois, ils les emploient comme ciseau, & comme couteau. Une pierre est leur maillet, une peau de poisson leur polissoir. Ils ont de grands couteaux convexes dont le tranchant est en dehors; cette forme semble annoncer qu'ils les fabriquent eux-mêmes. Une ardoise leur sert de meule pour les aiguïser: ils nomment le fer *Seekemaile*, c'est le nom qu'ils donnent à tous les métaux blancs. Les échanges, le commerce ne leur sont pas étrangers; c'est un usage établi depuis longtems parmi eux & qui leur plaît: ils ne paraissent point tenir les métaux qu'ils possèdent des Européens même; ils ne connaissaient pas des vaisseaux comme les nôtres, ni n'avaient vu des Européens; l'explosion d'un fusil ne leur faisait aucune impression, mais quand ils virent qu'une balle avait percé une de leurs cuirasses formées de six peaux les unes sur les autres, ils furent fort émus, & la maniere dont nous abattions un oiseau dans l'air les frappait d'étonnement; l'effet de la poudre leur était absolument inconnu; des Espagnols visiterent ces côtes, mais n'aborderent point à Nootka.

Comme les habitans de ce pays font un usage habituel du fer, qu'ils s'en servent avec une dextérité qui ne s'acquiert que par le tems,

on peut  
tante  
savoir  
Canada  
tous ce  
gent q

Ces  
més Ac  
& je  
tage,  
ception  
dans  
simple  
n'avon  
ces sta  
de fan  
mais  
se ter  
tes,  
tions  
est at

Il  
pacifi  
traits  
tout  
La la  
6 sec

on peut croire qu'ils le tirent d'une source constante, mais je ne puis l'indiquer; je ne pus savoir si c'était de la baye de Hudson, du Canada ou du Mexique; peut-être vient-il de tous ces lieux, ainsi que l'étain, l'airain & l'argent que nous y avons trouvés.

Ces peuplades ont des espèces de chefs nommés Acweek; leur autorité ne s'étend pas loin, & je conjecturai qu'elle leur vient par héritage, parce qu'il en était de jeunes. A l'exception des espèces de statues qu'on trouve dans leurs maisons, rien chez ces hommes simples n'annonce un culte, une religion. Nous n'avons pas vu qu'on rendit des hommages à ces statues qui représentent peut-être des chefs de famille. L'idiome dont on se sert est dur, mais non guttural; il est lent; le même mot se termine de quatre à cinq manières différentes, il a peu de prépositions & de conjonctions; sa conformité avec celui des Mexicains est assez frappante.

Il y a entre ces isles & celles de l'Océan pacifique, des différences essentielles quant aux traits, aux usages, à la langue des habitans, & tout annonce qu'ils n'ont pas le même origine. La latitude de Nootska est de 49 deg. 36 min. 6 sec. sa longitude de 250 deg. 45 min. 17 sec.

la mer y monte de 8 pieds 9 pouces dans les pleines & les nouvelles lunes ; pendant le jour , & de 10 pieds 9 pouces durant la nuit.

C'était le soir du 26 Avril que nous partîmes de ce port ; la tempête dont les indices m'avaient fait balancer quelque tems , ne tarda pas à se déclarer. A peine fumes-nous dans la mer libre , que des raffales , la pluie , le brouillard tomberent sur nous , & le lendemain fut un véritable ouragan ; une voie d'eau vint nous tourmenter encore : cependant le tems se calma un peu , le ciel s'éclaircit , & nous avançâmes vers le nord en nous rapprochant de la terre ; nous la vîmes , mais nous étions au-delà de l'endroit où l'on place le prétendu détroit de l'Amiral de Fonte. J'en fus fâché , car sans croire à ce détroit , j'aurais voulu visiter ces côtes ; le tems était encore trop orageux pour qu'on n'eût pas à craindre d'en approcher de trop près , & je continuai mon chemin.

La terre s'offrit encore à nos yeux vers le 55 deg. 20 min. de latitude ; elle nous parut avoir des ports & des bayes , mais les bouffées de grêle , de pluie , de neige ne nous permirent pas de les bien distinguer ; nous vîmes ensuite

de petite  
la mer  
entre ce  
gne arro  
cumbe ;  
élevée ;  
de la m  
neige &  
mes un  
des isle  
elle se  
sous le  
trionale  
de la  
découv  
tuyé m  
Beau-T  
gue ch  
la neig  
au bor  
sembla  
se déc  
à la c  
le me  
lui en  
on vo  
des b

de petites isles au-delà desquelles on appercevait la mer former un enfoncement vers le nord ; entre cette baye & la mer était une montagne arrondie & haute que je nommai *Edgécumbe* ; partout la terre était montueuse & fort élevée ; les collines les plus basses, les bords de la mer se montraient seuls dépouillés de neige & couverts de bois. Plus loin nous vîmes une grande baye qui est protégée par des isles ; nous l'appellâmes *Baye des Isles* ; elle se divise en plusieurs bras , & se trouve sous le 57 deg. 20 min. de latitude septentrionale. Nous donnâmes le nom de Canal de la Croix , à une large entrée que nous découvrimus le lendemain ; & plus au midi une montagne que nous nommâmes Cap de Beau-Tems ; elle est la plus haute d'une longue chaîne qui s'étend parallèlement à la côte , la neige la couvrait de son sommet à la mer , au bord de laquelle on voyait des arbres qui semblaient fortir du sein des flots. Plus loin se découvrait une montagne qu'on distingue à la distance de 40 lieues & que je crus être le mont *St. Elie* du navigateur Behring ; je lui en laissai le nom. Par-tout autour de nous on voyait des marsouins , des veaux marins , des baleines , une multitude de goélands , &

des volées d'oiseaux qui avaient un cordon noir autour de la tête, une bande noire sur la queue & sur les ailes, dont le dessus du corps était bleuâtre, & le dessous blanc. Nous apperçûmes aussi un canard de couleur brune, ayant la tête & le cou noir, ou d'un brun foncé. Je parvins à huit lieues de l'entrée d'une baie en travers de laquelle il y avait une isle chargée de bois : il me sembla que c'était celle où mouilla Behring, sous le 59 deg. 18 min. de latitude, & je lui en donnai le nom. Près de là, cette longue chaîne de montagnes dont j'ai parlé, se trouve interrompue par une plaine de quelques lieues. Au-delà on n'apperçoit rien, & l'on est en doute, s'il s'y trouve de l'eau, ou un terrain uni : la chaîne se relève ensuite, & montre des montagnes très-élevées; elles se dirigent vers le couchant jusques vers le 234 deg. 30 min. de longitude, où elles s'abaissent & s'entrecourent.

Le 10 Mai, je découvris une isle près d'un cap auquel je donnai le nom de *Suckling*; de loin il paraît détaché de la terre; à son côté septentrional est une baie étendue qui me parut à l'abri de tous les vents, & je résolus d'y jeter l'ancre; mais le vent était contraire & je ne pus remplir mon but. Je descendis

dans l'  
nes es  
encore  
sai mo  
bouteil  
ami le  
de lor  
Sa poi  
de lat  
gitude  
haut  
tent c  
& da  
inter  
des m  
fité  
fonte  
lées  
offre  
ont  
cinc  
voit  
aut  
que  
ver  
ore  
de



dans l'isle pour découvrir le pays; les collines escarpées & hérissées de bois me firent encore abandonner mon entreprise. J'y laissai mon nom & celui des vaisseaux dans une bouteille, & donnai à l'isle le nom de mon ami le docteur Kaye. Elle a 11 à 12 lieues de long, sur une, ou une & demie de large. Sa pointe sud-est est sous le 59 deg. 49 min. de latitude, sous le 234 deg. 26 min. de longitude; cette pointe est un rocher nud & fort haut; les côtes de l'isle vers la mer, présentent des rocs en pente d'une pierre bleuâtre, & dans un état de décomposition: ils sont interrompus par de petites vallées d'où sortent des ruisseaux qui se précipitent avec impétuosité dans la mer, nourris sans doute par la fonte des neiges; des pins ombragent ces vallées, & par-tout au-dessus des rochers l'isle offre une ceinture de bois, dont les arbres ont quatre à cinq pieds de tour sur environ cinquante de hauteur. Les pins du continent voisin ne paraissent pas plus gros, ni d'une autre espèce: il me parut qu'il y avait quelques aulnes: les terrains en pente étaient couverts d'un gazon qui ressemblait à la mousse ordinaire; j'y apperçus aussi des groseillers, des aubepines, une violette à fleurs jaunes &

quelques autres plantes ; une corneille , deux ou trois aigles voltigeaient au-dessus des bois ; une multitude d'oiseaux étaient posés sur les flots , tels que les briseurs d'os , des plongeurs , des canards , des goélands , des nigauds & autres espèces ; parmi les plongeurs nous crûmes reconnaître le guillemot ordinaire , & parmi les canards , le canard de pierre décrit par Steller. Les nigauds étaient très-grands , & peut-être c'était le cormoran d'eau. Là était aussi un oiseau solitaire , d'un blanc de neige , taché de noir sur les ailes ; un renard fortit du bois à l'endroit où nous débarquâmes ; il était d'un jaune rougeâtre & ne paraissait point nous craindre ; nous y vîmes aussi des veaux marins , mais nulle trace d'hommes.

Je donnai à la baie qu'elle couvre , le nom de *Baie du Contrôleur* ; & dépassant l'isle de Kaie , j'en découvris une nouvelle moins étendue : le continent nous parut s'étendre du levant au couchant , & cette direction bien différente de celle que nous avions lieu d'attendre , me fit espérer un passage ; j'y dirigeai les vaisseaux , pour y trouver au moins un port où je pusse boucher ma voie d'eau , avant qu'un nouvel orage nous la rendit plus dangereuse. Je jetai l'ancre au-dessous d'un cap que j'avais

nommé  
cher au  
s'éleva  
voyai fa  
que no  
une vin  
ses piro  
América  
distance  
proche  
son ser  
agitait  
tenait c  
& imm  
pirogu  
nous e  
fantes  
vaissea  
en nor  
lender  
La  
dans l  
où j'e  
trouve  
nent ;  
un ha  
& où

nommé *Hinchingbroke* ; je fis sonder & pêcher autour de nous : au milieu des rochers s'élevèrent des rocs entourés de la mer ; j'y envoyai faire la chasse aux oiseaux ; mais dès que nos gens s'en approchèrent , ils virent une vingtaine d'hommes montés sur deux grosses pirogues , & ils revinrent au vaisseau ; les Américains les suivirent , se tinrent à quelque distance , poussèrent des cris , étendirent & rapprochèrent leurs bras , & entonnerent une chanson semblable à celle de Nootka. L'un d'eux agitait en l'air un habit blanc , un autre se tenait dans sa pirogue absolument nud , debout & immobile , les bras étendus en croix. Leurs pirogues étaient de lattes recouvertes de peaux ; nous employâmes les invitations les plus pressantes pour les déterminer à monter sur le vaisseau ; ils reçurent nos présens & se retirèrent en nous faisant entendre qu'ils reviendraient le lendemain.

La nuit fut impétueuse , & je mis à la voile dans le jour qui suivit , je cinglai vers le nord où j'entrevois une pointe de terre qui se trouva une isle située à deux milles du continent ; mais sur ce continent nous découvrîmes un havre vers lequel nous nous dirigeâmes , & où nous pûmes jeter l'ancre avant la nuit

qui fut très-orageuse. Les Indiens du jour précédent avaient voulu nous suivre, & s'étaient vus obligés de s'en retourner; nous en trouvâmes d'autres ici, qui se mirent dans des pirogues semblables à celles des Eskimaux; chacun d'eux tenait un bâton long de trois pieds où étaient attachées de grosses plumes; ils les tournaient souvent vers nous, peut-être pour nous annoncer leur intention pacifique.

Nous leur fîmes accueil; ils accoururent en plus grand nombre, & se hazarderent à monter à bord. Parmi eux, j'en distinguai un dont la figure était intéressante; c'était le chef. Il était habillé de peau de loutre; un chapeau conique, orné de grains de verre bleu, ombrageait sa tête; tous estimaient ces grains de quelque couleur qu'ils fussent, & se hâtaient d'offrir ce qu'ils possédaient pour en obtenir. La fourrure qu'ils paraisaient priser au-dessus des autres, était celle de chat sauvage ou celle de martre.

Ils désiraient aussi du fer; mais ils ne mettaient du prix qu'aux grands morceaux & nous en avions peu: les pointes de leurs piques étaient ou de ce métal, ou de cuivre, ou d'os: il fallut les surveiller tous avec attention pour qu'ils n'emportassent rien; car ils se montrèrent

d'adroite  
tre cano  
leurs p  
rerent  
& d'aut  
loigner  
ils vire  
ils en  
les arm  
s'ils n  
avaient  
taient  
feu  
monte  
vaient  
coute  
conve  
me, &  
ricain  
lité &  
grand  
mis  
appa  
des  
d'au  
pour  
A

d'adroits voleurs. Ils essayèrent d'emmener notre canot, même de force ; les uns présentaient leurs piques aux sentinelles, d'autres s'emparèrent de la corde qui l'attachait au vaisseau, & d'autres encore faisaient leurs efforts pour l'éloigner de nous ; mais ils le relâchèrent quand ils virent que nous étions résolus à le défendre ; ils en sortirent, & firent signe de mettre bas les armes, se montrant aussi tranquilles que s'ils n'avaient rien fait qui fut blâmable. Ils avaient environné aussi la *Découverte*, & s'étaient imaginés qu'ils pourraient piller ce vaisseau en y entrant par les écoutilles ; ils y monterent, firent signe à ceux qui se trouvaient là de se tenir à l'écart, & armés de couteaux, ils cherchèrent les objets qui leur convenaient d'emporter. L'équipage prit l'alarme, & s'arma de coutelas ; à cet aspect, les Américains se retirèrent avec beaucoup de tranquillité & de sang froid. Ils vinrent ensuite de grand matin, comptant nous trouver endormis & nous voler à leur aise. Il y a toute apparence qu'ils ne connaissaient pas l'effet des armes à feu ; car ils auraient eu moins d'audace ; je fus assez heureux & assez obéi pour les laisser dans cette ignorance.

Au milieu de l'orage qui ne discontinuait

pas, je fis travailler à boucher la voie d'eau ; nos charpentiers s'en occuperent tandis que nous remplissions nos futailles vuides ; enfin le tems s'éclaircit, & nous vimes la terre tout autour de nous, dans un lieu où l'on n'a point à craindre les vagues ni les vents : je visitai ce havre ; le sol est bas près de la côte, semé de bois çà & là, & chargé de neige : les collines voisines étaient aussi boisées ; mais au-delà on voyait de hauts rochers pelés presque ensevelis sous la neige ; le flot arrivait dans le port par la même entrée qui nous y avait conduit, & rien ne nous assurait qu'il y eut un passage pour traverser l'Amérique ; mais il n'était pas prouvé qu'il n'y en eut point. Je crus donc devoir en faire la recherche d'une manière exacte : je suivis la côte aussi longtemps que les vents m'aiderent ; je trouvai de mauvais fonds, des rocs submergés, la côte enfin nous parut fermée. J'envoyai des canots pour visiter par-tout où il aurait été dangereux de pénétrer avec les vaisseaux ; ils ne découvrirent que des canaux qui formaient des isles, ou dont on croyait appercevoir le fond. Ce rapport me donna peu d'espoir, & le vent étant devenu favorable pour regagner la haute mer, nous remîmes à la voile ; je

craindis  
visiter  
au nord  
où un  
confidé  
respon  
& que  
coucha  
terres  
avec ce  
isle lon  
nous d  
cette i  
la plup  
verdun  
tes. N  
ou tro  
Monta  
haute  
mériqu  
chant.  
Cet  
Guilla  
en éte  
qu'ell  
Les h  
nes, f

craignis de manquer la saison nouvelle pour  
 visiter les parties du continent situées plus  
 au nord, en m'obstinant à connaître des lieux  
 où un passage était peu probable; car on doit  
 considérer que s'il y a un passage, il doit cor-  
 respondre aux baies de Baffin ou de Hudson,  
 & que nous en étions de 520 lieues plus au  
 couchant. Nous fortîmes donc de l'enceinte de  
 terres qui nous environnaient par un canal, qui,  
 avec celui qui nous y avait amené, forme une  
 isle longue de dix-huit lieues, & à laquelle  
 nous donnâmes le nom de *Montagu*. Près de  
 cette isle il y en avait un grand nombre dont  
 la plupart sont basses, couvertes de bois & de  
 verdure, ce qui nous les fit appeller *Isles ver-*  
*tes*. Nous traversâmes le canal, large de deux  
 ou trois lieues, qu'elles forment avec l'isle  
*Montagu*, & nous nous trouvâmes dans la  
 haute mer, d'où nous voyions la côte de l'A-  
 mérique s'étendre à perte de vue au cou-  
 chant.

Cette entrée fut nommée celle du Prince  
 Guillaume; elle occupe au moins 36 lieues  
 en étendue, sans y comprendre les branches  
 qu'elle forme & que nous ne connaissons pas.  
 Les habitans du continent ou des isles voisi-  
 nes, sont d'une taille ordinaire, & quelques-uns

font petits : leurs épaules font quarrées , leur poitrine large , leur col épais & court , leur face applatie & large , leur tête fort grosse ; leur nez offre une pointe pleine , arrondie , crochue , ou se retrouffant en haut à son extrémité ; ils avaient les dents larges , blanches , égales , bien rangées ; les cheveux noirs , épais , liffes & forts , peu de barbe , mais roide & hériffée ; les vieillards en avaient une large , épaisse & liffe.

Leurs traits font variés ; mais en général leur phyfionomie annonce la bonhomie , la vivacité , la franchise : les traits de leurs femmes ont plus de délicateffe ; quelques-unes avaient le teint blanc fans aucun mélange de rouge ; la peau des hommes était bafanée ; tous , femmes , hommes , enfans , s'habillent de la même maniere. Ils ont une espèce de robe qui descend jusqu'à la cheville du pied , qui quelquefois n'atteint qu'au genou. La tête la traverse , & les manches descendent jusqu'au poignet. Elles font composées de fourrures de loutres de mer , de renards gris , de ratons , de martes ou de veaux marins : le poil est en dehors ; quelques-unes font faites de peaux d'oiseaux dont il ne reste que le duvet. La couture des peaux est ornée de franges de ban-

des de  
une esp  
ques au  
muném  
vrent l  
de bale  
disposé  
à une  
robe se  
chées  
lorsqu  
ses par  
lequel  
gues  
& que  
pluie  
faut c  
qu'ils  
En  
ni les  
espéc  
qu'au  
des n  
vraie  
de p  
qué,  
les h



des de cuir étroites. Quelques-unes portent une espèce de chaperon ou de collet, quelques autres ont un capuchon, & plus communément un chapeau. Quand il pleut, ils couvrent leur robe d'une autre, faite de boyaux de baleine ou de quelque autre gros animal, disposés avec tant d'adresse qu'ils ressemblent à une feuille de batteur d'or. Cette seconde robe serre le col, les manches en sont attachées avec une corde autour du poignet, & lorsqu'ils sont assis dans leurs canots de peaux, les pans sont relevés au-dessus du trou dans lequel ils sont assis; enforte que leurs pirogues ne peuvent recevoir l'eau de la mer, & que leur corps est au sec au milieu de la pluie qui ne peut pénétrer leurs habits, qu'il faut cependant toujours tenir humides pour qu'ils ne se fendent pas.

En général, ils ne se couvrent ni les pieds ni les jambes; mais quelques-uns portent des espèces de bas de peau qui remontent jusqu'au milieu de la cuisse; presque tous ont des mitaines de peaux d'ours; ceux qui couvraient leur tête, la chargeaient d'un chapeau de paille ou de bois en forme de cône tronqué, qui ressemblait à une tête de veau marin: les hommes portent leurs cheveux longs, les

femmes les portent dans toute leur longueur: les deux sexes ont les oreilles percées de plusieurs trous dans le haut & en-bas, & ils y suspendent de petits paquets de coquillages tubuleux: ils ont aussi la cloison du nez traversée de tuyaux de plumes ou de parties de coquillages enfilés à un cordon. Quelques-uns ont la lèvre inférieure coupée dans la direction de la bouche au-dessous de sa partie renflée; on fait cette incision aux enfans quand ils tettent encore, & elle devient assez considérable pour que la langue la traverse: celui de nos matelots qui le premier vit un des hommes ornés de cette maniere, assurait qu'il avait deux bouches, & en effet on l'aurait cru: ils y infèrent un coquillage plat dont le bord extérieur est découpé & offre l'apparence d'une rangée de dents. Quelques autres ont cette lèvre inférieure percée de plusieurs trous, où ils infèrent des coquillages en forme de clous dont les pointes se présentent en dehors.

Tels sont les ornemens de la fabrique du pays: on y voit aussi beaucoup de grains de verre fondus en Europe, & la plupart d'un bleu pâle qu'ils suspendent à leurs oreilles, à leur chapeau, ou aux pointes de bijoux inférés dans leur lèvre inférieure. Ils portent  
des

des bra  
colifiche  
tant à  
lèvre en  
trer des  
un autr

Les h  
éclatant  
ou cou  
bouille.  
se term  
peigner  
couleur  
ges se c

Ils  
grand  
lassées  
ressem  
tre est  
c'est,  
à laqu  
& où  
ture:  
ple d  
de m  
jointe  
si ser  
To

des bracelets de grains, de coquillages, de colifichets faits avec de l'ambre. Ils aiment tant à se parer, qu'un de ceux qui ont la lèvre-entr'ouverte par dessous, y avait fait entrer des clous que nous lui avions donnés, & un autre un gros bouton de cuivre.

Les hommes s'enduisent le visage d'un rouge éclatant & d'une couleur noire, ou bleue, ou couleur de plomb; les femmes se barbouillent le menton d'une substance noire, qui se termine en pointe sur les joues; ils ne se peignent point le corps, peut-être parce que les couleurs sont rares. Je n'ai jamais vu de sauvages se donner autant de peines pour se défigurer.

Ils ont deux espèces de canots, l'un est grand, fait de pieces flexibles de bois entrelassées, & recouvertes de peaux; l'arrière ressemble un peu à la tête d'une baleine: l'autre est petit & semblable à celui des Eskimaux; c'est, en quelque maniere, une outre de peau à laquelle ils donnent cette forme commode, & où ils sont comme enfermés jusqu'à la ceinture: ils ont aussi les mêmes armes que le peuple dont nous venons de parler; leur cotte de maille est faite de lattes légères si bien jointes par des nerfs d'animaux, si flexibles & si ferrées, que les dards ne la pénètrent point

& qu'elle ne nuise point au mouvement, mais elle ne couvre que la poitrine, l'estomac & le ventre.

Nous ne vîmes aucune de leurs habitations dans les environs des lieux où nous nous réfugiâmes : mais ils nous apportèrent dans leurs pirogues des pieces de leur ménage, comme des plats de bois de forme ronde & ovale; d'autres étaient cylindriques & profonds; des lanieres de cuir en attachaient les flancs au fond qui les supportaient; quelques-uns ressembloient à nos beurrieres; ils étaient d'un seul morceau de bois, ou d'une substance de la nature de la corne, & proprement sculptés. Ils font de petits sacs quarrés avec les mêmes boyaux dont ils se font des robes pour la pluie, & y infèrent des plumes rouges: ils y renferment de très-beaux nerfs & des paquets de petites cordes treffées avec adresse: ils font des paniers marquetés & d'un tissu si ferré qu'on y peut mettre de l'eau, des modèles en bois de leurs canots, & de petites images de bois rembourées ou couvertes de fourrure, ornées de petites plumes, ayant la tête chevelue & longue de quatre à cinq pouces; peut-être elles servent de jouets à leurs enfans, ou représentent leurs amis morts. Ils

ont b  
ou t  
barre  
lages  
ils co

Je  
de p  
mer  
uns  
font  
qu'il  
nes  
com  
nieu  
rien  
à la  
clim  
outi  
de  
d'ac  
L  
lie  
gra  
téri  
la  
ma  
ne

ont beaucoup d'instrumens composés de deux ou trois cerceaux, auxquels se terminent des barres en croix où sont suspendus des coquillages : en les secouant ils font un bruit dont ils composent leur musique.

Je ne leur ai vu d'outils qu'une hache de pierre de la forme de celles des isles de la mer du Sud : ils ont des couteaux de fer, les uns droits, les autres courbes ; il en est qui sont en forme de dague, presque triangulaire, qu'ils portent suspendus au cou dans des gaines de peau : tout ce qu'ils fabriquent est fait comme s'ils avaient les outils les plus ingénieux, & un artiste Européen ne pourrait rien faire de plus parfait. Quand on réfléchit à la maniere de vivre de ces sauvages, à leur climat rigoureux, & à la grossièreté de leurs outils, on est tenté de les mettre au-dessus de toute nation pour l'esprit d'invention & d'adresse.

Ils mangent du poisson sec, de la chair bouillie ou rôtie, des racines de fougère de la grande espèce, cuites au four, & la partie intérieure de l'écorce du pin ; ils conservent de la neige dans des vases pour la boire. Ils mangent avec décence & propreté, se tiennent de même, ne s'enduisent ni de graisse ni

de saletés, & nettoient avec soin leurs vases & leurs canots : leur langue offre des difficultés par la diversité de signification qu'ils donnent au même mot.

Nous ne connaissons les animaux du pays que par leur fourrure ; nous y remarquâmes celles du veau marin, du renard, du chat blanchâtre ou lynx, de la petite hermine, de l'ours, de la martre, du raton, de la loutre de mer ; ils ont plus de ces trois derniers que des autres ; celles qu'ils tirent du veau marin les surpassaient toutes en finesse : les loutres y sont moins belles qu'à Nootka ; celle des veaux marins est blanche, quelquefois tachetée de noir ; celle d'ours est couleur de suie.

Nous vîmes ici celles de l'ours blanc & d'une espèce de loup qui avait des couleurs très-brillantes ; la plus belle fourrure est celle d'un animal long de dix pouces, qui a le dessus du dos brun ou couleur de rouille, les flancs d'un cendré bleuâtre & la queue bordée de poils blanchâtres ; il paraît être de l'espèce de l'écureuil ou du hamster, ou de la marmotte de Casan ; ces fourrures y sont très-communes ; ils n'ont point de celles du renne ni du daim.

L'aigle à tête blanche, l'alcyon orné de

couleurs très-brillantes, le colibri, le pluvier, la gélinotte à longue queue, la bécassine, sont les oiseaux que nous y observâmes; les oiseaux aquatiques étaient des oies, une petite espèce de canard d'un noir foncé, à queue courte, à pieds rouges, ayant sur le front une tache blanchâtre, & une autre espèce plus grande; des pies de mer à bec rouge; tous étaient très-sauvages. On y voit un plongeon qui a le bec court, noir & comprimé, la tête & la partie supérieure d'un brun noir, & le reste d'un brun foncé, ondoyé d'un noir mat, excepté le dessus qui est noirâtre & semé de points blancs. On y remarqua un petit oiseau de terre de l'espèce du pinçon, de la grosseur du bruant, ayant une couleur brun obscur, une queue rougeâtre, avec une large tache jaune au sommet de la tête.

Il y a quelques poissons, quelques coquillages, mais peu variés.

Les habitans n'ont de métaux que le cuivre & le fer; ils en forment les pointes de la plupart de leurs traits & de leurs lances. Ils ont un ochre rouge friable & onctueux, un minerai de fer dont la couleur approche du cinabre, du fard bleu & brillant, & du plomb noir; mais ils ne les ont qu'en petite

quantité. Sans doute, ils ont reçu leurs grains de verre & le fer des tribus qui communiquent avec la baie de Hudson ou les lacs du Canada, ou peut-être des Russes: ils ont beaucoup de cuivre & ils semblent le trouver chez eux.

Je cinglai vers le sud-ouest & passâmes devant un promontoire auquel je donnai le nom d'Elizabeth: au-delà nous ne voyions point de terre & nous croyions avoir atteint l'extrémité occidentale du nouveau monde; mais cette erreur fut bientôt dissipée, & nous découvrîmes de nouvelles côtes au couchant, qui semblaient se prolonger au midi; on y voyait une chaîne de montagnes couvertes de neige. Une des pointes qu'elles formaient nous parut être le cap St. Hermogènes de Behring; mais son voyage est si abrégé, sa carte si peu exacte, qu'on ne peut reconnaître les lieux où il a touché que par conjecture. Le cap St. Hermogènes fait partie d'une isle séparée de la côte par un canal large d'une lieue; il en est de même du cap St. Elizabeth, qui tient à des groupes d'isles que je nommai *Isles stériles*: un courant m'empêcha de traverser entre elles & la côte: plus loin je vis un promontoire très-élevé dont le sommet formait

deux  
des  
ce cap  
tes q  
par  
chan  
poir  
vime  
mont  
les  
quel  
entre  
rine  
avec  
obst  
res  
des  
aut  
onc  
tre  
il n  
cha  
no  
ter  
co  
ac



deux montagnes qui se montraient au-dessus des nuages; je l'appellai *cap Douglafs*: de ce cap au nord, nous vîmes de nouvelles côtes qui nous parurent séparées du continent par un canal qui se dirigeait plus au couchant. Ce canal ou golphe nourrit notre espoir d'y trouver un passage; mais nous vîmes bientôt que ces isles stériles étaient des montagnes réunies par un terrain bas; la neige les couvrait jusqu'au rivage; cependant à quelque distance nous aperçûmes encore une entrée d'où la marée amenait des algues marines & des bois flottans; nous y pénétrâmes avec le flux, & ne découvrîmes encore aucun obstacle, aucune terre devant nous; les terres au couchant & au levant nous montraient des chaînes de montagnes les unes derrière les autres, & quelques colonnes de fumée qui ondoyaient dans l'air; nous continuâmes notre route aidé du flux; mais jetant l'ancre quand il nous abandonnait.

Deux pirogues vinrent vers nous portant chacune un homme; ils s'approchèrent de nous en hésitant; ils nous haranguèrent en tendant la main & nous montrant la côte comme pour nous inviter à y descendre; ils acceptèrent nos présens, & paraissaient être

le même peuple que celui de l'entrée du *Prince Guillaume* : ils nous quitterent lorsque nous mîmes à la voile.

Le reflux avait ici une rapidité effrayante ; les eaux avaient toujours les mêmes degrés de salure ; mais en nous avançant plus loin, elles devinrent plus douces, & tout nous annonça que nous remontions une riviere ; je résolus de la remonter plus haut encore : une grande pirogue chargée d'hommes, de femmes, d'enfans, & plusieurs petites vinrent nous rendre visite ; ils nous donnerent une fourrure en échange des bagatelles qu'ils reçurent de nous ; nous en achetâmes des habits, quelques dards, & un peu de saumon & des plies, qui furent payées avec de nos vieux vêtemens, des grains de verre & des morceaux de fer ; ils ont des couteaux de ce métal & des grains de verre bleu de ciel auxquels ils mettaient du prix, mais demandaient avec plus d'instance de gros morceaux de fer. Ils ont la même langue que le peuple que nous venons de décrire.

Nous eûmes un tems couvert qui dans des intervalles nous laissa voir d'un côté des terres basses, des bancs de fable que je voulus examiner, & j'y envoyai deux canots : nous

étions  
douce  
était v  
ordure  
abaissé  
nous r  
confir  
rent t  
tout m  
se re  
lieue  
une is  
était l  
de fab  
fait en  
est :  
gues  
réuni  
de t  
exan  
levar  
avec  
bas  
une  
était  
qu'il  
avec

étions dans une grande riviere; l'eau en était douce jusqu'à la profondeur d'un pied; elle était vaseuse, elle chariait des arbres, des ordures de toute espèce; les côtes s'étaient abaissées, & nous ne pouvions douter que nous n'étions plus sur la mer. Mes canots confirmerent cette opinion; ils la remontèrent trois lieues plus loin, la trouverent partout navigable pour les gros vaisseaux, mais se retrécissant jusqu'à n'avoir plus qu'une lieue de largeur. Nos gens descendirent dans une isle couverte d'arbrisseaux, parmi lesquels était le grofeiller: le sol était une argile mêlée de sable: à trois lieues de là, la riviere paraissait en recevoir une autre qui venait du nord-est: les côtes étaient basses, & les montagnes semblaient se rapprocher sans jamais se réunir. Ce rapport m'enleva toute espérance de trouver là un passage; mais je voulus examiner un bras qui s'enfonçait vers le levant, & j'y envoyai mon lieutenant King avec deux canots: il ne vit que des terrains bas que nous avions pris pour des isles, & une grande baie. Il nous parut que le fleuve était navigable fort loin, & que les rivieres qu'il reçoit peuvent faciliter les communications avec une grande partie du continent. On a

depuis appelé ce fleuve la riviere de Cook. Si ce grand fleuve devient utile, je regretterai moins le tems que je perdis à m'en affurer; mais cette perte de tems était grande pour le but que nous avions, parce que l'été s'avançait & que nous étions bien loin encore des parages où nous devions parvenir. L'Amérique nous parut alors s'étendre au couchant bien plus loin que nous ne le pensions, & cette conjecture qui devenait plus que probable, nous ôta presque l'espoir de trouver une communication avec la baie de Baffin ou celle de Hudson.

J'envoyai encore mon lieutenant pour examiner les terrains bas qui se trouvent au sud-est de la riviere & en prendre possession au nom de l'Angleterre; tandis qu'il exécutait cette commission, je descendis la riviere, & jettai l'ancre quand le flux nous devint contraire. King nous y rejoignit: il avait trouvé des Américains désarmés qui demanderent énergiquement qu'il quittât son fusil; il le fit, descendit & trouva des hommes gais & sociables: un chien tué d'un coup de fusil les étonna beaucoup. Le terrain lui parut maigre, léger & noir; il était couvert d'arbres, tels que des pins, des aulnes, des bouleaux, des faules; & d'ar-

briffeaux  
mais pas

Nous  
vages vi  
dirent l  
des peau  
gétaires &  
ce qu'il  
de leur  
celle du  
laume;  
doubles  
aussi pl

Un p  
dans un  
riviere  
eaux &  
Dès qu  
cre à l  
me rel  
sans av  
notre  
taux d

Le  
couvr  
qui se  
flanc

briffeaux , tels que des rofiers & des grofeillers ;  
mais pas une feule plante en fleur.

Nous continuâmes à defcendre , & des fau-  
vages vinrent vers les vaiffeaux , & nous ven-  
dirent leurs habits , du faumon , de la plie ,  
des peaux de lapins blancs , de renards rou-  
geâtres & quelques-unes de loutre. Le fer était  
ce qu'ils recherchaient le plus ; la cloifon  
de leur nez est plus chargée d'ornemens que  
celle du peuple de l'entrée du Prince Guil-  
laume ; mais ils avaient moins de bouches  
doubles ; leurs vêtemens , leurs carquois avaient  
auffi plus de broderies blanches & rouges.

Un peu plus loin , mon vaiffeau s'engrava  
dans un banc de fable prefqu'au milieu de la  
riviere , où l'agitation caufée par le choc de fes  
eaux & de celles du flux , paraît la plus forte.  
Dès que nous eûmes échoué , je fis jeter l'an-  
cre à la Découverte , & j'attendis le flux pour  
me relever. Il revint & le vaiffeau fut dégagé  
fans avoir reçu de dommage : nous continuâmes  
notre route , après avoir acheté quelques quin-  
taux de poiffons des Américains.

Le foir les nuages s'éleverent , & nous dé-  
couvrîmes un volcan parmi les montagnes  
qui fe voyaient au couchant : il était fur le  
flanc voifin de la riviere & près du fommet ;

il ne vomiffait alors qu'une fumée blanche. Nous revîmes encore des sauvages : leurs pi-ques refsembloient à nos hallebardes , & les pointes en font fouvent de cuivre. On pour-rait établir avec eux un commerce avantageux de fourrures ; mais les Rufles font les peuples les plus voifins & peuvent feuls profiter de cet avantage : les loutres de mer font les plus précieufes ; toutes étoient taillées en habits & fort mal propres.

Nous nous trouvâmes enfin en pleine mer ; nous revîmes le cap St. Hermogènes : l'ifle dont il fait partie eft dénuée de bois , on y voyoit peu de neige ; elle femblait couverte d'une mouffe qui lui donnoit une couleur jaunâtre. Nous traversâmes l'embouchure de la baie que je nommai de la *Pentecôte* : au levant , les terres qui la forment me parurent une partie du continent ; au couchant elle a de petites ifles ; près de la mer la terre étoit nue ; mais les montagnes étoient toutes blanches. Le ciel fe couvrit , & pendant trois jours nous ne pûmes découvrir la côte dont nous fuivions la direction. Quand le tems s'éclaircit , je vis une pointe que je nommai *St. Barnabas*. La côte offre plufieurs petites baies , de hau-tes collines , des vallées profondes ; elles pa-

traiffaient  
je nomma  
tinguait  
c'est peu  
découvrir  
nom de  
au couch  
fon centr  
en deux  
elle pour  
trois lie  
mais la r  
suspendi  
je pris le  
nous ca  
fés aux  
inconnu  
nous no  
nous ap  
fermer  
neuf lie  
que Beh  
donnai  
La c  
plus ef  
l'Améri  
être ef

trouvaient stériles & brunâtres. Une pointe que je nommai à *deux têtes* de sa forme, se distinguait du reste, elle ressemblait à une isle; c'est peut-être une péninsule: plus loin nous découvrimes une isle à laquelle je donnai le nom de *Trinité*; elle a six lieues du levant au couchant; ses extrémités sont élevées, son centre est bas; peut-être elle est partagée en deux par un détroit: nous marchâmes vers elle pour passer dans le canal, large d'environ trois lieues, qu'elle forme avec le continent; mais la nuit & la crainte d'une brume épaisse suspendirent & détournèrent notre course; je pris le large, le vent augmenta, le brouillard nous cacha la terre, & nous restâmes exposés aux vagues & aux vents, près d'une côte inconnue. Lorsque nous pûmes voir la terre, nous nous en trouvâmes environnés. Nous nous approchâmes de celle qui semblait nous fermer le passage au midi; c'était une isle de neuf lieues de tour; c'est probablement celle que Behring nomma la *Nebuleuse*, & je lui en donnai aussi le nom.

La côte sur le continent est rompue, & plus escarpée qu'aucune des autres côtes de l'Amérique que nous ayons rencontrées; peut-être est-elle bordée de petites isles; par-tout,

elle annonçait la stérilité. Nous tuâmes là un bel oiseau de l'espèce du pingoin, moins gros que le canard, de couleur noire, excepté sur le devant de la tête qui est blanc : il a une jolie crête d'un blanc jaunâtre qui se replie en arrière comme la corne d'un bœuf; son bec & ses pieds sont rouges, il semble que ce soit l'*alca monochroa* de Steller : nous en avions vu d'autres d'espèces variées, & chaque jour nous apercevions quelques baleines, ou des veaux marins, ou quelque autre cétacée.

Je découvris de nouvelles isles & cinglâmes vers le détroit qu'elles formaient avec le continent : la plus septentrionale nous parut être l'isle de Kodiak de Sthælin, & je crois que les autres sont les isles Shumagin du navigateur Russe Behring : d'autres isles forment avec elles un archipel assez nombreux : ces isles sont en général hérissées de rochers & de monticules; on y trouve des baies & des anfractuosités bien fermées, des ruisseaux d'eaux douces; mais elles sont sans arbres & sans arbrisseaux; la plupart étaient encore couvertes de neige, ainsi que le continent. Nous étions alors dans le milieu de Juin, sous le 150<sup>e</sup> deg. 18 min. de latitude, & 217<sup>e</sup> deg. 43 min. de longitude.

Peu a  
& craign  
malheur  
qui revie  
étaient a  
les mont  
peau, fa  
nonçai  
une boe  
cette b  
une lan  
être en  
mes en  
de 177  
dre fu  
être q  
raient  
nus po  
fermai  
qu'on  
tinuai  
fait in  
No  
que n  
des m  
nuage  
fait d



Peu après, la Découverte fit des signaux; & craignant qu'il ne lui fut arrivé quelque malheur, j'y envoyai promptement un canot qui revint m'apprendre que des pirogues s'étaient approchées, qu'il y avait parmi ceux qui les montaient un homme qui avait ôté son chapeau, fait la révérence, & des signes qui annonçaient un Européen, & qu'après avoir remis une boîte, il avait disparu avec les pirogues; cette boîte renfermait un billet écrit dans une langue que nous n'entendions pas & peut-être en langue russe; mais nous y remarquâmes en tête la date de 1778, & ailleurs celle de 1776. Tout ce que nous y pûmes apprendre fut que nous trouverions bientôt peut-être quelques négocians Russes qui nous auraient précédés dans ces lieux encore inconnus pour nous. Je supposai que le billet renfermait des avis pour des négocians Russes & qu'on nous avait cru de cette nation; je continuai ma route sans m'arrêter à éclaircir ce fait indifférent à l'objet de notre voyage.

Nous évitâmes des brifans, vîmes une isle que nous nommâmes *Halibut* ou de la plie, des montagnes qui s'élançaient au-dessus des nuages, & parmi elles un volcan qui vomissait de vastes colonnes d'une fumée noire; sa

figure est un cône parfait dont le volcan est la cime ; elle était ceinte de nuages qui joints aux colonnes déployées par le vent, présentaient un coup d'œil extraordinaire ; le vent jétait la fumée d'un côté dans la partie basse ; mais plus haut il la pouffait du côté contraire. Nous primes là quelques plies dont quelques-unes pesaient un quintal ; rafraîchissement qui nous venait fort à propos : peu après nous vîmes approcher une pirogue , & dans elle un homme qui portait des culottes de drap verd , & sous sa souquenille de boyaux , une jaquette de laine noire : il nous salua à l'Européenne , & nous vendit une peau de renard gris avec des harpons dont la pointe était d'os & proprement travaillée : sa pirogue, sa figure, ressembaient à celles que nous avons vues précédemment ; son corps n'était point peint ; sa lèvre était trouée dans une direction oblique , mais sans ornemens ; il ne comprit point ce que nous essayions de lui faire entendre , & nous ne le comprimes pas mieux.

Nous revîmes la côte après que les brouillards se furent éclaircis ; nous distinguâmes encore le volcan ; de nouvelles isles se présentèrent devant nous ; elles étaient fort hautes , & en nous en approchant davantage , nous en découvrimés

couvrin  
couvert  
nous fi  
un gra  
fonnés  
nous p  
trouva  
quel j  
entre  
un tem

Je fis  
& il es  
n'y tra  
un ca  
tés : ce  
de mo  
formai  
sous  
des h  
balein  
autres  
nous,  
les ne  
polite  
No  
chai  
nous  
To

couvrimés un plus grand nombre ; un ciel couvert, & le bruit des brifans peu éloignés nous firent ici jeter l'ancre, & par-là j'évitai un grand danger ; deux gros rochers environnés d'écueils étaient près de nous, & quand nous pûmes voir à quelque distance, je me trouvai près d'une isle dans un bon port, auquel j'étais parvenu au travers des brifans, entre lesquels je n'aurais point osé passer par un tems ferein.

Je fis visiter l'isle ; elle était couverte d'herbe, & il en était de semblables au pourpier ; on n'y trouva pas même un arbrisseau ; j'enfilai un canal où nous avions la terre de tous côtés : celle qui était au midi offrait une chaîne de montagnes ; nous reconnûmes qu'elle ne formait qu'une isle déjà connue des Russes sous le nom d'*Oonolashka*. Nous y vîmes des habitans qui traînaient après eux deux baleines qu'ils venaient de tuer ; quelques autres vinrent échanger des bagatelles avec nous, & parurent avoir vu des vaisseaux comme les nôtres ; ils avaient même une teinte de politesse que n'ont pas les sauvages.

Nous marchions entre des isles, & je cherchai un canal pour regagner la haute mer ; nous entrâmes dans un détroit qui parut nous

y conduire ; mais la marée nous força d'y jeter l'ancre. Des naturels vinrent à nous, & acheterent du tabac ; l'un d'eux renversa sa pirogue, & nous le tirâmes de la mer ; il ne montra point de crainte sur le vaisseau : il portait une robe de larges boyaux d'un animal marin, & par dessous un vêtement de peaux d'oiseau avec leurs plumes qui posaient sur la chair ; son chapeau était orné de grains de verre ; il quitta ses habits mouillés & se revêtit avec aisance ; son maintien annonçait qu'il connaissait les Européens & une partie de leurs usages : ses compatriotes paraissaient admirer nos vaisseaux. Je reçus encore là une lettre dans une langue qu'aucun de nous ne pouvait entendre ; je la rendis au porteur avec des présens, & il me fit plusieurs révérences profondes.

Le vent contraire & d'épais brouillards nous retinrent ici quelques jours, & me permirent de faire quelques observations sur le pays & ses habitans ; le havre où je me trouvais est appelé par les naturels *Samganoodha*, il est sur la rive septentrionale d'Oonalashka, sous le 53° deg. 55 min. de latitude & le 211° deg. de longitude ; des isles le mettent à l'abri de tous les vents : d'abord large, il

se retr  
faire  
Devan  
sept li  
est cel  
& où r  
vertes

Nou  
mer ;  
& l'or  
bient  
est ;  
le nor  
où l'o  
peut-  
y éta  
gazon  
plend  
jours  
nous  
dimin  
côte  
nous  
d'une  
vimes  
rains  
L

se retrécit ensuite vers son fond : on y peut faire de l'eau ; mais il n'y a point de bois. Devant ce port , était l'isle Oonella qui a sept lieues de tour ; au nord-est de celle-ci est celle d'Acootan , bien plus grande qu'elle , & où nous voyions de hautes montagnes couvertes de neige.

Nous nous revîmes bientôt dans la pleine mer ; la côte d'Amérique tournait entre le nord & l'orient , & je suivis cette direction ; mais bientôt nous découvrîmes une terre au sud-est ; je continuai cependant de cingler vers le nord : la côte était bordée de terrains bas où l'on distinguait des coupures qui forment peut-être l'entrée de quelques vallées : la terre y était dépouillée de bois , mais revêtue de gazon ; derrière , les montagnes étaient resplendissantes de neige : nous suivions toujours la même direction ; cependant nous nous aperçûmes que la profondeur de l'eau diminuait sans cesse ; nous espérions que la côte tournerait bientôt plus à l'orient & que nous avions trouvé un passage ; mais au-delà d'une pointe qui nous avait caché la terre , nous vîmes une rivière , & au-delà par-tout des terrains bas ; & notre espérance s'évanouit encore.

L'entrée du fleuve a un mille de large.

geur, les eaux en font décolorées comme sur les bas-fonds ; il paraît qu'elle serpente dans des terrains unis & bas, & qu'elle nourrit beaucoup de saumons ; nous lui donnâmes le nom de *riviere de Bristol*.

Je tournai mes voiles vers le couchant ; des bas-fonds nous obligèrent de revenir plus au nord. Le 11 Juillet nous entendimes le tonnerre ; c'était la premiere fois qu'il se faifait appercevoir sur ces côtes. Plus loin nous vîmes une isle à 7 milles du continent ; la forme lui fit donner le nom d'isle *Ronde*. Les mêmes objets s'offraient à nous ; des bas-fonds, une côte nue, des havres, des montagnes blanches dans le lointain, puis des brouillards qui nous dérobaient la vue de tout ce qui nous environnait ; nous prîmes des morues & des poissons plats. J'envoyai le lieutenant Williamson examiner le pays qui de nos vaisseau nous paraissait stérile ; il gravit sur une colline & vit que la côte se dirigeait vers le nord ; il prit possession du pays, & n'y aperçut ni arbres ni arbrisseaux ; des collines pelées, des terrains bas & revêtus de verdure s'offrirent par-tout à ses regards ; il n'y vit d'animaux qu'une daine, son fan, & le cadavre d'un cheval marin ou d'une vache marine étendu sur le sable.

Nou  
nous  
nord ;  
inutile  
être e  
la faif  
tourne  
ayant  
sonder  
pour  
nous  
des tr  
étaient  
que l  
conna  
entr'e  
à un  
derein  
fés ;  
pend  
tête  
net  
fés  
tante  
gues  
avon  
ges,

Nous étions environnés de bas-fonds, & nous tentâmes vainement d'en sortir vers le nord; je fis fonder autour de nous, & ce fut inutilement encore; j'aurais pu réussir peut-être en cherchant encore plus long-tems; mais la saison nous pressait & je préférâi de retourner sur nos pas; je revins donc au midi, ayant devant nos vaisseaux des canots pour fonder. Tandis que nous avions jeté l'ancre pour ne pas échouer, des Américains vinrent nous voir, & ils nous vendirent des fourrures, des traits, des dards, des vases de bois; ils étaient moins propres, moins bien habillés que les derniers que nous avions vus; ils ne connaissaient pas l'usage du tabac & n'avaient entr'eux tous qu'un morceau de fer adapté à un manche de bois; ils nous en demandèrent de pareils: leurs cheveux étaient rasés; mais ils en conservaient deux touffes qui pendaient par derrière ou sur le côté; sur leur tête était un capuchon de fourrure & un bonnet qui nous parut de bois; leur ceinture assez propre était chargée d'une garniture flottante qui passait entre les cuisses: leurs pirogues sont de peaux comme celles que nous avons décrites; mais celles-ci étaient plus larges, & le trou dans lequel ils s'assyaient plus

grand. Le retour de nos canots les fit fuir.

Dégagés des bancs de fable, nous nous dirigeâmes plus au couchant; & peu de jours après nous vîmes des isles autour de nous; elles faisaient sans doute partie de l'archipel du nord; nous cinglâmes alors au nord.

C'est dans cette route que je perdis notre chirurgien Anderson, jeune homme plein de sentiment, d'esprit & de connaissances; il m'avait été utile, & me l'aurait été encore si la consommation ne nous l'eût enlevé. Je donnai son nom à une isle que nous découvrîmes peu de tems après qu'il eut expiré.

Nous vîmes une terre devant nous, & nous portâmes sur elle; elle paraissait basse près de la mer, avait une teinte verdâtre, paraissait dénuée de bois, & se perdait à nos yeux en des hautes collines. Nous la crûmes une partie du continent, & nous vinmes jeter l'ancre entre elle & une isle qui en était voisine: celle-ci a quatre lieues de tour & offre des rocs détachés couverts de mousses & de végétaux; nous y trouvâmes du pourpier, des pois, de l'angelique & d'autres plantes, & nous en fîmes de la soupe. Nous y vîmes un renard, des pluviiers, divers petits oiseaux, des cabanes en ruines construites sous terre

en par  
traîne  
du T  
du Ka  
pouce  
le ha  
étaien  
des l  
isle  
mais  
No  
isle,  
il s'é  
haut  
étion  
me c  
tint  
cour  
mais  
trav  
trou  
nou  
élev  
mai  
qua  
cide  
deg



en partie, un sentier qui la traversait, & un traîneau sur le rivage; je lui donnai le nom d'isle du *Traîneau*. Celui-ci était semblable à ceux du Kamtchatka, avait dix pieds de long, vingt pouces de large, était garni de ridelles dans le haut, d'os par le bas; ses diverses parties étaient jointes avec art avec des chevilles & des lanieres de baleine. Il paraît que cette isle est visitée par les peuples du continent; mais nous en ignorons le motif.

Nous nous éloignâmes lentement de cette isle, avec un vent faible & un tems chargé; il s'éclaircit ensuite & nous montra une terre haute qui paraissait détachée de celle où nous étions; après l'avoir suivie quelque tems, je me convainquis qu'elle formait une côte continue avec celle que nous venions de parcourir, & je me dirigeai plus au couchant; mais après avoir marché quelque tems au travers des broillards & de la pluie, je me trouvai encore environné de terre; des isles nous fermaient la vue de la mer: une terre élevée se prolongeait au nord-ouest: je la nommai *cap du Prince de Galles*; elle est remarquable parce qu'elle est l'extrémité la plus occidentale de l'Amérique connue, sous le 65° deg. 46 min. de latitude & le 209° deg. 17

min. de longitude. La terre nous parut habitée ; il nous semblait y voir des huttes , & des espèces d'échaffauds. En nous approchant de plus près d'une isle voisine , nous la trouvâmes coupée par un canal assez large ; mais ces petites isles ne nous pouvant donner un abri , nous cinglâmes vers une terre que nous avions apperçue au couchant ; nous y trouvâmes une baie où nous jetâmes l'ancre. C'était sur une partie de la côte d'Asie.

Bientôt nous apperçûmes un village & des hommes sur la côte , à qui la vue de nos vaisseaux semblait inspirer de l'inquiétude : plusieurs s'éloignaient du rivage chargés de fardeaux ; j'y descendis avec trois canots armés. Nous découvrîmes trente à quarante hommes rangés sur un monticule & armés de halberdardes , d'arcs & de traits : quand nous nous avançâmes , trois d'entr'eux s'approchèrent de nous , ôtèrent leurs chapeaux & s'inclinèrent : nous répondîmes à leurs salutations ; mais dès que nous eûmes atteint le rivage , ils s'éloignèrent ; je les suivis seul & défarmé , & à force de signes , je les déterminai à s'arrêter ; je leur fis de petits présens , & ils me donnerent en retour deux peaux de renards & deux dents de cheval de mer : peut-être

ils me  
aurais  
dre ; il  
& l'un  
j'avais  
raient  
pagnon  
leurs a  
milieu  
pagnon  
& leur  
ges co  
coutea  
ques -  
de leur  
voulu  
quatre  
& les  
leur s  
Leur  
ceux  
mériq  
des or  
port c  
quois  
élegan  
un d

ils me les auraient offertes quand je ne leur aurais rien donné. Ils paraissaient nous craindre ; ils redoutaient l'approche de nos gens, & l'un d'eux recula de quelques pas, parce que j'avais mis la main sur son épaule ; ils se retiraient, préparaient leurs piques, & leurs compagnons semblaient vouloir les soutenir avec leurs arcs ; mais j'arrivai insensiblement au milieu d'eux avec deux ou trois de mes compagnons, je leur distribuai des grains de verre & leur inspirai de la confiance ; les échanges commencèrent. Nous leur donnâmes des couteaux, du verre, du tabac, & eux, quelques-uns de leurs vêtemens, quelques-uns de leurs traits. Mais ils ne quitterent, ni ne voulurent jamais nous vendre leurs armes ; quatre ou cinq les quitterent pour danser, & les reprirent bientôt. Ils désiraient pour leur sûreté que nous fussions assis.

Leurs traits, leurs arcs sont semblables à ceux que nous avons vus sur la côte de l'Amérique ; mais leurs piques & leurs hallebardes ornées de sculptures & de pieces de rapport d'airain ou d'un métal blanc, leurs carquois de cuir rouge, embellis d'une broderie élégante, leurs vêtemens encore, annonçaient un degré d'industrie bien supérieur à celui

qu'on devait attendre d'une peuplade placée à une si haute latitude. Ils avaient le visage alongé , étaient robustes & bien faits , & paraissaient d'une race différente des peuplades voisines sur la côte d'Amérique : tous avaient les oreilles percées & quelques-uns y portaient des grains de verre ; c'était leur unique parure.

Leur vêtement est composé d'un chapeau, d'une jaquette, d'une paire de culottes, de bottes & de gands ; tout était de cuir de peaux de daims , ou de chien, ou de veaux-marins bien apprêtées. Nous y achetâmes des capuchons de peaux de chiens assez grands pour couvrir la tête & les épaules : ils n'avaient point de barbe ; leurs cheveux noirs étaient rasés : les couteaux & le tabac font les objets de commerce qu'ils estimaient le plus.

Ils ont des habitations d'hiver & d'été ; les premières ressemblent à une voûte dont le plancher est un peu au-dessous du sol ; elles sont ovales , longues de vingt pieds , hautes de douze ; la charpente en est faite de bois & de côtes de baleines disposées & liées d'une manière judicieuse ; sur cette charpente est une couverture d'herbe grossière , recouverte de terre ; tout est soutenu par un mur de 3

à 4 pie  
fomme  
vée y c  
vert pa  
chamb  
commu  
& reco  
sus est  
truite

Les  
dues ,  
res, de  
rins et  
fesseur  
de dais  
bitatio  
sent f  
ils son  
quera  
de la  
pèce c  
rentes  
bles à  
attac  
peut-  
Le  
oppo

à 4 pieds de hauteur : l'entrée est près du sommet du toit, une espèce de chauffée élevée y conduit : un cellier est au bas, recouvert par un plancher. A l'extrémité est une chambre voutée qui paraît être le magasin : il communique à la cabane par un passage obscur & reçoit l'air par un trou dans le toit : le dessus est surmonté d'une espèce de guérite construite avec les ossemens d'un gros poisson.

Les cabanes d'été sont circulaires, assez étendues, pointues au sommet : des perches légères, des os couverts de peaux d'animaux marins en composent toute la structure : les possesseurs couchent autour sur des lits de peaux de daims séchées & propres. Autour de ces habitations sont des échaffaudages où ils paraissent faire sécher leur poisson ou des peaux ; ils sont tous composés d'os ; les chiens attaquent ces peaux si on ne les mettrait hors de la portée ; ces animaux semblent être de l'espèce du renard, plus gros & de couleurs différentes ; leurs poils sont longs & foyeux, semblables à une laine fine. Il nous parut qu'ils les attachaient à leurs traîneaux durant l'hiver : peut-être aussi qu'ils les mangent.

Leurs canots ressemblent à ceux de la côte opposée ; ils s'en servent pour la pêche, &

la multitude d'os de gros poissons ou d'autres animaux marins qu'on trouve autour de leur bourgade, font penser qu'ils tirent de la mer leur principale nourriture; & en effet le pays est stérile; on n'y voit pas même un arbrisseau. Je croirais qu'il fait partie de l'isle *Alaschka*; mais la forme des côtes, la position du rivage opposé, la longitude nous obligeait de penser que c'était ici le pays des *Tshutski*, ou l'extrémité orientale de l'Asie.

Nous retournâmes au vaisseau le lendemain; sa position était sous le 66<sup>e</sup> deg. 5 min. de latitude, & le 208 deg. 47 min. de longitude, à 7 lieues des côtes de l'Asie & de l'Amérique: nous nous approchâmes de celle-ci & trouvâmes bientôt des bas-fonds. Un bon vent & notre direction au couchant nous en fortirent. Nous revinmes sur la côte qui formait un cap auquel je donnai le nom de *Mulgrave*: le terrain y était bas & l'on n'y voyait ni neige, ni bois. Nous rencontrâmes dans notre route des chevaux marins & des volées d'oiseaux, dont les uns ressembloient à des alouettes de fable, les autres à des fauvettes d'hiver.

Le 17 Juillet, nous aperçûmes dans l'horizon, un peu avant midi, une clarté pareille

à celle  
n'y pe  
l'air &  
change  
étions  
après r  
elle ét  
une fo  
ner au  
se pré  
pieds  
renfer  
tre la  
nous  
bas-fo  
impén  
deven  
nous  
revin  
tour  
ne pe  
fage.  
de c  
quior  
à la  
peu  
dégo

à celle de la reverbération de la glace; nous n'y pensâmes point; cependant l'âpreté de l'air & l'obscurité du ciel nous annonçaient un changement brusque depuis deux jours; nous étions sous le 70 deg. 41 min. Une heure après nous vîmes une large plaine de glace; elle était impénétrable: nous y trouvâmes une foule de chevaux marins. Forcés de tourner au couchant, nous y trouvâmes la glace se présentant comme un mur de dix à douze pieds de hauteur; sa surface était raboteuse & renfermait des marais d'eau. Nous étions entre la côte & la glace qui s'avançait sur nous; nous avions à craindre ou d'être pris sur des bas-fonds, ou d'être renfermés par ce mur impénétrable qui s'approchait; notre position devenait à chaque instant plus critique, & nous nous hâtâmes de tourner vers le sud; nous revînmes ensuite sur des glaces flottantes autour de nous; mais au travers desquelles nous ne pouvions espérer de nous ouvrir un passage. Elles portaient un nombre prodigieux de chevaux marins; & comme nous manquions de provisions fraîches, nous allâmes à la chasse de ces animaux. C'est un aliment peu recherché; mais les viandes salées nous dégoûtaient, & leur chair nous parut préférable

à elles. Nous en primes neuf; leur graisse approche de la faveur de la moëlle; mais elle devient bientôt rance si on ne la sale pas: leur chair est grossiere & noire, elle a un goût fort; mais le cœur est presque aussi bon que celui du bœuf. Leur graisse donne encore de l'huile pour les lampes; leurs peaux nous servirent pour garnir nos cordages & nos pouliés; leurs dents n'avaient pas six pouces de longueur. Lorsqu'ils se font rassemblés sur la glace au nombre de plusieurs centaines, ils s'y roulent pêle-mêle comme les porcs dans un borbier; leur voix est éclatante & avertit de l'approche des glaces: quelques-uns qui faisaient sentinelle, réveillaient à notre approche leurs compagnons endormis; bientôt la troupe était réveillée & fuyait dans la mer en désordre. Ils ne nous parurent pas redoutables: ils sont plus effrayans par leur aspect que par leur fureur: dès qu'on les couchait en joue, ils plongeaient; les femelles défendent leurs petits dans l'eau ou sur la glace avec un courage intrépide; & quand la mère est tuée, on est sûr de prendre les petits qui ne l'abandonnent pas.

On ne fait ce qui a fait donner le nom de cheval marin à cet animal: Pennant lui donna

celui de  
Morfe  
Lauren  
aucun  
n'en a  
ressemb  
plus gr  
grands  
queue  
pieds  
il pesa  
la pea  
41 liv.  
fais de  
Ava  
on av  
volaien  
brune  
blanc  
annon  
se rem  
naient  
No  
glace  
rins:  
sud,  
de ce



celui de *Walrus arctique*, les Russes celui de *Morse*, on le connaît dans le golphe de St. Laurent sous le nom de Vache marine; il n'a aucun trait de ressemblance avec le cheval, il n'en a que par le museau avec la vache; il ressemble au veau marin, mais est beaucoup plus gros. L'un d'eux qui n'était pas des plus grands avait 9 pieds 4 pouces de la tête à la queue, cinq pieds de l'épaule à la terre, 7 pieds 10 pouces de circonférence vers l'épaule; il pesait 854 livres, sans y comprendre la tête, la peau, ni les entrailles; sa tête seule pesait 41 livres & demie, & sa peau 205. Je ne sais de quoi se nourrissent ces animaux.

Avant que nous eussions vu de la glace, on avait remarqué des troupes de canards qui volaient au midi; une espèce était grande & brune, dans une autre le mâle était noir & blanc, & la femelle brune. Il semble qu'ils annonçassent une terre au nord où ces oiseaux se rendent pour la couvée & d'où ils revenaient pour chercher un climat plus chaud.

Nous nous trouvâmes environnés par la glace après avoir embarqué nos chevaux marins: il ne nous restait qu'une ouverture au sud, & nous en profitâmes pour nous dégager de ce voisinage dangereux; mais ayant voulu

ensuite nous diriger au couchant, nous retrouvâmes notre vaste plaine de glace dont nous suivîmes quelque tems les bords, puis nous rebroussâmes jusque sous le 69 deg. de latitude près de la côte d'Amérique, où nous avions trouvé une mer libre peu de jours auparavant : mais alors la grande plaine de glace n'en était qu'à quelque distance.

La partie de la côte que nous voyions était élevée ; par-tout ailleurs nous l'avons trouvée basse ; ici je donnai le nom de *Cap Liburne* à la pointe qui s'offrit à moi ; elle était haute, tachetée de neige & dénuée de bois. Les vagues avaient brisé une partie de la plaine de glace & les débris en flottaient autour de nous ; il fallait nous en dégager encore pour en éviter le choc dangereux. Nous essayâmes de nous rapprocher du nord ; l'air était âpre & dur, tantôt chargé, tantôt donnant des éclaircies ; quelquefois nous avions des bouffées de neige, quelquefois de la pluie neigeuse. Mais bientôt nous retrouvâmes une glace épaisse & compacte que nous ne pouvions franchir que près de la côte, & j'y dirigeai mon vaisseau : j'y fus encore entouré d'une glace flottante ; la mer n'offrait d'espace libre qu'au levant, & nous y marchâmes. J'examinai cette glace qui présentait

tait un  
elle éta  
cepté d  
raiffait  
mée da  
fortit c  
le réfu  
épaiss  
dans l'  
fondre  
déploy  
les ve  
vents,  
parce  
quelq  
profon  
jeus  
pouva  
hivers  
Un  
exame  
vaux  
de ces  
mont  
chant  
les b  
mes  
To

tait une barriere impénétrable aux vaisseaux ; elle était par-tout pure & transparente, excepté dans le haut où elle était poreuse & paraissait formée de neige gelée ; elle s'était formée dans la mer ; rien n'y annonçait qu'elle sortit d'une riviere ; il est probable qu'elle est le résultat de plusieurs années d'hiver ; son épaisseur était considérable ; la partie qui était dans l'eau avait 30 pieds , l'été n'en pouvait fondre la dixieme partie , car le soleil avait déployé sur elle toute l'ardeur de ses rayons ; les vents doux , ou les vagues excitées par ces vents , contribuent plus que le soleil à la fondre , parce qu'il est souvent environné de brouillards ; quelquefois les vagues y forment des vallées profondes où un vaisseau pourrait passer ; & j'eus lieu de croire qu'une saison orageuse en pouvait détruire plus que n'en forment plusieurs hivers.

Un brouillard épais m'obligea de cesser mon examen des glaces , & notre chasse des chevaux marins. Nous louvoyâmes au travers de ces glaces flottantes ; la grande plaine se montrait au nord , une terre étendue au couchant ; nous nous approchâmes de celle-ci ; les bas-fonds nous arrêterent ; mais nous vîmes clairement cette partie de la côte de l'A-

sie : elle ressembloit ici à celle d'Amérique ;  
 le terrain en était bas près de la mer , il s'é-  
 levait ensuite & formait des montagnes : une  
 pointe remplie de rochers se présentait & je  
 la nommai *Cap Nord* ; elle est sous le 68 deg.  
 56 min. de latitude , le 198 deg. 21 min. de lon-  
 gitude. Je voulais passer au-delà , & le tentai  
 en vain , il fallut reprendre le large ; le tems  
 des gelées approchait , nous étions à la fin du  
 mois d'Août & je crus devoir renoncer pour  
 cette année à de nouvelles tentatives pour trou-  
 ver un passage dans la mer Atlantique. Je pen-  
 sai à l'emploi de mon hiver , & d'abord à  
 faire des provisions d'eau & de bois dont nous  
 commençons à manquer.

Je suivis dans mon retour la côte d'Asie ,  
 presque toujours enveloppé de brouillards épais  
 qui m'obligeaient de marcher avec la plus  
 grande précaution : les sondes seules nous con-  
 duisaient. A midi nous découvrimes la côte ,  
 elle était basse , & s'élevait ensuite : la neige la  
 couvrait des collines jusqu'à la mer : la partie  
 orientale nous parut une isle : c'en est une en  
 effet qui a quatre à cinq milles de tour , est  
 d'une hauteur moyenne & à trois lieues du con-  
 tinent ; son rivage est escarpé & rempli de  
 rochers ; je lui donnai le nom d'*Isle Burney*

L'intéri  
 collines  
 réunies  
 çait un  
 vris le  
 démon  
 le *Tsci*  
 nomm  
 dont l  
 face de  
 nous c  
 à de  
 ninsul  
 au co  
 ble fo  
 de la  
 du Pr  
 Les c  
 y ou  
 point  
 foun  
 avec  
 Be  
 rent  
 crair  
 acce  
 un

L'intérieur du continent est hérissé de hautes collines, la côte forme des pointes de rochers réunies par un rivage bas, où rien n'annonçait un port : je continuai ma route & découvris le cap oriental d'Asie. Il me fut alors bien démontré que c'était là le pays de Tschutsky, le *Tschukowkoi-Nofs*, le même cap que Behring nomma *Serdze Kamen*, hérissé de différens rocs dont l'un est fort escarpé & se présente en face de la mer. Nous en revîmes les habitans, nous distinguâmes leurs habitations semblables à de petits mondrains : le cap forme une péninsule d'une longueur considérable, jointe au continent par un isthme fort bas & ce semble fort étroit ; il est sous le 66 deg. 6 min. de latitude, éloigné de treize lieues du cap du Prince de Galles sur la côte de l'Amérique. Les collines y sont arides & pelées, les vallées y ont une teinte verdâtre ; mais on n'y voit point d'arbres. Ses habitans ne sont point fournis encore à la Russie, mais commercent avec elle.

Behring donna le nom de *Baye de St. Laurent* à celle que forme ce cap : elle a peu à craindre des vents, mais j'ignore si elle est accessible aux vaisseaux. Nous crûmes voir un rocher dans son voisinage ; c'était une

baleine que les habitans venaient de tuer & qu'ils amenaient au rivage en se cachant derrière elle : ils nous craignaient à tort ; nous continuâmes notre chemin, toujours à la vue d'un pays inégal & nud, semé d'habitations & d'échaffaudages que leur blancheur rendait visibles au loin. Behring paraît avoir fort bien dessiné cette côte ; il en a déterminé les latitudes & les longitudes avec plus d'exactitude qu'on ne devait l'espérer de sa méthode.

Je ne pouvais concilier mes observations avec la carte de Staelin, qu'en supposant que la terre que j'avais prise pour le continent d'Amérique était une partie de l'isle Alafchka, & que j'avais manqué le canal qui les sépare. Je voulus m'affurer de ce point avant l'hiver, afin d'avoir un objet unique dans mes recherches dans l'été suivant ; d'ailleurs Staelin dit qu'on y trouve beaucoup de bois & j'en avais besoin. Je cinglai donc vers la côte d'Amérique ; nous la découvrîmes près de l'isle *du Traineau* ; & si je m'étais trompé, l'isle Alafchka devait être la terre que je voyais. Je cherchai donc le canal qui la sépare du continent ; deux pirogues s'approchèrent de nous dans cette route ; mais nous invitâmes en vain ceux qui les montaient à nous aborder, & nous continuâmes d'avait-

cer. Le  
res que  
revêtue  
agréabl  
haute &  
voir é  
détroit  
des car  
manqu  
nous  
suivan  
l'eau  
un roc  
d'un b  
une  
hauts  
lica :  
une b  
de pe  
on y  
daims  
bois f  
duire  
diona  
nous  
nent  
No

cer. Le lendemain nous apperçumes deux terres que nous crûmes être des isles ; la côte revêtue de bois , nous offrait une perspective agréable ; au - delà on voyait une terre plus haute & fort éloignée , que nous estimâmes devoir être le continent ; je cherchai donc le détroit qu'il forme avec les isles : j'envoyai des canots , je fis sonder ; bientôt le fond nous manqua & nous revinmes sur nos pas ; puis nous nous rapprochâmes de la terre le jour suivant. J'y débarquai pour y chercher de l'eau & du bois ; le sol paraît y reposer sur un roc composé de couches perpendiculaires , d'un bleu foncé , mêlé de quartz & de mica ; une bordure de terre y était couverte de hauts gramens ; nous y trouvâmes de l'Angelica : le terrain s'élève ensuite ; au sommet est une bruyere , plus loin le pays est parsemé de petits spruces , de bouleaux & de faules ; on y distingue les pas des renards & des daims ; on y trouve de l'eau douce & du bois flotté. Je revins au vaisseau pour l'y conduire & je jetai l'ancre à l'extrémité méridionale de l'une des isles ; mais le lendemain nous reconnûmes qu'elle était liée au continent par une terre basse.

Nous y vîmes des habitans ; l'un d'eux

vint à nous dans un petit canot ; il reçut avec plaisir un couteau & des grains de verre. Je lui demandai des alimens , & il nous quitta, rama près de la côte , trouva un de ses compagnons qui avait deux faumons secs & revint avec ces poissons , mais ne voulut les donner qu'à moi qui lui avait parlé. D'autres vinrent ensuite échanger leur poisson sec contre des bagatelles ; ils préféreraient les couteaux, mais ne rejetaient point le tabac. Je tentais vainement d'aller plus avant dans la baie , le peu de profondeur de l'eau ne nous le permit pas , & je me bornai à envoyer chercher du bois flotté avec nos bateaux. Ils en trouverent ; mais il y avait peu d'eau douce ; je les envoyai sur la côte opposée & en attendant je louvoyai & jetai l'ancre.

Cette rade est très-ouverte , par conséquent peu sûre ; je ne crus pas devoir y rester long-tems ; nous nous bornâmes à enlever le bois que les flots avaient jeté sur le rivage ; c'était du sapin : je descendis encore à terre , je n'y vis que peu de plantes qui portaient des baies mûres ; telle était la camarigine ou l'empetrum ; il y avait beaucoup de bouleaux , de faules , des aulnes , mais je n'y trouvai de vrais arbres que le spruce. Une des familles

du pay  
femme  
perclus  
presqu  
d'une  
pria le  
cher f  
son q  
mons-  
vres  
un te  
dents  
des g  
& av  
quatr  
de ve  
la m  
vieill  
tres.  
vus  
d'eau  
N  
per  
je v  
notr  
la c  
nen



du pays s'offrit à nous ; c'était le mari , la femme , un enfant , le grand - pere qui était perclus de tous ses membres : le mari était presque aveugle ; il avait les yeux couverts d'une taye épaisse & blanche , & la femme pria le lieutenant King de souffler & de cracher sur ses yeux. On acheta tout le poisson qu'ils avaient ; c'étaient de beaux faumons , de la truite & des mulets. Leurs lèvres inférieures étaient percées , ils avaient un teint cuivreux , les cheveux noirs , les dents noires aussi , & limées jusqu'au niveau des gencives. Ils estimaient beaucoup le fer , & avec quatre couteaux de fer , nous eûmes quatre quintaux de poissons. J'offris des grains de verre à l'enfant qui était une fille , sur quoi la mere fondit en larmes , le pere pleura , le vieillard pleura aussi & la fille imita les autres. Nous les quittâmes après nous être pourvus de bois & avoir embarqué douze futailles d'eau.

Nous redescendîmes le lendemain pour couper des balais & des branches de spruces dont je voulais faire de la bière ; & continuant notre route , nous cherchâmes à découvrir si la côte était partie d'une isle ou du continent ; le peu de fond m'obligea d'envoyer

des canots pour s'en affurer; le lieutenant King les commandait : pendant qu'ils s'occupaient de cet objet, je vins jeter l'ancre dans une baie située à côté d'un cap auquel j'avais donné le nom de Dambigh : les habitans se rendirent près de nous sur des pirogues, & échangerent leur poisson sec contre des quincailleries. D'autres arriverent le lendemain ; mais ceux-ci paraissaient n'être que des curieux ; ils s'approcherent des vaisseaux & se mirent à chanter, tandis que l'un d'eux frappait sur une espèce de tambour, & qu'un autre faisait mille mouvemens divers de ses mains & de son corps. Il ne nous sembla point qu'il y eut rien de sauvage dans cette musique & ces gestes. La taille, les traits de ces hommes étaient les mêmes que ceux des Américains que nous avons vus ; comme eux, leur vêtement était composé de peaux de daims, & il avait la même forme ; comme eux, ils se percent la lèvre inférieure & y mettent des ornemens. Leurs habitations n'offraient qu'un toit en pente fait avec des morceaux de bois, recouverts de terre & de gramens ; le plancher est aussi de morceaux de bois ; près de la porte est un trou qui donne passage à la fumée qui s'élève du foyer qui est derrière.

No  
fruits  
gros  
parto  
taux  
tard  
cher  
drix  
côte  
pénir  
tems  
vagu  
Ki  
nous  
île  
teurs  
& ap  
dues  
ces  
mée  
& d  
para  
son  
nou  
pay  
dor  
vio

Nous allâmes ensuite chercher de petits fruits qu'on trouve sur cette terre, tels que les groseilles, des vaciets & autres semblables; partout la terre m'y parut couverte de végétaux; on y voyait beaucoup d'oies & d'outardes; mais elles ne se laissaient pas approcher; les bécassines & deux espèces de perdrix voltigeaient en différentes parties de la côte; des mosquites infestaient les bois: cette péninsule paraît avoir été une île dans les tems anciens; un banc de sable y repousse les vagues & paraît y avoir été accumulé par elles.

King revint avec de nouvelles raisons, pour nous persuader que cette côte n'était point une île; il avait débarqué, & gravi sur deux hauteurs d'où il avait vu partout les côtes réunies, & aperçu un grand nombre de vallées étendues au fond desquelles roulaient des rivières; ces vallées étaient couvertes de bois, & formées par des collines d'une hauteur moyenne & descendant en pentes douces: l'une d'elles paraissait avoir une rivière considérable qui a son embouchure au fond de la baie où nous nous trouvions. Plus on s'avança dans le pays & plus on trouva de gros arbres. Nous donnâmes à la vaste baie où nous nous trouvions le nom de *Norton*, parent de M. King, &

orateur de la chambre des communes ; elle ne renferme pas un bon havre ; mais nous y eûmes toujours le plus beau tems ; celui où nous étions était sous la latitude de 64 deg. 31 min. & la longitude de 214 deg. 41 min.

Nous étions bien assurés alors que la carte de Staelin était défectueuse & que son isle Alafchka n'existait pas ; nous pûmes donc penser à gagner un lieu où l'hiver ne fut point à redouter, où nous puissions faire des provisions, où nos équipages pussent se reposer & reprendre des forces nouvelles pour supporter les travaux de la campagne prochaine : le havre de St. Pierre & St. Paul dans le Kamtchatka ne me parut pas propre à remplir mon but ; d'ailleurs je ne pouvais me résoudre à rester fix ou sept mois dans l'inaction, & je n'aurais pu faire de découvertes utiles si j'avais passé l'hiver dans ces climats septentrionaux. Les isles Sandwich étaient les terres qui nous promettaient le plus d'avantages & le plus d'agréments, & je résolus de m'y rendre, en suivant la côte de l'Amérique pour la reconnaître toujours davantage ; j'y voulais y chercher un havre, ou gagner celui de Sanganoodyha, lieu fixé pour notre rendez-vous en cas de séparation.

Not  
temb  
une i  
entre  
fonde  
fer es  
cette  
féren  
néral  
tinen  
bres  
leurs  
Plusi  
rent  
D  
me  
que  
les  
don  
élo  
la  
del  
ble  
cha  
ha  
ba  
be

Nous partîmes dans ce dessein le 17 Septembre, & suivant la côte, nous découvrîmes une isle le lendemain, & j'essayai de passer entre elle & le continent; mais le peu de profondeur que la mer y avait, m'obligea de passer en dehors. Je donnai le nom de Stuart à cette isle qui a six ou sept lieues de circonférence; elle a quelques collines; mais en général, elle est basse ainsi que la côte du continent qui lui est opposée; on ne voyait d'arbres ni sur celui-ci, ni sur l'isle; cependant leurs rivages étaient remplis de bois flotté. Plusieurs habitans s'y montrèrent & semblèrent nous inviter à y descendre.

Dès que nous fûmes au dehors de l'isle, je me dirigeai sur la pointe la plus méridionale que nous eussions en vue dans le continent; les bas-fonds que nous y trouvâmes lui firent donner le nom de cap *des Bas-Fonds*. Je m'en éloignai pour chercher des eaux plus profondes: la côte depuis le cap jusqu'à plus de 70 lieues delà ne m'est point connue, & il est vraisemblable qu'elle n'est accessible nulle part qu'à des chaloupes, ou à de très-petits vaisseaux. Du haut des mâts la terre nous parut bordée de bancs de sable; l'eau en était décolorée & beaucoup moins salée que dans aucun des

endroits où nous avons jeté l'ancre ; il est naturel d'en conclure qu'une grande rivière vient se rendre à la mer dans cette partie de la côte d'Amérique.

Nous vîmes à côté de nous une isle à laquelle je donnai le nom de *Clerke* ; elle me parut assez considérable ; j'y découvrais quatre collines qui de loin semblaient séparées par la mer ; mais qui étaient unies par un sol bas & uni. Près de sa pointe orientale, il en était une plus petite qui semblait habitée aussi bien qu'elle. Je ne pus y trouver de ports, & je m'en éloignai ; le tems était mauvais, il tombait de la pluie & de la neige. Dans le canal qui sépare les deux continens, le ciel fut toujours obscur ; mais dans la baie ou entrée de Norton, nous eûmes toujours un tems serein. Cette différence n'est-elle point l'effet des montagnes situées au nord qui attirent les vapeurs, & les empêchent de s'étendre plus loin ?

Une terre que je voyais entre le couchant & le sud, me parut d'abord un groupe d'isles ; en nous en approchant davantage, nous nous convainquîmes qu'elle n'en formait qu'une qui a 10 lieues d'étendue ; elle est étroite, surtout dans les parties basses qui réunissent les

colline  
je lui  
Elle  
vîmes  
s'y m  
qui p  
tours  
Fat  
où l'o  
parut  
immé  
voie  
confi  
bre,  
bord  
tre,  
nous  
leque  
eûme  
plus  
la ba  
me c  
com  
à 10  
que  
la m  
d'en

collines ; les Russes ne la connaissent pas , & je lui donnai le nom de mon lieutenant *Gore*. Elle m'a paru stérile & inhabitée ; nous y vîmes peu d'oïseaux ; quelques loutres de mer s'y montrèrent ; plus loin est une isle encore qui présente plusieurs rochers en forme de tours , & je lui donnai le nom d'*isle des Tours*.

Fatigué de chercher un havre dans un lieu où l'on place un archipel nombreux qui me parut imaginaire , je résolus de me rendre immédiatement à celui de Samganoodha ; une voie d'eau qui se fit alors à mon vaisseau me confirma dans ma résolution. Enfin , le 2 Octobre , nous découvrîmes l'isle Oonalashka : d'abord nous eumes de la peine à la reconnaître , parce que le tems était obscur & que nous ne l'avions point vue dans l'aspect sous lequel elle se présentait ; mais quand nous eûmes observé la latitude , il ne nous resta plus de doute. Il m'importait peu de gagner la baie où nous avions déjà été ; tous les ports me convenaient , pourvu qu'ils fussent sûrs & commodes : j'entrai donc dans un havre qui est à 10 milles au couchant de Samganoodha & que les habitans appellent *Egoochashac* ; mais la mer y était si profonde que je me hâtai d'en fortir. Ses habitans sont nombreux ; ils

nous apportèrent du poisson sec que nous payâmes avec du tabac ; mais nous avions peu de cette monnoie. Nos matelots, très-peu prévoyans, l'avaient prodiguée, & prodiguerent encore le petit reste qu'ils en possédaient.

Nous fûmes donc obligés de venir jeter l'ancre dans le havre de Samganoodha, & là nous réparâmes notre vaisseau : pour y diffuser les germes de scorbut qui s'étaient manifestés dans nos équipages, nous joignîmes les baies que produit ce pays à la bière de Spruce : chaque matin un tiers de l'équipage partait pour cueillir ces baies ; un autre tiers sortait quand celui-ci était rentré, & ces soins eurent le succès que nous en attendions. Les habitans nous apportèrent beaucoup de poisson. L'une des espèces de ce poisson fut appelée *nez crochu*, à cause de la forme de sa tête ; sa chair n'était pas bien bonne. Nous pêchâmes nous-mêmes & prîmes à la seine une quantité considérable de truites faumonées & une plie de deux cent cinquante livres. Nous employâmes encore l'hameçon & la ligne, qui chaque matin me rapportaient une dizaine de plies qui suffisaient pour nourrir tout l'équipage ; les plies étaient

excell  
féraie  
fourni  
& ce

Un  
me fu  
nous  
gle, c  
pain à  
cet ho  
sent f  
gnit  
langu  
enten  
étaier  
sens ;  
missio  
de pe  
que n  
de no  
missio  
des  
Angl  
N  
trois  
réfid  
maif



excellentes, & le plus grand nombre les préféreraient à la truite saumonée. La pêche nous fournit aussi quelques provisions de réserve; & ce fut une épargne sur nos vivres.

Un des habitans d'Oonolahska ou Unalashka, me fit un présent singulier pour le lieu où nous nous trouvions; ce fut un pain de seigle, ou plutôt un pâté qui avait la forme d'un pain & dont l'intérieur était garni de saumon: cet homme nommé Derramoushk, fit un présent semblable au capitaine Clerke, & y joignit une lettre pour chacun, écrite dans une langue que personne parmi nous ne pouvait entendre. Nous supposâmes que les Russes étaient nos voisins & nous faisaient ces présents; nous leur envoyâmes par le même commissionnaire des bouteilles de rum, de vin & de *porter*. C'était le présent le plus agréable que nous puissions leur offrir, & un caporal de nos troupes de marine accompagna le commissionnaire, pour voir s'il y avait en effet des Russes, & leur dire que nous étions des Anglais, des alliés de leur nation.

Notre caporal revint deux jours après avec trois Russes, commerçans en fourrures, qui résidaient à *Egoochashac*, où ils avaient une maison, des magasins, & un navire de trente

tonneaux. Ils étaient fort intelligens ; mais nous ne pûmes nous entendre qu'avec peine, parce que nous n'avions point d'interprètes ; ils connaissaient les tentatives faites pour arriver dans la mer Glaciale , & les terres découvertes par Behring , Tschirikoff , & Spangenberg ne leur étaient pas étrangères ; mais ils paraissaient ne connaître que le nom de Synd ou Syndo , le dernier de leurs voyageurs ; ils ignoraient les terres décrites dans la carte de Staelin , & firent comprendre même qu'ils les avaient inutilement cherchées : toute la côte que nous avons parcourue leur parut inconnue ; l'un d'eux avait été un des compagnons de Behring , pour lequel tous montraient la plus grande vénération. Les Russes doivent leur riche commerce de fourrures au second voyage de ce navigateur , dont les malheurs sont devenus utiles à sa nation : ses compagnons rapportèrent de l'isle où il est mort, des échantillons de riches fourrures, sans lesquels ils auraient abandonné le fruit de leurs découvertes en Amérique. Le gouvernement fixa ses regards sur cet objet , & il encouragea les négocians qui voulurent y faire des entreprises. Les Russes me quitterent fort satisfaits , & promirent de revenir & de m'apporter

porter  
Lashka

Trois  
chef d  
fin G  
trente  
se fit é  
truisit  
payage  
tente ,  
des ba  
notre  
avoir  
ne pou  
signes

Il r  
mais i  
Il con  
compa  
cartes  
voyag  
plus a  
qu'il  
fume  
l'accor  
faient  
au no  
To

porter une carte des isles situées entre Oonalashka & le Kamtchatka.

Trois jours après, nous vîmes arriver le chef de cet établissement russe, appelé *Erafim Gregorioff Sin Ismyloff*. Il était suivi de trente personnes, chacune dans sa pirogue. Il se fit élever une tente, & sa suite s'en construisit pour elle-même avec ses pirogues, ses pagayes & de l'herbe; il nous invita dans sa tente, & nous y fit servir du saumon sec & des baies: nous l'invitâmes à notre tour & notre repas fut plus abondant. Il me parut avoir de l'esprit; mais malheureusement nous ne pouvions nous faire entendre que par des signes & des figures.

Il ne m'apportait pas la carte promise; mais il me la promit encore & tint sa parole. Il connaissait très-bien les découvertes de ses compatriotes, m'indiqua les erreurs de nos cartes modernes, me dit qu'il avait été du voyage de Synd, qu'il ne s'était point élevé plus au nord que le pays des Tschutski, & qu'il était descendu dans une isle que je présume être celle de *Clerke*. Lui & ceux qui l'accompagnaient, affirmèrent qu'ils ne connaissaient point la côte de l'Amérique située plus au nord, & lui donnerent le nom d'*Alaschka*.

Il nous fit entendre que les Russes avaient tenté plusieurs fois de s'établir dans la partie du continent voisin d'Oonalashka ; mais qu'ils avaient toujours été repoussés par une nation féroce , qui avait tué leurs chefs & blessé plusieurs de ceux qui nous parlaient. Il nous donna d'autres détails encore : il nous dit que les Russes étaient allés en 1768 avec des traîneaux à trois grandes isles, situées dans l'Océan glacial, à l'embouchure de la Kovyma : qu'il avait été lui-même le 12 Mai 1771, de Bolscheretzka à une des isles Kuriles nommée *Mareekan*, dans laquelle est un havre où les Russes se sont établis ; que delà il s'était rendu au Japon ; que les habitans de cet empire, ayant reconnu qu'ils étaient chrétiens, l'avertirent de mettre à la voile, mais qu'il n'en fut point maltraité. Delà, il se rendit à Canton, d'où il passa en France, & regagna Pétersbourg par terre. Je ne pus découvrir ce qu'était devenu le bâtiment sur lequel il s'était d'abord embarqué, ni quel avait été le but du voyage.

Il m'offrit le lendemain une peau de loutre qu'il estimait beaucoup & que par cette raison je refusai ; je me contentai de son poisson sec, & de plusieurs paniers d'une racine du Kamt-

chatka  
revin  
mit de  
servati  
parure

La  
hinck  
la pé  
tale r  
ka, &  
fond  
sur f  
d'Och  
denta  
fleuve  
dont  
Kuril

La  
indiq  
les co  
de ch  
marq  
voya  
l'Am

(\*)  
rubens

chatka nommée *farannâ*. (\*) Il nous quitta, revint, nous apporta des cartes & nous permit de les copier : elles m'ont fourni les observations que je vais exposer. Ces cartes me parurent authentiques.

La première comprenait la mer de Penhsinck, la côte de Tartarie, les îles Kuriles, la péninsule de Kamtchatka dont la côte orientale n'offre que deux havres, celui d'Awatfka, & l'embouchure de l'Olutora située au fond du golfe de ce nom : il n'y en a point sur sa côte occidentale ; il n'y a que ceux d'Ochotsk & d'Yamsk dans la partie occidentale de la mer de Penshinck jusqu'au fleuve Amur, & l'on ne trouve que celui dont Ismyloff nous avait parlé dans les îles Kuriles.

La seconde carte plus intéressante pour nous, indiquait toutes les découvertes des Russes sur les côtes d'Amérique ; elles se réduisent à peu de chose, mais différaient de celles qui sont marquées dans la carte de Muller. On y voyait diverses îles entre le Kamtchatka & l'Amérique ; mais on nous avertit qu'elles

---

(\*) Elle est nommée *Lilium Kamtokatiense flore atro rubente*, par Gmellin & Steller.

étaient mal déterminées ; & qu'un tiers de celles de la carte de Muller n'existaient pas , ainsi que les isles St. Macaire , St. Etienne , St. Théodore , St. Abraham , l'isle de la Séduction & , quelques autres : il est difficile de croire que cet auteur les ait adoptées sans garant : je le retranchai cependant de ma carte, & j'y fis les corrections qu'on me dit être nécessaires. Il y avait une erreur de 8 degrés de longitude sur la carte d'Ismyloff entre Awatska & le havre de Samganoodha , erreur qui doit influer sur la carte entière.

J'indiquerai les isles qui se trouvent entre le Kamtchatka & lieu où nous étions. Celle de Behring est la plus voisine de cette péninsule , puis on voit l'isle de *Maidno - Ostroff* ou l'isle de Cuivre , après laquelle on trouve *Atakou* qui me paraît la même que Behring nomma mont St. Jean , & n'a près d'elle que des iflots. Plus loin est un petit archipel composé de six isles dont les plus considérables sont *Atghka* & *Amluk* ; chacune d'elles offre un bon port. Le reste est incertain , & ce que nous venons d'en dire n'est peut-être pas exempt d'erreur. Il y avait plus d'exactitude dans le groupe d'isles dont l'O-

nalash  
qui ait  
archip  
étroit  
comm  
isle de  
cette  
Il  
décou  
appri  
se no  
les r  
que  
que  
la gé  
Ifi  
je lu  
Kam  
l'am  
cet  
place  
instr  
il tr  
U  
enco  
que  
St.

malashka est une des principales, & la seule qui ait un bon port. On peut étendre ce petit archipel jusqu'aux isles de la Ploye : un canal étroit, accessible seulement aux canots, & qui communique avec la baye de Bristol, fait une isle de ce que nous avons cru un continent ; cette isle est nommée *Ooneemak*.

Il paraît que les Russes n'ont pas fait des découvertes au-delà de ce point : Ismyloff nous apprit que la principale des isles Schumagin se nommait *Kodiak* ; il nous indiqua de même les noms que donnent les naturels aux isles que nous avons découvertes. Voilà tout ce que nous avons pu apprendre des Russes sur la géographie de ces contrées.

Ismyloff nous quitta peu de jours après ; je lui donnai une lettre pour remettre au Kamtchatka & la faire parvenir aux lords de l'amirauté, avec une carte de nos découvertes ; cet homme avait des talens au-dessus de sa place, & je lui donnai un octant d'Halley, instrument qu'il n'avait jamais vu ; mais dont il trouva facilement les usages.

Un de ses compatriotes nous rendit visite encore, & nous indiqua les espèces de vivres que nous pourrions trouver dans le havre de St. Pierre & Paul ; je vis qu'ils y feraient

rare & chers : 36 livres de fleur de farine devaient nous revenir à 25 francs & les daims à la même somme. Ces instructions nous devenaient utiles pour la suite de notre voyage.

Nous visitâmes l'établissement des Russes : il consiste en une maison & deux magasins ; des Kamtchadales , des naturels du pays leur servaient de domestiques ; d'autres insulaires indépendans vivaient dans le même lieu ; ceux qui appartenaient aux Russes étaient tous des hommes ; on les enlève ou les achete quand ils sont jeunes. Tous occupent la même habitation ; les Russes sont logés à l'extrémité supérieure , les Kamtchadales au milieu , les naturels du pays à l'extrémité inférieure : ils se nourrissent de poissons , de racines , de baies ; mais les mets des Russes sont mieux apprêtés ; ils savent rendre très-bonne la chair de baleine , & font un pudding avec le Kaviar du saumon broyé & frit qui leur tient lieu de pain. Le pain ordinaire y est une friandise : l'eau & le jus de quelques baies leur servent de boisson. L'isle les leur fournit, ainsi que leurs vêtemens de peaux. Leur habit de dessus descend jusqu'aux genoux ; ils les mettent sur une ou deux vestes ; ils ont des culottes , un bonnet fourré , une paire de bottes

dont  
Russe  
Les  
lico ;  
mise  
qui  
Il  
cipal  
chat  
rure  
font  
pas  
lieu  
mar  
est  
V  
hon  
fane  
teté  
due  
ont  
por  
ver  
a  
de  
ch



dont la femelle & le pied sont de cuirs de Russie, & les jambes d'un boyau très-fort. Les deux chefs portaient un habit de Calico; ils avaient comme les autres une chemise de soie, seules parties de leur vêtement qui n'eussent pas été faits dans le pays.

Il y a encore des Russes sur les isles principales situées entre Oonalashka & le Kamtchatka, tous occupés du commerce des fourrures; celles du castor & de la loutre de mer sont les plus recherchées. Je ne m'informai pas de l'époque de leur établissement en ce lieu; mais la date en paraît récente. Chaque marchand y demeure environ cinq ans, puis est relevé par un autre.

Venons aux habitans du pays: ce sont les hommes les plus paisibles, les moins malfaisans que nous eussions connus; leur honnêteté pourrait servir de modèle; mais elle est due peut-être à l'esclavage où les Russes les ont réduits; ceux-ci ont employé la rigueur pour y établir le bon ordre, ou l'ordre convenable à leurs intérêts; mais cette sévérité a au moins établi la paix entre ces peuples. Dans chaque isle les habitans ont des chefs qui jouissent sans trouble de ce qu'ils

possèdent ; il est vraisemblable qu'ils payent des tributs.

Ces hommes sont de petite taille , ont de l'embonpoint & de belles proportions , le cou un peu court , le visage joufflu & basané , la barbe peu fournie , les yeux noirs , les cheveux noirs & lissés qui flottent par derrière : les femmes les relèvent en touffes : la forme des habits est la même pour les deux sexes ; mais ceux des femmes sont de veaux de mer , ceux des hommes de robes d'oiseaux , sur lesquels est une jaquette de boyaux impénétrable à la pluie ; ils portent un chapeau de bois , de forme ovale , relevé en pointe sur le devant , & peint en vert ou en d'autres couleurs ; la coëffe en est garnie de longues soies d'un animal de mer , auxquelles pendent des grains de verre. Les femmes se font des piquetures légères sur le visage , se percent la lèvre inférieure ; tous les hommes ont des pendans d'oreille.

Ils se nourrissent des productions de la mer , d'oiseaux , de racines , de baies , même de goëfmon : ils conservent une partie de ces alimens pour l'hiver ; ils font quelquefois bouillir ou griller leurs vivres , ou dans un chauderon de cuivre ou sur une pierre plate

garnie  
gea de  
des he  
mestiq  
avalait  
fes ge  
Cor  
ces in  
Nootk  
propre  
pace  
pieds  
tion  
sur le  
terre  
verru  
entre  
qui l  
loger  
de b  
dans  
qui  
de la  
autor  
natte  
riche  
Ils

garnie d'argille sur les bords. Le chef mangea devant moi du poisson cru, placé sur des herbes qui lui servaient d'affiette; ses domestiques lui coupaient des tranches qu'il avalait avec sensualité, & il laissa les restes à ses gens.

Comme ils ne se peignent point le corps, ces insulaires sont moins sales que ceux de Nootka: mais leurs cabanes sont fort mal propres. Pour les élever, ils creusent un espace de 40 à 50 pieds de long, de 16 à 20 pieds de large, & forment sur cette excavation un toit avec le bois que la mer amène sur leurs côtes, le recouvrent d'herbe & de terre, y font à chaque extrémité deux ouvertures quarrées pour recevoir le jour, & pour entrer ou sortir au moyen d'un pieu entaillé qui leur sert d'échelle. Plusieurs familles s'y logent ensemble, séparées par des branches de bois; elles y couchent & y travaillent dans une espèce de fossé couvert de nattes qui entourent la maison. C'est la seule partie de la maison qui soit un peu propre, & c'est autour d'elle qu'ils placent leurs habits, leurs nattes, leurs fourrures, qui sont leurs seules richesses.

Ils ont des jattes, des cuillers, des seaux,

des pots à boire, des paniers, quelquefois un chauderon. Ces meubles font bien faits, cependant ils semblent n'avoir que des couteaux & des haches assez informes. Ils ont peu de fer, & paraissent n'en pas désirer davantage; ils ne nous demanderent que des aiguilles; celles dont ils se servent font d'os, & avec des nerfs, ils en font des broderies curieuses. Presque tous fument, & ce luxe semble les dépouiller & les réduire à la pauvreté.

Les femmes font les tailleurs, les cordonniers, les constructeurs & les couvreur de canot: les hommes en fabriquent la charpente, & font des paniers d'herbes jolis & solides. Une pierre creusée dans laquelle ils placent de l'huile & de l'herbe sèche, leur tient lieu de lampe, de poële & d'atre. Pour faire du feu, ils frottent une pierre de soufre, & la frappent avec une autre; ou ils roulent fortement un bâton épointé dans le creux d'une planche, & au bout de quelques minutes ils ont du feu.

Ils semblent n'avoir aucune arme offensive ou défensive, sans doute parce que les Russes les ont défarmés; peut-être ils leur ont interdit encore de grandes pirogues; car ici on n'en trouve point; & nous n'avons vu nulle

part d  
se fer  
même  
L'infu  
couve  
bourf  
côtés  
à en  
pagay  
il fra  
lier,  
fert  
en lig  
Le  
jour  
banc  
à ce  
ou  
pou  
tion  
dref  
ou  
mec  
ces  
gne  
C  
ma

part des canots aussi petits que ceux dont ils se fervent : la construction en est à peu-près la même que celle des canots, dont nous avons parlé. L'insulaire assis dans le trou de sa pirogue couverte de peaux, peut la ferrer comme une bourse autour de son corps ; il ferme de tous côtés l'accès à l'eau ; & une éponge lui sert à enlever celle qui peut s'y introduire : une pagaie double qu'il tient par le milieu & dont il frappe l'eau d'un mouvement vif & régulier, d'abord d'un côté, ensuite de l'autre, lui sert à la guider avec vitesse où il lui plaît & en ligne droite.

Leur attirail de pêche & de chasse est toujours dans leur pirogue, assujetti par des bandes de cuir ; leurs instrumens semblables à ceux des Groënländais, sont tous de bois ou d'os ; la pointe de leurs dards n'a qu'un pouce de long : ces dards sont d'une construction singulière & qui annonce beaucoup d'adresse. Ils harponnent le poisson sur la mer ou dans les rivières ; ils se servent aussi d'hameçons & de lignes, de filets & de verveux : ces hameçons sont faits avec des os, & ces lignes avec des nerfs.

On trouve ici la baleine, le dauphin, le marfoin, l'épée de mer, la plie, la morue,

le faumon, la truite, la sole, des poissons plats & plusieurs espèces de petits poissons: la plie & le faumon y sont des plus communs; ce sont eux qui nourrissent presque seuls les habitans, & avec les mornes, ce sont les seuls qu'ils conservent pour l'hiver. Au nord du 60<sup>e</sup> deg. les baleines sont nombreuses & les petits poissons rares; c'est le contraire au midi.

Les veaux de mer & tous les animaux de la famille des phoques sont moins communs ici que dans les autres mers, parce que toutes les isles & le continent qu'elles bordent sont habitées, & que les peuplades qui s'y sont établies, les chassent pour s'en nourrir ou s'en faire des vêtements: autour des glaces fixes ou mouvantes, on trouve une grande quantité de chevaux marins, & c'est aussi dans ces parages qu'on trouve la loutre de mer. Nous y aperçûmes encore un cétacée qui soufflait comme la baleine & avait la tête du dauphin; il était blanc, tacheté de brun, & plus grand que le veau marin; c'était sans doute le manati, ou la vache marine.

Les oiseaux de mer n'y sont ni aussi nombreux, ni aussi variés que dans les parties septentrionales de l'océan Atlantique; mais il en est, ce me semble, qu'on ne voit pas ailleurs.

Tel est  
déjà de  
& blar  
Krashe  
peut v  
au Gro  
tres oi  
de pir  
parce

Non  
d'oife  
trée c  
qu'on  
néral  
variée  
pics,  
des m  
nomb  
avant  
tre,  
quelo

Il  
y fo  
tile c  
daim  
mal  
Le m

Tel est l'*Alca monochra* de Steller que j'ai déjà décrit ; tel est une espèce de canard noir & blanc qui me parut n'être pas le même que Krashennikoff appelle canard de pierre : on peut voir dans cet auteur & dans le voyage au Groënland de Martin, la description des autres oiseaux de ces mers. On n'y voit point de pingouins, & peu d'albatrosses, peut-être parce que le climat ne leur convient pas.

Nous n'y trouvâmes qu'un petit nombre d'oiseaux de terre : on en tua un près de l'entrée de Norton, qu'on m'a dit être le *jafeur* qu'on voit quelquefois en Angleterre. En général l'espèce des oiseaux qu'on y voit est peu variée, peu multipliée ; ce sont la plupart des pics, des bouvreuils, des pinsons jaunes & des mésanges. Il en peut exister un plus grand nombre ; mais nous ne pénétrâmes pas assez avant dans le pays pour avoir pu le connaître, & pour en décrire les productions avec quelque détail.

Il y a peu d'insectes, & les mousquites seuls y sont nombreux ; le lézard est le seul reptile que nous y vîmes. On n'y voit point de daims ; les insulaires n'ont rendu aucun animal domestique ; ils n'ont pas même des chiens. Le renard, la belette furent les seuls quadru-

pèdes qui s'offrirent à nos regards : mais on nous dit qu'il y avait des lièvres & des marmottes. La mer & les rivières fournissent tous les alimens des habitans ; elles leur fournissent aussi les bois de construction ; car on ne voit pas un arbre sur les isles , ni même sur les côtes de cette partie de l'Amérique. Je n'en pus découvrir la raison. Si les graines des plantes sont transportées par les vents d'un bout du monde à l'autre , comme on nous l'assure ; s'ils les répandent sur les isles perdues dans le sein de l'Océan , pourquoi n'en ont-ils point transporté ici , ni sur les isles voisines ? la terre y paraît fertile & semble n'attendre que des semences pour donner abondamment de nouvelles productions. Peut-être la nature a refusé à ce sol la puissance de produire des arbres , si l'art n'en vient aider la végétation. Les bois qui flottent sur ces rivages viennent de l'intérieur de l'Amérique : sans doute , ils sont déracinés par les torrens & amenés par les fleuves ; peut-être aussi la mer & les vents en amènent des côtes boisées qui sont plus au midi.

Onalashka offre une grande variété de plantes , & la plupart étaient en fleur dans le mois de Juin ; plusieurs d'entr'elles étaient les mê-

mes q  
en diff  
tout à  
au Kar  
de la f  
de la  
grand  
blent  
à la fav  
gréabl  
mais

Les  
nes ,  
plante  
de di  
Ils on  
naît  
d'elle  
rait t  
serve  
aussi  
dans  
du p  
de c  
gent  
à la  
tival



mes qu'en Europe, plusieurs se retrouvent en différentes parties de l'Amérique, & surtout à Terre-Neuve; quelques-unes s'envoyent au Kamtchatka. Telle est la *saranne*, racine de la famille du lys, qui est de la grosseur de la racine de l'ail, ronde, composée d'un grand nombre de cayeux; ses graines ressemblent au gruau. Lorsqu'elle est bouillie, elle a la saveur du salep; son goût n'est point désagréable, & nous sûmes en faire un bon mets; mais elle paraît y être assez rare.

Les habitans mangent encore d'autres racines, & des végétaux: tel est la tige d'une plante qui ressemble à l'*Angelica*, des mures de diverses espèces, les baies du vaciet, &c. Ils ont deux espèces de mures qu'on ne connaît pas en Europe; il nous parut que l'une d'elles était très-astringente & qu'on en pourrait tirer de l'eau de vie. On voulut en conserver, mais elles fermentèrent & devinrent aussi fortes que si on les avait laissées tremper dans des liqueurs. Ils pourraient faire usage du pourpier sauvage, d'une espèce de pois, de cochlaria, du cresson, &c.; mais ils négligent ces plantes. Nous les trouvâmes bonnes à la soupe, & en salade. Le terrain y est cultivable, on pourrait y nourrir des bestiaux;

& les Russes comme les habitans, se contentent des dons volontaires de la nature.

Les habitans ont du soufre natif; mais je n'ai pu apprendre d'où ils le tirent; nous y vîmes de l'ochre, une pierre qui donne une couleur pourpre, une autre qui donne un beau verd: cette dernière est peut-être encore inconnue: dans son état naturel elle est d'un gris verdâtre, grossière & pesante; l'huile la dissout aisément; elle perd toutes ses propriétés dans l'eau. Cette pierre est rare à Oonalashka; mais on assure qu'elle est plus abondante à Onimak.

Les habitans ensevelissent leurs morts au sommet des collines, & ils élèvent un petit mondrain sur le tombeau. Je fis un jour une promenade dans l'intérieur de l'isle & vis plusieurs de ces cimetières. L'un d'eux était sur le chemin qui mène du havre au village; il offrait un tas de pierres auquel les passans ne manquaient pas d'en ajouter une. Je ne fais quelles idées ils se font de la divinité, de l'état des âmes après la mort, de la religion en un mot; j'ignore aussi leurs amusemens.

Ils sont entr'eux d'une gaieté & d'une affection remarquables; ils se conduisirent envers nous avec beaucoup de civilité. Les Russes

nous

nous a  
comm  
qu'elle  
furent  
eurent  
vénéri  
de plu  
qui lu  
diffici  
n'y e  
dont  
peu d  
leurs  
jours.

Au  
landa  
leurs  
il faut  
gie e  
pour  
des s  
fait p  
nicat  
rique  
peut  
& p  
N  
T

nous assurerent qu'ils n'avaient jamais eu de commerce avec les femmes du pays, parce qu'elles ne sont pas chrétiennes: nos gens ne furent pas si scrupuleux, & quelques-uns d'eux eurent lieu de s'en repentir; car la maladie vénérienne y est connue; ces insulaires sont de plus sujets au cancer, ou à une maladie qui lui ressemble; ils la cachent, mais il était difficile qu'on ne s'en aperçût pas. La vie n'y est pas longue; je n'y ai vu personne dont les traits annonçassent plus de 60 ans, peu d'entr'eux paraissaient en avoir cinquante: leurs travaux pénibles abrégent sans doute leurs jours.

Aux ressemblances qu'ils ont avec les Groënländais & les Esquimaux, dans leur figure, leurs vêtemens, leurs armes, leurs pirogues, il faut ajouter celle de leur langue: l'analogie en est frappante; elle me semble suffisante pour m'autoriser à dire que toutes ces peuplades sont de la même race; & cette observation fait penser qu'il existe au nord une communication entre la partie occidentale de l'Amérique & la partie orientale; communication qui peut être fermée aux vaisseaux par les glaces & par d'autres obstacles.

Nous sortimes du havre de Samganoodha

le 26 Octobre, & je cinglai vers le couchant : mon projet était de passer quelques mois de l'hiver dans les isles Sandwich si nous y trouvions les rafraichissemens nécessaires, & de me rendre ensuite au Kamtohatka vers le milieu de Mai : c'est ces deux endroits que je désignai au capitaine Clerkè en cas de séparation.

Peu après notre départ, nous fûmes balotés par une tempête qui amena des torrens de pluie, de grêle, & de neige ; elle cessa, elle revint, elle durait encore lorsque je découvris une terre. Je conjecturai que cette isle était celle d'*Amoghta* ; mais n'osant ni m'en approcher, ni en suivre les côtes par un vent aussi impétueux, je cherchai à m'en écarter. Nous voyions toujours les côtes d'*Oonalashka*, lorsque nous fûmes frappés de l'aspect d'un rocher qui s'élevait de la mer & près duquel nous avions passé durant la nuit. On croyait voir une tour assise sur la mer qui se brisait autour de lui. Nous tendions vers le détroit qui sépare *Oonalashka* d'*Oonella*, où nous passâmes la nuit.

Le lendemain une tempête plus violente s'éleva encore ; nous luttons contre elle avec

vigueur  
verte t  
pu devi  
dre : n  
& elle  
vers le  
pris qu  
voile,  
bleffé t  
ses agr  
pour n  
pour l  
canon.

Le 2  
un nig  
rareme  
en dé  
point  
beau,  
qui fa  
répare  
peu a  
que :  
tuosif  
l'une  
dices  
avec

vigueur, lorsque nous entendimes la *Découverte* tirer plusieurs coups de canon; je n'en pu deviner la raison & j'y répondis sans l'attendre: nous la perdimes de vue bientôt après, & elle ne nous rejoignit que le lendemain vers le milieu du jour. Ce fut alors que j'appris que la tempête avait fait tomber sa grande voile, dont la chute ne avait tué un homme & blessé trois ou quatre autres; ses autres voiles, ses agrès avaient été endommagés, & c'était pour me demander des secours, ou du moins pour suspendre ma course, qu'il avait tiré le canon.

Le 7 Novembre, au matin, nous découvrîmes un nigaud ou un cormoran, oiseau qui très-rarement s'éloigne de la terre, & j'espérai en découvrir bientôt une: je n'en aperçus point; pendant deux jours que le tems fut beau, que le vent fut modéré, tous ceux qui savaient manier l'équille furent occupés à réparer les voiles & les canots. Nous vîmes peu après un dauphin & un oiseau du tropique: bientôt le vent se renforça, son impétuosité nous força de baisser nos voiles dont l'une fut mise en pièces; c'étaient là les indices du vent alisé qui souffla deux jours après avec constance.

Le 26 Novembre, nous découvrîmes au point du jour une colline qui s'étendait vers le midi. Nous l'approchâmes ; elle présentait à nos yeux une colline élevée, en forme de selle, dont le sommet se montrait au-dessus des nuages. Le terrain s'abaissait doucement depuis cette colline, & se terminait à un roc escarpé où la mer se brisait avec fureur. Je suivis les côtes du couchant, où nous ne tardâmes pas de voir accourir des hommes en différentes parties du rivage ; bientôt nous découvrîmes des plantations & des maisons répandues sur un sol boisé bien arrosé, car nous distinguons des ruisseaux qui venaient se rendre à la mer.

Il nous importait d'y trouver des vivres ; mais en laissant faire le commerce à tout le monde, je n'en aurais pas obtenu, ou j'en aurais obtenu bien peu. Je le défendis donc à tous, excepté à ceux qui seraient nommés par le capitaine Clerke ou par moi, & j'enjoignis à ceux-ci de n'acheter que des provisions de garde, ou des rafraichissemens nécessaires. Je pris aussi des précautions pour qu'on n'y répandit pas la maladie vénérienne ; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que ces insulaires la connaissaient & en étaient déjà attaqués.

Des pirogues s'approcherent de nous, &

nous cr  
res qu'e  
sans cra  
ceux de  
bla qu'  
abordé  
ils la  
cation  
avons  
maladie

Ils m  
des fr  
des co  
serein  
la côt  
vriens  
était v  
voir c  
ne fu  
vimes  
habita  
des pa  
ques  
tre d  
heure  
taien  
passer

nous crûmes devoir les attendre ; les insulaires qu'elles portaient monterent sur le vaisseau sans crainte : ils étaient de la même race que ceux des autres isles Sandwich, & il nous sembla qu'ils n'ignoraient pas que nous avions abordé dans ces isles ; peut-être ne devaient-ils la maladie vénérienne qu'à la communication qu'ils avaient eue avec les isles où nous avions touché, & qui les avaient infectés de la maladie que nous y avions laissée.

Ils nous apportèrent beaucoup de fêches, des fruits, des racines ; ils nous promirent des cochons & de la volaille. Le ciel devenu serein au couchant, nous fit appercevoir que la côte la plus occidentale que nous découvrions, formait une isle séparée de celle qui était vis-à-vis de nous. Nous espérions recevoir de nombreuses visites au matin ; mais ce ne fut que dans le milieu du jour que nous vîmes accourir une multitude de pirogues : les habitans nous apportaient du fruit à pain, des patates, du taro, quelques bananes, quelques cochons de lait, qu'ils échangerent contre des clous & des outils de fer. A quatre heures du soir, voyant qu'ils ne nous apportaient plus rien, je mis à la voile & voulus passer au-delà de la pointe orientale de l'isle ;

là, de nouvelles pirogues vinrent vers nous : l'une d'elles portait un chef nommé Terretoboo, & il me fit présent de quelques cochons de lait ; nous achetâmes des fruits des autres insulaires. Nous apprîmes que cette isle s'appellait *Mowée* ; peu de momens après nous en découvrîmes une autre qu'on nommait *Owhihée*. Je m'en approchai, & les habitans de la première nous quitterent.

Au matin, nous étions voisins de celle d'Owhihée, & notre étonnement fut extrême de voir les sommets de ses monts couverts de neige. Ces montagnes ne paraissaient pas d'une hauteur extraordinaire, & cependant la neige nous en parut profonde & ancienne. Ses habitans parurent ; ils montrèrent de la circonspection, de la timidité ; mais nous leur inspirâmes de la confiance, & ils monterent sur nos vaisseaux ; ils retournerent dans leur isle, & leurs discours encouragerent leurs compatriotes à venir faire le commerce avec nous, & nous fîmes par nos échanges avec eux une provision assez abondante de cochons de lait, de fruits & de racines : sur le soir, nous déployâmes nos voiles pour nous trouver le lendemain de l'autre côté de l'isle. Pendant cette nuit, c'était celle du 4 Décembre, nous

observ  
plus  
trouv  
No  
pour  
mais  
nous  
en a  
dant  
déco  
proc  
agré  
quip  
servi  
com  
gés  
de r  
crai  
cou  
qu'a  
avo  
ne  
pou  
tran  
ave  
de  
pe



observâmes une éclipse de lune qui déterminâ plus exactement la longitude où nous nous trouvions.

Nous nous trouvâmes assez près du rivage pour faire des échanges avec les insulaires ; mais ils ajoutèrent peu aux provisions que nous avions déjà faites ; le lendemain nous en achetâmes assez pour nous nourrir pendant cinq jours. Là, nous fîmes une forte décoction des cannes à sucre que je m'étais procurées, ce qui nous donna une bière agréable & saine : j'en voulus faire pour l'équipage ; mais nos matelots refuserent de s'en servir ; leurs préjugés la leur présentaient comme une liqueur mal saine, & les préjugés sont presque invincibles parmi les gens de mer. Comme le scorbut n'était pas bien à craindre dans un tems où nous avions beaucoup d'alimens frais, & que je ne cherchais qu'à épargner nos liqueurs fortes pour en avoir suffisamment dans les climats froids, je ne me servis ni de l'autorité, ni de la raison pour vaincre leur répugnance ; mais je retranchai les liqueurs fortes, & je me bornai avec mes officiers à faire usage de la bière de cannes à sucre à laquelle je mêlais un peu d'houblon. Les mêmes préjugés s'oppo-

sent toujours à l'introduction des boiffons, des alimens nouveaux, quelque falutaire qu'en soit l'usage; toujours les matelots les trouvent mal sains; c'est ainsi que je trouvai de l'opposition à introduire la biere de spruce, à la soupe tirée des tablettes de bouillon portatives, au sauerkraut; c'étaient, disaient-ils, des alimens qu'il ne convenait pas d'offrir à des hommes; je parvins cependant à en introduire l'usage & à les conserver malgré eux; car c'est à ces alimens qu'ils dédaignaient que je dûs d'avoir pu préserver mes équipages des maladies cruelles qui, jusqu'alors, avaient rendu si meurtriers les voyages de long cours.

Nous fûmes pendant quelques jours balotés par les vents autour de cette isle dont je voulais connaître l'étendue; le calme succéda & nous laissa le jouet d'une houle très-forte qui nous entraînait vers la terre, où nous voyions briller plusieurs lumieres au travers de la pluie & des tonnerres qu'il fit pendant toute la nuit. Vers les trois heures du matin, un vent léger s'éleva, & servit à nous éloigner d'une côte que nous ne connaissions pas, & bordée de rocs où la mer brifait avec un fracas terrible. Le jour nous montra combien nous avions été voisins du naufrage; alors

même  
il nou  
nir à  
nous  
tues  
alarm  
forts  
mage

Dè  
nos  
blan  
gual  
les i  
là, m  
ensu  
coch  
nou  
mar  
le l  
tag  
pou  
ple  
pli  
dar  
mo  
ma

même nous n'étions pas encore en sûreté, & il nous fallut travailler long-tems pour parvenir à une distance du rivage fuffifante pour nous rassurer : une partie de nos voiles abattues ou déchirées rendaient notre situation plus alarmante ; mais avec de l'activité & des efforts nous parvinmes à reparer tous les dommages, & nous mettre en sûreté.

Dès que le jour eut dissipé une partie de nos craintes, nous vîmes flotter un pavillon blanc sur le rivage ; c'était sans doute un signal de paix & d'amitié que nous donnaient les insulaires. Nous n'en pûmes profiter ce jour là, ni le suivant ; mais nous nous rapprochâmes ensuite, & les insulaires nous apportèrent des cochons de lait & des bananes : ces dernières nous firent grand plaisir ; car nous avions manqué de végétaux depuis plusieurs jours ; le lendemain ils nous en apportèrent davantage encore, & nous trouvant assez bien pourvus de vivres, je fis voile vers le nord.

Jamais je n'avais rencontré encore de peuple aussi libre dans son maintien, aussi rempli de confiance que celui-ci. Ils envoyaient dans les vaisseaux ce qu'ils voulaient vendre, montaient ensuite à bord, & faisaient leur marché sur le gaillard ; cette confiance annon-

çait des hommes exacts & fidèles dans le commerce ; car s'ils n'eussent pas eu de la bonne foi entr'eux , ils n'auraient pas été disposés à croire à la bonne foi des étrangers. Je n'avais encore eu en effet aucun exemple de friponnerie de ce peuple , ni aucun de mauvaise foi. Il entendait fort bien le commerce & semblait deviner pourquoi nous suivions les côtes de l'isle ; & plutôt que de baisser le prix de leurs marchandises , ils préféreraient de les emporter à terre.

Il y a dans cette isle une montagne pointue , qui était couverte de neiges ; il me parut même qu'il venait d'y en tomber de nouvelles , & qu'elles s'étaient étendues plus bas sur la croupe de la colline : cette neige n'empêcha pas que l'isle ne soit très-abondante en provisions de tout genre ; nous y achetâmes même une oie à peu-près de la grosseur du canard de Mofcovie ; elle avait le plumage d'un gris sombre , le bec & les jambes noires.

Nous avons acheté tout ce que nos besoins nous rendaient nécessaires , & je pensais à m'éloigner dès que je serais parvenu à faire le tour de l'isle ; je m'écartai du rivage sans faire aucun signal à la Découverte , croyant qu'elle verrait bien la route que je prenais ; mais elle

ne s'en apperçut pas, & nous la perdîmes de vue. Je réussis cependant à faire le tour de l'isle ; mais non à recouvrer encore la Découverte. Je crus devoir l'attendre, & je me tins à cinq ou dix lieues de terre pour mieux la découvrir ; je n'y réussis pas encore. Je me rapprochai pour mieux faire le commerce avec les habitans ; mais le tems nous contraria. Quelquefois une forte pluie nous obligeait à cesser les échanges, ou une houle menaçante nous forçait à nous éloigner du rivage ; des nuages succédaient rapidement à un tems serein, & un vent impétueux à un calme parfait.

Le 5 Janvier 1779, nous franchîmes la pointe méridionale de l'isle, & là nous vîmes un village très-populeux ; ses habitans nous amenèrent des cochons, & des femmes qui sans doute cherchaient à se profiter à nos matelots ; je voulus les empêcher de monter sur les vaisseaux & ne pus y réussir. J'avais acheté des habitans du très-bon sel, & je m'en servis pour conserver une partie des porcs que l'isle nous fournit. Mais cette partie de l'isle est assez pauvre ; elle paraît peu propre à la culture ; & je crus y appercevoir des traces des dévastations causées par un volcan :

aucune montagne brulante ne frappa nos regards dans cette isle, & cependant il était difficile d'en méconnaître les effets.

Je fis chercher de l'eau douce dans cette partie de l'isle, & un lieu propre à débarquer; on n'en trouva point; à une petite distance du rivage on ne trouvait point de fond; on ne voyait dans les champs voisins que des scories, des cendres, entremêlées de quelques plantes qui s'élevaient sur ce sol désolé; on n'y pouvait trouver de l'eau douce que dans des creux de rocher où la pluie y en avait déposé; mais dans la plupart le réjaillissement des eaux de la mer y avait mêlé celle-ci. Cependant si ce jour ne nous offrit point ce que je cherchais, il nous donna un plus grand plaisir encore; il nous rejoignit à la Découverte: elle avait suivi les côtes en différentes directions, s'était écartée & rapprochée de l'isle sans nous appercevoir; ce ne fut que lorsqu'elle eut passé la pointe méridionale qu'elle nous aperçut & qu'elle vint à toutes voiles pour nous rejoindre: elle avait reçu sur son bord un des insulaires qui s'y était retiré volontairement, & qui ne voulut jamais redescendre à terre.

Nous continuâmes encore quelques jours à

suivre les côtes ; nous marchions lentement durant le jour , nous louvoyions pendant la nuit , & cherchions toujours de l'œil un lieu où nous pussions débarquer & faire notre provision d'eau. En parcourant ces parages , toujours occupés à des échanges avec les insulaires , je veillais avec soin pour que les femmes ne restassent point sur les vaisseaux ; il en vint deux une nuit , & je préférâi de me rapprocher de la côte pour les renvoyer , au danger de les y laisser passer avec nous jusqu'au lendemain. Nous pûmes nous appercevoir qu'il y avait des parties de l'isle qui étaient stériles & pauvres ; les canots qui en partaient n'étaient fournis que de maigres provisions. Le jour nous avançons , & souvent pendant la nuit , les courans nous ramenaient aux lieux d'où nous étions partis : on ne nous apportait plus de végétaux ; c'était cependant ce que nous désirions le plus ; nous fûmes quelquefois obligés de faire usage de nos provisions de mer : sans doute les habitans nous avaient déjà vendus tout ce qui ne leur était pas absolument nécessaire. Quelquefois nous étions dans la disette , quelquefois dans l'abondance. Un jour nous vîmes plus de mille pirogues autour de nous , presque toutes étaient

fournies de cochons & d'autres productions de l'isle. Les habitans nous montraient toujours la plus grande confiance, & parmi tant d'hommes nous n'en vîmes pas un seul qui eut des armes : ils nous prouvaient ainsi que la curiosité & le désir de faire des échanges, étaient le seul motif qui les conduisaient.

Parmi cette foule, il y en eut quelques-uns qui montrèrent des dispositions pour nous enlever ce qui leur convenait. L'un d'eux nous emporta le gouvernail d'un des canots : nous nous en aperçûmes qu'il était à quelque distance, s'efforçant de gagner le rivage ; je voulus les intimider & leur faire voir qu'ils ne pourraient échapper à nos armes ; je fis tirer deux ou trois fusils & quelques pierriers, mais de maniere qu'ils ne tuassent personne. Mais comme ils n'entendirent que du bruit sans voir personne qui fut blessé, la foule témoigna plus de surprise que de crainte.

J'avais découvert une baie, & j'envoyai des hommes pour la visiter. Ils revinrent m'apprendre qu'il y avait un endroit commode pour jeter l'ancre, & auprès de l'eau douce où il était facile de remplir nos futailles. Je résolus d'y conduire les vaisseaux, de les y réparer, & d'y rassembler par des échanges autant de vi-

vres  
route  
que  
laïes  
eut d  
cer  
résolu  
fort  
Ce  
vant  
baie  
Le  
envin  
enco  
foule  
de m  
form  
sing  
peru  
nos  
un  
réu  
nou  
une  
les  
Pac  
sb  
u



vres qu'il nous ferait possible. Je pris ma route vers la baie ; mais la nuit vint avant que nous pussions l'atteindre : plusieurs insulaires restèrent avec nous, & parmi eux il y eut des frippons ; pour les empêcher d'exercer leurs talens avec autant de facilité, je résolus de n'en plus garder sur le vaisseau qu'un fort petit nombre.

Ce ne fut que dans le milieu du jour fuyant que nous pûmes jeter l'ancre dans la baie que les habitans appellaient *Karakakooā*.

Les vaisseaux étoient remplis d'insulaires & environnés de pirogues. Je n'avois jamais vu encore dans le cours de mes voyages, une foule si nombreuse rassemblée en troupe autour de nous, & on eut pris les groupes qu'ils formaient pour des radeaux de poissons. La singularité du spectacle nous frappa, & ne nous permit pas de regretter d'avoir échoué dans nos tentatives, & de n'avoir pas encore trouvé un passage dans le nord ; car si elles avoient réussi, nous n'aurions pu découvrir cette isle ; nouvelle découverte qui me parut devoir être une des plus importantes qu'aient fait encore les Européens, dans la vaste étendue de l'Océan Pacifique.

*C'est ici que finit le journal du capitaine Cook; ce qui suit est tiré des journaux du capitaine King, & de l'histoire de Jaques Cook par le docteur Kipis.*

---

LA baie de Karakakooa est située sur la côte occidentale de l'isle *Owhyhée*, dans un district appelé *Akona*: elle a un mille de profondeur & est formée par deux pointes basses, éloignées l'une de l'autre d'environ une lieue & demie. Sur une de ces pointes est le village *Kowrowa*; au fond de la baie, près d'un bocage de cocotiers élevés, est une bourgade peuplée & plus étendue, nommée *Kakoova*: ces deux bourgades sont séparées par une haute montagne inaccessible du côté de la mer. Au midi le sol est inégal; mais à un mille de là il s'éleve, est semé de champs clos & cultivés, de bocages de cocotiers, entre lesquels sont les habitations des insulaires. Le rivage est bordé comme d'une ceinture de corail noir, & les vents en rendent l'abord dangereux: ce n'est que vers la bourgade de *Kakoova* que le rivage est dégagé de cette ceinture: on n'y voit qu'une belle grève de

fable

fable  
un n  
douce  
Dès  
nous  
lions y  
grand  
par d  
fortes  
homme  
des e  
accou  
trouv  
le jou  
Pa  
était  
l'aut  
avait  
qui e  
Mow  
Que  
rent  
triot  
furch  
gues  
C  
desp  
T

sable à l'une des extrémités de laquelle est un morai, près de l'autre un petit puits d'eau douce.

Dès que les habitans se furent aperçus que nous étions dans la baie, & que nous voulions y descendre, ils se rassemblèrent en plus grand nombre encore, témoignèrent leur joie par des chants & des cris, & firent toutes fortes de gestes bisarres & extravagans; les hommes couvrirent nos vaisseaux, des femmes, des enfans qui n'avaient point de pirogues, accoururent à la nage; & plusieurs ne pouvant trouver place sur les navires, demeurèrent tout le jour au milieu des vagues.

Parmi les chefs qui nous visiterent alors, était un jeune homme nommé *Pareea*, dont l'autorité était fort respectée: il nous dit qu'il avait des relations intimes avec le roi de l'isle, qui était alors occupé à la guerre dans l'isle *Mowée*, & devait revenir en peu de jours. Quelques présens l'attachèrent à nous, le firent veiller sur les entreprises de ses compatriotes, écarter le trop grand nombre qui surchargeait nos vaisseaux, & tenir les pirogues à quelque distance.

Ces chefs paraissaient exercer une autorité despotique sur le peuple; on les voyait don-

ner des ordres , & on les exécutait avec promptitude : s'ils voulaient éloigner ceux qui remplissaient nos vaisseaux , les insulaires à leur premier mot , se lançoient dans la mer ; un seul parut vouloir résister ; mais un chef nommé *Taneena* , le prit par le bras & le précipita dans les flots.

Ce dernier chef était un des plus beaux hommes que nous eussions vus ; il avait environ six pieds de haut ; ses traits étaient réguliers & pleins d'expression , ses yeux noirs & vifs , & son maintien aisé , ferme , gracieux : les autres paraisaient l'égaliser en force & avaient le corps bien proportionné.

Jusqu'à ce moment nous n'avions point eu à nous plaindre des habitans ; ils avaient agi avec autant de loyauté que de confiance , & ce n'était cependant qu'avec des domestiques & des pêcheurs que nous avions eu quelque commerce. Ici nous essayâmes des vols fréquens ; leurs chefs les y encourageaient , leur grand nombre semblait les assurer de l'impunité , & ils nous volaient avec d'autant plus de hardiesse que c'était pour leurs maîtres qu'ils le faisaient ; car nous avons vu dans les maisons des chefs tout ce qu'on nous avait dérobé.

Un  
dont n  
vait d  
après  
de la  
yeux é  
était  
qui n  
l'ava.  
lui fu  
toffe  
idoles  
dina  
présen  
après  
tour  
hom  
poils  
vant  
se tr  
pro  
la fa  
près  
en  
vir  
de  
éta

Un troisieme chef fut amené par les deux dont nous venons de parler. Celui-ci se trouvoit dans sa vieillesse de la classe des pretres, après avoir été un guerrier distingué dans l'âge de la vigueur. Il était petit & maigre, ses yeux étaient rouges & chassieux, tout son corps était couvert d'une gale blanche, lépreuse, qui nous parut l'effet de l'usage immodéré de l'ava. Il s'approcha de Cook avec respect, lui fit des présens, le revêtit d'une piece d'étoffe rouge semblable à celle qui ornait leurs idoles, comme nous le vîmes dans la fuite. Il dina avec lui & mangea de tout ce qu'on lui présenta avec avidité; mais il refusa le vin après l'avoir goûté. Nous le visitâmes à notre tour: nous fûmes reçus à terre par quatre hommes qui portaient des baguettes garnies de poils de chien vers le bout: ils marcherent devant nous en déclamant à haute voix une phrase très-courte: le peuple se retirait à notre approche, quelques-uns demeuraient, mais avaient la face prosternée sur la terre. Nous passâmes près du morai: c'était un bâtiment solide bâti en pierre, & de forme carrée, long d'environ cent vingt pieds, large de soixante, haut de quarante-deux: le sommet applati & pavé était entouré d'une balustrade de bois, sur

laquelle on voyait des crânes de captifs sacrifiés à la mort des chefs. Le centre offrait un bâtiment de bois tombant en ruines ; sur cinq poteaux hauts de vingt pieds reposait un échaffaut de forme irrégulière : en face de la mer étaient deux maisons qui communiquaient l'une à l'autre par un chemin qu'un pavillon défendait des injures de l'air.

Koah nous mena au sommet de cette espèce d'édifice par un chemin d'une pente douce : nous aperçûmes à l'entrée deux grosses figures de bois , dont les traits offraient des contorsions bizarres , ayant sur leurs têtes un long cône renversé ; leur corps était enveloppé d'étoffes rouges. Un jeune & grand homme à longue barbe , les présenta au capitaine : Koah & lui chanterent en chœur , & ils nous conduisirent à l'extrémité du morai où étaient les cinq poteaux , au pied desquels étaient rangés en demi - cercle une douzaine de figures : devant l'une d'elles était un whattas ou espèce d'autel , sur lequel était un cochon déjà pourri étendu sur des cannes à sucre , des noix de cocos , du fruit à pain , des bananes & des patates. Koah prit le cochon avec les mains , prononça rapidement un discours , & laissa tomber l'animal par terre. Dix hommes

s'avan-  
vie &  
le cap  
le lai  
espèce  
près d  
d'un  
passan  
celle  
pitain  
fit da  
entre  
res a  
four  
des r  
jeune  
cocho  
auxq  
tous  
rent  
de l'a  
dans  
se re  
vait  
les  
qu'a  
vait.

s'avancèrent en silence portant un cochon en vie & une piece d'étoffe rouge ; Koah revêtit le capitaine de celle-ci , lui offrit l'autre , & le laissa tomber après avoir prononcé une espèce d'hymne fort longue. Il le ramena près des douze figures , dit un mot à chacune d'un air malin , & fit claquer ses doigts en passant devant elles. Il se prosterna devant celle du centre , la baisa & engagea le capitaine à en faire autant ; ensuite il le conduisit dans un espace creux où il le fit asseoir entre deux idoles. Une procession d'insulaires apporta en cérémonie un cochon cuit au four , une espèce de puding , du fruit à pain , des noix de cocos & des légumes : le grand jeune homme se mit à sa tête , offrit le cochon à notre commandant avec des chants auxquels ses compagnons répondaient ; puis tous s'affirent , découperent le cochon , peelerent les végétaux , casserent des noix & firent de l'ava. On nous donna ensuite les morceaux dans la bouche ; le capitaine servi par Koah , se ressouvenait du cochon pourri & ne pouvait avaler , Koah qui s'en aperçut lui servit les morceaux tout mâchés ; ce qui ne fit qu'accroître le dégoût de celui qui les recevait.

Nous fimes des présens à tous les insulaires, & ils en furent charmés. On nous ramena sur le rivage avec les mêmes cérémonies qui avaient rendu notre marche solennelle, & qui ne nous parurent avoir d'autre but que de nous témoigner du respect. Je descendis ensuite à terre avec huit soldats pour protéger les gens qui remplissaient des futailles & pour établir un observatoire. Je choisiss un champ de patates, voisin du morai, qu'on voulut bien nous céder, & les prêtres pour en écarter les insulaires, le consacrerent en entourant de baguettes l'espèce de mur qui le fermait: cet espace enfermé de baguettes est alors *Taboo*, mot dont ils se servent comme dans d'autres isles que nous avions parcourues; cette espèce d'interdiction nous procura une grande tranquillité; mais aussi une solitude plus entiere que nous ne l'aurions désirée: aucun insulaire n'osa pénétrer dans notre enceinte, aucune pirogue n'osa aborder près de nous. Nous étions dans un lieu inviolable & sacré.

Tandis que nous étions occupés de ces soins sur la terre, on réparait les vaisseaux, on faisait des cochons; opération qu'on ne croyait pas possible dans les climats chauds, mais qui, pour réussir, ne demande qu'un peu plus de soins.



Il faut couper la chair en morceaux de quatre à huit livres, les essuyer, ne point laisser de sang évagulé dans les veines, les saler tandis qu'ils sont chauds encore, les entasser ensuite sur un échaffaut en plein air, & les couvrir de plantes surchargées de pierres pesantes : le lendemain au soir on les visite, on en ôte les parties suspectes, on dépose le reste dans une cuve qu'on remplit de sel & de marinade ; on les visite encore, on enlève tout ce qui paraît n'avoir pas pris le sel, & on reporte le reste dans une nouvelle cuve assaisonnée de vinaigre & de sel. Six jours après on les enferme dans des barriques, en mettant une couche de sel entre chacune de celle de la viande. On a ramené en Angleterre un an après de ce porc, salé sous la zone torride, & on l'a trouvé très-bon encore.

Comme nous avions découvert près de nous une société de prêtres, le capitaine résolut de les visiter. Leurs cabanes étaient placées près d'un étang, & environnées de bocages de cocotiers qui les séparaient du rivage. On le conduisit d'abord dans un édifice sacré appelé la maison de l'*Orona* ; on le fit asseoir à l'entrée près d'une idole de bois, on soutint un de ses bras, on l'emmailotta d'étoffes rouges, on

lui présenta un cochon qu'on jeta ensuite dans les cendres chaudes d'un feu qu'on avait allumé; on vint l'offrir encore au capitaine, en le lui tenant quelque tems sous le nez, en le déposant à ses pieds, ainsi qu'une noix de cocos; puis tout le monde s'assit, on fit de l'ava, on apporta un cochon cuit, & on nous en servit les morceaux dans la bouche.

Depuis cette cérémonie, le capitaine ne descendit plus à terre sans être accompagné d'un prêtre qui marchait devant lui, avertissait que l'Orona avait débarqué, & ordonnait au peuple de se prosterner. Il l'accompagnait aussi sur l'eau, & avec une baguette il avertissait les insulaires de sa venue; à l'instant ils abandonnaient leurs pagayes & se couchaient ventre à terre jusqu'à ce qu'il eut passé: les chefs paraissaient le voir avec un respect religieux. Ces prêtres ne se bornaient pas à de vaines cérémonies; ils nous rendaient des services réels: ils nous faisaient souvent des présens de cochons & des végétaux de l'isle, & ne demandoient jamais rien en retour. Ils semblaient faire ces dons comme une offrande religieuse, & nous fumes que le chef des prêtres en faisait tous les frais. Nous avions tout lieu d'être contents de ces prêtres; mais nous ne l'étions

pas également des chefs qui employaient des moyens vils & deshonorans pour nous tromper & nous voler.

Le 24 Janvier, Terreeoboo, roi de l'isle, revint de son expédition; mais son arrivée jeta l'interdiction redoutable sur la baie, & dès-lors aucun habitant n'osa s'embarquer. Le roi vint sur le soir nous visiter sans appareil, dans une pirogue avec sa femme & ses enfans. Il revint deux jours après; mais alors son cortège avait de la grandeur & une sorte de magnificence: ses chefs l'environnaient, revêtus de casques & de manteaux de plumes, armés de longues piques & de dagues; les prêtres & des idoles gigantesques d'osier revêtues d'étoffes rouges, le suivaient. Ces idoles étaient ornées de petites plumes de diverses couleurs; de gros morceaux de nacres de perle, ayant une noix noire au centre, représentaient leurs yeux, & leurs bouches étaient garnies d'un double rang de dents de chien: des cochons & des végétaux étaient à la suite de ces idoles. Nous le reçûmes à terre dans la tente, le roi jeta son manteau sur l'épaule du capitaine, lui mit un casque de plumes sur la tête, & un éventail curieux dans les mains: à ses pieds il étendit cinq ou six manteaux très-jo-

lis & d'une grande valeur parmi eux : il lui fit présent de cochons & de divers végétaux ; il changea de nom avec lui , témoignage d'une amitié inviolable. Un vieillard d'une physionomie vénérable , était aussi à la tête des prêtres ; il nous fit encore des dons , & c'était lui qui jusqu'alors avait fourni généreusement à nos besoins.

Nous fûmes surpris de retrouver dans le roi Terrecoboo , un vieillard infirme & maigre qui était venu sur la *Résolution* , lorsque ce vaisseau était près des côtes de l'isle Mowée ; nous reconnûmes ses fils , son neveu , ses courtisans. On les conduisit de nouveau sur le vaisseau , on les y reçut avec tous les égards possibles , & le capitaine revêtit le roi d'une chemise & l'arma de sa propre épée. Les insulaires se tinrent durant tout ce tems dans leurs cabanes , ou la face prosternée contre terre. Le roi leva ensuite l'interdiction jetée sur la baie ; le commerce reprit son activité ; les femmes seules ne se montrèrent plus.

Mais avant de poursuivre notre récit , donnons une idée générale des isles Sandwich où nous nous trouvions alors. Ce petit archipel est composé de douze isles dont trois sont inhabitées , ce sont celles de Morotinnée , de

Tahora , & de Tammapapa ou Komodoo-papa ; les deux dernieres plates & sablonneuses , ne sont visitées que pour y prendre des tortues & des oiseaux : toutes sont situées entre le 18 deg. 54 min. & le 22 deg. 15 min. de latitude septentrionale , entre le 217 deg. 30 min. & le 225 deg. 34 min. de longitude. Les neuf isles qui sont habitées , sont celles d'*Owhihée* , de *Mowée* , de *Ranai* ou *Oranai* , *Kahowrowée* ou *Tahoorewa* , *Morotoi* ou *Morokoi* , *Woahoo* ou *Oahoo* , *Atooi* ou *Atowi* , *Necheehow* ou *Onecheow* , & *Oreehoua* ou *Reehoua*.

*Owhihée* est la plus grande , la plus orientale ; sa forme est presque celle d'un triangle équilatéral ; du nord au sud elle a 28 lieues & demie ; de l'orient à l'occident , elle en a 24 ; sa circonférence est de près de cent lieues : elle est partagée en six districts , sur l'un desquels on distingue trois pics chargés de neige ; sommets d'une même montagne qu'on peut découvrir à 40 lieues de distance : on en voit tomber dans la mer qui la baigne , une multitude de belles cascades : ailleurs sont de vastes plaines & des pentes très-étendues couvertes de plantations , d'arbres de fruits à pain & de cocotiers : à l'extrémité orientale de l'islo , on

voit une montagne de neige nommée *Mouna-Roa*, ou montagne étendue, qu'on découvre aussi de fort loin; son sommet applati est sans cesse enseveli dans les neiges. Selon la ligne tropicale de neige, telle que M. de la Condamine l'a déterminée, cette montagne doit avoir 16020 pieds d'élévation; la montagne aux trois pics est plus élevée encore, & le sommet des pics peut être haut de 18400 pieds anglais. Le district de Kavo présente un aspect sauvage & presque effrayant: le sol y est entrecoupé de bandes semblables à une lave; on y voit des scories, des rochers brisés, crevassés, empilés les uns sur les autres; ce canton est cependant un des plus peuplés; c'est que les habitans le trouvent plus commode pour la pêche & pour la culture des bananes & des ignames, parce qu'entre ces restes de dévastations, il y a des espaces couverts d'un sol riche & abondant; la baie où nous étions est dans ce district, & la côte y est bordée de scories en grosses masses & de rochers noircis par le feu: au-dessous de ces rocs que les habitans enlèvent, est un sol abondant qui les récompense de la peine qu'ils ont eue à le découvrir.

*Mowée* est l'île la plus considérable après

celle dont nous venons de parler & qui en est séparée par un canal large de huit lieues : elle a 54 lieues de tour, & semble former deux isles réunies par un isthme bas : elle a des montagnes très-élevées. Au midi d'un bas-fond situé au couchant, il y a une vaste baie, dont les bords sont ombragés de cocotiers, & dont la campagne au loin est très-pittoresque ; ils sont hérissés de rocs pelés, mais ses flancs sont revêtus d'arbres, parmi lesquels on distingue le fruit à pain.

Nous ne dirons qu'un mot des autres isles. *Tahoorowa* a un sol sablonneux, aride, & ne nourrit point d'arbres. *Morotoi* paraît dénuée d'arbres, mais est riche en ignames ; la côte vers le couchant y est basse ; l'intérieur en est très-élevé. *Ranai* est bien peuplée ; elle produit peu de bananes & d'arbres à pain ; mais abonde en ignames, en patates douces & en taurow. *Wohahoo* est la plus belle de ces isles : nulle part on ne voit de collines plus vertes, des prairies & des bois plus variés, des vallées plus fertiles & mieux cultivées. *Atooi* a un sol inégal ; la pente des collines y est douce vers la mer ; elles sont couvertes de bois ; les habitans paraissent soigner davantage leurs plantations, qui sont renfer-

mées par de belles haies , coupées par des fossés & de jolis chemins. Oneeheow a une de ses parties très-élevée , une autre fort basse & unie ; elle produit beaucoup d'ignames & d'une racine nommée *tée*. Oreehoua est une petite isle qui semble ne former qu'un mammelon.

Le climat de ces isles paraît plus tempéré que celui des isles d'Amérique situées sous la même latitude ; la pluie y est assez fréquente , mais peu durable : on n'y trouve de quadrupèdes que les cochons , les chiens & les rats : les chiens y ont les jambes courtes & tortues , le dos long , les oreilles droites ; ils sont très-paresseux ; quelques-uns sont couverts de poils longs & grossiers ; quelques autres ont une robe très-douce : on les nourrit avec les cochons ; & ils ont le même usage : ils n'en peuvent avoir d'autres , puisqu'il n'y a dans ces isles ni bête de proie , ni gibier. Les porcs y sont dans une abondance incroyable.

Les oiseaux y égalent en beauté tous ceux que nous avons vus ailleurs ; ils y sont en grand nombre , mais les espèces n'en sont pas variées : il y en a quatre dont l'espèce paraît appartenir à celle du colibri. L'un plus gros que le bouvreuil , est d'un beau noir lustré ; il a le croupion & les cuisses d'un jaune foncé ;



le second est d'un rouge écarlate très-brillant ; mais il a les ailes noires & bordées de blanc ; il a aussi la queue noire : le troisième semble être une variété du précédent ; il est tacheté de rouge , de brun & de jaune : le quatrième est partout d'un verd affaibli par une teinte jaune. Nous y vîmes une grive à poitrine grise , & un petit oiseau du genre des mouche-rolles ; un rail à ailes très-courtes & manquant de queue ; des corbeaux en petit nombre , d'un brun foncé , dont le cri diffère de ceux d'Europe ; deux petits oiseaux très-communs & du même genre ; l'un est rouge & voltige sur les cocotiers en fleur ; l'autre est verd ; tous deux ont la langue longue & garnie d'une petite frange à la pointe. Enfin un oiseau à tête jaune , à bec de perroquet , qui semble être du genre du bec croisé jaune de Linnæus.

On y voit aussi des chouettes , la poule d'eau commune , une espèce de pluvier sifflant , un oiseau à longue queue noire , ayant le croupion & le dessous des ailes jaunes.

Les productions végétales y sont les mêmes que dans les autres isles de la mer du Sud ; les arbres à pain n'y sont pas en grand nombre , mais ils y donnent plus de fruits ; les branches des arbres y sortent du tronc beau-

coup plus bas & avec plus d'abondance ; la grosseur des cannes à sucre y est extraordinaire ; il en est qui ont environ un pied de circonférence & quatorze pieds de tige , bonne à manger : on y voit des racines de la forme de l'igname , pesant six à dix livres , qui ont un suc doux fort abondant , une saveur agréable , & qui fait en quelque maniere , la base des repas des habitans : on croit qu'elle est produite par une espèce de fougere.

Les insulaires paraissaient être de la même race que ceux de la nouvelle Zélande , des isles des Amis , de celles de la Société ; race qui occupe un vaste espace dans l'océan Pacifique , & qui semble tirer son origine de quelque tribu de l'Inde : leur idiome & leurs usages peuvent le prouver. Leur taille est en général au-dessous de la moyenne ; mais ils sont bien faits , agiles & forts : leurs traits sont moins beaux que ceux des Otahitiens , leur teint est plus foncé ; les femmes ont de fort beaux yeux , de belles dents , & beaucoup de douceur & de sensibilité ; leur chevelure est d'un noir brun , ni bien lisse , ni bien bouclée ; leurs narines sont pleines sans être ni applaties ni allongées , peut-être à cause qu'ils saluent avec cette partie. Les chefs sont plus beaux & mieux faits  
que

que les gens du peuple ; parce qu'ils ont des alimens plus abondans , fans être forcés à des travaux pénibles. On y voit quelques bossus , beaucoup de louches , des gens attaqués d'ulcères , peut-être parce qu'ils mangent trop de sel : l'ava y rend commun une galle blanche , les maux d'yeux , la maigreur , le tremblement. L'usage de cette liqueur fatale n'y est pas ancien ; il suffit de s'en abstenir pour guérir les maux qu'elle cause.

Il est difficile d'évaluer la population de ces isles , on n'en connaît pas assez l'intérieur. Un apperçu nous fit croire qu'Owhyhée renfermait 150,000 ames , Mowée 65400 , Woa-hoo 60200 , Atooi 54000 , Morotoi 36000 , Oneehow 10000 , Ranai 20400 , Oreehoua 4000. Tout l'archipel en aurait donc 400,000.

Le caractère de ces insulaires paraît doux , porté à la bienveillance ; ils vivent unis , & montrent beaucoup de tendresse pour leurs femmes & leurs enfans. On n'y maltraite pas les femmes , mais elles ne mangent pas avec les hommes ; le porc leur est interdit ainsi que diverses sortes de poissons , & diverses espèces de bananes ; elles sont presque toujours condamnées à la solitude.

L'hospitalité y est connue & pratiquée ; leur

intelligence se prouve par leur agriculture & la perfection de leurs manufactures; ils suivent avec plaisir le travail de notre forge, & étaient curieux de nos usages, & de nos mœurs: nous y vîmes deux insensés, & il nous parut qu'on avait pour eux beaucoup d'attentions & d'égards, qu'on les regardait comme inspirés par la divinité même. On n'y mange plus ses ennemis; mais il paraît que cette coutume barbare y fut pratiquée & qu'il y a peu de tems qu'elle ne subsiste plus.

En général, ces insulaires portent leur barbe; ils se rasent les cheveux des deux côtés de la tête, & n'en laissent qu'une ligne large comme la moitié de la main, qui quelquefois ressemble assez à la crête des anciens casques: il en est qui s'ornent de grandes touffes de cheveux faux qui tombent en longues boucles sur leurs épaules, ou ils les attachent au sommet de la tête: hommes & femmes portent des coliers de cordelettes ornés de coquillages bruns tachetés; quelquefois ils suspendent à leur cou une espèce de pied de coupe de bois, de pierre ou d'ivoire, & très-bien poli: d'autres, à la place de cet ornement, ont sur la poitrine une petite figure humaine en os: les deux sexes se servent également d'une espèce

d'éventail de fibres de cocos flottantes, attachées à un manche uni & poli; les plus précieux sont de plumes de coq ou d'oiseaux du paradis, attachées à un manche d'os humain. Ils se tatouent en lignes qui se coupent à angles droits; cette opération semble se faire à la mort de leurs chefs pour s'en rappeler le souvenir. Une seule piece d'une étoffe épaisse & large d'environ un pied, qui passe entre les cuisses & se rattache derrière les reins, est leur seul vêtement: ils jetent sur leurs épaules une natte épaisse qui leur sert souvent de bouclier; les chefs, dans les jours de fête, portent le manteau de plumes & un casque si magnifique qu'il n'en est pas de plus brillant chez aucun peuple du monde; ils sont fort rares; ils ressemblent l'un & l'autre à l'habillement que portaient autrefois les Espagnols: peut-être un vaisseau de cette nation, ou de quelque Flibustier aura fait naufrage sur ces isles, & y a apporté cette mode.

Leurs villages sont formés de maisons bâties les unes près des autres sans aucune régularité, & qui communiquent entr'elles par un chemin tortueux: ils sont flanqués du côté de la mer de murs en pierres sèches: ils salent leur poisson & le conservent dans des gour-

des ; ils aiment beaucoup la viande salée. Leur vie est simple ; ils se levent avec le soleil , puis se reposent quelques heures dans le milieu du jour ; ils aiment la danse , la lutte & le pugilat : leur musique est grossiere ; ils n'ont d'autre instrument que le tambour ; mais leurs chants sont d'un effet agréable. Ils ont un jeu qui ressemble à notre jeu de dames , mais plus compliqué , si on en juge par le nombre des cases ; elles sont au nombre de 238 , disposées sur 17 lignes : des cailloux blancs ou noirs leur servent de dames. Ils parient souvent pour ou contre les joueurs. Ils nagent avec force , avec agilité ; on les voit braver les flots irrités , se tenir sur le sommet de la vague , & venir avec la rapidité d'une flèche passer entre les intervalles que laisse le rocher qui entoure le rivage , & où la vague les dépose. Nous y avons vu un enfant lancer successivement en l'air cinq boules & les ressaisir toutes les unes après les autres : ils jouent encore à d'autres jeux d'adresse.

Leurs gourdes sont d'une grandeur prodigieuse ; ils en dirigent la forme selon l'usage qu'ils en veulent faire , en les pressant avec un linge lorsqu'elles végètent encore ; les unes leur servent de sacs pour renfermer leur équi-

page de pêche, d'autres font des bouteilles à long cou, d'autres encore servent de plats; celles-ci renferment leur sel, leur provision salée, leurs puddings, leurs végétaux : elles se ferment exactement avec un couvercle : ils en dessinent la surface avec un fer ou une pierre chaude.

Leur maniere de faire le sel est bien entendue : leurs salines sont des quarrés de 6 à 8 pieds de largeur, creusés en terre à la profondeur de 8 pouces & revêtues d'argile. On les établit sur une couche de pierres; la mer haute y fait parvenir l'eau de la mer par des canaux, le soleil la fait promptement évaporer, & elle laisse une croute d'un sel blanc & d'une excellente qualité.

Ils ont de petites & de longues piques faites d'un bois qui ressemble à celui d'acajou; leurs dagues sont d'un bois noir & pesant, semblable à l'ébène; leurs frondes sont absolument comme les nôtres; mais au lieu de placer la pierre sur un morceau de cuir, ils la placent sur un morceau de natte.

Les habitans de ces isles sont divisés en trois classes, les *Erées* ou chefs de district, les propriétaires sans pouvoir, & les *Towtows* qui n'ont ni rang, ni propriété. *Terrecoboo*

était le chef des Erées : au moment où il arrive , dans tous les lieux où il passe , les habitans se prosternent à l'entrée de leurs cabanes ; il lève des tributs sur les chefs inférieurs. Leurs emplois sont héréditaires : mais il faut que les enfans soient nés d'une mère d'un rang égal à celui de leurs pères. Le pouvoir des Erées paraît absolu sur les classes inférieures ; le peuple a la plus basse soumission pour eux , & cet esclavage dégrade leur esprit & leur corps : les chefs principaux traitent leurs inférieurs avec beaucoup d'arrogance. Les limites des possessions ne sont désignées dans les champs incultes que par de petits pavillons blancs , dans les champs cultivés que par des murs de pierres sèches.

La religion paraît y être la même que dans les isles des Amis & dans celles de la Société ; mais les cérémonies y paraissent plus longues & plus multipliées , & de plus , on y trouve une société de prêtres qu'on ne vit point dans les autres : il paraît que de certaines familles ont seules le droit d'entrer dans ce corps , que le chef en est vénéré , & que les dignités y sont héréditaires. Ils ont beaucoup d'idoles dans des espèces d'édifices publics , il en est un grand nombre dans les maisons qui



ont les figures les plus grotesques & quelques-unes les plus obscènes. Les sacrifices humains y sont encore plus fréquens qu'à Otaïti ; ils se font toujours au commencement d'une guerre ; ou à la mort d'un chef distingué : on nous dit qu'à la mort de Tereoboo on sacrifierait dix hommes : ces victimes infortunées sont toujours prises dans la classe des Tówtows. Heureusement qu'ils ignorent le sort qui les attend , jusqu'au moment où ils sont affommés par tout où on les rencontre. Ils s'arrachent les dents de devant comme un sacrifice propitiatoire à leurs Eatooa , pour détourner les malheurs dont ils se croient menacés.

Quelques chefs prennent plusieurs femmes ; ils en sont jaloux , & en exigent une certaine réserve qu'elles ne peuvent franchir sans s'exposer à des coups. Leurs funérailles sont composées de cérémonies , d'abord assez décentes , mais qui deviennent ensuite bruyantes & mêlées de singerie. Jamais on n'a pu leur voir emporter les morts de leur cabane pour les porter au cimetière. Revenons à notre récit.

La tranquillité , l'hospitalité des habitans avaient inspiré la plus grande confiance , & nous nous mêlâmes avec eux sans inquiétude : on parcourut le pays , on y passait la nuit ;

par-tout on trouvait des prévenances & de la cordialité. On s'empresait de nous présenter des secours, de nous rendre des services. Quand nous traversions des villages, les jeunes garçons & les jeunes filles couraient devant nous, & formaient des danfes; on nous invitait à nous reposer dans les cabanes, à y boire du lait de cocos; les plaisirs qu'ils nous offraient n'étaient troublés que par leur disposition au vol.

Un parti d'officiers fit une course dans l'intérieur du pays pour en examiner les productions; & partout prévenus par la bienfaisance & la générosité de Kaoo, chef des prêtres, ils trouverent des vivres, & des hommes empressés à les servir & à les obliger. Ils nous donnerent un soir le spectacle d'un combat à coups de poings; mais ils nous parurent y mettre moins d'agilité & d'adresse que les habitans des isles des Amis.

L'un de nos gens mourut sur nos vaisseaux, & le roi desira qu'on l'ensevelit dans le morai: la cérémonie se fit avec tout l'appareil que nous pouvions y mettre. Kaoo & les autres prêtres y assisterent, garderent un silence profond, & montrerent une grande attention lorsqu'on lut l'office des morts. Lorsque nous

remplimes la fosse, ils en approcherent respectueusement, y jeterent un cochon mort, des noix de cocos & des bananes : durant les trois nuits qui suivirent les funeraillies, ils y vinrent sacrifier des cochons & y chanter des hymnes & des prieres qui duraient jusqu'au jour.

Cependant, il paraît que notre séjour donna de l'inquiétude aux chefs. Ils nous demanderent souvent quand nous partirions. Ils ne paraissaient pas nous craindre ; ils croyaient que nous venions d'un pays où les provisions avaient manqué, & que nous étions venus les visiter pour remplir, disaient-ils, nos ventres.

La maigreur de quelques-uns de nos gens, l'appétit avec lequel nous mangions leurs provisions fraîches, nos soins pour en acheter, pour en embarquer une quantité considérable, pouvaient en effet leur inspirer cette idée. Ils remarquerent aussi que nous n'avions point de femmes à bord, que nous étions paisibles, peu bruyans, & ils ne nous croyaient pas des guerriers. Ils tâtaient les ventres de nos matelots, & nous faisaient entendre qu'il était tems de partir ; mais que nous pourrions revenir dans la saison prochaine. Peut-être qu'ils craignaient de manquer eux-mêmes des provisions que nous em-

portions ; peut-être Tereeoboo ne voulait-il favoriser notre départ que pour préparer les présens qu'il voulait nous faire : au moins dès qu'il le fut , il fit rassembler des cochons & des végétaux qu'il voulait nous offrir.

Deux jours avant notre départ , sur le soir , ils nous amusèrent par des combats de lutte & de pugilat , & afin de les amuser à notre tour , nous tirâmes le peu de pieces d'artifice qui nous restaient encôre : ces feux d'artifice étaient peu de chose , & cependant ils exciterent leur admiration & leur étonnement. La veille du jour où nous devions partir , le roi nous pria de l'accompagner à la résidence de Kaoo. En y arrivant , nous trouvâmes le terrain couvert de paquets d'étoffes , de plumes jaunes & rouges attachées à des fibres de gouffes de noix de cocos , de haches & d'autres instrumens de fer que les infulaires avaient obtenu de nous par des échanges. Il y avait à peu de distance des monceaux énormes de végétaux de toute espèce , & un troupeau de cochons. C'était un tribut que les habitans d'un district avaient payé au roi : il prit pour lui le tiers du fer , des plumes & des étoffes , & nous offrit ensuite le reste des étoffes , tous les cochons , tous les végétaux. Nous fûmes étonnés de la magnificence de ce présent & ne le refusâmes pas.

Ils témoignèrent beaucoup de chagrin de notre départ ; ils auraient voulu que ceux qu'ils avaient le mieux connu, demeurassent avec eux ; & pour diminuer leurs regrets , on leur promit que nous reviendrions.

Nous sortîmes de la baie le 4 Février , environnés d'une foule de pirogues ; mais avant d'abandonner cette isle , nous voulûmes nous assurer s'il n'y aurait point une rade plus sûre que celle que nous quitions , & si nous n'en trouvions point , en chercher une dans la partie de l'isle qui est entre le levant & le midi. Nous avançons peu , & nous n'étions pas bien éloignés encore lorsque nous reçûmes un nouveau présent de Terreoboo.

Nous crûmes avoir découvert ce que nous cherchions , après avoir passé la pointe la plus occidentale de l'isle : nous vîmes une baie profonde que les naturels appellaient *Toe-yahyah* ; elle nous fit espérer d'y trouver un havre sûr & commode , où plusieurs courans d'une eau douce & très-belle venaient se rendre. On alla l'examiner ; on trouva qu'elle s'étendait fort loin dans le pays autour d'une montagne élevée , que les côtes en étaient basses & remplies de rocs ; qu'un lit de corail était répandu autour du rivage , & qu'au dehors de ce roc le fond avait cent pieds de profondeur.

Déçu de notre espérance, nous pensâmes à continuer notre recherche. Nous venions d'éprouver une tempête pendant laquelle nous avions sauvé deux familles des insulaires, l'une dont les flots avaient renversé la pirogue, l'autre que les vents avaient jeté loin de la terre & qui était expirante d'inanition. Le vent continua de souffler avec violence; il fit éclater notre mât de misaine, & le capitaine Cook délibéra s'il irait chercher encore un havre dans les autres isles, ou s'il retournerait à Karakooa; on se détermina pour le dernier parti; il paraissait le plus sûr; il devint le plus funeste.

Nous rejetâmes l'ancre dans cette baie le 10 Février, & l'on s'occupa à réparer le mât; comme il était probable qu'on n'aurait terminé l'ouvrage que dans quelques jours, nous redescendîmes l'observatoire à terre, & les prêtres nous protégèrent comme ils l'avaient déjà fait. Les voiliers se rendirent sur la côte pour réparer les dommages de la voile. Nous nous appercevions que les insulaires n'étaient plus les mêmes à notre égard; nous n'entendions plus de cris de joie, il n'y avait ni bruit, ni foule autour de nous, la baie était déserte & tranquille; on voyait çà & là quelques piro-

gues qui semblaient nous fuir : on nous dit que Terreoboo était absent, & qu'il avait jeté l'interdiction sur la baie : cette raison nous laissa sans défiance, quoique nous dussions en avoir : peut-être notre retour leur causa quelque alarme ; cependant le roi parut le lendemain, & se rendit au vaisseau : bientôt les échanges recommencerent & tout parut paisible jusqu'au soir du 13 Février.

Ce soir on nous vint dire que plusieurs chefs s'étaient rassemblés près du puits voisin du rivage, & qu'ils chassaient les insulaires qui aidaient nos matelots à remplir nos futailles : on ajouta que leur conduite paraissait suspecte, & annonçait qu'on ne nous laisserait point tranquilles ; peu après on apprit que les insulaires s'étaient armés de pierres : je m'avançai vers eux, dit le lieutenant King, & ils parurent se calmer ; ils quitterent leurs pierres, & ceux qui aidaient les matelots se remirent à l'ouvrage. Le capitaine Cook m'ordonna de faire charger nos fusils à balle si l'on recommençait à s'armer. Peu de tems après, j'entendis des tentes de l'observatoire un bruit de mousqueterie, & l'on vit une pirogue qui ramait précipitamment vers la côte, poursuivie par un de nos petits canots : on pensa

qu'un vol avait causé ces coups de fusil. Le capitaine m'ordonna de le suivre avec un canot armé, afin d'arrêter la pirogue qui essayait de gagner le rivage ; mais nous arrivâmes trop tard ; les insulaires avaient gagné le rivage & s'étaient enfuis. Nous les poursuivîmes, guidés par les indications des autres insulaires ; mais après avoir fait inutilement une lieue de chemin, nous soupçonnâmes qu'on nous trompait pour nous fatiguer envain, & nous résolûmes de revenir à nos tentes.

Il s'était élevé pendant notre absence une querelle plus sérieuse : l'officier du canot qui poursuivait la pirogue s'en était emparé. Pareea, le premier chef que nous avons vu à notre abord dans l'isle, vint la réclamer ; on refusa de la lui rendre, il persista, il y eut des coups donnés, & Pareea fut renversé d'un violent coup de rame à la tête. A ce spectacle, les insulaires, d'abord spectateurs paisibles, firent pleuvoir une grêle de pierres sur nos gens, qui se virent forcés de se retirer & de gagner à la nage un rocher à quelque distance de la côte : les insulaires s'emparèrent de la pinnace, la pillèrent & l'auraient détruite si Pareea ne les en eut empêchés : il fit signe à nos gens qu'ils pouvaient la venir repren-



dre, & qu'il s'efforceroit de retrouver les choses qu'on y avait volés. Nos gens revinrent, & ramenerent la pinnace au vaisseau; Pareea les y suivit, parut affligé de ce qui s'était passé, demanda si le capitaine était irrité contre lui, & on l'assura qu'il ferait toujours bien reçu sur les vaisseaux.

„ Je crains bien, dit Cook, à l'ouïe de ces détails, „ que les insulaires ne me forcent à des mesures violentes; car il ne faut pas leur laisser croire qu'ils ont eu de l'avantage sur nous. ” Il fit sortir du vaisseau les insulaires qui s'y trouvaient; je mis une double garde au morai, & j'eus raison, car les insulaires vinrent durant la nuit pour nous surprendre, ou nous voler. Le lendemain on m'apprit qu'on avait volé la chaloupe de la *Découverte*: le capitaine Cook l'avait appris aussi, & se préparait à se la faire rendre: il voulait persuader au roi de venir sur le vaisseau & le garder en otage jusqu'à ce qu'on lui eut rendu la chaloupe: il donna des ordres pour qu'on se saisit de toutes les pirogues qui paraîtraient, & qu'on les gardât jusqu'à la restitution de ce qu'on nous avait volé.

Nous quittâmes le vaisseau, le capitaine &

vers les sept ou huit heures du matin : lui, dans la pinnace, suivi de 9 soldats de marine & de M. Philips ; moi, sur le petit canot ; avant de nous quitter, il me commanda de rassurer les insulaires, de leur persuader qu'on ne leur voulait point de mal, de ne pas diviser ma petite troupe & de me tenir sur mes gardes. J'ordonnai en effet à mes soldats de ne pas sortir de la tente, de charger leur fusil à balles, & de ne pas les quitter. J'allai visiter le vieillard Kaoo & ses prêtres, alarmés de nos préparatifs ; ils avaient ouï parler du vol qu'on nous avait fait ; & je leur dis que nous étions résolus à nous faire rendre justice ; mais je le priai d'expliquer nos raisons au peuple & de le rassurer : il le fit sans doute, charmé de l'assurance que je lui donnai que nous ne ferions point de mal à Terre-boo.

Cependant le capitaine avait débarqué, il s'était rendu avec son lieutenant & ses neuf soldats au village de Kowrowa, où il fut reçu avec respect : les habitans se prosternèrent & lui offrirent de petits cochons. Les deux fils du roi s'y trouvaient & le conduisirent dans la maison où leur père était couché ; ils le trouverent encore à moitié endormi ;

dormi ; le capitaine l'invita à venir passer la journée sur le vaisseau & il accepta sans balancer la proposition.

Tout annonçait un succès heureux ; déjà les deux fils du roi étaient dans la pinnace , déjà le roi était sur le rivage , lorsqu'une vieille femme , appella à haute voix la mere de ces jeunes princes , épouse favorite de Terreoboo , pour qu'elle accourut , s'approcha de ce chef , & le conjura en versant des larmes , de ne pas aller au vaisseau. Deux autres chefs arriverent , le retinrent & le firent asseoir. Les infulaires se rassemblaient en foule , effrayés des coups de canon qu'ils avaient entendu & des préparatifs qu'ils voyaient faire : le lieutenant des soldats de marine les voyant pressés & qu'ils ne pourraient se servir de leurs armes s'il fallait y avoir recours , proposa de les mettre en ligne vers les rochers au bord de la mer , & le capitaine y consentit.

Durant cet intervalle , le roi effrayé , assis par terre , paraissait disposé à se rendre aux instances du capitaine ; mais les chefs employèrent même la violence pour le retenir. Alors M. Cook s'aperçut bien que l'alarme était trop générale pour espérer de réussir ; il dit au lieutenant que s'il s'obstinait à vouloir conduire le roi à bord , il

s'exposait à la nécessité de tuer beaucoup de monde, & qu'il fallait l'éviter.

Il n'était point en danger lui-même encore; mais un accident qu'il ne pouvait prévoir l'y précipita. Nos canots placés en travers de la baie, ayant tiré sur des pirogues qui cherchaient à s'échapper, tuèrent malheureusement un chef du premier rang: cette nouvelle arriva au village où se trouvait le capitaine au moment où il venait de quitter le roi, & où il marchait tranquillement vers le rivage. La rumeur, la fermentation qu'elle excita, furent violentes; les hommes renvoyèrent les femmes & les enfans, se revêtirent de leurs nattes de combat & s'armèrent de piques & de pierres. L'un d'eux qui tenait une pierre & un long poignard de fer nommé *pahooa*, s'approcha de M. Cook, le défia en brandissant son arme, & le menaça de lui jeter sa pierre. Le capitaine lui conseilla de cesser ses menaces; son ennemi en devint plus insolent encore, & alors il lui tira son coup de petit plomb: l'insulaire ne fut point blessé; sa natte fit tomber le plomb mort à ses pieds, & il en devint plus insolent & plus audacieux. Cependant on jetait des pierres aux soldats de marine, & l'un des Erées essaya de poignarder celui qui les commandait; il n'y réussit pas, & reçut

un coup de crosse de fusil. Le capitaine se vit dans la nécessité de se défendre ; il fit feu sur l'insulaire qui s'approchait & l'étendit mort sur le carreau. Alors les insulaires formèrent une attaque générale, & les soldats de marine, le matelots leur répondirent par une décharge de mousqueterie : les insulaires n'en furent point ébranlés, ils soutinrent le feu & se précipitèrent sur le détachement en poussant des cris & des hurlemens épouvantables, & avant que les soldats eussent le tems de recharger : quatre soldats de marine environnés de toutes parts, périrent sous les coups de leurs adversaires ; trois furent dangereusement blessés ; le lieutenant déjà blessé entre les deux épaules, allait être immolé par un second coup de poignard lorsqu'il se retourna & tua son adversaire. Le capitaine se trouvait alors au bord de la mer ; il cria aux canots de cesser leur feu & de s'approcher du rivage, afin d'embarquer notre petite troupe : aussi longtemps qu'il regarda les insulaires en face, aucun d'eux ne se permit de violence contre lui ; mais au moment qu'il se tourna pour donner ses ordres aux canots, il reçut un coup de pique qui le fit chanceler & tomber ; mais comme il se relevait, il reçut un coup de poignard sur le cou, & il tomba dans un creux de rocher rempli d'eau ;

il se débattit encore avec vigueur , éleva la tête, & sembla des yeux appeler du secours : les Indiens le replongerent dans l'eau ; il éleva cependant encore la tête , il se rapprocha du rocher quand un second coup de pique lui donna la mort. Ils traînerent son corps sur le rivage , & s'enlevant les poignards les uns aux autres , chacun d'eux avec une brutalité féroce , voulut lui porter des coups lors même qu'il ne respirait plus. Telle fut la mort de cet homme célèbre, & qui mérite mieux le titre de grand homme que la plupart de ceux qu'on en a décoré.

Les soldats de marine qui étaient vivans encore , se jetterent dans l'eau avec leur lieutenant , & protégés par le feu des canots , ils échappèrent à la mort. Ce lieutenant montra un courage intrépide : au moment où il atteignit une pirogue , il vit un de ses soldats qui ne sachant pas bien nager , se débattait dans les flots & courait le risque d'être pris par les ennemis ; quoique blessé dangereusement lui-même , il se précipita tout de suite dans la mer pour voler à son secours , & reçut à la tête un coup de pierre qui faillit de le faire périr au fond de l'eau ; il parvint cependant à saisir le soldat par les cheveux , & à le ramener dans le canot.

Pour faciliter l'évasion de leurs compagnons

malheureux au cas qu'il y en eut qui vécuſſent encore, les canots ne ceſſerent de faire feu ſur les inſulaires, & quelques coups de canon du vaiſſeau ſe joignant à leur feu continuel, on parvint à diſſiper les inſulaires; un canot vint ſur le rivage, on y vit nos ſoldats de marine étendus ſans vie; mais comme il n'avoit pas aſſez de monde pour les ramener ſans danger, & que ſes munitions étoient preſque épuifées, ceux qui le montoient crurent devoir revenir au vaiſſeau: ils laiſſerent nos morts entre les mains des inſulaires avec dix armures complètes.

La conſternation & la douleur régnoient dans nos équipages, & ne permirent pas d'abord de penſer au détachement poſté au morai, où avec ſix ſoldats on gardait l'obſervatoire, les mâts & les voiles. Il m'eſt impoſſible de décrire, dit encore le lieutenant King, tout ce que j'éprouvai durant l'affreux carnage qui eut lieu de l'autre côté de la baie. Nous l'ignorions; mais il nous étoit facile de le prévoir; nous voyions une foule immenſe rasſemblée là où le capitaine Cook devoit être; nous entendions la mouſqueterie; le feu, la fumée, les cris confuſ, les mouvemens des inſulaires, leur fuite, les canots qui paſſaient & repaſ-

faient entre les vaisseaux, nous donnerent des pressentimens sinistres: je me peignais cet homme dont la vie m'était si chere, exposé au milieu de la mêlée, je le blâmais d'une trop grande confiance, j'étais frappé des dangers auxquels il était exposé, auxquels nous étions exposés nous-mêmes.

Les insulaires s'étaient rassemblés autour du mur qui formait notre enceinte: je crus devoir les assurer que nous ne leur ferions point de mal, & que je voulais vivre en paix avec eux: ce qu'ils voyaient, ce qu'ils entendaient, ne leur donnaient pas moins d'inquiétude qu'à moi. Telle était notre situation quand le capitaine Clerke, nous voyant, à l'aide de sa lunette, environnés par les insulaires, craignant qu'ils ne nous attaquent, fit faire feu sur eux: l'un des boulets brisa par le milieu un cocotier sous lequel plusieurs d'entr'eux étaient assis, l'autre fit jaillir les fragmens du rocher contre lequel il alla se briser: ils furent effrayés, & je le fus comme eux, parce que je leur avais promis que nous vivrions en paix. J'envoyai tout de suite un canot au vaisseau pour faire suspendre le feu & je convins d'un signal au cas que je fusse attaqué.

Nous passâmes encore un quart d'heure



dans une inquiétude affreuse. Le canot revint & confirma toutes nos craintes; on nous apportait l'ordre d'abattre nos tentes le plus promptement qu'il nous serait possible, & d'envoyer à bord la voileure. Le jeune prêtre, qui dans les premiers jours de notre arrivée, nous avait conduit vers le morai, arriva la douleur & la consternation peintes sur le visage; on venait de lui apprendre la mort du capitaine, & il nous demandait avec un mélange d'inquiétude & de crainte, si ce rapport était vrai. Hélas, je ne pouvais que le confirmer!

Notre situation était critique; nous pouvions être attaqués & massacrés comme notre infortuné chef; & si nous perdions nos mâts & nos voiles, nous perdions aussi un de nos vaisseaux & le fruit de notre expédition. Je craignis que le ressentiment, ou le succès de la première attaque des insulaires ne les rendit plus audacieux encore; ils avaient une occasion favorable de vengeance ou celle de prévenir la nôtre. Pour l'éviter, je persuadai au jeune prêtre de cacher la mort de M. Cook, de la démentir auprès de ses compatriotes, & d'amener les autres prêtres & leur vieux chef, dans une grande maison qui était voisine de notre poste. Ces prêtres pouvaient suspendre la fu-

reur des insulaires, & le vieillard sur-tout, qui jouissait d'une grande autorité sur le peuple, avait le pouvoir de nous sauver, & de maintenir la paix.

Je plaçai mes soldats au sommet du morai, je leur donnai un chef, je lui recommandai de se tenir sur la défensive, & me hâtai d'aller vers le capitaine Clerke pour lui exposer l'état des choses : mais à peine j'eus quitté mon poste que les insulaires l'attaquèrent à coups de pierres ; nos soldats n'y répondirent que lorsque j'arrivai aux vaisseaux ; je me hâtai de revenir à terre : je vis tout autour de nous les insulaires s'armer, se revêtir de la natte du combat ; leur nombre s'accroissait rapidement ; de grandes compagnies venaient à nous sur les bords du rocher : bientôt ils lancerent des pierres ; je n'ordonnai point d'y répondre, & ils en devinrent plus insolens. Les plus courageux de leurs guerriers, se glissant le long de la grève, cachés par les rochers qui la dominant, se montrèrent tout à coup au pied du morai, dans le dessein de nous assaillir dans cette partie où notre poste était le plus accessible. Nous fîmes feu sur eux, & ils ne se retirèrent que lorsque l'un d'eux eut été étendu sans vie : l'un des restans revint sur ses pas

pour emporter son ami mort; une blessure le força de l'abandonner; il revint encore, & une nouvelle blessure l'éloigna; enfin rassemblant ses forces, il se remontra couvert de sang, & je défendis de tirer sur lui: il chargea son ami sur ses épaules, & tomba lui-même l'instant après sans vie.

Un renfort que nous reçûmes des deux vaisseaux, força les insulaires à se retirer derrière leurs murailles. J'engageai alors les prêtres à négocier avec eux un accommodement; ils firent consentir ce peuple à une trêve, les hostilités cessèrent, nous emportâmes tranquillement notre mât, nos voiles, notre observatoire, & ils ne s'emparèrent du morai que lorsque nous l'eûmes quitté.

Nous résolûmes tous de concert, de redemander la chaloupe qu'on nous avait volée, & le corps de notre capitaine. Cette résolution était dictée par l'attachement que nous avions pour le chef infortuné que nous venions de perdre; elle l'était aussi par la prudence. Il fallait en imposer à ces insulaires, qui fiers de leur succès, pouvaient méditer des entreprises plus hardies & plus dangereuses; nos armes ne les avaient point intimidés, nos vaisseaux étaient en mauvais état de défense, & s'ils

nous attaquaient durant la nuit, nous avions lieu de douter du succès. Montrer de la faiblesse, c'était les encourager encore.

Cependant, des raisons assez fortes firent pencher la balance pour le parti contraire ; on dit tout ce qu'on pouvait alléguer en faveur des insulaires, que leurs attaques n'avaient point été préméditées, que leur roi n'avait voulu, ni le vol qui les avait amenées, ni elles-mêmes ; qu'ils avaient montré auparavant beaucoup d'honnêteté & de bienfaisance, qu'ils ne semblaient s'être armés que pour leur propre défense ; qu'il ne fallait pas, pour tirer une vengeance stérile, s'exposer à rendre inutiles tous ses travaux, & se mettre dans l'impuissance de remplir le but de notre voyage. Je cédai ; mais on vit bientôt que j'avais eu raison. Notre douceur parut faiblesse, & les insulaires vinrent nous défier auprès des vaisseaux.

J'allai vers le rivage pour redemander les restes de nos morts, & sur-tout, le corps de notre commandant ; à mon approche on fit retirer les femmes & les enfans ; les guerriers se mirent en mouvement & s'armaient de piques & de dagues. Je remarquai qu'ils avaient construit des parapets de pierre le long du rivage où le capitaine Cook avait débarqué ;

déjà ils nous lançoient des pierres avec la fronde, & je m'apperçus que je ne pouvais aborder sans combat, à moins que je ne prisse un moyen qui leur fit comprendre mes intentions: j'ordonnai donc aux canots de s'arrêter, & m'avançai seul sur le plus petit avec un pavillon blanc; les insulaires s'arrêterent, les femmes revinrent, les hommes déposèrent leurs nattes de combat, s'affirent au bord de la mer & m'inviterent à descendre. Je doutais encore de leurs intentions pacifiques, quand je vis Koah se jeter dans les flots & nager vers moi avec un pavillon blanc; il montrait cette tranquille confiance qui en inspire, & quoiqu'il fut armé, je le reçus dans mon canot. Cependant cet insulaire étoit à craindre, les prêtres me l'avaient peint comme un méchant homme, ils m'avaient averti qu'il ne nous aimait pas, & quelques actes de dissimulation & de perfidie justifiaient ce qu'on m'en avait dit. Il vint à moi en versant des larmes & m'embrassa; mais en me livrant à ces marques d'affection, j'écartai la pointe de son *pahooah*: je lui dis ce que nous demandions; il mandia pour ainsi dire, un morceau de fer, & quand il l'eût reçu, il regagna le rivage.

J'attendis son retour avec beaucoup d'in-

quiétude; Koah fut lent à m'apporter une réponse, & dans l'intervalle on cherchait à me faire descendre, ou à se donner la facilité d'arrêter mon canot entre les rochers. Je me défiais trop d'eux pour ne point éviter leurs pièges, & déjà je songeais à revenir au vaisseau, quand un chef, qui s'était montré l'ami du capitaine Clerke, s'avança vers nous, & m'apprit que le corps de notre commandant avait été porté dans l'intérieur de l'isle, & qu'on le rapporterait le lendemain matin. Je n'en crus point sa promesse, & envoyai demander les ordres du capitaine Clerke, qui m'envoya l'ordre de revenir à bord, après avoir fait entendre aux insulaires que nous détruirions la bourgade si l'on ne nous tenait pas parole.

Lorsqu'ils virent que nous retournions aux vaisseaux, ils nous provoquerent par les gestes les plus insultans & les plus dédaigneux; quelques-uns se promenerent en triomphe avec les habits de nos malheureux compatriotes, & un chef brandissait l'épée de M. Cook; notre modération leur parut poltronnerie; car ils n'avaient aucune notion des principes d'humanité qui nous dirigeaient.

Quand j'eus annoncé les dispositions des insulaires, on se mit en état de défense contre

une attaque de nuit, on s'environna de bateaux de garde pour qu'on ne put couper nos cables. Les infulaires nous laissèrent tranquilles, mais ils s'agitèrent beaucoup durant l'obscurité: nous vîmes un nombre prodigieux de lumières sur les collines; c'est sans doute qu'ils y offraient des sacrifices à l'occasion de la guerre à laquelle ils se croyaient engagés, & qu'ils brûlaient nos morts; des sacrifices, des fêtes, des réjouissances, font un moyen dont se servent les chefs pour enflammer le courage de leur peuple. On entendait aussi beaucoup de cris & de lamentations.

Koah vint m'offrir des étoffes & un petit cochon comme au fils de M. Cook; mais n'ayant répondu que d'une manière ambiguë sur la restitution de son corps, je le refusai avec indignation; il revint plusieurs fois encore pour voir si nous étions en état de défense. Il nous pressa, le capitaine Clerke & moi, de descendre pour avoir une entrevue avec leur roi; mais cette demande cachait un dessein perfide, puisque le vieux Terreoboo s'était enfui dans une caverne, au sein d'une montagne qui pendait sur la mer, & où l'on ne peut arriver qu'avec des cordes: Koah retourna vers ses compatriotes qui l'environnerent, sans

doute pour entendre son rapport, & tout le matin nous entendimes des conques appeller les guerriers au combat.

Nous nous occupâmes avant tout à élever notre mât; nos travaux remplirent le jour, la nuit vint, & l'on entendit une pirogue qui ramait vers nous: les deux sentinelles placées sur le pont tirèrent sur elle, & deux hommes qui la montaient m'appellerent, dirent qu'ils étaient & qu'ils nous venaient faire une restitution: on les fit monter: effrayés, éperdus, ils se jetèrent à nos pieds; c'étaient des prêtres, & l'un d'eux était celui qui accompagnait par tout M. Cook: il versa des larmes sur sa mort & nous présenta un paquet d'étoffes que nous dépliâmes: nous fûmes saisis d'horreur en y trouvant enveloppés un morceau du corps de notre infortuné capitaine, qui pesait environ huit à dix livres: il nous dit que le reste avait été dépecé & brûlé, que le chef avait la tête & les os; que Kaoo avait reçu la portion qui était devant nous pour l'employer à des cérémonies religieuses, & qu'il nous l'envoyait pour nous prouver son attachement & son innocence.

Nous essayâmes de nous assurer si ces peuples mangent de la chair humaine: mais ces



questions leur inspirerent de l'horreur ; ils nous demanderent si nous le faisions. Ils ajoutaient : " Quand l'*Orono* reviendra-t-il ? Que nous » fera-t-il à son retour ". Ils parlaient du capitaine Cook dont ils s'étaient fait une idée supérieure à la nature humaine. Je voulus les engager à passer la nuit avec nous ; mais ils craignaient la colere des chefs auxquels ils avaient caché la visite qu'ils venaient de nous faire, & la nuit qui avait servi à cacher leur venue, devait aussi cacher leur retour. Ils nous avertirent de craindre l'ardeur de la vengeance de leurs compatriotes, & sur-tout de nous défier de Koah qui était notre ennemi implacable. Ils nous apprirent que 17 hommes avaient été tués dans le combat où M. Cook avait péri & que huit autres l'avaient été à l'observatoire ; que Kaneena & son frere qui étaient de nos meilleurs amis, avaient été du nombre des premiers. Nous accompagnâmes les prêtres pour qu'on ne fit point encore feu sur eux.

Jusqu'au lever de l'aurore, la nuit fut troublée par des cris, des hurlemens, des lamentations ; Koah revint vers nous, & malgré moi on reçut cet homme dissimulé & perfide comme si l'on eut été ses dupes ; nous n'étions point reconciliés avec les insulaires ; notre modéra-

tion n'avait produit aucun effet, & nous manquions d'eau. Cependant, la plupart des insulaires après nous avoir défiés encore, s'en retournerent dans leurs maisons éloignées du rivage; leurs bravades irritèrent les équipages qui demanderent instamment de venger la mort du capitaine; M. Clerke permit de répondre aux insultes si l'on nous en faisait encore, & fit tirer quelques coups de canon qui tuèrent ou blessèrent quelques Indiens.

Le lendemain, on descendit sur le rivage pour remplir les futailles; les insulaires cachés derrière les parapets, ou dans les trous de la montagne qui domine l'aiguade, harassèrent nos matelots à coups de pierre, & les obligèrent à s'occuper de leur défense; le canon d'un des vaisseaux faisait rentrer les assaillans dans leurs cavernes; mais ils en sortaient un instant après, & les matelots se livrèrent à leur fureur; ils brûlerent les maisons derrière lesquelles les insulaires se retiraient; bientôt ils mirent le feu au village tout entier, & l'incendie s'étendit jusque sur la maison des prêtres qui avaient toujours été nos amis fideles: leur confiance en nous leur rendit cet incendie plus funeste qu'à nos ennemis, parce qu'elle leur avait persuadé de laisser dans leur asyle tout ce qu'ils  
avaient

avaient de plus précieux & que tout avait été consumé. Bientôt nous vîmes une députation de ces prêtres s'approcher du rivage avec les symboles de la paix ; le jeune prêtre dont nous avons parlé était à sa tête ; il vint sur nos vaisseaux , nous reprocha notre fureur envers tous , notre ingratitude envers eux ; nous nous excusâmes & nous les consolâmes le mieux que nous pûmes ; mais Koah qui vint nous visiter le lendemain , ne fut pas reçu comme eux. Je lui ordonnai de se retirer , & je l'avertis que s'il avait l'audace de se remontrer avant qu'on nous eut rendu les restes de notre chef , il devait s'attendre d'être traité comme il le méritait. Il reçut cet accueil sans en être ému , & quand il fut à terre ; il se joignit à une troupe qui jetait des pierres aux matelots qui remplissaient les futailles.

Les infulaires convaincus enfin que notre inaction n'était pas lâcheté , se disposèrent à nous satisfaire. Un chef nommé Eappo vint nous demander la paix au nom de Terreeboo , & nous en prescrivîmes la seule condition ; c'est qu'on nous rendit les tristes restes de notre chef : il nous dit que la chair & les os de la poitrine & de l'estomac de nos sol-

dat de marine avaient été brulés; que le reste avait été partagé entre les chefs subalternes; que le corps de M. Cook avait été partagé entre les chefs supérieurs, & qu'on nous apporterait tout ce qui pourrait en être rassemblé: nous reçûmes des présens, les insulaires revinrent sans défiance aux vaisseaux, & le lendemain, ils formerent une longue procession qui vint s'asseoir sur le rivage, où ils déposèrent des cannes à sucre, des fruits à pain, du taro & des bananes qu'ils avaient apportés, puis ils se retirèrent; bientôt Eappo revêtu de son manteau de plumes, se vint placer sur un rocher d'où il fit signe qu'on le vint chercher. Le capitaine Clerke s'y rendit, & il nous donna un grand paquet d'une très-belle étoffe neuve, dans laquelle les restes de notre capitaine étaient renfermés. Il déplora la mort des chefs que nous avions tués, nous assura que la chaloupe avait été mise en pieces par les gens de Pareea qui l'avait faite enlever pour se venger d'un affront qu'il prétendait avoir reçu de nous. Nous renvoyâmes Eappo, & ayant mis les ossemens de notre malheureux chef dans une biere, nous les jetâmes dans la mer avec les cérémonies accou-

tumées ; mais qui furent accomplies avec une douleur qui ne l'étoit pas , & qu'il est difficile d'exprimer. Bientôt après nous quittâmes cette isle funeste , après avoir reçu des marques d'une réconciliation sincère de la part des habitans.

Telle fut la mort , telles furent les suites de la mort du capitaine Cook. On ne peut lui refuser un esprit fécond & plein de ressources , une ame forte & courageuse , une sagacité rare & une constance inébranlable dans les situations les plus difficiles & les plus dangereuses. A beaucoup de génie ; il joignoit cette forte application sans laquelle on n'atteint jamais à un grand but , à des effets durables. Une attention constante à tout ce qui avoit rapport à la marine , le distingua dès sa première jeunesse ; mais il portoit cette même attention à tout ce qui pouvoit être utile à sa patrie & aux hommes.

Ses connoissances étoient étendues & ne se bornoient pas à la navigation : son génie , son goût pour les sciences lui avoient fait vaincre les désavantages de son éducation bornée. Ses progrès dans les différentes branches des mathématiques & dans l'astronomie , furent ra-

pides, & l'on a vu qu'il était capable des observations confiées à des astronomes; il parvint même à se former un style clair, d'une précision mâle, & qui font distinguer l'histoire de ses voyages, comme ceux-ci le font par les faits qu'ils renferment, les descriptions dont ils sont ornés, & les actions courageuses & pleines d'humanité qu'on y trouve.

Sa persévérance active est sur-tout remarquable; c'est elle qui forme le trait le plus décidé de son caractère, & personne ne le surpassa en ce point; il se roidissait contre tous les obstacles, & sa fermeté les lui faisait surmonter. La force de son ame le mettait au-dessus des difficultés & des dangers; son courage n'était pas impétueux; il savait se maîtriser; ferme dans le péril, il paraissait d'autant plus calme que sa situation était plus effrayante. Dans les momens du plus grand danger, quand il avait donné ses instructions & ses ordres, il se retirait dans sa chambre & il dormait souvent du sommeil le plus tranquille, jusqu'au moment où il s'était prescrit de nouveaux travaux.

A ces grandes qualités, Cook joignait des vertus aimables. Jamais personne ne connut & ne respecta mieux les droits de l'humanité.

On fait avec quelle attention il veillait sur la santé, sur la sûreté de son équipage : il s'occupait avec la même attention de tout ce qui pouvait améliorer la condition du peuple des isles qu'il découvrit ou qu'il visita ; il excusait leurs vols, il tolérait leurs petites fautes, & s'occupait plus des moyens de leur empêcher de faire le mal, que de ceux de le punir. C'était avec peine qu'il recourait aux châtimens, & on ne pouvait lui faire plus de plaisir, qu'en lui offrant des motifs de s'en dispenser.

Dans sa vie privée, il fut un bon époux, un pere tendre, un ami constant & sincere ; réservé, discret, modeste, ses vertus n'offensaient point ceux même qui les voyaient avec chagrin. Il était trop prompt quelquefois ; mais il n'était point injuste. Il avait la franchise & la simplicité de mœurs, qui presque toujours accompagnent le vrai génie & les grandes vertus. Il n'était ni affecté, ni présomptueux dans ses discours. Il parlait peu ; mais il répondait toujours avec une obligeante simplicité, à ceux qui le questionnaient pour s'instruire. Il était au-dessus de la vanité ; ce défaut est celui des petites ames, & ne pouvait l'atteindre.

“ C'est, dit M. Samwel, avec une ame forte,

„ un jugement sain , une résolution constante ,  
 „ un génie particulièrement entreprenant, qu'il  
 „ poursuivit toujours ses projets. Il était vigi-  
 „ lant & actif au degré le plus éminent, froid  
 „ & intrépide dans les dangers, patient & opi-  
 „ niâtre dans les obstacles, fécond en expé-  
 „ diens, sublime dans ses desseins, ardent à  
 „ les exécuter. Dans aucune circonstance il  
 „ ne pouvait avoir de rival ; tous les yeux se  
 „ tournaient vers lui ; il était enfin l'astre qui  
 „ nous conduisait , & qui en disparaissant, nous  
 „ laissa plongés dans les ténèbres & le dé-  
 „ sespoir.

„ Son tempérament était très - fort , & sa  
 „ maniere de vivre fort sobre. Modeste, même  
 „ timide, sa conversation était agréable, spi-  
 „ rituelle, instructive. Il semblait quelquefois  
 „ un peu vif ; mais sa bienveillance & son  
 „ affabilité réparaient ce défaut. Sa taille était  
 „ haute ; il avait six pieds de haut , & quoi-  
 „ que fort bien fait, il avait la tête un peu  
 „ petite : ses cheveux étaient bruns, ses yeux  
 „ petits, mais vifs & pleins d'expression, ses  
 „ sourcils épais ». L'équipage le chérissait &  
 „ avait en lui la confiance la plus entière, ses  
 „ talens la lui assuraient, comme ses soins pour



le préserver des maladies ou des dangers lui méritaient son attachement. " Modéré, juste, » dit l'amiral Forbès, mais exact dans la discipline, il était le pere de son équipage; » ses connaissances, son expérience, sa sagacité, le rendirent si capable du commandement, que les plus grands obstacles étaient surmontés, que la navigation devenait aisée & presque sans danger pour les vaisseaux qu'il conduisait; sa bienfaisance, son infatigable attention, ont introduit un régime dans les voyages de long cours, dont les effets ont été admirables ».

» La mort de ce grand homme fut une perte pour le monde entier; mais il doit être surtout regretté des nations qui connaissent le prix des grands talens, qui honorent les connaissances utiles, & chérissent les sentimens de bienfaisance & de générosité, & particulièrement encore de sa patrie. Elle a perdu en lui un navigateur dont les talens n'avaient jamais été égalés; elle l'a perdu par une fin déplorable, par la main d'un peuple dont il aurait voulu augmenter les jouissances.

» O voyageur, contemple, admire & imite

„ cet homme supérieur, dont les travaux &  
 „ l'habileté ont reculé les bornes de la phi-  
 „ losophie, ajouté à la science de la naviga-  
 „ tion, & découvert l'ordre admirable & long-  
 „ tems cherché, par lequel Dieu a voulu que  
 „ la terre se reposât dans un juste équilibre,  
 „ sans avoir besoin d'un continent Austral pour  
 „ le produire.

„ Si par ses longues & périlleuses recher-  
 „ ches, Cook n'a pas découvert un nouveau  
 „ monde, il a du moins découvert des mers  
 „ inconnues; il nous a fait connaître des is-  
 „ les, des peuples, des productions naturelles  
 „ dont on n'avait point d'idée. Il fera révé-  
 „ aussi long-tems qu'il subsistera une page de  
 „ la modeste relation de ses voyages, aussi  
 „ long - tems que les Marins se guideront  
 „ par sa belle carte de l'hémisphère du sud,  
 „ & qu'ils seront assez instruits pour admirer  
 „ les diverses routes qu'il y a parcourues, &  
 „ les nombreuses découvertes qu'il y a faites.

„ Si les services publics ont droit d'être  
 „ consacrés publiquement; si l'homme qui a  
 „ étendu la gloire de son pays, doit en rece-  
 „ voir des honneurs, Cook mérite qu'un mo-  
 „ nument soit élevé à sa mémoire par une

» nation généreuse & reconnaissante. *Virtutis*  
» *uberrimum alimentum est honor*, dit Valere  
» Maxime ».

L'évêque de Carlisle observe qu'un des grands avantages qu'on a retirés de ses dernières recherches, est d'avoir réfuté pleinement des théories imaginaires qui faisaient entreprendre des voyages sans succès. Les philosophes spéculateurs qui faisaient naître ou nourrissaient des espérances, ne feront plus de rêves ingénieux & feront obligés de se soumettre aux règles de la vérité & de l'expérience. Ses voyages ne sont donc pas seulement utiles, en diminuant les dangers & les fatigues des voyages de long cours & dans des mers inconnues; ils le sont encore en ouvrant de nouveaux pays au commerce, & en détournant les nations Européennes de faire de vaines recherches. Il a aidé encore à perfectionner l'astronomie nautique, il a déchiré le voile qui couvrait presque la moitié du globe, & a rendu les plus grands services à la géographie; il a offert de nouveaux faits pour la découverte des causes des marées & des courans, il en a fixé de nouveaux sur les propriétés de la boussole, qui facilitent & étendent la théorie de ses variations; les loix

de la nature en ont été mieux connues, & il a prouvé encore que le phénomène des aurores boréales n'est point particulier aux latitudes septentrionales; mais appartient également aux climats froids du nord & du sud. La Botanique s'est enrichie par ses voyages d'environ douze cents plantes, & l'Histoire Naturelle d'un grand nombre de connaissances dans ses différentes parties. C'est ce que prouvera sur-tout, le grand ouvrage que prépare Sir Joseph Banks. Il est inutile d'ajouter à cette énumération; le lecteur en est instruit par le précis de ses voyages.

On fait que M. Turgot avait ordonné qu'au milieu de la guerre, on laissa passer les vaisseaux de Cook en paix; on fait encore que le Docteur Franklin voulut que les vaisseaux Américains respectassent aussi les siens, & c'est un trait qui annonce l'estime qu'il avait inspirée, même aux plus grands ennemis de sa nation. L'exemple de ses travaux a excité l'émulation des autres Nations; les Espagnols ont cherché aussi à faire des découvertes; & Mrs. de la Perouse & de l'Angle, ne font point encore de retour du voyage qu'ils ont entrepris, pour marcher sur ses traces. L'établissement

formé par les Anglais dans la Baie de Botanique lui est dû encore , il est un moyen de se délivrer des malfaiteurs sans leur donner la mort.

Diverses académies ont proposé des prix pour ceux qui célébreraient le plus dignement ce célèbre navigateur. Trois Anglaises l'ont célébré dans des Poèmes : peut-être le lecteur ne fera pas fâché d'en trouver ici quelques traits ; ils jetteront quelque variété sur l'uniformité du style historique.

“ Pourquoi , dit Hannah More , dans son Poème sur l'Esclavage ; “ pourquoi ces mortels intrépides , qui , au travers des vagues impétueuses de l'Océan , sont allés chercher de lointains rivages , guidés par l'insatiable soif de l'or & du pouvoir , qui n'ont jamais été que des conquérans qui ravagent , ou des voyageurs avides qui femaient la ruine : pourquoi n'ont-ils pas eu ton ame sensible , ô Cook , ainsi que ton amour des arts & ton amour pour le genre humain ? Ah ! s'ils eussent conçu des projets aussi nobles , aussi bienfaisans que les tiens , l'homme n'eut point maudit l'instant où il parut aux yeux étonnés d'un autre homme ! Alors , ô sage philanthropie , tes mains généreuses auraient réuni en une société de freres les mondes

divisés, & les humains, sans regarder si la couleur ou le climat les sépare, vivraient & mourraient dans le doux commerce d'une amitié mutuelle".

Miss Stuard fit une élégie sur la mort de Cook, dont voici quelques traits. " Quel pouvoir inspira à ce célèbre navigateur, le mépris des dangers & d'un repos sans gloire, lui fit braver le brûlant équateur & les rigueurs du pôle antarctique ? C'est l'humanité : c'est elle qui lui fit chercher sur des côtes inconnues, l'homme pauvre, nud, frissonnant, qui habite sous les plus froides zones, & l'Indien bafané qui erre dans les immenses déserts où l'ardent Capricorne rougit la terre de ses feux. Sur leurs rivages infertiles il sème les végétaux nourrissans apportés par la généreuse humanité : il unit de ses doux liens les cœurs sauvages & les mains ennemies ; il couvre la terre de ses trésors. . . . Le sage navigateur fait descendre son bétail sur le rivage de la Nouvelle Zélande, & plante des végétaux d'Europe dans ce sol sans culture. Là, la toison joyeuse, le fruit excellent, l'épi doré sont dûs à ses soins, & par lui, bientôt les troupeaux & les moissons couvrent les fécondes plaines. Déjà ses che-

vreaux joyeux bondissent sur le gazon des prairies ; l'oiseau , messager du jour , fait entendre son chant matinal ; l'oie au blanc duvet s'avance sur la plage , étend ses ailes & se joue majestueusement sur les ondes ; le taureau rumine le long du rivage effrayé , & ses mugissemens font trembler des peuplades nombreuses . . . . . Mais hélas ! sur le haut des rochers qui bordent les rivages d'Albion & dominant la profonde mer , quelle femme triste , inquiète , promene ses regards sur les flots solitaires & prie le ciel d'écarter la tempête ? Epouse infortunée ! C'en est fait ; en vain tes yeux avides contemplent les ondes ; tu ne vois que les vagues agitées & blanchifantes d'écume qui s'élèvent dans le lointain ; ce ne sont point ses voiles. Ton époux ne reviendra plus. Ses tristes restes sont dispersés sur une rive sauvage. Eloigne-toi. N'entends-tu point l'oiseau messager des orages & de l'infortune , qui crie en sillonnant les mers du bout de ses ailes ? Ne vois-tu pas l'air s'obscurcir & confirmer ses funestes présages ! Les esprits de nuit grondent déjà dans la tempête , & en étendant un voile ténébreux sur la surface des eaux , ils font dresser tes che-

veux & palpiter ton sein. Fuis, épouse défolée, fuis, va, rentre dans ta demeure, pleure, mais songe à te consoler. Quoique tu aies perdu celui qui faisait les délices de ta vie, quoique l'astre qui embellissait tes jours soit plongé dans une nuit affreuse, élève tes pensées vers la voûte céleste, reconnais que ta douleur est vaine, qu'elle est injuste peut-être, puisque l'Angleterre va ériger un buste immortel à ton époux pour rendre hommage à ses vertus; puisque sa renommée volant sur l'aile des vents, va retentir à jamais dans l'étendue immense des cieux".

Mifs Helène Maria Williams, dans son Poëme sur le Morai, s'adresse aussi à la femme de Cook.

„Mais quelle est cette femme qui aime à s'égarer parmi les ombres funebres & qui se plaît dans la tristesse des tombeaux? où peut-elle chercher cet orgueilleux morai qu'un souvenir trop cher lui rappelle, & où est tombé l'ami de l'humanité? Isles lointaines, c'est dans votre sein, vous qu'environne un immense Océan, & qui pendant de si longs âges fûtes inconnues, jusqu'à ce que le généreux Cook, guidé par la philanthropie, traversa des mers infréquentées, brava tant d'écueils & parut sur vos



bords pour y répandre des bienfaits. Il ne ressemblait point à ces conquérans meurtriers qui ont fouillé de tant de sang les vastes contrées Américaines : il ne ressemblait point à quelques enfans de la Grande Bretagne, qui insultant à la liberté si chère à leur noble patrie, vont chercher les rivages d'Afrique pour y briser les liens les plus doux & les plus sacrés, pour charger de chaînes pesantes une race de frères... O Cook, cette noble, cette ardente ambition qui répand la douleur & la destruction parmi les hommes, te conduisait par des routes bien différentes, & t'environnait du sourire de l'amour, de l'espérance & de la joie.. Certes, où la cendre d'un héros repose, les nations qui semblent sortir à nos yeux du sein de la nuit, accourent pour lui donner des témoignages de reconnaissance & d'amour. Son tombeau paraît couronné de fleurs, & ce culte qu'on rend aux morts, ce culte inventé par une ame sensible, honore les mânes de Cook... Que dis-je, hélas ! non, non, les fleurs ne jonchent point sa tombe. Les vœux, les présens funéraires ne lui sont point offerts. Son sang abreuva une rive sauvage. Une prière hâtive,

une furtive larme de l'amitié, est le seul devoir rendu à ses membres déchiquetés & dispersés sur les vagues irritées. Les gouffres du profond Océan recèlent les restes du navigateur qui a péri loin de son toit domestique ; loin de celle, hélas, dont les vœux & les soupirs suivaient fidèlement sa course périlleuse, de celle dont la tendre pensée aimait à errer avec lui sur des mers inconnues & dans des contrées nouvelles, de celle qui sema longtemps, des fleurs que lui présenta l'espérance, la ténébreuse route de la tempête.

Cependant, brave Cook, des lauriers immortels te couronnent, tandis que la reconnaissante Albion t'élève un tombeau de marbre & un buste honorable, qui attesteront à jamais tes talens & tes vertus ; tandis que jalouse d'entendre tes louanges, elle commande à la muse de l'histoire de les consacrer dans ses fastes, les sauvages habitans des contrées lointaines que tu découvris répéteront souvent ton nom sacré, &c.

Un de nos meilleurs Poètes Français, l'abbé de l'Île dit aussi dans son Poème des Jardins :

Donnez des fleurs, donnez ; j'en couvrirai les sages,  
 Qui dans un noble exil, sur de lointains rivages,  
 Cherchaient

Cherchaient ou répandaient les arts consolateurs ;  
 Toi sur-tout , brave Cook , si cher à tous les cœurs,  
 Unis par les regrets la France & l'Angleterre ,  
 Toi qui dans ces climats où le bruit du tonnerre  
 Nous annonçait jadis , Triptoleme nouveau ,  
 Apportais le coursier , la brebis , le taureau ,  
 Le soc cultivateur , les arts de ta patrie ,  
 Et des brigands d'Europe expiais la furie ,  
 Ta voile en arrivant leur annonçait la paix ,  
 Et ta voile en partant leur laissait des bienfaits.  
 Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.  
 Et que fait son pays à ma reconnaissance ,  
 Ses vertus en ont fait notre concitoyen ,  
 Imitons notre roi , digne d'être le sien.  
 Hélas ! de quoi lui sert que deux fois son audace  
 Ait vu des cieux brulans , fendu des mers de glace ,  
 Que des peuples , des vents , des ondes révére ,  
 Seul , sur les vastes mers , son vaisseau fut sacré  
 Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages ?  
 L'ami du monde, hélas ! meurt en proie aux sauvages.

Les Anglais ne se sont pas bornés à de  
 stériles éloges. La société royale de Londres  
 fit frapper des médailles d'or & d'argent , au-  
 tour desquelles on lisait : *Jac. Cook Oceani*  
*investigator acerrimus* , & sur l'exergue *Reg.*  
*Soc. Lond. Socio suo*. Sur le revers l'Angle-  
 terre tient un globe : il y a autour *Nil in-*  
*tentatum nostri liquere* ; & sur l'exergue : *Auf-*

*piciis Georgi III.* On en envoya une au roi de France qui avait protégé ses vaisseaux, & à l'impératrice de Russie qui leur avait ouvert les ports de ses Etats; on en donna une à la veuve de l'homme illustre qu'on célébrait. Sir Hugh Palliser fit conduire dans sa maison de campagne de Buckinghamshire un monument sur lequel est une colonne où on lit les faits & le caractère de Cook tracés de la main de l'amiral Forbés. Le roi a fait une pension de 200 livres sterlings à sa veuve, & une de 25 livres à chacun de ses fils, avec le don d'une cotte d'armes. Il en avait trois alors; l'un d'eux est mort depuis dans le vaisseau le *Tonnant*, submergé à la Jamaïque par l'ouragan de 1780. L'aîné de ceux qui vivent encore, sert dans la marine & s'y montre digne d'éloges. On a donné aussi à Madame Cook la moitié du produit des cartes & des desseins relatifs à son dernier voyage dans l'Océan Pacifique. On pense encore à élever un monument dans l'église de Westminster à ce voyageur célèbre.

Nous ne devons pas terminer ce voyage sans dire ce que devinrent les vaisseaux Anglais après la mort de leur chef: ils sortirent

de la baie fatale de Karakakooa, le 22 Février 1779; battus par des vents contraires, ne trouvant point de lieux commodes pour faire leur provision d'eau, ils résolurent de se rendre à Atooi, & jetterent l'ancre dans le lieu où ils s'étaient d'abord arrêtés lorsqu'ils découvrirent ces isles. Les Anglais y descendirent, commercerent avec les habitans, firent leur provision d'eau; mais ce ne fut que par une prudence extrême qu'ils parvinrent à s'en tirer heureusement & sans combat. Le lendemain, ils trouverent que les chefs avaient disperfé toute la cohue inquiétante du peuple: l'isle était divisée entre deux chefs qui se disputerent d'abord les chèvres qu'ils y avaient laissées, & ensuite le pouvoir souverain.

Les Anglais quitterent cette isle le 15 Mars; ils chercherent celle de Modooppapa dont les naturels leur avaient indiqué la position, & ne purent la trouver; ils cinglerent vers la baie d'Awatska; & s'occuperent dans cette traversée à reparer leurs canots & leurs cordages, & à chercher inutilement des isles que des oiseaux leur annonçaient; ils ne découvrirent pas même celle de *Rica de Plata*, ni les ter-

res de Gama, quoiqu'ils traversassent les degrés qui en indiquent les situations respectives. Ils furent sur le point d'être submergés par les voies d'eau qui les fatiguèrent par l'exercice continuel de la pompe ; des coups de vent les mirent en danger. Après avoir éprouvé une chaleur excessive, ils furent exposés à un froid extrêmement rigoureux, & la santé de plusieurs en fut altérée. Enfin le 23 Avril, ils découvrirent la terre : c'étaient les terres qui environnent la baie d'Awatska : elles étaient couvertes de neige & bornées par des chaînes de montagnes dont les sommets se perdent dans la nue. Ils entrèrent dans la baie après avoir été tourmentés par des vents orageux & d'épais brouillards. Leurs yeux cherchaient envain la ville qu'on leur y avait annoncée ; enfin ils découvrirent sur une langue de terre une trentaine de misérables maisons de bois, & des huttes de forme conique élevées sur des perches : c'était là la ville de *Pétropaulowska*.

Si la ville n'était qu'un pauvre hameau, du moins les hommes qui l'habitaient ne furent point des hommes féroces ; les Anglais y trouverent de l'humanité, des sentimens

honnêtes, du désintéressement; mais le pays était pauvre & le climat extrêmement froid. Ils n'y trouverent pas de provisions, & pour s'en pourvoir, ils furent obligés d'envoyer quelques-uns des leurs à Bolcheresk. Ceux-ci s'y rendirent dans des traîneaux d'un bois dur; ils ont la forme d'un croissant, sont ornés de peintures, de lanieres de cuir & de clochettes dont le son encourage cinq chiens qui y sont attelés, qu'on dirige avec la voix, qu'on dresse avec soin & qu'on nourrit avec du poisson pourri. Ils traverserent un grand espace de pays qui leur parut assez pittoresque, & furent reçus du gouverneur Behm avec autant d'honnêteté que de générosité. Ils lui montrèrent avec confiance leurs cartes & lui développèrent leurs desseins. La ville de Bolcheresk, est située dans une plaine basse & marécageuse, d'environ 14 lieues de long & qui se termine dans sa largeur à la mer d'O-kotsk; elle est arrosée par la Bolchoireka: les maisons en sont uniformes, toutes bâties en bois, toutes couvertes de gramen. On y compte cinq à six cents ames. On voulut les amuser par des danses qui étaient très-insignifiantes; mais la bonté, l'attentive prévoyance avec la-

quelle on pourvut à leurs besoins, les auraient pu faire paraître même intéressantes : ils se rendirent ensuite à leurs vaisseaux, après avoir fait leurs adieux au chef & aux habitans qui les accompagnèrent par des chants doux & mélancoliques. Le gouverneur les suivit ; & leur reconnaissance dirigea l'accueil qu'ils lui firent : les matelots même se privèrent d'eau-de-vie dont ils ne pouvaient supporter la privation dans des climats chauds, & qui leur était nécessaire dans un pays si froid, afin d'en pouvoir offrir aux Russes pour les récompenser du tabac dont ils leur avaient fait présent.

Si la ville de St. Pierre & St. Paul était mal pourvue en alimens, elle était riche en poissons : les plus communs sont les poissons plats, la morue, la truite & le hareng : la baie en offre d'excellens, ils en firent & mirent dans des barils une bonne provision. Les végétaux commençaient à s'y montrer, & l'on s'en nourrit. On s'y fit aussi une grande fête de manger du bœuf frais : il y avait près de deux ans & demi qu'ils en étaient privés. Ils perdirent là cependant un de leurs matelots. Ils y guérèrent les Russes attaqués du scorbut, surtout avec le moût de bière.



Ils reçurent 180 quintaux de farine de seigle & vingt bêtes à corne des Russes, & levèrent l'ancre pour continuer leurs recherches; un vent impétueux les balotta quelque tems: dans cet intervalle un bruit sourd semblable à un tonnerre éloigné se fit entendre, & l'air fut chargé d'une poussière qui couvrit les vaisseaux au lever de l'aurore. Elle sortait d'un volcan situé sur le côté septentrional de la baie: les explosions se succéderent; du fracas, de petites pierres en sortaient en bouffées: sur le soir les éclairs, les tonnerres se joignirent à ses mouvemens; les vapeurs du soufre, la profonde obscurité où laissaient les feux du ciel lorsqu'ils étaient éteints, rendirent cette nuit effrayante. Le volcan était à huit lieues des vaisseaux. Le pays n'offrait plus que des taches de neige dans la plaine, les montagnes seules en étaient couvertes. On détermina la position du Kamtchatka & l'on s'avança vers le nord, en suivant les côtes, environnés d'oiseaux marins, de baleines, de veaux de mer & de chevaux marins. On fixa la position des deux extrémités du vaste golphe d'Anadyr où se jete le fleuve de ce nom. Près de l'un de ces caps est l'isle St. Laurent, sous le 63 deg.

47 m. de latitude. Elle a trois lieues de tour ; elle est toujours couverte de neige, & tout y annonce une terre stérile & désolée, même dans le continent qui l'avoisine.

Les Anglais parvinrent aux isles *Saint-Dionisme*, près du cap le plus oriental de ce continent : ils avaient déjà rencontré d'énormes morceaux de glace ; bientôt ils en virent une vaste plaine, & dès-lors ils désespérèrent de pouvoir pénétrer plus loin : ils cherchèrent le continent d'Amérique entre le 68 & le 69 d. de latitude ; ils le virent ; mais les glaces ne leur permirent pas de l'atteindre : il était encore à dix lieues des vaisseaux. Ils s'avancèrent encore au travers des glaces & des bois flottans, & suivirent les bords de la vaste plaine de glace : les morceaux qui s'en étaient détachés, heurtaient si fortement les flancs des navires, qu'ils en étaient ébranlés & endommagés. Cependant ils étaient parvenus sous le 69 d. 12 m. & avaient suivi le champ de glace pendant un espace de 40 lieues, sans y trouver d'ouvertures par l'une desquelles ils pussent s'en dégager. Ils résolurent alors d'attendre une saison plus avancée, & ils revinrent vers le sud ; mais là même ils se virent environnés de gla-

ces, & furent forcés de s'échapper vers le nord où ils découvrirent un détroit : en quelque lieu qu'ils dirigeassent leurs vaisseaux, le même obstacle insurmontable se présentait à eux. Après avoir oscillé, pour ainsi dire, entre les côtes des deux continens, désespérant de voir jamais ces plaines de glace s'ouvrir pour leur laisser un passage, ils résolurent de revenir sur leurs pas & de tenter de trouver un passage en suivant les côtes de l'Asie. Mais partout les glaces s'opposèrent à leur passage; ils parvinrent sous le 69 d. 30 m. & bientôt menacés du naufrage, ils furent forcés de rebrousser, & de chercher un port pour réparer leurs vaisseaux ébranlés. Il parut que de nouvelles tentatives étaient inutiles, & qu'il fallait regagner la baie d'Awatska.

C'est dans cette route qu'on perdit le capitaine Clerke; il languissait depuis long-tems de consommation; son courage, sa résignation, une sorte de gaieté qu'il conserva jusqu'à la mort, consolèrent, en quelque manière, ses compatriotes, qui s'en voyaient privés avec de vifs regrets. Il avait servi dans la marine dès sa plus grande jeunesse, s'était trouvé dans plusieurs combats, surtout à celui de la *Bellone* & du *Courageux*, où il tomba

dans la mer avec le mât d'artimon, & en fut retiré par des canots. Il fit le tour du monde avec le *Dauphin*, avec la *Résolution*. Il brava les frimats du nord, quoiqu'il sentit bien qu'une douce chaleur pouvait seule le sauver, & il sacrifia sa vie à son devoir.

Le capitaine Gore lui succéda sur la *Résolution*, & le lieutenant King devint capitaine de la *Découverte*. Celui-ci continua le journal du voyage. Deux jours après la mort de Clerke, les vaisseaux jeterent l'ancre dans le havre de St. Pierre & St. Paul. On y ensevelit M. Clerke au pied d'un arbre, on y repara les agrès & les vaisseaux, on y rétablit la santé des matelots exténués de fatigue, on y reçut de nouvelles provisions, & l'on en partit le 8 Octobre pour revenir en Europe, en passant au levant du Japon.

Après avoir suivi les côtes du Kamtchatka, les Anglais découvrirent l'une des isles Kouriles, nommée par les Russes *Paramoufin*; c'est une terre élevée, alors couverte de neige, & située sur le 49 d. 49 m. de latitude: elle a environ vingt lieues de long: ce fut la seule qu'ils purent découvrir, des vents impétueux ne leur permirent point de visiter ni ces isles, ni celles de *Zellang* & de *Kunashir*, malgré le desir qu'ils avaient d'en

donner une idée plus nette que les voyageurs précédens n'ont pu ou su le faire. Le 26, ils découvrirent les côtes du Japon; elles parurent élevées, inégales; celle au nord était plus basse. Ils crurent voir le cap Nambu ou Nabo, auquel une ville qu'ils ne purent voir donne son nom: le pays parut couvert de bois & semé de hameaux & de maisons éparfes: ils perdirent de vue cette terre, puis la recouvrirent; des vaisseaux Japonois effrayés passèrent devant eux, mais ils ne leur parlerent point, pour ne pas les effrayer davantage. Des vents impétueux se leverent encore, tourmenterent leurs vaisseaux, déchirerent leurs voiles & les forcerent de s'éloigner des terres de cet empire sans y faire de nouvelles observations. Ils tournerent leurs vues sur la Chine, & le 14 Novembre ils découvrirent deux isles: en s'approchant de l'une d'elles, ils en apperçurent une troisieme: celle dont ils s'approcherent avait 5 lieues de long, & présente l'apparence d'un volcan; la terre y est différemment colorée, & répand une forte odeur de soufre: ils la nommerent *isle de soufre*; çà & là on y découvre quelque verdure: les deux autres isles paroissent n'être formées que de deux hautes montagnes. Ces isles sont entre le 24 deg. 22 min.

de latitude septentrionale & le 25 d. 44 m. de longitude.

Les Anglais tendirent ensuite vers les isles *Bashées* ; mais ils les manquèrent, parce qu'ils en crurent le comodore Byron & M. Wallis, qui les placent quatre degrés plus au couchant qu'elles ne sont. Ils rencontrèrent les écueils de Prata dont ils eurent assez de peine à se dégager, s'avancèrent vers Macao, virent les *Lemas*, isles dénuées de bois, prirent des pilotes Chinois, & jetèrent enfin l'ancre dans le port où ils tendaient. Ce ne fut qu'avec peine qu'ils parvinrent à y obtenir les choses nécessaires pour réparer leurs navires & pour les provisions nécessaires ; tout se fait en Chine avec réflexion, ou du moins avec une lenteur qui en a l'apparence ; les vaisseaux Anglais leur fournirent de ces derniers en se retranchant leur superflu, & ils purent penser à leur retour.

On leur montra dans un jardin d'un particulier de Macao, le rocher sur lequel on assure que Le Camoens composa sa *Lusiade* ; il forme une voûte qui est l'entrée d'une grotte creusée dans la colline située derrière le roc : il est ombragé par de grands arbres & domine sur une vaste & magnifique étendue de mer, ainsi que sur les isles qui y sont répandues.

C'est ici qu'ils apprirent que les vaisseaux Français avaient ordre de les laisser passer sans les inquiéter. On leur dit aussi que le Congrès Américain avait donné les mêmes ordres ; mais que l'Espagne n'avait pas suivi cet exemple : ils mirent donc leurs vaisseaux en état de défense , & résolurent de n'attaquer ni vaisseau Français , ni vaisseau Américain.

Ils quitterent Macao le 12 Janvier 1780 ; le vent les favorisa & leur permit d'examiner la situation du banc de *Macclesfield* & de le sonder : leur examen confirma la position que lui a donnée M. Dalruple dans sa carte. Tourmentés par les vents & les vagues , ils atteignirent *Pulo-Sapata* , isle petite , élevée , stérile , qui doit son nom à sa forme qui est celle d'un foulier , mais les vents la leur firent dépasser : ils tendirent vers *Pulo-Candore* & y jeterent l'ancre : ils y appellerent , ils y chercherent quelque tems des habitans sans y en trouver , la peur les avait fait fuir : tandis que les uns cueillaient des choux palmistes , d'autres chercherent à se procurer des buffles , animaux redoutables pour l'homme , mais qui se laissent conduire paisiblement par de faibles enfans : ils en embarquerent huit , & quitterent bientôt

cette terre qui est élevée, montueuse, environnée d'isles plus petites; sa forme est celle d'un croissant: elle a 8 milles de long sur deux de large. On y trouve aussi des cochons très-gras, beaucoup de fruits, de ris, des bananes, des oranges, des grenades, des lézards, des guanos. Les bourgades y sont formées de cabanes de roseaux très-bien entrelassés.

Ils s'éloignèrent de ces isles, virent *Pulo-Timoan*, *Pulo-Puiffang*, *Pulo-Aor*, *Pulo-Taya*; puis ils franchirent le détroit de *Banca*, découvrirent l'isle de *Java*, entrèrent dans le détroit de la Sonde, & vinrent jeter l'ancre près de l'isle de *Cracatoa*, la plus méridionale de celles qui sont à l'entrée du détroit, & où l'on trouve un bon abri contre les vents, de l'eau pure & un air sain: on y cultive le ris, elle est couverte d'arbres; son chef est soumis au roi de *Bantam*.

Ils trouverent à l'isle du Prince où ils se rendirent, de la grosse volaille, des tortues, une eau assez bonne. Ils se hâtèrent de s'éloigner de *Java* dont le climat funeste se faisait déjà sentir par les fièvres putrides & malignes, les rhûmes, les maux de tête, la langueur extrême qui se répandirent dans les équi-



pages : tous guérirent ; & l'on tendit vers *Ste. Hélène* ; mais la nécessité de se fournir d'un gouvernail les obligea de se rendre au Cap où ils entrèrent le 13 Avril.

Là ils apprirent que les Espagnols avaient reçu ordre de ne point les attaquer : ils y virent le colonel Gordon , l'homme qui connaît le mieux la partie méridionale de l'Afrique ; l'histoire de ses voyages sera intéressante.

Ils quitterent le Cap le 9 Mai, & jetterent l'ancre en Angleterre le 22 Août ; tous étaient en bonne santé ; & c'était le fruit des habitudes que Cook avait données à son équipage, & aux réglemens qu'il avait fait exécuter avec soin.

*F I N.*